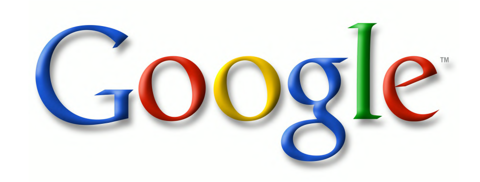


K. 3

# AUX INCRÉDULES

ET

AUX CROYANS

# L'ATHÉE

REDEVENU CHRÉTIEN.

# AUX INCRÉDULES

ET

# AUX CROYANS

# L'ATHÉE

# REDEVENU CHRÉTIEN,

OUVRAGE POSTHUME

DE M. DELAURO-DUBEZ,

CONSEILLER A LA COUR ROYALE DE MONTPELLIER.

*Prix : 3 francs.*

SE VEND AU PROFIT D'UNE BONNE OEUVRE.

A PARIS,

CHEZ TOULOUSE, LIBRAIRE, RUE DU FOIN ST.-JACQUES, N°. 8.

A MONTPELLIER,

CHEZ A. SEGUIN, LIBRAIRE, PLACE NEUVE.

A TOULOUSE,

CHEZ DOULADOURE, LIBRAIRE, RUE ST.-ROME.

A RODEZ,

CHEZ BRU, LIBRAIRE, RUE NEUVE.

1837.

# NOTICE

## SUR L'AUTEUR.

Jean Joseph Delauro-Dubez, né le 9 septembre 1748, d'une famille ancienne et honorable de Rodez, fut destiné de bonne heure par son père à entrer dans la magistrature. Il fit ses études de droit à Toulouse, y suivit pendant quelques années le barreau, et donna une haute idée de son instruction et de la solidité de son esprit. Son père qui était Lieutenant principal au siége présidial et sénéchal de Rodez, le rappela près de lui en 1786. Dès lors, le jeune Dubez partagea son temps entre le soin de ses propres affaires, et les devoirs de sa profession.

Une nouvelle organisation judiciaire ayant eu lieu en 1790, il fut appelé à remplir les fonctions de Juge au tribunal du district de Rodez. Il exerça ensuite successivement

celles de Président du tribunal criminel en 1795, de Commissaire du gouvernement en 1796, et de Procureur-Général près la Cour de justice criminelle du département de l'Aveyron depuis 1800 jusqu'à 1811, époque à laquelle il quitta son pays pour aller à Montpellier siéger comme Conseiller à la Cour d'Appel.

Ennemi de toute exaltation politique, mais essentiellement homme d'honneur, il crut devoir à sa conscience de ne pas reconnaître Napoléon, lorsque celui-ci rentra en France, en 1815, et il lui refusa le serment. Réintégré dans ses fonctions par Louis XVIII, il les continua paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée le 30 août 1829.

La considération dont il était environné à Rodez, n'avait fait que s'accroître à Montpellier, où la confiance en son intégrité et en ses lumières était universelle. Plusieurs membres de la Cour le témoignèrent hautement dans le solennel hommage qu'ils rendirent à sa mémoire.(1)

---

(1) M. Bergasse, procureur-général, félicita M. Aubaret, successeur de M. Delauro, d'être digne de recueillir « le superbe héritage de sagesse, de vertus et de gloire qu'avait laissé ce magistrat illustre. »

M. de Trinquelague, premier président, déplora la perte « du précieux appui qu'avaient, dans ses lumières et dans son intégrité, les droits de la vérité et de la justice ».

« O vous, dont je vais occuper et nullement remplir la place, dit M. Aubaret dans son discours de réception, j'ai besoin d'invoquer votre » nom pour me pénétrer de tout ce qu'exigent mes redoutables devoirs. » Par cette seule influence, Messieurs, il me semble déjà que je ne touche plus à la terre, que je m'élève vers le sein de la justice éternelle, » où le Magistrat, objet de nos regrets, a reçu sa récompense. Prêtres » saints qui assistez à cette cérémonie, quel est celui de vous qui a été » le mystérieux dépositaire de ses vertus? Dites si de telles perfections » peuvent être racontées au monde. Est-ce à nous à dire la rigueur de » ses austérités dans l'accomplissement des devoirs que la Religion » impose, la paix de l'ame qui en est le fruit, sa candeur, son ignorance native pour tout ce qui tient à l'intrigue, son inébranlable fidélité

M. Delauro joignait à une grande modestie un esprit pénétrant, un jugement sûr, une probité rigoureuse. Entré dans la magistrature à une époque où les passions révolutionnaires fermentaient avec violence, il donna de fréquentes preuves de courage civique, et de cette droiture qui, dans les temps difficiles, devient la plus grande gloire du magistrat.

Dans les dix-huit dernières années de sa vie, la Religion vint donner un nouvel éclat à ses belles qualités. M. Delauro payant, comme tant d'autres, son tribut aux funestes erreurs du siècle, avait long-temps vécu dans l'incrédulité. Il raconte lui-même, au commencement de son livre, comment la simple réflexion opéra un changement complet dans ses idées, et le convertit à la foi. Dès ce mo-

---

» dans les jours de danger, suivie d'un profond mépris pour les récompenses de la terre qu'il avait bien méritées ? Aussi ne vous étonnez pas, » si, par ses modestes habitudes, ce vénérable Magistrat est peut-être » inconnu à la plupart de ceux qui m'écoutent, comme il l'est également » à cette foule de malheureux et de pauvres sur qui il répandit bien » au-delà de l'entier produit de ses travaux. »

Enfin, M. Adrien de Séguret, appelé aux fonctions de Substitut de M. le Procureur-Général, en remplacement de M. Aubaret, voulut ne pas oublier M. Dubez : « Des voix plus puissantes que la mienne, dit-il, » ont déjà déploré la perte de ce magistrat vénérable que mes yeux cher- » chent vainement au milieu de vous : elles ont rendu un éclatant hom- » mage à ses vertus, à son noble caractère, à ses longs et honorables ser- » vices ! Mais vous permettrez à l'un de ses concitoyens, au fils d'un » magistrat qui fut long-temps son ami, d'exprimer la douleur que lui » inspira la mort d'un homme de bien, d'un Juge éclairé et conscien- » cieux, qui l'eût accueilli avec joie, qui lui eût servi de guide et de » modèle. Puissé-je marcher de loin sur ses traces, et prendre une part » dans l'héritage d'estime et de considération qu'il laisse après lui ! »

( Extrait du *Véridique*, journal du département de l'Hérault, N°. 136, 12 novembre, et N°. 140, 21 novembre. )

ment, il remplit constamment ses devoirs de chrétien « avec » le zèle et la soumission du plus humble des fidèles. Sa » piété, sévère pour lui seul, n'altérait point la douceur de » ses mœurs ni de son caractère. La plus aimable confrater» nité le rendait cher à ses collègues, *(Disc. de M. de Trin» quelague*, 1<sup>er</sup>. *présid.*). » Dans l'intimité, il ne craignait pas de se livrer avec abandon à une gaité douce, et il se faisait remarquer par ses bons mots, et même par des couplets ingénieux que n'aurait pas dédaigné la muse de nos bons poëtes.

On verra, dans l'histoire de sa conversion, qu'il avait composé le fond de son livre uniquement pour un de ses parens, obstiné déiste, qui avait fini par refuser de lire tout ouvrage favorable au Christianisme : c'était en 1823. Le succès du manuscrit sur l'esprit de ce déiste et sur celui d'autres incrédules auxquels il fut communiqué, les éloges de quelques autres lecteurs croyans, et les instances réitérées faites à l'excessive modestie de l'auteur, le décidèrent à le publier; mais il voulut en changer le plan et en remanier toutes les parties. Un de ses amis lui persuada que les soins d'un éditeur initié aux sciences théologiques, ne seraient pas inutiles à son nouveau travail. La révision en était à peine commencée, lorsque la mort enleva le vénérable M. Dubez. Son neveu, M. Delauro, ancien député de l'Aveyron, désira qu'elle fût continuée par celui à qui l'auteur avait donné sa confiance, quoiqu'il prévît que des occupations multipliées et une santé affaiblie retarderaient beaucoup l'impression : voilà pourquoi ce livre ne paraît qu'en 1837.

Des hommes désintéressés et habiles, qui en ont lu les feuilles à mesure qu'elles sont sorties de la presse, se sont accordés à reconnaître que la précision du style, la solidité du raisonnement, le choix des preuves, la méthode simple et lumineuse de la discussion, le feront goûter de tous ceux qui voudront étudier les fondemens du Christianisme, ou

mettre un terme à leur incertitude en matière de religion. Si l'expérience confirme leur jugement, il sera vrai de dire que le livre de M. Delauro fut un legs précieux pour les croyans et pour les incrédules.



# LETTRE

## D'UN OFFICIER POLONAIS, RAMENÉ A LA FOI PAR LA LECTURE DU MANUSCRIT DE CET OUVRAGE, A M. DELAURO, NEVEU DE L'AUTEUR.

*Saint-Geniez, le* 24 *février* 1837.

MONSIEUR,

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, j'ose vous demander une grâce, et je me crois certain de l'obtenir, puisqu'elle est en faveur de la Religion que vos aïeux ont tant aimée pendant bien des siècles.

J'avais 14 ou 15 ans, quand un de mes maîtres me jeta dans le matérialisme. Sa victoire fut complette, parce que j'avais pour lui et vénération et confiance absolues. Ainsi, je ne crus pas moins à la future mort de mon ame qu'à la lumière du soleil, qu'à ma propre existence.

Ce triste état dura chez moi jusques au mois de décembre dernier: alors tout changea de face. On me prêta l'excellent ouvrage de votre excellent oncle, M. le Conseiller Delauro-Dubez. Avant d'en avoir lu 30 pages, j'appartins à l'auteur. Son style, et j'entends ce mot dans son acception la plus étendue, m'attira, m'entraîna. Je fus vaincu par sa touchante simplicité, par l'aménité et l'extrême bonté de l'auteur, par sa logique toujours simple et toujours victorieuse, par son intime conviction, enfin par l'absence de toute prétention, et par sa prodigieuse modestie. On le voit écrivant toujours pour les autres et jamais pour lui; on le voit exclusivement occupé de son lecteur, et visant toujours à lui donner la conviction qui le pénètre; s'il lui arrive de parler de lui-

même, c'est uniquement pour en dire du mal ; qu'on me cite un écrivain qui, avant lui, en ait fait autant.

Je sais que Dieu est l'auteur de tout bien, et que c'est lui qui m'a converti ; mais il reste que M. Dubez et son livre ont été les instrumens de sa miséricorde envers moi. Ma conversion m'a fait passer du noir au blanc. Auparavant j'étais accablé de chagrins : ils sont inséparables de notre exil chaque nuit ma couche était baignée de mes larmes ; M. Dubez les a taries, en me donnant la conviction qu'il n'est pas de vrais chagrins pour un vrai chrétien.

J'adore la volonté de Dieu et m'y soumets de tout le cœur. Je vais jusques à bénir notre désastreuse révolution, puisqu'elle m'a fait recouvrer, à St. Geniez, la religion qu'on m'avait enlevée.

Quand on a un cœur et qu'on est heureux, on desire communiquer son bonheur aux autres ; j'ai donc résolu de traduire en polonais cet admirable ouvrage, et de le faire publier dans mon pays. Votre permission sur ces deux points est la grâce que je sollicite auprès de vous, Monsieur.

En Pologne, l'incrédulité dominante est le matérialisme, surtout chez la jeunesse. Puisque l'ouvrage de M. Dubez m'a vaincu, moi, matérialiste consommé, croyez, Monsieur, qu'il en vaincra d'autres, et qu'il fera une heureuse révolution dans mon pays, sans parler des déistes et de ceux qui hésitent. Il me reste à vous exposer mes moyens et mon plan.

Je connais ma langue : avant mon exil, je la maniai en vers et en prose, et mon pays fit bon accueil à mes petites productions.

Je ne connais pas aussi parfaitement la vôtre ; mais, si je ne sens pas toute la force d'un mot, ou si je n'en saisis pas la nuance, j'aurai recours à des Français instruits ; si je ne puis pas les entendre en leur langue, je les prierai de le dire en latin ; au moyen de ce latin, je ferai du polonais conforme au français. On m'a autorisé à changer ma résidence à Toulouse, pour y achever mes études en droit ; j'y trouverai un

Polonais qui connaît le français comme s'il était né chez vous: il me sera d'un grand secours.

Il est dans mon esprit et dans mon cœur de faire une traduction parfaitement exacte, fidèle, en un mot, *servile*. J'ai la conviction que j'affaiblirais le texte, si ma traduction était tant soit peu *large*. J'ai l'honneur de vous assurer, Monsieur, que je pousserai l'exactitude jusqu'au scrupule.

Le caractère dominant de ma nation est la sensibilité : cette vertu est passée dans notre langue, qui semble faite tout exprès pour fournir à M. Dubez une traduction fidèle.

Breslau, *(Prusse)*, est une ville qu'on doit nommer *tipographique* : on a vérifié qu'en un an elle fournit plus de livres que Berlin en cinq ans, malgré son titre de capitale. Après des informations exactes, j'écrirai à l'Imprimeur qu'on me dira le meilleur chrétien ; je lui offrirai mon travail en pur don, mais à condition qu'il le vendra à un prix modéré, afin qu'il ait plus de lecteurs. Dans cette ville, le commerce littéraire est si rapide, que l'édition sera répandue dans toute la Pologne au bout d'un mois.

En terminant cette lettre, qu'il me soit permis de vous donner encore quelques lignes.

Ayant lu tout haut la première moitié de l'ouvrage à une petite société, où était un incrédule dépourvu d'instruction, mais non d'esprit naturel, ni de bon cœur, il s'écria plusieurs fois : « *Ceci va à mon cœur* ». En même temps je voyais ses yeux mouillés de larmes. Croyez, Monsieur, qu'il est une nouvelle conquête de M. Dubez.

Depuis peu de jours, j'ai chez moi un Polonais, qui avait l'*honneur* d'être aussi matérialiste que je l'étais auparavant. Je lui ai fait lire l'ouvrage : la première lecture a suffi pour le foudroyer ; il est actuellement aussi chrétien que moi, aussi attaché que moi à la Religion de l'auteur. Auparavant il était plongé dans une noire mélancolie ; depuis, il est content, gai, joyeux, et cependant, quoiqu'il ait une forte tête

et qu'il soit bien instruit, il était aussi cramponné que moi dans le matérialisme.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'hommage de mon respect et de ma haute considération. Permettez-moi d'y ajouter, pour la mémoire de M. Delauro-Dubez, celui de mon éternelle reconnaissance et de mon admiration.

CHARLES, IGNACE, BOLESLAS MTODZIANOWSKI,
*officier polonais.*



# AVERTISSEMENT.

Presque toutes les notes qui accompagnent le texte, ont été ajoutées par l'Editeur : on ne sera donc pas étonné d'y trouver des extraits d'ouvrages publiés depuis la mort de M. Delauro.

## FAUTES A CORRIGER.

Page 38, ligne 24, *lisez*, d'avoir par lui-même une qualité,
45, 28, *lisez*, raison.
89, 15, *lisez*, et en faisant voir.
89, 31, *lisez*, Chap. VI.
143, 29, *lisez*, principe fécondant.
172, 10, *lisez*, assister aux combats de leurs enfans.
187. 14, *lisez*, L'éclat de tant de vertus.
201, 4, *lisez*, par la salutaire influence.
204, 13, *lisez*, et comme tout y est heureusement.
214, 4, *au lieu de* constans, *lisez*, identiques.
214, 10, *au lieu de* constance, *lisez*, identité.
224, 29, *lisez*, qu'il est possible.
231, 21, *au lieu de* Paley, *lisez*, Duvoisin.
252, 31, *ajoutez*, et dans le N°. 5.
314, 39, *lisez*, 1827.
328, 1, *lisez*, Mais le chrétien reconnaît dans.
400, 30, *lisez*, en ne disant que ce que Moïse.
421, 14, *lisez*, obéissent (*Act. V.*)
450, 8, *lisez*, ne pouvaient plus tuer.

# CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

## COMMENT JE SUIS REDEVENU CHRÉTIEN, ET A QUELLE OCCASION J'AI ÉCRIT CE LIVRE.

J'ai vécu sans religion jusqu'à ma 64me. année, quoique j'eusse sous les yeux, dans ma famille, des modèles de toutes les vertus chrétiennes, et un grand nombre de mes proches parens qui menaient une vie exemplaire.

Je fus fixé par ma place à Montpellier, dans un temps où les doctrines irréligieuses y étaient les opinions dominantes. Cette circonstance et ma position isolée, absolument indépendante, devaient naturellement me confirmer dans mes erreurs. Qui m'eût dit que ma raison, si altière, s'abaisserait bientôt jusqu'à adorer, avec une humble foi, des mystères d'une obscurité si impénétrable, si effrayante pour l'imagination, le scandale de la sagesse humaine, alors que j'avais vieilli dans l'habitude de les regarder comme les hochets de la superstition?

Vers la fin de l'année écoulée depuis mon changement de domicile, je me plaisais à faire fré-

quemment des promenades solitaires dans les environs de Montpellier. Pendant une de ces promenades, mes idées se portèrent, je ne sais comment, sur les jours de mon enfance et de ma première jeunesse. Je me rappelai, avec délices, ce temps d'innocence et de bonheur, les soins, les complaisances, et l'affectueuse sollicitude de la plus tendre des mères pour éloigner de moi les funestes atteintes du mal. Oh! qu'il fut précieux à mon cœur le souvenir des principaux traits de sa belle vie, consacrée, jusqu'à la 84me année, à l'exercice constant des œuvres de charité et de bienfaisance! De quelle vive émotion j'étais pénétré, en rappelant dans ma mémoire son humeur douce et toujours égale; son caractère ouvert, prévenant, plein de gaîté, si propre à donner de nouveaux charmes à sa vertu, et à la faire aimer des ames les plus froides; ses visites journalières dans les hôpitaux et dans les prisons; et son zèle industrieux pour découvrir ces lieux tristes et obscurs qui recèlent les affreuses misères des pauvres honteux!

Je la voyais prodiguant à tous des consolations, essuyant leurs larmes, pourvoyant à leurs besoins, soulageant leurs douleurs. Je la voyais encore dans les places, dans les rues, et jusques dans sa chambre, environnée de pauvres qui accouraient à elle comme à leur mère commune: elle s'oubliait pour les secourir, et leur distribuait ses vêtemens et les provisions destinées à sa famille. Quelle modestie! quel recueillement céleste dans les églises! quelle

piété solide, simple et constamment aimable!

Dans les dernières années de sa vie, elle ne pouvait sortir à cause de ses infirmités. Ses mains, quoique affaiblies par l'âge, étaient sans cesse occupées à découdre et à rajuster de vieux habits, et jusqu'à des chiffons que des personnes charitables lui faisaient apporter, pour les petits enfans des pauvres. Combien elles furent douces, ô ma mère bien-aimée, les larmes que me fit répandre le souvenir des vertus que vous aviez pratiquées sur la terre!!!.... Mais quand je fis un retour sur moi-même, quel affligeant contraste accabla mon ame! Les remords abreuvèrent mon cœur d'amertume : ils me révélaient qu'il y a une justice souveraine hors de ce monde. Des pensées désolantes bouleversèrent mon esprit : « O la plus tendre des mères,
» serait-il vrai que cette éternité de bonheur dont
» vous m'avez si souvent entretenu, dans mes pre-
» mières années, se fût déjà réalisée pour vous, et
» que mes opinions inconsidérées me condam-
» nassent à être séparé de vous pour jamais!...
» Pour jamais je serais donc forcé de blasphémer
» et de maudire ce même Dieu qui aurait récom-
» pensé vos mérites d'un bonheur sans mesure!!!..»

Entièrement absorbé dans ces réflexions, j'étais parvenu, sans m'en douter, à une distance très-rapprochée de l'église du Séminaire. Comme malgré moi, je tombe à genoux devant la grille qui sépare le vestibule de l'intérieur, et je m'écrie : « O Dieu de ma mère! s'il est vrai que vous soyez;

» si, comme elle me l'a assuré, vous êtes la vérité,
» la sagesse, et la bonté suprême; que vous m'ayez
» fait pour vous, et que vous entendiez les désirs
» sincères d'un cœur malheureux; je vous conjure
» et vous supplie d'employer votre puissance à me
» secourir : montrez-vous à votre créature; soyez
« sa lumière et sa vie; tracez-lui la route pour ar-
» river jusqu'à vous!!!... » Mon agitation était extrême; mes larmes coulaient en abondance : au bout de quelques instans, je sens le calme renaître dans mon ame, et je me relève avec la résolution sincère de chercher la vérité de bonne foi.

Peu de jours après, je partis pour Rodez, où je devais passer le temps des vacations. J'en employai la plus grande partie à lire les pensées de Pascal, celles de Bossuet, divers sermons de Bourdaloue et de Massillon sur la vérité des dogmes de la religion chrétienne, et les Confessions de Saint-Augustin, où je trouvai des réflexions aussi solides que consolantes sur la grandeur de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Cet illustre docteur de l'Eglise prouve, par son exemple, que celui qui gémit sous le poids de l'habitude la plus invétérée ne doit pas se livrer à un funeste désespoir : il en coûte de résister à la corruption de la nature; mais ce combat se change enfin en une heureuse liberté, et en une joie inexprimable. Je fis à mon état l'application de ce beau passage : « Où est Dieu, là est
» la vérité : il est au fond de votre cœur; mais vo-
» tre cœur s'est éloigné de lui. Rentrez, rentrez en

» vous-même ; vous y trouverez, n'en doutez pas,
» celui qui vous a fait. Où courez-vous à travers
» ces lieux âpres et désolés? Pourquoi passer et re-
» passer sans cesse dans ces voies rudes et laborieu-
» ses? Vous cherchez la vie heureuse : elle n'est pas
» là : comment la vie heureuse serait-elle où il
» n'existe pas même de vie? Je m'abusai comme
» vous : je parcourus long-temps, avec une fatigue
» incroyable, les sombres labyrinthes d'une philo-
» sophie trompeuse ; je mangeai le pain amer de
» l'erreur, à la sueur de mon front. Mais las d'er-
» rer tristement loin de la vérité, loin de Dieu, je
» revins à lui, et je goûtai la paix. C'est après avoir
» connu les biens de la terre et ceux du ciel, que
» je me suis écrié, dans l'effusion de mon cœur :
» *C'est vous, c'est vous seul que je veux, ô justice!*
» *ô innocence! qu'environne une pure et brillante*
» *lumière, et qui rassasiez complètement nos in-*
» *satiables désirs : en vous on trouve un repos pro-*
» *fond, une vie pleine d'un calme immense ; celui*
» *qui entre en vous, entre dans la plénitude de la*
» *joie, et se désaltère délicieusement à la source*
» *du souverain bien. Hélas! dans les jours de ma*
» *jeunesse, glissant sur la pente des plaisirs, je*
» *m'éloignai de vous rapidement, ô vérité immua-*
» *ble! et aussitôt, errant au hasard, je me de-*
» *vins à moi même une région d'indigence et de*
» *douleur. Quel autre sort devais-je attendre?*
» *Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu,*
» *et notre cœur est sans cesse agité jusqu'à ce*

» *qu'il se repose en vous.* »

Ces lectures réfléchies dissipèrent tous mes doutes et toutes mes erreurs. De retour à Montpellier, je m'adressai à un prêtre recommandable par son âge, ses vertus et ses lumières : il m'aida avec une bonté paternelle et un zèle apostolique à débrouiller le cahos de ma vieille conscience ; et, après avoir subi l'épreuve qu'il jugea convenable, j'eus le bonheur de remplir mon devoir pascal.

Que de larmes j'ai versées alors, et depuis ce beau jour, sur mes trop longs égaremens ! Mais elles n'ont fait qu'accroître la paix, le calme et le bonheur dont je m'étais si long-temps privé. Durant les longues maladies que j'ai essuyées, la religion est venue calmer mes douleurs, soulager mes maux, et me prodiguer les plus douces consolations. J'aimais alors à me pénétrer des paroles mémorables de Domat. Ce célèbre jurisconsulte, étendu sur son lit de mort, en proie aux souffrances aiguës de la plus douloureuse agonie, au milieu de ses nombreux amis émerveillés de la sérénité de son visage, leur disait : « Ce n'est pas assez pour un vrai chré-
» tien de souffrir avec résignation : il doit encore
» le faire avec joie, en expiation de ses nombreu-
» ses infidélités. »

Depuis ma conversion, j'ai lu un grand nombre d'ouvrages sur les preuves de la religion, et j'ai fait mes délices de cette lecture, qui m'a donné la certitude la plus complète de la vérité du Christianisme. Plus j'ai médité ces preuves, plus je les ai ap-

profondies, plus ma conviction intime s'est fortifiée : les lumières que j'y ai puisées sont bien supérieures à tout ce que pouvait désirer ma raison.

Mon retour à la foi exerça d'abord quelque influence sur celui d'un des membres de la Cour, M.B**., distingué par ses lumières, et surtout par une rectitude d'esprit et par une concision analytique vraiment admirables dans ses opinions. Il avait acquis ces qualités précieuses par l'étude des mathématiques transcendantes et par ses progrès dans la science du calcul des probabilités, qu'il possédait parfaitement. J'ai eu depuis la douce satisfaction d'être agrégé au nombre de ses amis les plus intimes.

Un autre Magistrat de la même Cour, qui avait été à portée d'apprécier le solide jugement et la rare sagacité de M. B**., surtout dans des rapports qui présentaient des questions très-difficiles, étonné du changement extraordinaire qui s'était opéré en lui relativement à la religion, ne douta point qu'il n'y eût été ramené par les motifs les plus puissans : il se décida à lire quelques ouvrages en faveur du Christianisme. Revenu de ses erreurs, ce Magistrat pratique avec zèle et édification tous les devoirs religieux.

Enfin, l'un de mes parens, imbu des malheureuses idées de la philosophie, tomba dangereusement malade, il y a quelque temps. J'entrai en correspondance avec lui à propos du triste état de sa santé, et je lui adressai le récit de ma conver-

sion. Il le lut, le relut, et ce fut toujours avec larmes. Il finit par prier un de nos amis communs de m'écrire qu'il me remerciait mille fois, et qu'une certaine page de mon récit lui avait fait plus d'impression que la *Démonstration évangélique de Duvoisin*. J'offris de faire pour lui une analyse des principales preuves de la religion chrétienne, et, sur sa réponse qu'elle lui ferait grand plaisir, je la commençai. Cet opuscule produisit les plus heureux effets, grâce au maître des esprits et des cœurs. Je fus pressé par le même ami de le publier : je lui résistai d'abord. Il montra successivement mon manuscrit à quelques personnes éclairées : elles furent de son avis, et dirent que ma qualité de *ci devant incrédule* inspirerait un degré de plus de confiance ; à la fin, je me suis rendu à leur opinion. Après avoir changé le plan de mon premier travail, après l'avoir revu et remanié, je le livre à l'impression. Puisse-t-il être utile à ceux de mes lecteurs, qui, faute d'un mûr examen, sont éloignés de la religion, ou travaillés d'un doute pénible! Déjà près du terme où tout disparaît pour l'homme, hors la vérité, dans un âge où la fascination des sens se dissipe et le tumulte des passions se calme, j'ai peut-être quelque droit d'être écouté de ceux à qui je désire montrer le chemin de la vraie philosophie et du vrai bonheur.

Mais pour le faire avec succès, il importe d'indiquer ici les dispositions avec lesquelles on doit chercher la vérité, quand il s'agit du Christianisme.

La Religion, a dit un homme célèbre, renferme assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Elle a assez de preuves pour éclairer ceux qui veulent sincèrement connaître la vérité; elle n'en a pas assez pour gagner ceux qui la fuient. Ainsi, par son côté obscur laissant à la foi tout son mérite, par son côté lumineux elle console la raison du chrétien, et rend l'incrédule inexcusable.

Ceux qui cherchent la vérité de la religion chrétienne doivent donc commencer par souhaiter sincèrement, franchement et uniquement de la découvrir; et, pour faire cette recherche avec impartialité, il faut qu'ils écartent toutes les passions, parce qu'elles ont intérêt à ne pas reconnaître la vérité d'une religion qui les gêne. Formant, dans leur esprit, un parti puissant en faveur de l'incrédulité, elles pourraient surprendre leur jugement et les jeter dans l'erreur.

Il est encore une préparation de la plus haute importance, pour ceux qui croient à un Être Suprême : ils savent qu'il a le pouvoir d'augmenter les lumières de leur esprit; qu'il est le maître de faire descendre sur eux la science avec la sagesse; qu'étant lui-même le principe de toute vérité, il peut leur montrer clairement la vérité du Christianisme. Qu'ils conjurent donc, avec une humble confiance, ce Dieu infiniment puissant et bon, ce Dieu qu'ils adorent, sans reconnaître la divinité du culte qu'il

a établi, de la leur manifester.

La Harpe éprouva l'heureux effet de la prière, lorsque, épouvanté par l'abîme que lui présentaient quarante années d'égarement, son cœur abattu s'adressa au Dieu qu'il venait de retrouver et qu'il connaissait à peine, et lui dit : « Que dois-je faire ? » que vais-je devenir ?.. » Dieu lui répondit par l'impression subite que fit sur son cœur la lecture de ces paroles, dans l'*Imitation*: *Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez invoqué :* paroles qui le firent tomber la face contre terre, qui baignèrent ses yeux de larmes délicieuses, et dissipèrent toutes les pensées désolantes dont son ame était accablée.

Siu, célèbre prince chinois, nous apprend que, ne pouvant se résoudre à reconnaître, dans Jésus, le Souverain Maître de l'univers et le Créateur du genre humain, il redoubla son application à s'instruire, et y joignit d'instantes prières au Dieu du Ciel. Elles furent exaucées; et ce prince remercia, de tout son cœur, ce père de miséricorde, d'avoir daigné l'éclairer intérieurement, et le conduire, par sa grâce, à la vraie religion.

Il serait aisé d'établir, par une foule d'exemples semblables, que Dieu n'a jamais abandonné ceux qui l'ont invoqué avec une intention droite et pure.

Depuis le commencement du XVIe. siècle jusqu'à ce jour, ont paru un grand nombre d'excellents livres, où l'on trouve le développement le plus lumineux des preuves de la religion chrétienne.

Mais, si cette importante matière est épuisée, quant au fond, il reste toujours de nouvelles manières d'exposer les preuves, de les choisir, de les rapprocher, de les réunir, de les rendre plus sensibles.

J'ai fait choix des principales, et je les ai classées dans l'ordre qui m'a paru le plus naturel et le plus facile à saisir; en sorte que de leur ensemble résulte la démonstration convaincante, que le parti de la Religion est non-seulement le plus sûr, mais manifestement le plus judicieux, et tel que dans les choses ordinaires et les plus importantes de la vie, la sagesse et la prudence le dicteraient à tout homme raisonnable.

Voici le plan de l'ouvrage :

Dieu est;

Dieu est *celui qui est*;

Dieu nous a faits à sa ressemblance;

Dieu exige de nous des hommages;

Dieu a pu révéler le Christianisme comme expression des hommages qu'il exige de nous;

Dieu a révélé le Christianisme, et a manifesté la vérité de cette révélation par des faits incontestables;

Dieu l'a manifestée par des faits antérieurs à la mission de Jésus-Christ, par des faits qui ont accompagné cette mission, et par des faits postérieurs.

Dieu a confié le dépôt de cette révélation à une autorité infaillible.

---

Je me fais un devoir de déclarer ici que j'ai puisé

un grand nombre d'expressions, de phrases, et même des passages entiers dans divers auteurs. Mais tous ces emprunts se trouvent tellement confondus avec ce qui m'appartient, que je serais dans l'impossibilité de démêler ce qui n'est pas de moi. Cette déclaration suffira, sans doute, pour me mettre à couvert du reproche d'avoir voulu m'enrichir en m'appropriant le bien d'autrui.

# CHAPITRE I.

## DIEU EST.

Avant d'exposer les preuves de l'existence de Dieu, nous avouerons qu'il est impossible de donner de cet être, si fort au-dessus de nos pensées, une notion complète, et même de nous en former une idée qui réponde à sa grandeur. Son incompréhensibilité est un des dogmes de la religion chrétienne; et les philosophes les plus raisonnables de l'antiquité ont reconnu l'impuissance de l'esprit humain sur ce point.

Mais si nous n'avons pas de Dieu une notion entière, nous le connaissons en partie; si nous ne découvrons pas sa nature telle qu'elle est, nous en jugeons d'après ses opérations; si nous ne la *comprenons* pas, nous la *concevons*, et il est important de saisir la différence de ces deux choses que les adversaires du Christianisme s'efforcent de confondre. Ils répètent sans cesse qu'il est impossible d'admettre ce qu'on ne comprend pas; et, suivant eux, *ce qu'on ne comprend pas et ce qu'on ne conçoit pas* revient au même. Dans ce dernier point est une grande erreur.

En effet, *concevoir* une chose, c'est avoir l'idée de son existence; *la comprendre*, c'est connaître la manière dont elle existe. Nous *concevons* une cho-

se, nous en avons l'idée, quand notre esprit peut la supposer existante. Pour la *comprendre*, il faut la connaître à fond, et en saisir les différents rapports, savoir : pourquoi et comment elle est ce qu'elle est. Ainsi, pour la *concevoir*, il suffit de ne pas y apercevoir de répugnance, de contradiction, parce que tout ce qui ne présente aucune répugnance, ou contradiction, peut être supposé existant.

Je ne *conçois* pas un triangle de quatre côtés, parce que c'est une chose qui implique contradiction : l'idée d'un triangle et celle de quatre côtés sont deux idées dont l'une détruit l'autre. Mais je *conçois* des hommes dans la lune, mon esprit ne me présentant point de répugnance, point de contradiction dans cette idée : je puis donc me figurer la lune peuplée d'hommes ainsi que la terre.

Parmi les choses dont l'existence est incontestable, il en est un grand nombre que nous *concevons* sans les *comprendre*. Je vois, par exemple, des phénomènes électriques ; je suis sûr que l'électricité existe, et je *conçois* l'électricité. Mais quelle en est la nature ? Par quels moyens se forme-t-elle ? Quelle relation y a-t-il entre cet effet et le mouvement qui le produit ou qui le développe ? Je n'en sais rien : je ne *comprends* pas l'électricité. Nous ne *comprenons* pas même les choses qui nous sont les plus familières, qui se passent continuellement autour de nous, dans nous-mêmes. *Comprenons-nous* la manière dont se fait la communication du mou-

vement ? Savons-nous quelle cause secrète donne à un corps la puissance d'agir sur un autre ? Connaissons-nous le mécanisme qui fait subir à nos alimens des métamorphoses à la fois nombreuses et variées? Il est donc certain et évident que nous ne pouvons nous empêcher de croire fermement beaucoup de choses qu'il nous est impossible de *comprendre* : et que serait la vie humaine si chacun ne pouvait croire que ce qu'il *comprend* ?

De là il résulte clairement qu'il est contraire à la raison de nier les choses sur ce fondement qu'on ne les *comprend* pas, ou, ce qui revient au même, parce qu'on ne sait pas comment elles sont. Il n'est permis de nier que ce qui emporte contradiction, l'être et le non-être; et quand on ne voit pas de contradiction dans une chose, quoiqu'on n'en aperçoive pas distinctement la possibilité, la raison défend de la déclarer impossible.

Nous avons dû insister sur la différence de ces deux mots *concevoir* et *comprendre*, parce que, nous l'avons déjà dit, la confusion affectée de ces deux notions est le principe d'un grand nombre de paralogismes des athées et des incrédules.

Appliquons maintenant cette différence à notre objet. Nous ne *comprenons* pas Dieu, cela est vrai; mais nous le *concevons*, c'est-à-dire que l'idée de son existence n'implique point contradiction dans notre esprit, et cela suffit évidemment pour que l'athée doive la croire, si elle lui est démontrée.

Je dis que nous *concevons* Dieu ; car l'homme

le plus simple, quelque ignorant qu'il soit, quand on lui parle de Dieu, sait très-bien de quel être on lui parle; il attache à ce mot deux idées : relativement à cet être en lui-même, il le regarde comme souverainement parfait; relativement à nous, il le considère comme le créateur des autres êtres.

De toutes les vérités, il n'en est aucune qui nous intéresse aussi essentiellement que le dogme fondamental de l'existence de la divinité; il n'en est non plus aucune qui réunisse une aussi grande quantité de preuves. Celles que nous allons exposer nous ont paru les plus propres à convaincre tout homme de bonne foi.

### §. I. L'ORDRE UNIVERSEL.

Rien au monde ne présente un ordre plus admirable que le monde lui-même. Quatre caractères merveilleux s'y font remarquer : l'étendue de cet ordre, c'est-à-dire le nombre et la variété des rapports qui le constituent; l'exactitude et la juste correspondance de ces rapports entr'eux; leur constante stabilité; enfin la diversité, l'apparente contrariété des moyens qui l'établissent et le conservent.

Dans cette longue chaîne qui unit l'énorme grandeur des astres a l'extrême petitesse des êtres microscopiques, quelle prodigieuse quantité de substances, ayant chacune leur existence propre et individuelle! De tous les êtres considérés en particulier, il n'en est pas un seul qui ne soit formé de

parties dont l'assemblage présente une relation de toutes ces parties, soit entre elles, soit avec le tout. Si l'on considère les êtres divers sous un point de vue plus général, on découvre que chacun a des rapports avec un grand nombre d'autres; depuis la dernière particule de la matière jusqu'à l'univers entier. Qui oserait entreprendre de décrire cette multiplicité, cette exactitude, cette justesse de rapports, d'où résulte la magnifique harmonie des êtres! Quel savant n'est forcé d'avouer que cet objet excède visiblement la capacité de l'esprit humain? La terre, par exemple, dans sa marche autour du soleil, se tient constamment à une distance proportionnée aux influences qu'elle doit recevoir: en présentant successivement à cet astre ses différentes faces, elle en tire une variété de température nécessaire à sa fécondité. Si le soleil était plus grand dans la même distance, la terre serait embrasée; si, dans la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable; si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait; si, dans la même grandeur, il était plus éloigné, nous ne pourrions vivre sur le globe terrestre, faute de chaleur. Les combinaisons à l'infini du feu, de l'air, de l'eau, de la terre, forment tous les corps, les entretiennent, et fournissent à chacun la juste mesure de ce qui lui est nécessaire. La structure des plantes est analogue à leur manière d'être, de se développer, de s'accroître, et de se reproduire; chaque animal a

une conformation adaptée à ses besoins, et qui varie dans chaque espèce, selon sa manière de subsister. Jetons les yeux sur nous-mêmes : il n'est pas un de nos membres dont la construction et la correspondance des différentes parties ne soit un prodige ; la relation de nos membres entre eux, l'utilité dont ils sont les uns aux autres, leur mesure exactement calquée sur nos besoins, le résultat de leur ensemble sont d'inépuisables sujets d'admiration. Voyez, en un mot, les plus vastes parties du monde, et les plus minutieuses des plus petits êtres; tout est à sa place, tout a ce qu'il faut pour tendre à son but et pour l'atteindre.

La stabilité, la perpétuité du même ordre redoublent l'étonnement d'un sage observateur. Les astres suivent le même cours sans jamais se rencontrer; et les comètes, qui suivent une marche opposée à celle des planètes, ne se trouvent sur la route d'aucun autre corps. Depuis des milliers d'années, le soleil continue, sans s'épuiser, d'éclairer et de féconder la terre ; et la terre, de fournir de nouvelles productions, sans altérer sa fécondité. Il n'y a pas moins de permanence dans l'harmonie du soleil avec les eaux qu'il enlève de l'Océan, dans les harmonies de ces eaux, réduites en vapeurs, avec les montagnes qui hérissent notre globe, enfin dans les harmonies de la position de ces montagnes avec les besoins de toutes les parties de la terre, la verdure, les fleurs, les animaux et l'homme. Comment concevoir la variété, la stabilité de tant

de rapports, et particulièrement de ces ressorts constitués si fortement et si sagement ordonnés, qui font mouvoir le monde, sans recourir à une cause d'une intelligence infinie et toute-puissante? « L'étonnante uniformité qui règne dans le système planétaire, dit Newton, ne peut être que l'effet du choix et de la volonté ». Mais la même uniformité d'ordre se manifestant dans le reste de l'univers, on est irrésistiblement amené à cette conclusion; que toutes ces choses ne peuvent provenir que d'un agent aussi habile que sage.

Et combien n'est-on pas confirmé dans cette persuasion; quand on considère la singularité et la contrariété apparente des moyens par lesquels cet ordre se conserve sans interruption! Les élémens de la matière sont dans une opposition continuelle, et c'est par leur combat que l'union se maintient. Le mouvement régulier des astres est le résultat de deux mouvemens opposés. L'accroissement des plantes, est l'effet d'une combinaison de froid et de chaud, d'humidité et de sécheresse. L'air est formé d'un gaz mortel uni à un gaz actif et dévorant : l'oxigène et l'azote séparés eussent donné la mort; réunis, ils alimentent la vie. L'eau est composée d'un fluide inflammable et d'un fluide qui aide à brûler; visible, elle est composée de deux élémens invisibles; cachant le feu le plus violent, elle éteint la flamme et rafraîchit nos sens épuisés par la chaleur. Ainsi, tout est en opposition, et tout, depuis si long-temps, se tient dans le plus parfait concert.

Ne faut-il pas faire violence à la raison, pour ne pas reconnaître l'existence d'une cause suprême, intelligente et puissante, qui a mesuré tous ces moyens avec tant de justesse, que les plus légers changemens dans leur proportion bouleverseraient le monde? (1)

§. II. LES CIEUX.

Guidés par la science, considérons, en détail, quelques parties de l'univers. Regardons d'abord cette voûte immense où brillent les astres. Quel spectacle! Quel amas de merveilles! Au milieu de cette multitude innombrable de globes resplendissans, je vois Jupiter et ses quatre satellites, Saturne entouré d'un anneau lumineux et de sept lunes étincelantes; je contemple la pompe majestueuse

(1) Voici un trait raconté par un écrivain digne de foi. Après un dîner fort assaisonné d'athéisme, *Diderot* proposa de nommer un *avocat de Dieu*, et l'on choisit l'abbé *Galiani*. Il s'assit, et débuta ainsi :

« Un jour, à Naples, un homme prit, devant nous, six dés dans un cornet, et paria d'amener rafle de six. Il l'amena du premier coup. Je dis : cette chance était possible. Il l'amena une seconde fois; je dis la même chose. Il remit les dés dans le cornet, trois, quatre, cinq fois; et toujours rafle de six. *Sangue di bacco!* m'écriai-je, *les dés sont pipés*; et ils l'étaient.

« Philosophes, quand je considère l'ordre toujours renaissant de la nature, ses lois immuables, ses révolutions toujours constantes dans une infinie variété, cette chance unique et conservatrice d'un monde tel que nous le voyons, qui revient sans cesse, malgré cent autres millions de chances de perturbation et de destruction possibles, je m'écrie : *Certes, la nature est pipée!* »

Cette saillie originale ne mit pas sans doute les rieurs du côté de l'athéisme. (*Leçons de philosophie, par Flotte.*)

de Mars, de Vénus et de la Terre.; je m'approche du Soleil, je le vois fixe au centre de l'univers, versant des fleuves de lumière sur tous les mondes emportés autour de lui. Mais quelle main les a suspendus? Quel sublime géomètre a présidé aux lois qui dirigent leur cours, mille fois plus prompt que le mouvement de la foudre? Ils conservent toujours, depuis la naissance des temps, leur vitesse et leur direction; ils s'élancent d'un point donné, roulent dans leurs orbites, reviennent à une époque fixe au point d'où ils sont partis. Dans le mouvement perpétuel et simultané de ces masses énormes, quelles impulsions et quelles résistances, quel balancement continuel et quelle harmonie! Comme tout est admirablement enchaîné, comme tout concourt à l'ordre universel!

Placé dans un coin à peine perceptible de cette sphère infinie de l'espace, dont le centre est partout et la circonférence nulle part, mon imagination est éblouie, éperdue, confondue; mon entendement est abîmé dans cet océan sans rivages, où les merveilles sont semées comme le sable sur le bord des mers. Puis-je méconnaître la voix de tant de hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer la sagesse, la puissance, la science de leur auteur? Non, dans les chefs-d'œuvre de la mécanique humaine, il n'y a ni autant d'industrie, ni autant de justesse que dans cette prodigieuse combinaison de mouvemens. Personne ne doute qu'une sphère armillaire ne soit l'ouvrage d'un habile artiste; se

pourrait-il que la copie fût d'une intelligence, et que l'infini merveilleux de l'original ne le fût pas ? (1)

§. III. LES INFINIMENT PETITS.

Si de l'immensité des cieux je descends à la petitesse extrême, j'y trouve une espèce d'infini qui me jette dans un étonnement égal. A l'aide du microscope, je considère ces animalcules qui sont des mil-

(1) « Supposons toutes les planètes aussi rapides que Mercure ou aussi lentes que Saturne et ses satellites, supposons leurs différens degrés de vitesse beaucoup plus considérables ou beaucoup moindres qu'ils ne le sont, (et ils auraient pu l'être s'ils avaient eu une autre cause que la faculté de gravitation); supposons qu'avec le même degré de vitesse, les planètes se meuvent autour des centres à de plus grandes ou à de moindres distances ; admettons que la quantité de matière qui existe dans le Soleil, dans Saturne, Jupiter et la Terre, et par conséquent, le pouvoir de gravitation de ces corps, soient plus considérables ou moindres qu'ils ne le sont en effet, et alors les planètes principales ne tourneront point autour du Soleil en cercles concentriques, les planètes secondaires n'exécuteront point le même mouvement autour de Jupiter, de Saturne, et de la Terre : on les verra se mouvoir dans des directions hyperboliques ou paraboliques, ou en ellipses très-excentriques. Pour ordonner ce système avec son ensemble admirable de mouvemens, il fallait une cause qui jugeât et comparât les quantités diverses de matière qui devaient entrer dans la formation du Soleil et des Planètes, qui appréciât la puissance de gravitation résultant de ces différences, réglât les distances à établir entre le Soleil et les Planètes principales de même qu'entre Saturne, Jupiter, la Terre et les Planètes secondaires, et qui assignât aux Planètes le degré juste de vélocité qu'elles devaient avoir pour accomplir leur révolution autour des corps placés au centre. Afin de mettre en rapport et d'ajuster toutes ces choses dans un ensemble de corps si variés, il a fallu bien certainement non pas une cause fortuite ou aveugle, mais l'intelligence du géomètre le plus habile, et du mécanicien le plus consommé. (*Newton, 1re. lettre à Bentley.*)

lions de fois plus petits qu'un grain de poussière : ils ont leur tête, leur bouche, leurs yeux, et dans ces yeux leurs fibres, leurs muscles et leurs prunelles; ils ont des jambes, des pieds formés comme ceux des plus grands animaux; ils ont, dans chaque partie de leur corps, des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang; dans ce sang, des esprits, des parties rameuses et des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si infini. Et de ce tout, dont aucun effort d'esprit ne peut nous faire comprendre la délicatesse, résulte, dans la proportion la plus exacte, un être vivant et animé, qui a des alimens propres, et ses fonctions comme les autres corps : la trituration, la digestion, la circulation du sang.

O le plus étonnant des prodiges ! ce *moi* qui était, il n'y a qu'un moment, un point imperceptible, se trouve actuellement un colosse à l'égard de ces atômes vivans dont les dimensions lui échappent. Ainsi suspendu entre les deux abîmes de l'infini, ravi à moi-même par l'admiration d'un mécanisme incompréhensible, j'adore, malgré moi, l'ouvrier qui me présente des témoignages invincibles de son habileté sublime. Oui, le corps d'un ciron me démontre une profondeur et une unité de desseins, une finesse et une harmonie de ressorts qui m'atterrent et me subjuguent. (1)

(1) « Convenez, disait Diderot dans un moment de bonne foi, con-

§. IV. L'HOMME ET LES ANIMAUX.

Des infiniment petits je passe aux êtres animés où mon œil, sans le secours de l'art, peut chercher de nouvelles traces de la divinité. Je vois d'abord les animaux, munis de ressorts habilement coordonnés, qui, dans les périls soudains, augmentent leur force, leur agilité pour échapper à l'objet qui les menace. J'y vois le moyen de se renouveler par les alimens, de faire leur substance propre d'une substance étrangère par une admirable métamorphose. Je vois à la nourriture se joindre le sommeil, espèce d'enchantement dans lequel tout mouvement qui userait les forces est suspendu, et tout mouvement propre à les renouveler s'exerce seul et librement. Je vois les individus vieillir, passer et disparaître; je vois les espèces permanentes dans

venez qu'il y aurait de la folie à refuser à ses semblables la faculté de penser » — « Sans doute; mais que s'ensuit-il de là? » — « Il s'ensuit que si le corps d'un ciron m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence, que vous n'avez d'indices que votre semblable a la faculté de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu, que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnemens, dans les actions et dans la conduite de quelque homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence, que dans le mécanisme d'un insecte? La Divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron, que la faculté de penser dans les écrits du grand Newton? Quoi! le monde formé prouverait moins d'intelligence que le monde expliqué? Quelle assertion!..... L'intelligence d'un premier Être ne m'est-elle pas mieux démontrée par ses ouvrages, que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits?... Songez donc que je ne vous objecte que le corps d'un ciron, quand je pourrais vous écraser du poids de l'univers. »

une vicissitude continuelle, les pères et les mères laissant une postérité nombreuse dans la formation de laquelle éclate un art admirable, dont ils sont les instrumens aveugles (1). Je vois enfin, dans les animaux, une industrie étonnante pour leur conservation et pour celle de leurs petits, sans qu'ils aient aucune méthode, aucune science, aucune culture. Leur habileté merveilleuse est donc nécessairement ou dans eux, ou dans un ouvrier qui les a faits. Est-elle dans eux? Quelle apparence y a t-il que de leur propre fonds ils soient si savans, si infaillibles en certaines choses qu'ils exécutent tout

(1) « Quand on examine un œuf, (dit Lord Brougham, l'une des plus vives et des plus puissantes intelligences de notre époque, dans sa *Théologie naturelle*, ) on voit qu'il consiste en trois parties : le poussin, le jaune dans lequel le poussin est placé, et le blanc dans lequel le jaune flotte. Le jaune est plus léger que le blanc ; il y est attaché par une ligne ou plan au-dessous du centre de gravité du jaune. D'après cet arrangement, il s'ensuit que le poussin est toujours à la surface, de quelque manière que l'on tourne et retourne l'œuf, et que conséquemment le poussin est toujours le plus proche du sein ou du ventre de la mère, lorsqu'elle couve.

» Supposé donc qu'une personne instruite des lois du mouvement eût à disposer les choses de manière à assurer au poussin en question, une position qui lui fit recevoir la chaleur nécessaire de la poule, pourrait-elle y parvenir autrement qu'en le plaçant dans le fluide le plus léger et qu'en suspendant ce fluide dans un autre plus pesant, de manière que le centre de gravité fût toujours au-dessus de la ligne et du plan de suspension? Il est certain que non, car son but ne pourrait s'accomplir d'aucune autre manière. Nous arrivons à cette position par une stricte induction : elle s'appuie sur la même espèce d'évidence que celle qui sert de base à toutes les vérités physiques.

» Mais elle conduit aussi d'un seul pas à une autre vérité de la Théologie naturelle, que l'œuf doit être l'ouvrage d'une main habile dans l'art de la mécanique, dirigé par la connaissance de la dynamique. »

d'un coup, quoiqu'elles demandent le plus de choix et de justesse? Si elle n'est pas dans eux, il faut qu'elle soit dans une puissance intelligente dont ils sont l'ouvrage, comme tout l'art d'une montre, dit Fénélon, est dans la tête de l'horloger. ( 1 )

Et remarquez comme la prévoyance divine se décèle d'une manière irrésistible dans les organes de certains animaux, par exemple dans les yeux des oiseaux et des poissons. L'œil des oiseaux contient de l'*humenr aqueuse*, afin que la lumière soit autant *réfrangée* que cela est nécessaire. Mais les poissons, vivant dans un milieu plus *dense*, n'en avaient pas besoin, l'eau qui les environne devant leur en tenir lieu. Aussi n'en ont-ils point; et leur cristallin est renflé en sphère presque ronde, pour corriger la trop grande réfraction des rayons lumineux qui passent au travers d'un milieu *dense* comme l'eau.

Les yeux de l'homme n'offrent pas moins de tra-

( 1 ) Organiser, dans une matière informe, toutes les merveilles d'un corps vivant, disposer les muscles, les nerfs, les viscères, les organes des sens, avec une sagesse profonde, une prévoyance admirable, donner la vie, le mouvement, l'*instinct* à cette chair inanimée, voilà, dit M. Virey, le témoignage irrécusable d'un Dieu; il faut que le dessein précède l'ouvrage, *il faut de l'intelligence pour créer l'instinct*. — Il combat ailleurs victorieusement l'erreur des productions fortuites parmi les plus petits êtres naturels: « A l'aide des verres lenticulaires qui grossissent les objets, dit-il, d'excellens naturalistes ont si clairement fait voir que les plus petits insectes se reproduisent constamment à la manière des autres animaux, qu'il serait ridicule aujourd'hui d'avancer en histoire naturelle, que les vers se créent dans du fromage passé. L'on a découvert jusqu'aux semences des champignons et des mousses. »

ces d'une intelligence divine. N'ayons point égard à la sagesse qui éclate dans les paupières destinées à protéger la délicatesse de l'œil en le couvrant si exactement que les plus petits atômes ne peuvent passer; dans les cils dont les paupières sont comme fraisées pour le défendre contre les insectes volatiles; dans la promptitude avec laquelle elles se ferment, sans même que nous le voulions, pour le préserver de tout accident; dans l'emboîture où l'œil est enchassé comme dans un moule, où néanmoins il se meut avec une facilité et une vitesse prodigieuses, au moyen de la synovie qui lubrifie cette emboîture, et se porte sur les différens objets sans donner trop d'agitation à la tête: ne nous arrêtons qu'aux miniatures merveilleuses qui se peignent sur la rétine. Je me place sur un point de vue culminant, (1) d'où je contemple une immense étendue, depuis la mer jusqu'aux montagnes des Pyrénées et à celles des Alpes qui bornent mon horizon vers le couchant et le levant. Quelle multiplicité d'objets se présente à mes yeux! quelle variété de couleurs et de formes! Le plus habile peintre succomberait, s'il entreprenait d'exprimer sur la toile tout ce qu'embrasse mon premier coup-d'œil; et s'il osait l'essayer, combien ce tableau serait au-dessous de la netteté, de la perfection que le tableau naturel acquiert dans un instant! Ce paysage si vaste est tout entier au fond de mon œil,

(1) Promenade du Peyrou, à Montpellier.

qui n'a que sept à huit lignes de diamètre. De quelle inconcevable petitesse est donc chacune des images qui le composent! Et cependant, je les vois ensemble et chacune en particulier des millions de fois plus grandes que celles qui se peignent dans mon organe: *Eminet in minimis maximus ipse Deus.*

La langue, le plus simple des instrumens du corps humain, est aussi admirable. L'air, en sortant de la poitrine, et passant par un conduit qui s'élargit et se resserre à propos pour grossir la voix ou pour la rendre plus claire, forme des sons qui en font le plus parfait des instrumens de musique. Mais, sans la langue, ces sons seraient inarticulés: cet organe, par ses mouvemens divers, et avec le secours des dents et des lèvres, produit cette multitude d'idiomes qu'on parle dans les différentes parties du monde, cette innombrable quantité de mots par lesquels les hommes se communiquent si aisément leurs pensées, et une variété infinie d'accents et de prononciations. Peut-on dire qu'il n'y a là ni intention ni intelligence?

Et quelle haute sagesse, quel art éclatent dans l'intérieur de notre corps! La disposition des artères et des veines, dont les unes reçoivent le sang du cœur et les autres l'y reportent; celle des valvules, ou soupapes, placées à l'ouverture des artères et à l'embouchure des veines du côté du cœur, qui ne s'ouvrent qu'en un sens, et qui, selon le sens dans lequel elles sont tournées, donnent le passage ou empêchent le retour; celle des autres valvules qui

se trouvent, par intervalles, le long des artères et des veines, et qui ne permettent pas au sang, une fois passé, de remonter au lieu d'où il est venu, tellement qu'il est forcé par le nouveau sang qui survient sans cesse d'aller toujours en avant, et de rouler sans fin dans tout le corps; le battement régulier du cœur; le battement régulier des artères semblable à celui du cœur et qui le suit; le changement merveilleux et constant des alimens divers en chyle, et du chyle en sang: les effets de la respiration; la délicatesse des parties du cerveau et la variété de ses mouvemens; les muscles si forts et si tendres, si unis pour agir en concours, si dégagés pour ne se point embarrasser mutuellement, avec des filets si artistement tissus et si bien tors pour faire leur jeu, si bien tendus, si bien soutenus, si proprement placés, si bien insérés où il faut: tout est d'une économie et d'un mécanisme parfaits, tout est la preuve évidente d'une intelligence supérieure qui en a établi les règles. Et dans les organes même des fonctions les plus abjectes, on remarque un ordre, une proportion, une industrie qui charment plus l'esprit attentif que la beauté extérieure ne saurait plaire aux yeux du corps. Il le fallait ainsi pour montrer une boue *travaillée de main divine*, suivant l'expression de l'Hippocrate moderne, du célèbre Boërhaave. Aussi, Galien, après avoir terminé le fameux ouvrage où il a décrit toutes les parties du corps de l'homme et la destination des fonctions propres à chacune, s'écriait: *J'ai chanté*

*le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité*; et l'illustre Morgagni répétait souvent que ses connaissances en médecine et en anatomie avaient mis sa foi à l'abri de toute tentation. *Ah!* disait-il, *si je pouvais aimer ce grand Dieu comme je le connais!* L'œuvre de Dieu est en effet palpable dans le corps humain. Tout y est moyen et fin; tout est ressorts, poulies, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il est donc arrangé par une intelligence. Ce n'est pas à l'intelligence de nos parens que nous devons cet arrangement. Ils n'étaient que les aveugles instrumens de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, et qui fait tourner le soleil sur son axe. « Si ce n'est peut-être, ajouterons-nous avec Bossuet, qu'il faille dire que le corps humain n'a point d'architecte parce qu'on n'en voit pas l'architecte avec les yeux, et qu'il ne suffit pas de trouver tant de raison et tant de dessein dans la disposition, pour entendre qu'il n'est pas fait sans raison et sans dessein. Malgré qu'on en ait, un si bel ouvrage parle de son artisan. » (1)

(1) « Attribuez telle force active, expansive, que vous voudrez, à de la matière, et voyons comment elle composera, je ne dis pas un homme, mais seulement un œil, avec toutes ses tuniques, dont chacune est différemment tissue et fabriquée. Il faut que cela s'opère avec tant de justesse, d'habileté, que les unes soient opaques pour former une chambre obscure sphérique, noircie à l'intérieur; d'autres transparentes, pour que les rayons de lumière les traversent; il faut que l'iris se resserre ou se relâche à propos, pour n'admettre que tel cône de rayons; que l'humeur aqueuse de la chambre antérieure, la lentille du cristallin et la courbure savante de ses faces, que l'humeur vitrée de la chambre postérieure,

§. V. LE MOI.

Dans cette portion de matière, que j'appelle *mon corps*, il y a quelque chose qui pense, qui juge, qui veut, qui a de l'empire sur mes organes et qui en est dominé réciproquement, et c'est ce quelque chose qui dit: *moi*.

Ce *moi* pensant, jugeant et voulant, a-t-il toujours été?.. Il n'existait pas, il y a cent ans. Com-

soutenue dans son réseau, comme le cristallin enchatonné, soient placés à des distances respectives si bien calculées, si en rapport pour réfranger les rayons de lumière, qu'il n'y manque rien, afin que les images viennent exactement se peindre sur la rétine. De dire ensuite comment de telles impressions se transmettent au cerveau par des nerfs optiques entrecroisés, et comment de deux images, dans nos yeux, nous ne voyons cependant qu'un seul objet, cela est trop inexplicable pour nous. Ne parlons que de choses plus palpables. Comment la matière, même supposée active, devinera-t-elle encore qu'il faut garantir l'œil au-dehors de ce qui peut le blesser; lui donner des paupières qui le recouvrent, des sourcils qui l'abritent, des cils pour écarter les insectes ou d'autres petits objets, enfin, une pupille dilatable ou contractible spontanément, pour ne recevoir juste que ce qu'il faut de lumière, afin de n'être ni aveuglé du trop grand jour, ni plongé dans de trop épaisses ténèbres de nuit.? » (M. Virey, *Dictionnaire d'histoire naturelle.*)

« La chambre antérieure de l'œil de l'oiseau est fort bombée pour contenir de l'humeur aqueuse; son cristallin est plus aplati même que celui de l'homme, selon les lois les plus savantes de l'optique. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la vue de l'oiseau devait être presbyte en volant, parce qu'il est obligé de considérer les objets de loin; puis, quand il est perché sur un arbre, par exemple, il faut qu'il puisse voir d'assez près ce qui l'entoure, et qu'il prenne alors une portée de vue plus courte. Pour obtenir ce résultat, il faut tantôt reculer le cristallin, tantôt l'avancer, comme on tire plus ou moins les tubes d'une lunette d'approche, afin de considérer à diverses distances les objets. Aussi l'oiseau a-t-il de la rétine au cristallin un muscle transparent, en lozange, qui recule ou laisse avancer cette lentille, pour produire, au besoin de l'animal, telle ou telle portée de vue. (*Idem.*)

ment a-t-il commencé à penser? Comment a-t-il pu devenir pensant; de non-pensant qu'il était jusqu'à un certain jour et jusqu'à un certain moment, ce *moi* qui a commencé tout-à-coup à penser, à juger, à vouloir? S'est-il fait lui-même? S'est-il donné la pensée qu'il n'avait pas? Et n'aurait-il pas fallu l'avoir pour se la donner, ou la prendre dans le néant? Le néant de pensée peut-il se donner le degré d'être qui lui manque? Par où est-ce donc que m'est venue cette pensée, ce jugement, cette volonté? et où est-ce que j'en trouverai la source?

En supposant même que la matière puisse de non-pensante devenir pensante; il faut avouer que la pensée est le plus haut degré d'être qu'elle puisse acquérir, et que cette perfection est fort supérieure à celle d'être étendue et figurée. Mon corps n'a pu se donner ce degré d'être si supérieur qui lui manquait, et dont il avait, pour ainsi dire, le néant en lui: il n'a pas pu le recevoir des autres corps; car les autres corps, non plus que celui-ci, ne sauraient donner ce qu'ils n'ont pas: or il est évident que la pensée n'est point attachée à l'essence des corps. Bien plus, nul être borné, déjà pensant, ne peut donner la pensée à aucun autre être distingué de lui. La privation d'un degré d'être est le néant de ce degré. Pour donner ce degré d'être à celui qui ne l'a point, il faut une espèce de création réelle en lui; car comme c'est créer tout l'être que de faire exister ce qui n'avait aucune existen-

té ; c'est le créer en partie, que de faire exister dans un individu un degré d'être qui n'y existait nullement. Or il est manifeste que les êtres pensans que nous connaissons, qui se trompent, qui ignorent, qui se contredisent souvent les uns les autres, qui sont quelquefois contraires à eux-mêmes ; sont trop faibles, trop imparfaits pour pouvoir créer en autrui un degré d'être ou de perfection très-haute qui n'y existait nullement ; que par conséquent ils sont incapables de la création de la pensée au-dehors d'eux-mêmes dans un sujet qui n'en a aucun commencement. L'action de créer est d'une puissance et d'une perfection infinies, car il y a une distance infinie depuis le néant d'une chose jusqu'à son existence ; il faut donc une puissance infinie pour faire passer cette chose du néant à l'être, puissance qu'évidemment n'ont pas les êtres pensans nos semblables.

Je suis donc forcé de reconnaître que le *moi* qui n'était pas pensant, il y a cent ans, est devenu pensant par le bienfait d'une cause supérieure, intelligente, et d'une puissance infinie. Cette cause a un empire absolu sur la matière et sur l'intelligence ; car elle est tellement maîtresse de la matière qu'elle a pu l'assujétir au *moi-pensant*, et à tel point que dès que le *moi-pensant* veut, tous les membres du corps se meuvent à l'instant, et avec une extrême rapidité : sans nul effort, sans nulle préparation, tous les nerfs sont tendus, tous les ressorts se hâtent de concourir ensemble, comme

si chacun des organes les plus secrets entendait une voix souveraine et irrésistible. Cette cause est tellement maîtresse de l'intelligence qu'elle a pu la faire commander aux muscles, aux tendons, sans que l'intelligence les distingue, sans qu'elle sache même où ils sont, s'adressant néanmoins à ceux dont elle a besoin, et ne s'y méprenant jamais.

Que mon ame soit distinguée de mon corps, ou qu'elle ne le soit pas, peu importe à ma conclusion présente.

Si l'ame est distinguée du corps, je demande qui est-ce qui a uni mon corps et mon ame; qui est-ce qui a assujéti deux natures si dissemblables à une correspondance mutuelle; qui est-ce qui les tient captives dans une si étroite société. Elles ne se sont point liées d'elles-mêmes: l'aveugle matière n'a pu faire pacte avec l'esprit, n'ayant par elle-même ni pensée ni volonté. D'autre part, l'esprit ne se souvient pas d'avoir fait pacte avec la matière; or il s'en souviendrait s'il l'avait fait par choix, et de plus, s'il l'avait fait librement et qu'il l'eût oublié, il ne s'y assujétirait que quand il lui plairait. Il y a donc, dans cette première hipothèse, une cause puissante au-dessus de moi, qui, maîtresse de l'esprit et de la matière, les a, par sa volonté souveraine, liés ensemble.

Si, au contraire, mon ame n'est que mon corps devenu pensant, je demande qui est-ce qui a créé, dans mon corps, ce degré d'être, savoir, la pensée qui n'y existait pas. Ce ne peut être qu'un Créa-

teur intelligent et tout-puissant, possédant la pensée en lui jusqu'au point de la pouvoir donner à qui ne l'a pas. Dire que la matière pense lorsqu'elle est organisée, c'est reculer la conclusion, et non la détruire ; car si la matière pense lorsqu'elle est organisée, elle ne peut donc pas s'organiser elle-même, puisqu'il faudrait qu'elle pensât pour s'organiser, c'est-à-dire qu'elle pensât avant de pouvoir penser. Mais, dès qu'il est démontré que c'est à un Créateur tout-puissant que l'être supérieur, qui est en nous, doit l'existence, il en est évidemment de même de l'être inférieur, c'est-à-dire de notre corps, et des autres corps qui nous environnent. Quelle apparence en effet, que le degré d'être plus parfait soit absolument dépendant de ce Créateur tout-puissant, et que le degré d'être plus bas existe par lui-même et soit indépendant de ce même Créateur? S'il en était ainsi, il faudrait dire que le plus bas degré d'être aurait la plus haute perfection, savoir, celle d'exister par soi-même, et que le degré supérieur aurait la plus grande imperfection, celle d'être dépendant et d'avoir une existence empruntée, ce qui serait absurde.

## §. VI. L'ÊTRE NÉCESSAIRE.

Mais oublions, si l'on veut, tout ce qui précède.

Quelque chose existe; donc quelque chose a toujours existé, donc quelque chose existe nécessairement et de toute éternité : car autrement il y au-

rait en un temps où rien n'aurait existé, et alors d'où serait venu ce qui existe, le néant ne pouvant rien produire ?

Il y a donc un être nécessaire. L'athée lui-même en convient. Mais cet être, quel est-il ? Est-ce la matière, comme le prétend l'athée, ou un être distinct de la matière, et qui en est le Créateur ?... Voilà la question réduite aux plus simples termes: un raisonnement facile à saisir va la résoudre.

Exister nécessairement, c'est exister de telle sorte que la non-existence implique contradiction : ces deux idées sont identiques. Par exemple, il est nécessaire d'une nécessité absolue que tous les points de la circonférence d'un cercle soient à égale distance du centre, c'est-à-dire que la non-existence de cette égalité de distance dans un cercle implique contradiction. Par exemple encore, il est nécessaire qu'un triangle ait trois angles et n'en ait que trois, c'est à-dire que la non-existence de trois angles et de trois angles seulement dans un triangle implique contradiction ; et comme ce qui implique contradiction est essentiellement impossible, et ne peut être conçu, personne ne concevra jamais ni un cercle avec l'inégalité de distance des points de sa circonférence au centre, ni un triangle de deux ou de quatre angles. Il suit de là que si la matière existait nécessairement, sa non-existence impliquerait contradiction, et que personne ne pourrait la concevoir. Or cependant rien de plus aisé que de concevoir la non-existence de la matière. Qu'on se

représente, en effet, un pied cube de matière, et qu'on se demande à soi-même si l'on ne conçoit pas aisément qu'il pourrait ne pas exister, si la non-existence de ce pied cube implique contradiction et répugne à l'esprit : tout homme de bonne foi conviendra qu'il le conçoit, et qu'il n'y a aucune répugnance. Mais ce que je dis d'un pied cube, je puis le dire de deux, de trois, de quatre, d'un nombre quelconque d'autres pieds cubes, par conséquent de la totalité de la matière qui est toute divisible en pieds cubes. On peut donc concevoir très-bien la non-existence de la matière; elle n'existe donc pas nécessairement; elle n'est donc pas l'être nécessaire, cause de ce qui existe. Si elle n'est pas l'être nécessaire, cause de ce qui existe, évidemment l'être nécessaire est un être distingué de la matière ; et qu'on cherche, tant qu'on voudra, l'on ne pourra pas en trouver d'autre que celui que nous appelons Dieu.

La création est une conséquence irrécusable de cette preuve. La matière existe; elle ne peut exister sans qu'il y ait une raison suffisante de son existence ; il ne peut y avoir que deux raisons suffisantes de l'existence : l'avoir par la nécessité de sa nature, ou la recevoir d'autrui. La matière n'existe pas par la nécessité de sa nature ; cette vérite vient d'être démontrée ; elle a donc reçu d'autrui l'existence ; si elle a reçu l'existence, elle a passé du non-être à l'être ; si elle a passé du non-être à l'être, elle a été créée; Dieu est donc le créateur de

la matière. Il est vrai que nous ne *comprenons* pas la création ; mais nous la *concevons*, tandis que non seulement nous *concevons*, mais nous *comprenons* parfaitement qu'il est impossible que la matière existe nécessairement et par elle-même.

Concluons encore de cette preuve l'unité de Dieu. En effet, nous concevons très-bien la non-existence de tout être, excepté d'un seul ; il n'y a donc qu'un seul être nécessaire ; il n'y a donc qu'un seul être sans commencement ; il n'y a donc qu'un seul Dieu. ( 1 )

---

Nous voilà logiquement en possession de cette vérité souveraine, *Dieu est* : vérité que proclame le témoignage unanime de toutes les nations. L'homme a toujours su lire dans les merveilles du monde le

( 1 ) Voyez sur *concevoir* et *comprendre* la p. 13 précédente.

Observez 1°. que la preuve de la création de la matière renverse évidemment le système qui veut que la matière soit co-éternelle à Dieu, et qu'il n'en soit que l'*organisateur*. Ce faux système est, d'ailleurs, incompatible avec l'infinie perfection de Dieu, qui sera prouvée dans le chapitre suivant. En effet, si la matière était co-éternelle à Dieu, Dieu partagerait *totalement* avec la matière l'attribut de l'éternité ; or l'être infiniment parfait ne peut partager avec aucun autre être aucun de ses attributs *totalement* ; car, si c'est une perfection à un être d'avoir une qualité dans un degré plus éminent qu'un autre, c'en est une, à plus forte raison, de l'avoir exclusivement à tout autre. Mais, si la matière était co-éternelle à Dieu, Dieu manquerait de cette perfection : il ne serait donc pas infiniment parfait.

2°. Que l'unité de Dieu se déduit également de son infinie perfection : si Dieu n'était pas un, on concevrait un être plus parfait que lui, un être sans égal ; il ne serait donc pas infiniment parfait.

nom d'un Être suprême ( 1 ), comme l'attestent les traditions, les annales et les monumens de tous les pays et de tous les âges. Or, dit Cicéron, le consentement de toutes les nations est une loi de la nature : *Consensio populorum lex naturæ putanda est* (Tusc. 1--13 ). L'athéisme est donc contre nature autant qu'il est opposé à la saine raison.

( 1 ) On demandait, un jour, à un pauvre arabe du désert, ignorant comme le sont la plûpart des Arabes, comment il s'était assuré qu'il y a un Dieu. — « De la même façon, *répondit-il,* que je connais, par les traces marquées sur le sable, s'il y a passé un homme ou une bête. » (*Voyage en Arabie, par M. Darvieux.*)



# CHAPITRE II.

## DIEU EST CELUI QUI EST.

*Je suis celui qui suis* : *Ego sum qui sum.* (1) C'est ainsi que Dieu s'est défini lui-même, d'après le Pentateuque. *Je suis celui qui suis* : c'est-à-dire, je suis l'être par excellence, l'être infini, l'être nécessaire, en un mot l'*Être*; car tout ce qu'on ajoute à ce nom en altère la sublime simplicité, et semble en restreindre le sens.

Le fondement de cette admirable définition étant solidement établi dans le chapitre précédent, devons-nous ici prouver, une à une, les perfections de Dieu? N'est-il pas évident que, créateur de tout ce qui existe hors de lui-même, il possède avec plénitude les perfections dont il a fait quelque part à ses créatures? N'est-il pas évident que, puisqu'il a la plus grande perfection, qui est d'exister par soi-même, il est impossible qu'il n'ait pas toutes les autres? La perfection, c'est l'être : ce qui n'est qu'un peu parfait n'a qu'un peu d'être; ce qui est plus parfait en a davantage; ce qui n'a aucune perfection n'a aucun être; ce qui a donc l'être par soi-

(1) Dieu s'est appelé lui-même, dans l'Ecriture, *Jéhova* : ce nom dans sa racine sacrée, dans l'extraordinaire combinaison de ses lettres radicales, exprime et réunit l'être dans le passé, le présent et le futur qui constituent l'éternité de Dieu : *Celui qui est, qui fut, qui sera.*

même existe au suprême degré d'être ou de perfection.

D'ailleurs, si Dieu n'était pas infiniment parfait, où en serait la cause? Hors de lui? Mais il est, et il est seul l'être nécessaire et éternel, nous l'avons prouvé; par conséquent il est antérieur et supérieur à toute cause extérieure de limitation. En lui? Serait-ce sa volonté, ou sa nature? Quoi de plus absurde que de supposer que Dieu a volontairement limité ses perfections? Et, quand il aurait pu le vouloir, aurait-il pu le faire? Les modifications d'un être ne sont pas des êtres à part, ayant une existence personnelle; elles ne sont autre chose que l'être modifié de telle manière. Les propriétés ou perfections de l'être nécessaire sont donc l'être nécessaire lui-même: elles sont donc nécessaires, et il ne peut y rien changer. Quoi de plus absurde encore, que de supposer que la nature de l'être nécessaire exige que ses perfections soient bornées? La nécessité d'existence étant le principe d'existence le plus parfait, peut-il être un principe d'imperfection?

De la perfection infinie de Dieu suit nécessairement cette vérité, qu'il y a une Providence, en sorte que dire que Dieu est infiniment parfait et qu'il ne gouverne pas ce monde, c'est dire à la fois qu'il est et qu'il n'est pas infiniment parfait, c'est avancer une choquante contradiction. Si, en effet, Dieu ne gouvernait pas ce monde, ce serait ou parce qu'il ne le pourrait pas, ou parce que, le pou

vant, il ne le voudrait pas. La première hipothèse détruit sa toute-puissance. La seconde détruit son infinie sagesse: car, si Dieu est infiniment sage, il a fait toutes ses créatures pour un but, agir sans but, agir pour agir étant indigne d'un homme raisonnable, et ce qui est indigne d'un homme raisonnable ne pouvant être digne de l'Être par excellence. Mais si Dieu a fait toutes ses créatures pour un but, il le leur fait atteindre: car il fait tout ce qu'il veut, et il veut toujours le but pour lequel il a produit ses créatures, autrement il serait muable et imparfait.

Il est vrai qu'il en a fait de libres, comme on le verra dans le chapitre suivant, et qu'en les créant pour une fin digne de lui, il leur laisse le pouvoir d'y tendre ou de s'en éloigner. Mais il leur donne les moyens d'y parvenir, sans quoi il se manquerait à lui-même; et de leur côté ces créatures libres sont nécessairement comptables à Dieu, si elles s'en écartent: Dieu, infiniment parfait, veut nécessairement l'ordre, et l'ordre veût que la créature, qui s'éloigne du but où le créateur l'appelle, en soit comptable à sa justice.

Au reste, quand nous disons que Dieu gouverne le monde, nous n'entendons pas que pour chaque fait, pour chaque circonstance, Dieu rende un décret nouveau: de toute éternité sa providence, infinie comme lui, a compris dans un seul décret tout l'ordre du monde, a porté toutes les lois physiques, ordonné toutes les causes secondes,

d'après lesquelles tout arrive ; les dérogations mêmes que sa sagesse a jugé devoir apporter à ses lois sont déterminées également de toute éternité ; et le gouvernement de la Providence ne diffère point de l'éternité et de l'immutabilité de la volonté divine, embrassant la totalité des êtres et réglant tout l'ensemble et tout le détail. ( 1 )

De l'infinité des perfections de Dieu suit encore cette vérité, qu'elles ne peuvent être assimilées aux perfections bornées de l'homme, ni embrassées et comprises par la courte vue de notre intelligence.

Par exemple, « l'homme est intelligent, quand » il raisonne, dit Rousseau, et la suprême in- » telligence n'a pas besoin de raisonner : il n'y a » pour elle ni prémisses, ni conséquences ; il n'y a » pas même de proposition, elle est purement in- » tuitive ; elle voit également tout ce qui est, et » tout ce qui peut être ; toutes les vérités ne sont » pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux » un seul point, et tous les temps un seul moment. » La puissance humaine agit par des moyens, la » puissance divine agit par elle-même : Dieu

( 1 ) Les objections contre la Providence s'évanouissent, quand on considère que les maux de ce monde peuvent être un moyen d'expiation pour le coupable, ou une condition de mérite pour le juste, et qu'alors de la part de Dieu c'est bonté ; qu'ils peuvent être un châtiment, et qu'alors de la part de Dieu c'est justice et sainteté ; qu'ils peuvent être destinés à effrayer le coupable et à le ramener au bien par la peine et par la souffrance, et qu'alors de la part de Dieu c'est sagesse pleine de miséricorde ; qu'enfin ils peuvent servir à empêcher le juste de devenir coupable, et qu'alors de la part de Dieu c'est prévenance pleine d'amour.

» peut parce qu'il veut, sa volonté fait son pou
» voir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste
» mais la bonté dans l'homme est l'amour de se
» semblables, et la bonté de Dieu est l'amour d
» l'ordre; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qu
» existe, et lie chaque partie avec le tout. Dieu es
» juste, j'en suis convaincu, c'est une suite de s
» bonté; l'injustice des hommes est leur œuvre e
» non pas la sienne; le désordre moral qui dépos
» contre la Providence aux yeux des philosophes
» ne fait que la démontrer aux miens. Mais la jus
» tice de l'homme est de rendre à chacun ce qu
» lui appartient; et la justice de Dieu, de deman
» der compte à chacun de ce qu'il lui a donné. »

D'autre part, la raison nous dit que la nature d Dieu doit nous être incompréhensible, car il doi y avoir l'infini entre lui et nous. Vouloir donc con naître, après la démonstration de son existence e de son infinie perfection, comment se concilien entre eux ses attributs, ou quelles sont les voie secrètes de sa Providence, c'est vouloir sonder l'in fini, et par conséquent se perdre dans un abyme N'est-il pas vrai que Dieu est infiniment parfait N'est-il pas vrai qu'un être infiniment parfait es dans l'impossibilité absolue de jamais agir d'une ma nière contraire à sa perfection infinie? N'est-il pa vrai, par conséquent, que Dieu a des raisons suffi santes de permettre ou de faire tout ce qu'il per met et tout ce qu'il fait? Que voulez-vous savoir d plus? Le *pourquoi* et le *comment*?.... Mais ne doit

il pas vous suffire de savoir que, puisqu'il l'a permis ou fait, il a pu le permettre ou le faire sans blesser aucun de ses attributs? Tenant, avec une inébranlable certitude, les deux bouts de la chaîne, il ne vous est pas nécessaire de voir comment ils sont liés l'un à l'autre. Souvenez-vous, d'ailleurs, que ne pas voir à quoi sert tel ou tel accident, tel ou tel objet, ce n'est pas voir qu'ils ne servent à rien; que ne pas voir quel motif a un homme sage d'agir de telle ou telle manière, ce n'est pas voir qu'il en a d'injustes; et enfin, que ce qui vous semble mal sous tel rapport, peut être bien sous des rapports qui vous sont cachés. « La permission du » péché, et les suites du péché, dit Bayle à ce sujet (*tome* 3. *p.* 997), sont des mystères au-dessus de la raison; de sorte que nos idées naturelles ne peuvent pas être la mesure commune de la bonté et de la sainteté divine et de la bonté et de la sainteté humaine. N'y ayant point de proportion entre le fini et l'infini, il ne faut point se permettre de mesurer à la même aune la conduite de Dieu et la conduite des hommes; et ainsi ce qui serait incompatible avec la bonté et la sainteté de l'homme, est compatible avec la bonté et la sainteté de Dieu, *quoique nos faibles lumières ne puissent pas apercevoir cette compatibilité.* »

Dieu est *Celui qui est*: nous avons donné la raide ces sublimes paroles. Nous allons maintenant

en développer le sens profond avec un éloque
écrivain. ( 1 )

« *Il est celui qui est* ; car en lui tout est sub
tance , par lui tout est vie , en lui et par lui to
est être. *Il est celui qui est*; car la puissance, c'e
lui; la fécondité , c'est lui ; l'activité, c'est enco
lui. *Il est celui qui est*; car il pense, et c'est par
qu'il pense que les réalités sont ; il parle, et c'e
parce qu'il parle que les réalités existent; il veu
et c'est parce qu'il veut que les réalités agisser
Leur être est dans sa pensée ; leur vie est dans
parole; leur action est dans sa volonté. *Il est cel
qui est*; car les causes et les effets sont à lui , l
causes qui ne sont que ses pouvoirs distribués da
la nature, les effets qui n'en sont que les résulta
*Il est celui qui est*; car c'est encore à lui qu'appa
tiennent les propriétés des causes et les qualités d
effets. L'ordre, c'est sa sagesse qui assemble, q
pèse, qui nombre , qui mesure; la variété, c'e
son infinité qui se joue dans les formes de l'unive
l'attrait, c'est la vapeur douce de sa puissance q
se distribue dans les réalités pour les unir; la bea
té, c'est une ombre qu'il empreint de sa divinit
la grâce, c'est son amour qui donne du mouveme
à la beauté; le charme, c'est l'effet de son amou
c'est l'amour avec sa joie, son silence; c'est l'amo
avec ses perspectives immortelles; c'est le sentime
c'est le plaisir d'aimer, c'est l'espérance d'aimer to

( 1 ) Bergasse, *fragments*.

jours. *Il est celui qui est* ; car ce n'est qu'en lui seul aussi que se développent les propriétés des causes, et les qualités des effets ; l'espace et le lieu, l'éternité et le temps, l'immensité et la voie ne sont que lui-même. Il a regardé, il a vu l'espace en lui, et il a limité le lieu des mondes dans l'espace ; il a regardé, et il a vu l'éternité en lui, et il a détaché le temps de son éternité pour fixer aux mondes leurs époques mobiles, leurs destinées passagères ; et, pleins de leurs causes vivantes, et de leurs effets animés, les mondes ont trouvé dans sa substance le lieu de leur être, la voie de leur mouvement, le commencement, le cours et le terme de leur durée.

*Il est celui qui est.* Oh ! qui peut expliquer le secret de son action, et en mesurer l'étendue? c'est de lui que l'astre du jour emprunte les feux dont il étincelle ; c'est de lui que l'astre des nuits demande la clarté silencieuse qui l'environne ; les cieux brillent de son éclat, et leur étendue lumineuse n'est que le voile qui le dérobe à nos yeux. *Il est celui qui est.* Sa vertu descend dans les airs, et les mers, échauffées dans leurs profonds abîmes, se couvrent de vapeurs bienfaisantes ; et, ministres de sa puissance, les vents assemblent les vapeurs ; et, vêtues de leurs formes pompeuses, et reflétant en tout sens ses couleurs immortelles, les vapeurs au loin dispersées portent, selon ses desseins, tantôt dans des réservoirs d'or, de pourpre et d'azur, tantôt dans les flancs caverneux de la nuée qui ca-

che la tempête, aux lacs, aux fleuves, aux ri
seaux, aux fontaines, leurs eaux accoutumées
*est celui qui est.* Son influence pénètre la terre
les routes mystérieuses de la végétation s'entr'
vrent devant lui ; il envoie la vie dans les routes
la végétation, et s'échappant de leurs froides en
loppes, et pressés d'éclore, et caractérisés suiv
leurs espèces et leurs genres, arbres, arbrisseau
arbustes, herbes, mousses, lichens, les gern
éployés paraissent et sous toutes les nuances
toutes les hauteurs ; la terre, par elle-même in
tile, se couvre d'une riche et féconde verdure
*est celui qui est.* Sa prévoyance pourvoit à tous
développements. Il commande, et la séve obéit ;
diversement filtrée dans les tubes capillaires qu
reçoivent, elle donne au printemps ses fleurs
l'été ses moissons, à l'automne ses fruits ; et il
lui, le parfum des fleurs, la substance des mo
sons, la saveur tempérante des fruits ; et dep
l'insecte caché sous l'herbe, jusqu'à l'aigle au
audacieux, depuis le reptile jusqu'à l'homme, t
ce qui se meut, tout ce qui respire ne trouve qu
lui seul, sous une prodigieuse multitude de pré
rations et de formes, cette énergie alimenta
sans laquelle aucune existence animée ne peu
maintenir. *Il est celui qui est.* La modération
développements lui appartient comme leur act
té ; et quand, lasse de produire, la nature épui
s'arrête, c'est encore lui qui est le repos utile
calme bienfaisant de la nature. Il visite les p

du monde, domaines du silence et de l'antique nuit; et, au sein de ces solitudes désolées, où la création se tait; où nul son vivant ne se fait entendre; où les éléments eux-mêmes sont sans mouvement et sans voix, l'hiver étonné sent sa présence. Les ténèbres épaisses, les froids brouillards, les noirs et mélancoliques frimas, se détachent çà et là des glaciers sourcilleux qui bornent son empire. Lui-même il s'avance; dépositaire des vertus du Très-Haut, et déployant comme un linceul, sur les zones fatiguées, ses neiges étincelantes, il rend à la nature sa première vigueur, et lui prépare, pour le temps de la reproduction, toute cette abondance, tout ce luxe d'effets qui attestent, avec tant de magnificence et d'éclat, la providence du Dieu qui la soutient et qui la répare.

*Il est celui qui est.* Oh! qui peut s'occuper de ce qu'il est, et demeurer sans amour? Père du sentiment et de la pensée, lumière des esprits, mouvement des cœurs, source féconde et jamais épuisée des plaisirs purs et des affections célestes; ineffable et douce harmonie de tout ce qui participe à l'existence, y a-t-il dans les êtres une qualité, un acte; dans le temps une révolution, une destinée; dans la nature un lieu, un site, qui ne le révèle à la méditation attentive, qui n'emprunte de lui son effet moral, son expansive et douce expression? Cette vérité qui se montre par intervalles dans les productions du génie; cette raison qui se développe dans la conduite du sage; cette justice qui se ma-

nifeste dans les déterminations de l'homme de bi
que sont-elles, sinon sa vérité, sa raison, sa justi
A quel autre qu'à lui l'innocence doit-elle l'h
reuse paix qui l'accompagne? La bonté, cette si
plicité, cet abandon, qui la font aimer? L'hun
nité, ses résolutions saintes, ses élans sublim
ses émotions généreuses? Qui est-ce qui rend
douleur puissante et la pitié secourable? Qui
ce qui place auprès de la tristesse, la consolatio
auprès du malheur, l'amitié; auprès du bienfa
la reconnaissance? Quel autre que lui appelle le
mords sur les pas du crime, et commande à la t
reur salutaire d'en empoisonner les jouissances,
d'en tourmenter les succès? Quel autre donn
l'austère devoir sa fidélité, sa constance; à la pr
périté, sa modération; à l'adversité, son courag
à la pauvreté, sa patience; à l'infortune non mé
tée, cette attitude imposante, cette dignité tr
quille, qui écarte la honte, déconcerte l'outrag
et commande le respect? Quel autre, quel au
encore, durant le cours de ses pénibles épreuve
conseille, soutient, élève la vertu? J'ai vu la ve
aux prises avec l'iniquité: elle luttait, et il était
force; elle cédait, et il était sa douceur; elle so
frait, et il était sa résignation; elle succombait,
tandis que les insensés applaudissaient à sa ch
déplorable, j'ai vu l'immortelle espérance bril
dans ses regards éteints, et son front auguste se c
vrir, en tombant, de toute la majesté de celui d
elle est la plus noble et la plus touchante image

# CHAPITRE III.

## DIEU NOUS A FAITS A SA RESSEMBLANCE.

Puisque Dieu est l'être par excellence, l'être infiniment parfait, il est esprit, ce qui est matériel étant divisible et par conséquent borné; il est libre, il est immortel, ce qui est nécessité, ce qui peut mourir étant évidemment imparfait. Sous ces trois rapports, l'homme ressemble à son créateur: car il a une ame spirituelle, libre et immortelle. (1)

### §. I. SPIRITUALITÉ DE L'AME.

Pour m'assurer si ce qui pense et veut en moi est une substance totalement distincte de mon corps, et d'une nature contraire, c'est-à-dire im-

(1) Si Dieu n'était pas esprit, s'il était divisible, les deux moitiés, par exemple, seraient finies ou infinies; si elles étaient finies, elles ne pourraient former ensemble un infini; et si elles étaient infinies, elles formeraient ensemble un infini plus grand que l'infini de chacune, ce qui est absurde. D'ailleurs, si Dieu n'était pas esprit, il ne serait pas intelligent, ce qui est matériel ne pouvant penser, comme on le verra dans le paragraphe premier de ce chapitre.

Dieu créateur est évidemment libre: car il implique contradiction que les créatures, effets contingens, pouvant être ou n'être pas, soient produites par une cause qui n'aurait pas elle-même le pouvoir de les faire ou de ne pas les faire, c'est-à-dire qui ne serait pas libre.

Dieu est immortel : car étant l'être nécessaire, ayant en lui-même son principe ou sa raison d'exister, il n'a jamais pu, ni ne peut jamais n'être pas.

matérielle, je dois examiner : 1°. s'il a des conna sances qui lui soient personnelles, totalement d férentes de celles que donnent les sens, et bien : périeures à celles que les cinq sens réunis peuve fournir ; 2°. s'il peut exercer certaines opératic qui lui soient propres, indépendamment des or; nes ; 3°. s'il peut faire certains actes diamétraleme opposés à leur nature ; 4°. enfin, s'il a des facul absolument incompatibles avec les qualités conni de mon corps et de tout ce qui est matériel.

1°. J'aperçois un vieillard qui m'est inconnu ; marche courbé et chancelant, le visage amaigri, bouche et les yeux enfoncés, la tête chauve : je trouve en lui rien qui ne me laisse indifférent, ce n'est qu'en fixant sur lui mes regards, j'en ai tié comme d'un pauvre malheureux qui est à ch: ge aux autres et à lui-même. Cependant je renco tre un de mes amis qui me le nomme, et me pai de son mérite, de son éminente vertu : cet homi qui touche à la tombe a passé par toutes les dig tés d'une ville considérable, où il est né ; il s'y « distingué par un désintéressement, une intégrit un zèle pour la justice et pour le bien public, do il y a peu d'exemples ; vrai dans toutes ses parol ennemi déclaré de l'apparence même de la frau ou de la duplicité, généreux et bienfaisant jusqu sacrifier sa fortune au soulagement des pauvres da un temps de disette, se réduisant lui-même à tr cents francs de rente, seule ressource qu'il s'est la sée. A ce récit, je me sens pénétré d'estime et

vénération pour lui, je l'aime, je souhaite une occasion de lui témoigner mes sentimens, je me croirais heureux seulement de pouvoir jouir de sa conversation. Ah! c'est que je vois maintenant dans ce vieillard ce que je n'y voyais pas d'abord; je vois, sous cet extérieur presque rebutant, la beauté de sa vertu qui me touche et me ravit.

Mais cet amour de la vérité, cet attachement à la justice, ce zèle pour le bien public, ce mépris des richesses, ce dévouement aux malheureux, je ne les vois pas des yeux du corps: la vérité, la justice, par exemple, ne peuvent être saisies par aucun de mes sens, ni se peindre dans mon cerveau comme un arbre ou une maison. Je puis *imaginer* un arbre, une maison, et une infinité d'autres choses; mais je ne puis *imaginer* ainsi la justice et la vérité. Néanmoins je distingue l'une de l'autre; je les préfère aux choses sensibles, telles que les richesses, les beaux habits, les avantages corporels, et j'aime celui en qui je vois qu'elles résident. Puisque je les connais toutes deux indépendamment de mes sens, puisque je les préfère à ce que mes sens me font connaître, il y a en moi d'autres yeux que ceux de mon corps qui perçoivent ces deux objets.

2°. Je me suppose, dans le silence et au milieu des ténèbres de la nuit, cherchant la différence et la somme des deux nombres 40 et 25: je trouve 15 et 65. Puis, je cherche le produit de ces deux mêmes nombres, et j'ai 1000; je cherche le quotient

de ce produit divisé par l'un des deux, et j'ai t à-tour l'un et l'autre. Cette différence, cette s me, ce produit, ce quotient sont des idées de port qui n'ont rien de matériel; ce qui pens moi les saisit sans le secours des sens : voilà opérations qui lui sont propres, indépendante organes. Il en est de même des réflexions, de gemens que nous faisons sur tous les objets ir porels, quels qu'ils soient.

Je considère la vérité, l'ordre, la raison, l gesse etc.; je réfléchis long-temps sur ces objet matériels; et pour y réfléchir avec plus d'atten je me recueille en moi-même, je défends à l'o voir, à l'oreille d'entendre; je tiens tous mes nes dans l'inaction. Je puis même me préocc si fortement de l'une de ces idées que je devi insensible aux douleurs les plus aiguës, aux p tions les plus pénibles, aux besoins les plus i rieux du corps. De bonne foi, est-ce le corp se subjugue ainsi lui-même, qui s'oublie lui-m qui se détache de lui-même pour se conce dans un objet incorporel? ( 1 )

Mais voici une opération encore plus év ment propre à ce qui pense en moi, plus év ment indépendante des sens. Chaque sens fonctions absolument distinctes, et ne pe communiquer qu'un seul ordre de sensations.

( 1 ) Ce fut au milieu des plus vives souffrances que Pascal la pénible recherche du problème de la Cycloïde, et quelques douleur suffirent à son génie pour en surmonter toutes les diff

par exemple, ne peut pas plus me faire juger des sons que l'oreille des couleurs ; il en est de même des autres sens qui reçoivent tous des impressions différentes entre lesquelles il n'y a point d'analogie. Cependant je puis comparer ces impressions diverses, et juger si elles appartiennent à un même objet ou à des objets différens : puisque chaque sens ne peut me fournir les moyens de comparer ses impressions à celles d'un autre sens, il y a donc en moi un être intelligent, distingué des sens, qui fait cette comparaison, qui sépare ou réunit les idées ou images provenues de sources si différentes, et qui les associe pour en former des jugemens. (1)

3°. Dans le système de l'organisation corporelle, à la fois pensante et agissante, la détermination de vouloir la mort, de la chercher, de se la donner, ou même de l'attendre serait impossible. Les organes corporels ne peuvent transmettre à notre centre cérébral que des impressions et des détermina-

(1) Une autre preuve évidente que ce qui pense et veut dans l'homme a une existence indépendante des organes, c'est qu'il commande au cerveau si le cerveau est dans son intégrité. Je puis, en effet, me porter de moi-même à la réflexion et au raisonnement sans y être actuellement déterminé par la sensation. Je puis choisir l'objet qui doit m'occuper et le degré d'attention que je veux lui accorder ; et lors même que la sensation éveille la pensée et provoque ses recherches, je reste toujours maître d'accueillir ou de négliger la sensation ; je puis, à mon gré, la généraliser ou l'analyser, la considérer d'une manière partielle ou absolue, la féconder ou n'en tenir aucun compte. Il y a donc un instant où ce qui pense et veut en moi agit par lui-même, où il est puissance élective et régulatrice. Donc il a une existence indépendante des organes cérébraux, puisqu'il leur imprime le mouvement, les modifie et s'en sert comme d'un moyen pour produire son effet.

tions conformes à leur nature ; leur nature es vie , leur pensée naturelle est de la désirer , l détermination naturelle est de la vouloir, leur tion naturelle est de la conserver. Comment se : il donc que l'organisation se détruise elle-mêı lorsqu'elle ne peut avoir d'autre volonté ni f d'autre action que la volonté et l'action de se ‹ server ? Il y a contradiction évidente dans la vo té, par conséquent impossibilité dans l'action : liance de *mort* et de *volonté* étant, dans ce sy me , aussi incompatible avec notre nature , celle du cercle et du carré est contradict à notre raison , l'une est aussi impossible l'autre. Dans l'hypothèse , au contraire , du substance distincte des organes et immatérie l'ame exerce alors sur les organes qui lui sont : mis l'empire naturel du fort sur le faible, du : voir sur le sujet. Et c'est ainsi que s'explique : facilité, avec simplicité , avec évidence, ce gı et dernier acte de la volonté humaine, extrêm la force ou de la faiblesse de l'homme, dénouen de la tragédie du crime ou de la vertu : selon l'ame, cédant au désespoir , refuse d'atteindı but pour lequel le créateur lui laisse la vie ; que, jugeant le sacrifice du corps nécessaire société ou à un ordre général de devoirs de lesquels disparaissent les intérêts particuliers e sentimens personnels, sans haine contre le con gnon de ses travaux , elle le fait servir à de gr: desseins en le dévouant à une mort prématuré

4°. L'étendue, la divisibilité, sont des propriétés connues de mon corps, et de tout ce qui est matériel. Or le *moi* qui sent, pense et veut, en chacun de nous, est absolument incompatible avec ces propriétés. En effet, ce *moi* sent toute sorte d'affections, de sensations, de pensées, de desirs qui commencent, qui finissent, qui se renouvellent et quelquefois sont simultanés. Et c'est toujours le même *moi* qui persévère invariablement; et ce *moi* est toujours modifié tout entier même par les sensations simultanées les plus contradictoires, le froid et le chaud par exemple. Il n'y a pas un *moi* pour la pensée ou la sensation d'hier; un autre *moi* pour la pensée ou la sensation d'aujourd'hui; il n'y en a pas un pour l'œil qui voit le musicien, un autre pour l'oreille qui l'écoute en même temps; il n'y en a pas non plus un qui commande le mouvement de la langue, et un autre qui simultanément commande le mouvement de la main. Non évidemment, et le plus intrépide matérialiste ne saurait en disconvenir. Le *moi* n'est donc pas une collection, une totalité de parties, mais une *unité* parfaite; ce *moi* qui sent, qui veut et qui pense, n'est donc pas divisible; il n'est donc pas matériel. Il faut donc ou nier l'*unité* de personne dans l'homme, ce qui est souverainement absurde, ou reconnaître en lui une ame spirituelle.

Cette vérité paraît dans un nouveau jour en considérant que la pensée ne peut être que matière, ou accident de la matière, ou modification d'une

substance immatérielle et indivisible.

Or la pensée n'est pas matérielle : cela parl
soi. Qui dira jamais la moitié, le quart d'une
gation ou d'une affirmation, un pouce ou une l
de perception, le dessus ou le dessous d'une v
tion, le côté droit ou le côté gauche d'un desir

La pensée n'est pas un accident de la mati
Dans cette hypothèse, elle serait repos, ou m
vement, ou effet du mouvement. Elle n'est pa
pos de la matière; car elle est un acte : le jugem
qui réunit plusieurs idées, le raisonnement
réunit plusieurs jugemens, sont un travail, et l
travail est mouvement et non repos. -- Elle n
pas mouvement de la matière ; car le mouvem
a sa mesure et ses degrés; la pensée, au contra
est indivisible. Le mouvement matériel a des b
nes qui l'empêchent de s'étendre au-delà de cert
espaces; la pensée n'a d'autre champ que l'inf
Le mouvement ne peut agir qu'au présent; le p
et l'avenir sont également du ressort de la pens
l'espérance, par exemple, serait donc un mou
ment futur; mais comment un mouvement fu
matériel existerait-il au présent? La pensée n
donc pas un mouvement de la matière. -- Elle n
pas non plus l'effet du mouvement ; car un e
ne peut pas être plus noble que sa cause, une c
séquence plus puissante que son principe. Or,
la pensée soit plus noble et plus forte que le m
vement matériel, qui ne le voit au premier c
d'œil, puisque la pensée connaît ce mouveme

tandis que ce mouvement ne la connaît pas; puisque la pensée parcourt, dans la plus petite fraction de temps, des espaces que ce mouvement ne pourrait franchir que dans des milliers de siècles ; puisque la pensée peut être simultanément directe et réfléchie, en allant en avant revenir sur elle-même, tandis que le mouvement ne peut se replier sur lui-même, ne pouvant pas avoir à la fois une direction droite et une direction rétrograde.

La pensée n'est donc ni matière, ni repos, ni mouvement, ni effet du mouvement de la matière. Elle est donc une modification d'une substance immatérielle.

Enfin, peut-on nier que l'homme compare ses pensées, ses sensations, qu'il préfère, par choix, l'une à l'autre? Hé bien, il faut le nier, ou admettre la spiritualité de l'ame. En effet, si l'homme est tout matière, s'il n'y a pas en lui un être pensant simple et indivisible, ou son *organe pensant et sentant* tout entier aura les deux idées, les deux sensations, ou chaque particule de cet organe aura les deux sensations, les deux idées, ou enfin la particule A aura une sensation, une idée, et la particule B en aura une autre. -- L'*organe pensant et sentant* ne peut avoir tout entier les deux idées, les deux sensations: car c'est un axiome incontestable et incontesté de la science de la matière qu'une même partie ne saurait avoir en même temps deux modifications du même genre, par exemple, deux figures, deux étendues, etc.; et, d'ailleurs,

cet organe étant composé d'autant d'unités dis
tes qu'il renfermerait de parties, comment ce
ties multiples, distinctes, pourraient-elles co
tuer le *moi* simple et un qui compare et ju
L'indivisible peut-il être composé du divisible
Si chaque particule a les deux sensations ou
deux idées ; il y aura deux comparaisons : o
est évident que lorsque l'homme juge, il n'y
qu'une. — Si les deux idées ou les deux sensat
sont séparées, l'une dans la particule A ; l'a
dans la particule B, où se fera la comparaison
comparaison exige un comparateur, le jugen
suppose un juge unique prononçant sur deux i
ou sur deux sensations qu'il a. Aucune de ces d
particules n'ayant ni les deux idées ni les d
sensations, la comparaison et le jugement devi
nent impossibles. L'homme cependant compar
juge ; il y a donc en lui une ame simple et im
térielle.

Cette conséquence est tellement irrécusable
Bayle, au sujet de ce raisonnement, s'expr
ainsi : « On peut dire que cette preuve est une
» monstration aussi assurée que celles des géomèt
» et si tout le monde n'en sent pas l'évidence, c
» à cause que l'on n'a pu ou que l'on n'a point vo
» s'élever au-delà des notions d'une imaginat
» grossière. ( *T.* I. *P.* 111. ) » ( 1 )

( 1 ) Il importe de faire observer ici, que, conclure du rapport i
et de la réciproque influence de l'ame et du corps, que l'homme est
matière, c'est le vieux sophisme de l'école, si souvent employé pa

## §. II. LIBERTÉ.

La preuve la plus simple est décisive pour notre liberté.

Je suppose que je veuille remuer le bras. Je puis le porter à droite ou à gauche : si je le porte à droite, et que je considère sérieusement pourquoi je commence à le porter dans cette direction, je sens invinciblement que ma volonté seule m'y détermine. Je suis tellement maître de mes mouvemens, que je puis les annoncer d'avance, et m'engager à

mauvais logiciens : *Deux choses ont un intime rapport, sont étroitement liées ; donc ces deux choses sont de même nature ; deux choses se précèdent, se suivent ou s'accompagnent, donc elles sont unies par le lien de cause ou d'immédiate production.* Et que devient une conclusion si contraire en elle-même à la saine logique, que devient-elle en présence des preuves directes de l'impossibilité qu'une substance matérielle pense, compare et juge ?

Comment, d'ailleurs, peut-on affirmer dogmatiquement que la pensée n'est qu'*un phénomène d'innervation intrà-cranienne*, ( M. Broussais, *De l'irritation* et *de la folie* ), tandis qu'il est fort douteux que le cerveau soit même une condition nécessaire pour l'exercice de nos facultés ? L'expérience physiologique prouve que cet organe est altéré en certains cas, quelques-uns même disent *détruit*, sans que, pour cela, l'homme cesse de jouir de ses facultés, surtout si l'altération ou la destruction se sont faites peu-à-peu et lentement. « Toutes les hypothèses, toutes les subtilités, dit le savant médecin Bérard, ( *Doctrine des rapports du physique et du moral* etc. ), viendront se briser contre cette vérité qui doit être désormais le fondement de la doctrine des fonctions nerveuses.... *Le cerveau n'est qu'une simple condition de la sensation : encore même faut-il reconnaître que cette condition n'est pas aussi étroitement liée à son exercice qu'on pourrait le croire.* » Parmi les preuves qu'il apporte de cette assertion, l'on remarque celle-ci : c'est que le cerveau est loin d'être l'organe le plus sensible du corps animal ; et que les parties où il y a le plus de nerfs ne sont pas celles où la sensation est la plus vive.

faire trouver vraie ou fausse toute conjecture c
se permettrait à cet égard. Si l'on conjecture ,
exemple, que dans un moment je lèverai le
je m'engagerai hardiment à le tenir immobile ;
suffira même qu'on me demande tel mouvei
que j'allais faire, ou même que j'avais déjà c
mencé, pour que j'exécute aussitôt le mouvei
contraire. Je suis donc libre, et je n'obéis dan
actes qu'à mon bon plaisir.

Sans doute, je suis passif, quand j'éprouve
sensations; mais sur les objets de ces mêmes se
tions je suis le maître d'agir ou de ne pas agir
comparaison de deux sensations diverses, par ex
ple, ne peut être que l'action libre de mon a
En effet, la comparaison d'un objet avec un au
objet n'est ni la perception de l'un, ni la perc
tion de l'autre, ni la perception des deux : je p
avoir deux sensations sans en faire le rapproc
ment, sans considérer la relation qui existe er
leurs objets; tous les jours j'éprouve des sensati
différentes sans les comparer; l'impression qu'e
me font n'entraîne donc pas nécessairement c
te comparaison; si je la fais, c'est donc ma volo
qui s'y porte d'elle-même ; si elle s'y porte d'e
même, elle agit; si elle est active, elle n'est dc
pas sous la loi de la fatalité. Mais si l'ame huma
est active sur les idées qu'elle a reçues passivem
par les sens, elle l'est à bien plus forte raison s
celles qui sont les purs effets de sa volonté.

Et remarquez que la certitude de la liberté

l'homme repose sur le même fondement, que celle de son existence et de sa pensée. Pourquoi, dirai-je au fataliste, ne puis-je pas douter que j'existe et que je pense? parce que je sens invinciblement l'un et l'autre. Or je sens d'une manière aussi invincible que je suis libre; si je ne suis pas certain de ma liberté, je ne le suis ni de ma pensée ni de mon existence.

Aussi, personne ne peut-il nier sérieusement la liberté. Elle est tellement inhérente à l'homme qu'il lui est impossible de la combattre sans mettre sa conduite en contradiction avec ses discours: ce sentiment naturel est plus fort que tous les sophismes, dont les conséquences, d'ailleurs, font voir clairement l'absurdité. (1)

En effet, si l'homme est courbé sous le joug

(1) « Donnez-moi, dit Fénélon, un homme qui fait le profond philosophe, qui nie le libre arbitre, je ne disputerai point contre lui, mais je le mettrai à l'épreuve dans les plus communes occasions de la vie pour le confondre par lui-même. Je suppose que le fils de cet homme lui désobéit et le méprise, que son ami le trahit, que son domestique le vole; je lui dirai, quand il se plaindra d'eux: « Ne savez-vous pas qu'aucun d'eux n'a tort, et qu'ils ne sont pas libres de faire autrement? Ils sont, de votre propre aveu, aussi invinciblement nécessités à vouloir ce qu'ils veulent, qu'une pierre l'est à tomber quand on ne la soutient pas. » Croyez-vous que cet homme prenne une telle raison en payement? Croyez-vous qu'il excusera l'insolence, l'ingratitude de son fils, la trahison de son ami, et le vol de son domestique? N'est-il pas certain que ce bizarre philosophe, qui ose nier le libre arbitre dans l'école, le supposera comme indubitable dans sa maison, et qu'il ne sera pas moins implacable contre ces personnes que s'il avait soutenu toute sa vie le dogme de la plus grande liberté? Il est donc visible que cette philosophie n'en est pas une, et qu'elle se dément elle-même sans aucune pudeur. »

d'une nécessité impérieuse, il ne peut faire que ce qu'il fait et ne peut vouloir que ce qu'il veut; ce que, depuis l'origine du genre humain, l'on appelle *délits* ou *crimes*, ne mérite ni blâme ni punition; l'homme qui en assassine un autre n'est pas plus coupable que l'arme dont il se sert. Bien plus, Dieu lui-même, dans cette hypothèse, serait l'auteur du mal, puisqu'il y pousserait l'homme. Mais la première idée qu'éveille dans notre ame la pensée de Dieu, est celle de la Sainteté même, qui ne peut ni faire ni approuver le crime; et dépouiller Dieu de sa sainteté pour le rendre auteur du mal qui souille la terre, c'est l'anéantir. Nier notre liberté, c'est donc nier Dieu. D'autre part, quel homme de bon sens osera dire que le père qui disgrâcie son fils rebelle, que le juge qui flétrit le parricide ne sont que des tyrans de la nature humaine, et que l'accord évident et universel de toutes les nations à distinguer l'*innocent* du *coupable* est contraire à la vérité? Qui ne voit que cette unanimité est le fruit de la conscience et de la raison du genre humain, et que si nous avons une idée claire et invincible, un irrésistible sentiment de notre intelligence, nous ne l'avons pas moins de la distinction du bien et du mal moral, comme du *mérite* de celui qui fait le bien, et du *démérite* de celui qui commet le mal? (1)

(1) « On demande, comment est-ce que l'Être infiniment parfait, qui tend toujours, selon sa nature, à la plus haute perfection de son ouvrage, a pu créer des volontés libres, c'est-à-dire, laissées à leur choix

## §. III. IMMORTALITÉ.

Je suppose deux corps unis, absolument de même nature. En les séparant je ne détruis ni l'un ni

entre le bien et le mal, entre l'ordre et le renversement de l'ordre, prévoyant que l'usage qu'elles en feraient serait celui de se perdre et de dérégler tout l'ouvrage divin? — Je réponds que ce qu'on veut nier est incontestable. L'Être infiniment parfait nous a créés avec des volontés libres : le fait, clair comme le jour, est décisif. On a beau subtiliser pour prouver que l'Être infiniment parfait n'a pas pu mettre cette imperfection et cette source de désordres dans son ouvrage. La réponse est courte et tranchante. L'Être infiniment parfait sait beaucoup mieux que nous ce qui convient à sa perfection infinie. Or il est évident que l'homme qui est son ouvrage est libre, et on ne peut le nier sans contredire sa propre raison. Donc, l'Être infiniment parfait a trouvé que la liberté de l'homme pouvait s'accorder avec l'infinie perfection du créateur ; il faut donc que l'intelligence finie se taise et s'humilie, quand l'Être infiniment parfait décide dans la pratique toute la question. » (*Lettres* de Fénélon sur la Religion. ) *( Voyez la p. 44 précédente. )*

« Dieu, dit un auteur moderne sur le même sujet, existe par lui-même ; il a voulu créer l'homme semblable à lui. Or, quel attribut nous élève plus haut que ce don de la liberté qui met notre sort entre nos mains, et qui fait que ne pouvant nous donner nous-mêmes notre existence, nous nous *créons*, par notre liberté; heureux ou malheureux dans un autre monde? La liberté une fois donnée, il a bien fallu que l'homme méritât ou déméritât. De là tout le plan de Dieu : son amour a dû s'arrêter devant le décret de la liberté de l'homme. Et qui croirait en effet à sa liberté s'il ne pouvait en abuser ; et si toutes les créatures étaient éternellement heureuses, qui penserait qu'elles eussent eu jamais la possibilité de faillir? La prescience de Dieu ne détermine point les actes de l'homme. Dieu voit l'avenir comme l'homme voit le passé. Ce que nous savons de Brutus n'a pas plus influé sur sa détermination que ce que Dieu en savait de toute éternité. » Dieu prévoyant que tel homme pèchera, c'est Dieu voyant que tel homme usera de sa liberté d'une manière contraire à sa loi. Cela posé, il est infaillible que cet homme usera de sa liberté d'une manière contraire à la loi divine, c'est-à-dire, qu'il est infaillible que cet homme *pèchera librement*.

l'autre ; et quand même l'un des deux se détruirait par cette séparation, la destruction de l'un ne prouverait nullement la destruction de l'autre : quoiqu'ils soient semblables en tout, leur distinction réelle suffit pour démontrer qu'ils ne sont pas l'un à l'autre une cause nécessaire d'existence ou de destruction. Si cela est vrai de deux substances de même nature, à plus forte raison cela est-il vrai d'un esprit et d'un corps, dont la nature est si dissemblable ; d'où résulte la preuve évidente que la désunion du corps et de l'ame n'opère point par elle-même la mort de l'ame. Le concert n'étant pas naturel entre deux êtres si opposés l'un à l'autre, il doit arriver au contraire, par l'effet de leur désunion, que l'ame, loin de périr, soit remise en son état naturel, et devienne libre de penser indépendamment du corps, de même que je deviendrais libre de marcher tout seul dès qu'on m'aurait détaché d'un autre homme avec lequel une puissance supérieure me tiendrait enchaîné. La fin de cette union, causée par la mort, n'est donc qu'un dégagement et qu'une liberté, comme l'union n'était qu'une gêne et qu'un pur assujétissement ; et le *moi-pensant* doit naturellement subsister après la mort, comme le captif sorti de sa prison. Il est vrai que Dieu, qui est tout-puissant, peut l'anéantir; mais il n'y a aucune raison de croire que Dieu le veuille. Voyez le monde matériel et corruptible : il n'y a pas le moindre atome qui s'anéantisse : tous les philosophes sont d'accord sur ce point. Com-

ment se persuader, que Dieu veuille l'anéantissement de l'ame, incomparablement plus parfaite que la matière, de cette ame *créée à son image*; lorsqu'il est sans exemple qu'il ait opéré l'anéantissement du moindre atome depuis la création de l'univers? Il suffit donc de supposer que l'ame humaine est autant aux yeux de Dieu que le moindre atome pour la croire hors de tout danger d'être anéantie par la mort. Qu'on appelle cette croyance un préjugé tant qu'on voudra: c'est, il faut l'avouer, le plus raisonnable, le plus constant, le plus décisif, à moins que les matérialistes ne nous en dépossèdent par des preuves claires et positives. Qu'ils nous prouvent donc, s'ils le peuvent, par quelque déclaration de Dieu même, qu'il a fait contre l'ame de l'homme, une exception toute particulière à sa loi générale de n'anéantir aucun être et de conserver l'existence du moindre atome; qu'ils nous prouvent que celui qui n'a pas voulu anéantir par la mort nos organes, lesquels n'éprouvent qu'un dérangement, une division, une décomposition de parties, a voulu anéantir notre ame une et indivisible, laquelle ne peut être sujette à aucun dérangement de parties, et par conséquent n'a en elle-même aucun principe de destruction; qu'ils nous prouvent enfin que ce qu'il y a de plus vil dans l'homme jouit d'une faveur d'indestructibilité refusée à ce qu'il y a en lui de plus précieux, à ce qui fait sa noblesse et sa grandeur.

Quant à nous, nous produisons de nombreux

témoignages de la volonté que Dieu a de cons
l'ame humaine après cette vie.

Quelle sage économie que celle de l'univ
Combien est admirable cette chaîne dont les
neaux sont si bien liés, depuis les astres qui 
lent dans l'immensité des cieux, jusqu'au 
d'herbe qui pompe l'air et les sucs de la terre, 
qu'au grain de sable contre lequel la mer vient
ser ses flots, et qui est loin d'être inutile dan
plan de la création. La providence du Créateur
tend à tout; elle nourrit les petits oiseaux, les
sectes; elle revêt ces fleurs qu'un seul jour v
naître, se faner et périr. Elle nous montre dans
monde physique une symétrie de rapports, u
ordre admirable, un but qui révèlent le plus ha
degré d'intelligence et de sagesse. Peut-on admettr
que dans le monde moral, qui est d'une toute au
tre importance, puisqu'il s'agit des hommes fait
à la ressemblance de Dieu, doués de la noble fa
culté de le connaître, de le louer et de l'aimer, ce
même Dieu souffre, avec indifférence, qu'il règne partout un trouble, un désordre, une confusion irrémédiables? Spectacle affreux!.... Un Dieu insensible à la conduite des hommes; un Dieu regardant, du même œil, le vice et la vertu, la raison suivie et la raison violée par ses créatures intelligentes et libres; un Dieu, en les abandonnant au gré de leurs passions insensées, les rendant les plus misérables des êtres. Est-ce là le Dieu infiniment parfait, dont nous avons démontré l'existence?

Cependant, si tout finit pour l'homme avec ses jours terrestres, s'il n'y a pas au-delà de la tombe d'autres biens pour les bons, et d'autres maux pour les méchans; voilà le Dieu qu'il nous faut croire... Dès lors, toutes les notions du vice et de la vertu sont renversées, les droits les plus inviolables de la société s'évanouissent, la discipline des mœurs périt, le genre humain ne sera plus qu'un assemblage incohérent de barbares, d'impudiques, de fourbes, de scélérats qui n'auront d'autres lois que la force, d'autre frein que leurs appétits brutaux, d'autre divinité qu'eux-mêmes. Ah! rejetons avec horreur une hypothèse si outrageante pour l'Être Suprême. Il est pour lui un spectacle plus conforme à ses incomparables attributs, celui de voir sa créature de choix s'embellissant continuellement à ses yeux, toujours se rapprochant du souverain bien, toujours plus ressemblante au divin modèle qu'elle contemple.

Croira-t-on que cet être qui aspire, qui parvient sans cesse à un nouveau degré de perfection, ne fera que quelques pas dans la carrière immense que Dieu lui ouvre; qu'après un coup-d'œil jeté sur les merveilles de l'univers, après avoir entrevu la bonté, la puissance, la sagesse infinie du Créateur, une si noble créature ne sera plus rien; et que Dieu lui-même finira pour elle?

Croira-t-on que Dieu se plaise ainsi à tromper l'attente de l'homme; qu'il ne lui donne une soif de bien, ici-bas insatiable, que pour qu'il y tende

péniblement et toujours, sans jamais l'atteindre?

Et pourquoi, d'ailleurs, pourquoi ces idées invincibles de juste et d'injuste, gravées en nous par un instinct universel, qui ne cesse de nous dire que le bien commun doit l'emporter sur le bien particulier; que c'est un devoir d'endurer les tourmens et la mort plutôt que d'être injuste; que le juste qui s'immole à la vertu ne doit pas subir un sort pareil à celui de l'égoïste qui n'obéit qu'à son intérêt; que l'homme vertueux qui expire après les cuisantes douleurs d'une agonie prolongée, ou d'un supplice dont un féroce tyran a calculé, sur sa fureur, la mesure et la durée, ne peut pas recevoir pour salaire le néant qu'ambitionne le scélérat, victime heureuse d'une mort prompte ou même subite?

Pourquoi, encore, ces invocations, ces supplications de l'homme assailli par l'infortune, à la puissance suprême, comme juge de ses actions et dispensatrice de sa destinée? Merveilleux mouvement, que ne déterminent ni la disposition des organes, ni aucune impulsion physique, mais les lois de l'espérance et la naturelle gravitation vers un Dieu rémunérateur et vengeur.

Si nous n'avons rien à attendre après la mort, si ce monde est notre patrie, si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous contenter? D'où vient que les richesses nous inquiètent, que les honneurs nous fatiguent, que les voluptés nous lassent, que les siences nous con-

fondent et irritent notre curiosité, loin de la satisfaire? D'où vient que tout ce qui est de ce monde ne peut remplir l'immensité de notre cœur, *qui est plus grand que l'univers*, dit St. Augustin, *et au-delà duquel est Dieu seul?* Oui, pour trouver dans l'homme cette sagesse infinie qui éclate dans toutes les œuvres divines, il faut nécessairement admettre qu'il ne paraît ici-bas qu'afin d'y subir un cours d'épreuves qui doivent le préparer à une meilleure vie.

Pour moi, pénétré que je suis de la certitude de cette vie à venir, j'attends, sans la craindre, la fin de mon pélérinage; et si jamais le doute venait ébranler le fondement de mes espérances, je me dirais: O néant! quand mon être tout entier devrait s'engloutir dans les profondeurs de tes abîmes, certes je n'aurais perdu ni ces larmes délicieuses si souvent versées dans le sein d'un père infiniment miséricordieux; ni ce calme, ni cette tranquillité d'ame, cette sérénité qui ont répandu le bonheur sur les restes d'une vie, le rebut du monde; ni quelques vertus acquises, quelques bonnes œuvres pratiquées, avec l'aide du Dieu de toute bonté, fleurs répandues sur mes vieux jours, et dont la suave odeur dissipera, sur mon lit de mort, les horreurs du trépas; ni cette jouissance anticipée de voir ce grand Dieu face à face, de me plonger dans l'océan de ses perfections, de le bénir, de le louer, de lui rendre des actions de grâces durant le cours d'une béatitude éternelle. Mais il n'en sera

pas ainsi : non, la bonté, la sagesse, la justice de ce Dieu m'en assurent, je ne serai point ta victime. Je vous en atteste mânes augustes des François de Sales, des Vincent de Paul, et vous aussi forfaits épouvantables des Néron et des Cromwel, je vous en atteste..... Non, un Dieu infiniment sage n'a pas manqué de prendre, pour assurer l'observation de la loi qu'il a écrite au fond de nos cœurs, les moyens que suggère aux législateurs humains la plus vulgaire sagesse; non, un Dieu infiniment juste et bon n'a pas pu consulter, pour fixer la destinée de l'homme, le vœu des pervers plutôt que celui des justes; rejeter le desir d'immortalité qu'il donne lui-même aux uns, et satisfaire le desir du néant qu'inspirent aux autres de honteuses et criminelles passions.

# CHAPITRE IV.

## DIEU EXIGE DE NOUS DES HOMMAGES.

Un premier être, nécessaire, créateur de tous les êtres, par qui l'homme a commencé d'exister; la bonté, la providence de ce premier être envers lui; l'ame immortelle qu'il lui a donnée, et qui lui assure une vie future avec des récompenses ou des châtimens, sont des vérités qui constituent des liaisons, des relations entre Dieu et l'homme. L'enfant a des rapports naturels avec le père, les sujets ont des rapports naturels avec le souverain; et ces rapports constituent la famille et la société. Ce qu'on nomme culte, religion, est la société de Dieu et de l'homme, société qui s'établit par les hommages que nous rendons à Dieu, et que Dieu exige de nous.

N'est-il pas dans l'ordre, en effet, que des êtres qui doivent tout à un autre, tout jusqu'à la vie et à la conservation de la vie, lui rendent hommage par la soumission, par la gratitude, par l'amour, par la confiance? Or, Dieu veut nécessairement ce qui est dans l'ordre. Il exige donc de nous les hommages de la religion, quoiqu'il n'en ait aucun besoin. De plus, Dieu, infiniment parfait, ne peut agir que pour une fin digne de lui; rien n'est digne de lui que lui-même; c'est donc pour lui-même

qu'il a créé l'homme, et qu'il lui a donné les nobles facultés qui le caractérisent. Ces facultés, l'homme doit donc les rapporter à Dieu, lui en faire hommage; et Dieu ne peut pas l'en dispenser : car s'il le dispensait de remplir la fin de sa création, Dieu serait-il infiniment sage ?

Mais l'homme est esprit et corps, et il doit à son créateur tout son être; les hommages que Dieu exige de lui doivent donc revêtir des formes extérieures. Nous sommes, d'ailleurs, tellement faits que nous manifestons involontairement les sentimens dont nous sommes affectés, et que nous avons besoin de signes pour entretenir, dans notre cœur, le respect et l'amour de la Majesté invisible : l'expérience prouve que les sentimens religieux s'affaiblissent et s'éteignent enfin chez ceux qui demeurent entièrement étrangers aux formes extérieures du culte.

De plus, Dieu a fait les hommes pour vivre en société : il a voulu qu'ils s'aimassent, qu'ils vécussent ensemble comme membres d'une nombreuse famille, et comme enfans d'un même père. Il faut donc qu'ils puissent s'édifier, s'encourager les uns les autres à leurs devoirs envers Dieu, louer ensemble ce père commun, le remercier ensemble des biens qu'il répand sur leur société. Ces choses demandent des assemblées, des prières communes, des signes communs pour exprimer les mêmes sentimens. Il faut donc que la société humaine ait un culte public qui soit comme la communication ré-

ciproque du culte intérieur des membres qui la composent. Il est, d'ailleurs, évident que, sans le culte public, la religion disparaîtrait bientôt d'entre les hommes, ou dégénérerait dans la multitude en grossière superstition.

Nous devons donc à Dieu des hommages intérieurs, extérieurs et publics; et les premiers sont la base et le fondement des autres.

Le culte intérieur que nous devons à Dieu, et qui n'est que le rapport au Créateur de l'intelligence et de la volonté qu'il a mise en nous, renferme nécessairement une disposition constante à lui soumettre tout ce que nous sommes en tout ce qui lui est agréable; par conséquent à lui soumettre notre cœur, s'il lui plaît de nous imposer des préceptes positifs, et notre esprit, s'il lui plaît d'en exiger l'hommage par la croyance de certaines vérités supérieures à notre faible intelligence : vérités dont la révélation ne peut que donner à l'homme une grande idée de la science infinie de Dieu devant laquelle sa débile raison est moins qu'un rayon de lumière devant le soleil; vérités dont la croyance est un bel hommage rendu à l'infaillibilité, à la perfection infinie de l'Être-Suprême. ( 1 )

( 1 ) Ce mot de *révélation* offusque les incrédules, qui prétendent que *révélation* et *raison* sont incompatibles : ils oublient que toute vérité qui est communiquée à la raison de celui qui l'ignore est une espèce de révélation, et que, lorsqu'une autorité suffisante, celle, par exemple, des astronomes, communique à un homme grossier une vérité qui est au-dessus de sa raison, c'est une *révélation*, parfaite image de la *révélation* divine. Ils oublient aussi que contester à Dieu le droit de révéler à

Mais, supposé que Dieu ait voulu nous obliger à lui faire hommage de notre esprit, en croyant,

l'homme des vérités incompréhensibles à sa raison, et d'en exiger la croyance, c'est contester à l'intelligence infinie la connaissance de vérités insaisissables à des intelligences très-bornées, ou contester à l'éternelle raison le droit de s'assujétir les raisons créées qui en émanent, à l'infaillible vérité le droit de se faire croire.

Mais de quoi peuvent servir, dit-on, des croyances qui ne peuvent être comprises?.... La nature, (on le verra dans le chapitre suivant), offre une foule d'énigmes et de problèmes que nous ne pouvons pas résoudre : faudra-t-il rejeter comme inutiles les faibles connaissances que nous en avons, parce que nous ne sommes pas en état de tout pénétrer, de tout approfondir ? D'ailleurs, outre que les mystères servent à nous faire rendre hommage à la toute-science et à l'infaillibilité de Dieu, ils forment comme un degré nécessaire dans le développement de l'homme croissant ici-bas pour l'éternité, conformément à la marche constante que la Providence suit dans toutes ses œuvres. « En effet, dit un éloquent orateur, ne voyons-nous pas que Dieu met dans tous les êtres, dès leur formation, les commencemens et comme les germes de tout ce qui doit se développer en eux dans la suite; de sorte qu'ils parviennent, par des degrés insensibles et des accroissements successifs, du premier état imparfait et informe où ils naissent, à l'état de maturité et de perfection qui convient à chacun d'eux ? Ainsi, long-temps avant l'âge de raison, l'enfant est éclairé d'une faible lumière intellectuelle, qui en est comme l'aurore; ses idées, d'abord confuses et enveloppées, s'éclaircissent peu-à-peu; il bégaie long-temps un langage qu'il n'entend pas, avant d'attacher un sens net et distinct aux mots qu'il prononce; et ne parvient qu'à travers une longue étude d'élémens arides et inintelligibles pour lui, à cette mesure de science dont l'esprit humain est capable ici-bas. Voilà ce qu'une expérience journalière nous découvre. Étendons maintenant nos vues, et élevons nos pensées. L'homme étant un être immortel, dont l'existence, commencée dans le temps, doit durer au-delà des siècles, nous pouvons bien dire que la vie présente n'est toute entière que *son enfance*, et que *son âge mûr* est l'éternité. *Enfant* donc en ce monde, il y est comme l'ébauche de ce qu'il sera un jour; il n'a pas encore la pleine intelligence des choses de Dieu, mais il en a, par la révélation des mystères, de premières vues incomplètes, qui se développeront dans un autre état; il apprend à bégayer sur la terre la langue des bienheureux et

sur sa parole, des vérités supérieures à notre intelligence, et hommage de notre cœur, en observant des préceptes également révélés, quel moyen est-il naturel qu'il ait pris pour nous faire connaître ces vérités et ces préceptes?

L'homme n'étant pas un pur esprit, est obligé de se faire des signes pour fixer ses conceptions; il ne peut communiquer ses pensées et ses sentimens, et il ne peut recevoir les communications qui lui sont faites que par la parole, par l'écriture, par des moyens équivalens, ou par des actions. Il est donc très-conforme à notre manière d'être, il est donc très-naturel qu'une religion révélée se soit établie par la parole, par l'écriture et par des faits; et il n'est certainement pas contraire à la sagesse et à la grandeur de Dieu, d'avoir employé, dans l'hypothèse d'une révélation, des moyens conformes à notre constitution naturelle, puisque cette constitution est son propre ouvrage: sa sagesse veut seulement qu'il ait employé ces moyens d'une manière suffisante pour contenter l'esprit de tout homme sensé.

Cette hypothèse s'est-elle réalisée? Dieu a-t-il

des anges, qu'il doit parler éternellement dans le ciel; il étudie les élémens encore obscurs d'une science divine, qu'il ne possèdera dans toute son étendue que lorsqu'il jouira de l'immortelle patrie. »

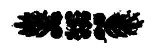
On peut ajouter que la religion étant le lien de l'homme à Dieu, d'un être fini à l'être infini, une religion révélée doit contenir des mystères: car l'esprit humain n'a point de prise sur l'infini, ni en lui-même, ni dans ses rapports; et la raison n'y peut faire un pas, sans être éblouie d'une fausse apparence d'absurdité.

manifesté des dogmes et des préceptes, expression des hommages qu'il exige de notre esprit et de notre cœur? Evidemment c'est une question de fait. Le Christianisme s'offre à nous, assurant qu'elle est résolue en sa faveur. Certes, il importe au plus haut point à tout homme raisonnable de savoir si le Christianisme dit vrai. Mais comment le savoir? Toute révélation est un fait; les preuves que le Christianisme donne de la sienne, sont des faits. Ces faits sont-ils certains, ou non? Tout se réduit à cette question simple et précise. Il ne s'agit pas de lier nos recherches à des hypothèses ou à des spéculations arbitraires: il s'agit de constater des faits, et d'en tirer les conséquences qu'ils recèlent. Ainsi, pour la religion, comme pour les autres sciences, il faut *observer les faits*. C'est la méthode à la fois la plus facile et la plus adaptée à la faiblesse de notre nature et à la limitation de notre esprit, ce qui est déjà un préjugé en faveur du Christianisme: car, si Dieu l'a révélé, il y a lieu de croire qu'il a choisi, pour le manifester aux hommes, la voie la plus simple et la plus adaptée à la nature humaine. Or, les vérités de fait sont plus palpables pour les hommes en général que les vérités géométriques, par exemple, qui ne sont plus imposantes que pour une certaine classe d'hommes, et elles soumettent également tout esprit raisonnable. Quelquefois même les démonstrations qui nous conduisent à la vérité, dans les sciences exactes, réussissent mieux à nous ôter la ré-

plique qu'à nous donner le repos de la certitude ; et il n'est pas, d'ailleurs, sans exemple que les géomètres se soient trompés dans une longue série de combinaisons diverses. Les preuves d'un fait sont toujours à notre portée ; elles sont les plus claires, parce qu'elles ne s'adressent ordinairement qu'à nos sens, et qu'elles n'exigent que cette portion d'intelligence qu'on appelle *sens commun*. Enfin, l'on peut dire que c'est surtout dans les matières de fait que les vérités sont reçues universellement et sans controverse : la raison en est qu'il est aussi extravagant de nier un fait, quand une multitude de rapports ou de notions sensibles et concluantes en garantissent la vérité, qu'il serait absurde et contradictoire de dire qu'un triangle n'a pas trois côtés.

Ce serait ici le lieu de constater et d'apprécier les faits sur lesquels s'appuie le Christianisme. Mais avant d'entrer dans cet examen, il nous paraît utile de donner une idée exacte de cette religion. Soit faute d'occasion, soit faute de desir, les incrédules, en général, ne l'étudient que dans les écrits de ses ennemis, qui la représentent comme un tissu de croyances absurdes, de pratiques superstitieuses, patrimoine des esprits faibles, des imbécilles et des dupes ; et peut-être est-il permis de leur appliquer ces paroles du grand Newton au célèbre Halley : « Mr. Halley, je suis toujours charmé de vous en» tendre, quand vous parlez d'astronomie ou des » autres parties des mathématiques, parce que ce

» sont des matières que vous avez étudiées et que » vous entendez bien. Mais vous devriez ne point » parler de la Religion chrétienne, parce que vous » ne l'avez pas étudiée. » Commençons donc par montrer la Religion chrétienne telle qu'elle est, et convainquons tout lecteur de bonne foi, que, loin de rien offrir qui répugne à ce que Dieu l'ait révélée, elle est, au contraire, sous tous les rapports, digne de l'Être-Suprême.



# CHAPITRE V.

## DIEU A PU RÉVÉLER LE CHRISTIANISME COMME EXPRESSION DES HOMMAGES QU'IL EXIGE DE NOUS.

Pour montrer qu'il n'y a rien dans le Christianisme qui ne soit digne de Dieu, nous le considérerons dans son fondateur, dans ses dogmes, dans sa morale, dans son culte, et dans ses effets.

### §. I. JÉSUS-CHRIST.

La religion chrétienne nous présente son fondateur, non pas comme un enthousiaste inspiré par une imagination ardente, se faisant le chef d'une secte ; mais comme venant au monde remplir la mission la plus glorieuse à Dieu et la plus utile aux hommes, et lui donner tout ce qui avait été promis au premier homme sous des emblèmes obscurs, aux Patriarches d'une manière plus développée, à un peuple choisi sous des figures plus expresses, ce qui avait été vu et montré en paroles plus claires, et avec des marques plus certaines, par divers prophètes, à mesure que les temps de sa venue s'approchaient. Annoncé comme Roi et Pontife, comme Pontife et victime, comme *le désiré des nations* assises à l'ombre de la mort, comme mé-

diateur entre Dieu et l'homme, il naît à Bethléem à une époque où Tacite et Suétone nous disent que c'était une opinion constante et répandue dans tout l'Orient qu'on ne serait pas long-temps sans voir sortir de la Judée un pouvoir qui règnerait sur toute la terre. (1) Il reçoit le nom de Jésus, com-

(1) « On était généralement convaincu, dit Tacite, que les anciens livres des Prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient deviendrait puissant, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. » (*Voyez liv. V., ch.* 13.) — « Dans tout l'Orient, dit Suétone, s'était propagée l'antique et constante opinion, que les destins avaient arrêté qu'à cette époque la Judée donnerait des maîtres à l'univers. » (*Vie de Vespasien.* »)

On trouve dans les *Mémoires* du capitaine Wilford, membre de la société de Calcutta, une observation curieuse sur le même sujet. « Il paraît, dit ce savant orientaliste, que, long-temps avant J. C., l'univers attendait, avec un Sauveur, roi de justice et de paix, le renouvellement de toutes choses..... La tradition des Indous porte que, dans l'Orient, une étoile merveilleuse dirigea les saints hommes vers le lieu où devait naître l'enfant divin qu'ils attendaient avec impatience. C'est vers ce temps que l'empereur de l'Inde, alarmé de quelques oracles qui semblaient présager sa ruine, chargea ses émissaires de mettre à mort cet enfant, s'ils venaient à le découvrir. *Tout cela se passa dans la* 3181me. *année de Caly-yugam, et la première de l'ère chrétienne.* » (*Recherches Asiatiques*, vol. X, p. 27; et *Recherches chrétiennes* de Buchanan, p. 266.)

Le savant Maurice a prouvé jusqu'à l'évidence, que « des traditions » immémoriales, dérivées des Patriarches et répandues dans tout l'O- » rient, touchant la chute de l'homme et la promesse d'un futur média- » teur, avaient appris à tout le monde païen à attendre l'apparition d'un » personnage illustre et sacré, vers le temps de la venue de Jésus-Christ. » (Maurice, *hist. of Hindostan*, vol. 111, book 4.)

Malgré sa haine pour le Christianisme, Boulanger lui-même avoue que « l'Orient était comme le pôle de l'espérance de toutes les nations. » (*Recherches sur l'origine du desp. orient.* Sect. 10, p. 117.) — Voltaire confirme cette remarque : « C'était, de temps immémorial, une maxime » chez les Indiens et chez les Chinois, que le sage viendrait de l'Occi- » dent; l'Europe, au contraire, disait que le sage viendrait de l'Orient. » (*Addit. à l'histoire générale*, *p.* 15.) — Et sur quoi reposait cette atten-

me gage de la gloire qu'il doit rendre à Dieu par l'expiation du péché, et du salut qu'il vient apporter au monde. Sa naissance, annoncée d'abord à de simples bergers, pour montrer qu'il vient pour la consolation des pauvres et des malheureux, la plus grande des portions de l'espèce humaine, est célébrée par un cantique du Ciel : *Gloire à Dieu et paix aux hommes*. La Providence appelle ensuite à son berceau des Mages de l'Orient, qui viennent lui offrir de l'encens, de la myrrhe et de l'or. Encore enfant, il se fait admirer des docteurs de la loi par sa sagesse et par ses réponses. Avant de commencer son ministère, il reçoit le témoignage le plus éclatant, celui de Jean-Baptiste, si digne d'admiration par la pureté de ses mœurs, l'austérité de sa vie, les effets de son zèle et la force de sa parole, que les Juifs étaient disposés à le prendre pour le Messie lui-même. Bientôt il apparaît au milieu des hommes *plein de grâce et de vérité*. Son caractère est aimable, ouvert et tendre, sa charité sans bornes. Secourable aux malheureux, il multiplie pour eux les prodiges : car *ses miracles*, dit Bossuet, *tiennent plus de la bonté que de la puissance*; il les appelle tous à lui : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes oppressés*,

te générale ?... Ecoutez Volney : « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un *grand Médiateur* qui devait venir, d'un *Juge final*, d'un *Sauveur futur, roi, Dieu, conquérant* et *législateur*. » ( Médit. sur les révolutions des empires, p. 226. )

*et je vous soulagerai.* Recherchant les pécheurs pour les sauver, il va s'asseoir à leur table; il s'arrête près du puits de Jacob, pour attendre la Samaritaine, lui demande à boire, et lui offre en échange l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Plein de miséricorde, il promet tout au repentir et à l'amour: *Beaucoup de péchés lui sont remis*, dit-il de Magdeleine, *parce qu'elle a beaucoup aimé*. Il adresse aux hommes chargés de fautes les touchantes paraboles du bon pasteur, de l'enfant prodigue, des ouvriers qui ne se présentent qu'à la onzième heure. Son cœur surabonde de compassion, de bienveillance universelle. Deux de ses disciples demandent que le feu du ciel descende sur une ville qui a refusé de le recevoir : *Vous ne savez pas*, leur répond-il, *de quel esprit vous devez être animés; je ne suis pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver.* Veut-on le contraindre à prononcer une sentence de mort contre la femme adultère : *Que celui d'entre vous*, répond-il, *qui est sans péché, lui jette la première pierre.* Sa parole est simple; mais elle a une autorité douce qui arrache cet aveu à ses ennemis : *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* Avec quelle admirable condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine! On le voit plein de secrets sublimes; mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme un mortel: il en parle naturellement, et il les répand avec une mesure proportionnée à la faiblesse humaine. Comme il se montre en tout *fils* et *frère* de

l'homme! Il protège la faiblesse de l'âge, et accueille les enfans avec une bonté particulière ; la faiblesse du sexe, et il égale à l'adultère le simple desir de le corrompre ; la faiblesse de la condition, et il témoigne la plus tendre sollicitude sur les misères du peuple, et il déploie sa puissance pour le nourrir ; la faiblesse de l'esprit et du cœur, et il souffre avec patience la grossièreté de ses disciples, et quand le premier d'entre eux l'a renié jusqu'à trois fois, ses yeux se tournent encore vers lui pleins de douceur et d'indulgence. Mais il est inflexible pour l'avarice, pour l'hypocrisie, pour l'amour déréglé de soi ou la passion de dominer, principe de tous les crimes de l'homme et de tous les désordres de la société ; et ce même Jésus, qui *ne brise pas le roseau à demi-cassé*, qui *n'éteint pas la mèche qui fume encore*, chasse avec violence les profanateurs qui faisaient du Temple saint une maison de trafic, et tonne contre l'orgueil des Pharisiens et l'hypocrisie des Docteurs. Il se tait si l'on déchire sa personne ; mais il repousse avec force les calomnies dirigées contre son ministère. Tout est grand en lui, tout est saint. S'il se retire à l'écart pour prier, c'est lorsqu'il a rempli tous ses devoirs extérieurs ; s'il observe la lettre de la loi, c'est lorsqu'elle n'en contredit pas l'esprit.

Populaire, sans familiarité comme sans bassesse, il ne recherche pas les suffrages des riches et des grands ; on ne le voit pas ambitionner les distinctions et les préséances. Dans un transport d'admi-

ration et de reconnaissance, le peuple veut l'élire roi ; il se dérobe à son empressement. Il paie le tribut, ordonne de *rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César.* Modèle de perfection, lui seul peut, vivant au milieu des hommes, et à la vue de tout le monde, dire sans craindre d'être démenti : *Qui de vous me reprendra de péché ?* ( Joan. VIII, 46. )

Il aime, il connaît l'amitié : Lazare qu'il tire du tombeau était son ami ; il verse des larmes, et c'est pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fait son plus grand miracle. *Il voit la cité, et il pleure. Jérusalem ! Jérusalem !* s'écrie-t-il, *j'ai voulu rassembler tes enfans comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; mais tu ne l'as pas voulu !*

Admirable surtout dans sa passion ( 1 ), c'est là

( 1 ) Les incrédules ont osé reprocher de la faiblesse à Jésus, au jardin des Olives. Ils se seraient épargné ce blasphème, s'ils avaient considéré qu'il y a un extrême courage à marcher volontairement à la mort en la redoutant ; et que le Fils de Dieu voulut, par son exemple, nous apprendre que la répugnance naturelle à souffrir et à mourir n'est pas un crime, lorsqu'elle est jointe à une parfaite soumission à la Providence. Si le Sauveur sent le craindre la mort, si l'agonie qu'il ressent est si extrême qu'il en sue une sueur mêlée de sang, ce qui est le symptôme le plus violent et le plus rare, c'est qu'il daigne s'abaisser à toute la faiblesse du corps humain qu'il a revêtu ; son corps tremble, et son ame est inébranlable, pour nous montrer que la vraie force, la vraie grandeur consistent à supporter les maux sous lesquels notre nature succombe. S'il eût été accessible à la faiblesse de la peur, certes il lui était bien facile d'échapper à ses ennemis, puisqu'il avait prévu et prédit le moment où ils devaient se saisir de sa personne. Mais loin de fuir ou de se cacher, il les attend, et dès qu'il voit paraître Judas avec ses satellites, il reprend toute sa dignité, et ne la quitte qu'en quittant la vie.

qu'il fait briller, dans tout leur jour, sa bonté, sa fermeté, sa patience, sa charité, après avoir, dans la dernière cène, épanché tous les sentimens d'un cœur divin.

Le caractère de Socrate près de la mort est beau ; il plaide sa cause devant ses juges avec la dignité d'un sage ; mais il y rappelle sa vie, ses mœurs, sa doctrine et les services qu'il a rendus à sa patrie, et le bien qu'ont fait ses leçons. Il méprise la mort, mais à cause de sa vieillesse, et parce qu'elle lui procure une fin douce au lieu d'une fin douloureuse qu'il trouverait incessamment, et qu'il ne saurait éviter. Et lorsqu'un de ses amis lui demande pourquoi il a négligé de prolonger ses jours, écoutez sa réponse : *Il m'aurait fallu mourir tourmenté par les maladies, ou par la vieillesse sur laquelle s'accumulent tous les maux, ou au moins la privation de tous les plaisirs* (1). Assurément tout cela est d'un homme. Rien de semblable dans Jésus : il prédit sa mort à ses disciples ; il leur annonce que l'un d'eux le livrera ; il le nomme, et il l'admet à sa table ; et dans le moment même que ce disciple le livre, il reçoit son baiser, et il l'appelle *son ami* ; et à ceux qui viennent l'arrêter : *Vous venez comme pour saisir un voleur ; que ne m'avez-vous pris*, leur dit-il, *lorsque, tous les jours, dans le temple, j'enseignais au milieu de vous ?...* De faux témoins l'accusent, il garde le silence. Ce n'est qu'au

(1) Vie de Socrate par Xénophon.

moment où le Pontife l'adjure, au nom du Dieu vivant, de rendre témoignage à la vérité, de dire s'il est le Christ, le fils de Dieu, qu'il répond : *Je le suis* ; et en disant : *Je le suis*, il sait bien qu'il prononce lui même l'arrêt qui va le frapper. Il est insulté, moqué, accablé d'ignominies ; il est traité comme un fou par Hérode ; il est livré par Pilate aux mains des soldats qui le déchirent brutalement ; un voleur, un assassin lui est comparé, préféré ; les cris du peuple en fureur demandent son sang, et il est abandonné par un juge qui reconnaît son innocence, à la douloureuse et honteuse mort de la croix ; mais pas une plainte, pas une parole ne sort de sa bouche. Conduit entre deux scélérats au lieu du supplice, il s'oublie lui-même pour déplorer les malheurs prochains de Jérusalem. Cloué au bois, élevé entre le ciel et la terre, il voit Marie et son disciple bien-aimé ; et sa tendresse filiale lègue sa mère à Jean, et son amitié, Jean à sa mère. Injurié, raillé, maudit, au milieu de douleurs affreuses, il prie pour ses bourreaux acharnés ; annonçant enfin le salut du monde : *Tout est consommé*, dit-il ; il incline la tête, et il expire. Cependant la nature entière s'émeut ; le centurion qui le gardait s'écrie *qu'il est vraiment le Fils de Dieu* ; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. ( 1 )

( 1 ) On a prétendu que Jésus-Christ sur la croix se plaignit d'être abandonné de son Père. Le sens des paroles qu'il prononça, traduites à la lettre, démontre que ce n'était ni une plainte, ni un reproche, mais

Le plus illustre sage de la Grèce, dans le second Alcibiade, introduit Socrate pour faire comprendre à son disciple le besoin extrême où ils étaient que la Divinité même leur envoyât quelqu'un qui les instruisît, de sa part, de la manière de se conduire envers elle et envers les hommes, observant qu'il fallait qu'avant toutes choses cet *envoyé* leur donnât les remèdes nécessaires pour discerner les biens et les maux.

Platon fait pressentir, en quelque manière, quelle devait être la nature de ces remèdes, en peignant, dans un autre endroit de ses ouvrages, le plus méchant des hommes jouissant de tout le crédit que peut donner la vertu, et le plus vertueux victime de sa perfection; et faisant voir, pour parallèle, que le juste a une autre gloire, un autre repos, un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre. Établir cette vérité, la montrer visiblement accomplie en soi-même, aux dépens de sa propre vie, réaliser en un mot ce juste imaginaire, c'était le plus grand ouvrage que pût faire un homme. Hé bien! Jésus l'a fait: il a montré la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel

une exclamation sur ses tourmens: *Mon Dieu, mon Dieu, à quoi vous m'avez délaissé! à quels tourmens vous m'avez livré!* Par cette exclamation, il voulait nous apprendre qu'il n'est pas défendu de pousser le cri de la douleur, pourvu qu'on soit résigné à la disposition du Père céleste; et se faire l'application du psaume XXI, pour montrer que ses douleurs étaient l'accomplissement de cette prophétie. Aussi, lorsquetoutes les circonstances prédites furent vérifiées, Jésus s'écria: *Tout est consommé.*

Voyez, sur les prodiges arrivés à la mort de J. C., le chap. VIII[e]. suivant.

où la conduisent les malheurs les plus extrêmes; il a appris aux hommes à discerner *les biens et les maux.* Lisez et jugez :

« Le méchant, comme un pilote, connaît la mesure de son génie, et n'entreprend que ce qu'il peut faire, sans rien tenter au-delà; et si, par hasard, il échoue, aussitôt il se relève. Conduire avec art ses projets, les dérober à tous les yeux, voilà le chef-d'œuvre de l'homme injuste; s'il se laisse prendre, il remplit mal sa destinée. Le degré suprême de la méchanceté, c'est de ressembler à la vertu. Donnons au scélérat toute la perfection de son caractère: qu'il couvre les plus grands forfaits d'une réputation de probité; qu'il sache corriger ses fautes; qu'il soit assez disert pour se justifier, si on l'accuse, et assez courageux, assez fort par lui-même, ou par ses amis, pour repousser dans l'occasion la violence et les armes.

« Mettons en regard l'homme juste et modeste, plus jaloux d'être bon que de le paraître. Dépouillons-le de tout, hormis de sa justice; et pour établir entre lui et le méchant une parfaite opposition, qu'il passe pour le plus scélérat des hommes, sans avoir commis la moindre injustice; de sorte que sa justice soit mise aux plus rudes épreuves, et qu'elle ne soit ébranlée ni par l'infamie, ni par les mauvais traitemens; mais que jusqu'à la mort il marche d'un pas assuré dans les sentiers de la vertu, passant toujours pour un méchant, tout juste qu'il est. Il faut qu'il soit fouetté, tourmenté, mis dans

les chaînes, et qu'après avoir souffert toutes sortes de maux, *il expire sur une croix.* » ( Rép. liv. II.)

O toi, qui eus cette haute idée, cette idée sublime de la vertu, si tu avais été témoin de la vie et de la mort de Jésus, si tu avais pu contempler un caractère si étonnant, un caractère qui ne se démentit jamais, qui fut toujours ce qu'il devait être, toujours digne de son origine céleste, toujours tel que le demandait la nature de sa mission, et le grand but qu'il se proposait de remplir; si tu avais enfin pu voir de tes yeux ton juste imaginaire réalisé, et réalisé avec une telle perfection; si tu avais recueilli ce dernier soupir qui implorait le pardon de ses persécuteurs et de ses bourreaux; ah! sans doute, prosterné au pied de son gibet, tu te serais écrié ravi d'admiration et d'amour: *Oui, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu!..* ( 1 )

( 1 ) « Se peut-il, dit Rousseau, que celui dont l'Évangile fait l'histoire ne soit qu'un homme? Est-ce là le ton d'un enthousiate ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quel naturel et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un so-

§. II. DOGMES DU CHRISTIANISME.

Rappelons ici la distinction, déjà expliquée dans le premier chapitre, entre *concevoir* et *comprendre*. Si nous ne pouvions ni *comprendre* ni même *concevoir* les dogmes du Christianisme, Dieu n'aurait pu les révéler, parce qu'alors ils renfermeraient quelque contradiction, ils seraient absurdes. Mais, en reconnaissant que plusieurs d'entre eux sont *incompréhensibles*, nous allons démontrer que nous pouvons les *concevoir* tous, c'est-à-dire, qu'il n'en est pas un seul qui renferme aucune répugnance, aucune contradiction; et que, par conséquent, il n'en est pas un seul qui soit contraire à la raison humaine.

Pourqu'il y eût contradiction dans le mystère de la Trinité, il faudrait que ce dogme fût exprimé en ces termes: *Trois sont un, et un est trois.* Mais la religion chrétienne n'enseigne pas que trois personnes divines ne font qu'une seule personne; elle n'enseigne pas non plus qu'il y a en Dieu une nature et trois natures : ce serait une contradiction évidente. Elle enseigne qu'il y a en Dieu *unité de na-*

phiste.... La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, *la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.*» (Emile, livre 4. tome 3.)

*ture* et *trinité de personne*, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sous le rapport de nature, sont identiques, et que, sous le rapport de personne, ils sont distincts. Où est la contradiction et l'absurdité? L'idée de trois personnes exclue-t-elle l'idée d'une nature indivisible? Que les incrédules essayent de le prouver, s'ils le peuvent..... Eh! ne sommes-nous pas forcés par la raison d'admettre en nous-mêmes l'unité de personne et la dualité de nature? L'homme est esprit et corps: il y a en lui une nature indivisible et une nature divisible, et cependant il est *un*, et il n'est pas *deux*; son *moi* est simple. Cela se *comprend-il*?... Mais si l'unité dans la dualité n'est pas contraire à la raison, la trinité dans l'unité ne l'est pas davantage; et même l'unité de personne dans deux natures hétérogènes est moins *compréhensible* que la trinité de personne dans l'unité et l'identité de nature. (1)

Relativement au dogme du péché originel (2), il faut se garder de toute équivoque sur le mot

(1) Nous croyons utile d'ajouter que l'obscurité du dogme de la Trinité vient, non seulement de ce que notre intelligence finie ne peut comprendre l'infini, mais de ce que la nature divine est spirituelle, et que nous n'avons qu'une idée négative de l'esprit. Notre imagination, nous portant à appliquer à ce qui est *esprit* les idées que nous avons de ce qui est *matériel*, il nous semble qu'il y a de grandes difficultés là où une intelligence qui aurait une idée complète de l'*esprit* n'en verrait point.

(2) « Les philosophes, dit un profond penseur, se sont fort égayés sur la défense que Dieu fit à Adam, de manger d'un certain fruit. En supposant la création, il est, je ne dis pas seulement vrai, mais naturel, mais indispensable que Dieu ait fait connaître à sa créature son pouvoir, et la dépendance où elle était. Le pouvoir se manifeste par des injonctions,

péché. Celui dont nous naissons tous coupables, d'après l'enseignement du Christianisme, n'est pas

des prohibitions, et ne le peut autrement. Mais quelle défense Dieu pouvait-il intimer au premier homme dans l'état où l'Écriture le suppose? Il ne pouvait lui intimer que des défenses personnelles, puisqu'il était seul sur la terre, et non encore des défenses qu'on peut appeler sociales, de tuer, de voler etc.; prohibitions qui devaient être plus tard le fondement de la société. Plus on y pense et mieux on voit que Dieu ne pouvait commander à l'homme d'autre sacrifice de sa volonté, ni lui donner une autre leçon de tempérance dans la jouissance des biens de la terre. On peut même dire que la seule tempérance dans la jouissance des choses naturelles à l'usage de l'homme, est la tempérance dans le boire et dans le manger, parce que, pour ces besoins, les premiers et les plus nécessaires de tous, il ne peut que se modérer, et ne peut pas s'abstenir.» (*Bonald, Pensées.*)

Il serait facile de montrer qu'il n'y a aucune répugnance dans les autres circonstances de l'histoire du péché de nos premiers parens, dont on peut voir une explication satisfaisante dans les dissertations de M. de Genoude sur la Genèse. Nous ferons observer seulement 1°. que le serpent n'était pas à cette époque un objet d'horreur, puisque tous les animaux étaient soumis à l'homme sans qu'aucun pût lui nuire, ni par conséquent l'effrayer; que le tentateur put en choisir un de la forme la plus agréable, tel que les serpens ailés qui se trouvent en Arabie et en Egypte, et dont les ailes produisent un effet magnifique lorsqu'elles réfléchissent les rayons du soleil, et qu'il put, d'ailleurs, l'embellir par des qualités surnaturelles; qu'enfin il ne répugne nullement qu'Ève lui ait répondu: elle put s'imaginer que le serpent avait acquis la raison et la parole en mangeant du fruit défendu, que c'était sur sa propre expérience qu'il lui en recommandait l'usage, et que, si le serpent avait acquis ces dons, elle qui en jousssait déjà, acquerrait une *science vraiment divine*: — 2°. Que, quoique l'interprétation qui admet un serpent naturel dans la tentation d'Ève, soit plus commune, l'interprétation allégorique n'est pas contraire à la foi chrétienne, qui nous oblige seulement à croire que l'homme a été séduit par le démon, et qui n'ordonne pas de croire qu'un serpent réel lui a servi d'instrument.

Au reste, c'est une chose remarquable que le serpent ait été regardé généralement, dans le monde payen, comme *un habile enchanteur*, com-

un acte auquel nous ayons pu contribuer, consentir ou ne pas consentir : c'est, dit Feller, (*Catéch. philos.*) une disgrâce dans laquelle nous naissons, disgrâce qui n'adhère ni à l'ame séparément, ni au corps séparément, mais qui adhère à l'ame unie au corps, parce que l'ame et le corps réunis constituent la nature de l'homme. Or, il n'est pas contraire à la raison qu'un père criminel soit puni même dans ses enfans comme étant une portion de son être. « En effet, Dieu l'auteur de l'être, dit Bossuet, ayant voulu le donner aux enfans, dépendamment de leurs parens, les a mis par ce moyen sous leur puissance, et a voulu qu'ils fussent, et par leur naissance, et par leur éducation, le premier bien qui leur appartient. Sur ce fondement il paraît que punir les pères dans leurs enfans, c'est les punir dans une partie d'eux-mêmes,

me le *symbole de l'éloquence et de la prudence*; qu'on l'ait *recherché*, qu'on lui ait *demandé la science du bien et du mal*, que ce soient *des femmes qui aient été chargées plus particulièrement de l'honorer et de traiter avec lui*; et que les traditions et les croyances antiques des peuples nous le montrent comme *ayant fait la guerre à la Divinité*, comme *ayant gâté son ouvrage*, comme *étant l'auteur des maux que souffrent les hommes*. (Voyez les *Annales de philosophie chrétienne*, t. IV. N°. 19. p. 56.) — Une remarque non moins intéressante, c'est qu'il existe un monument plus ancien que Moïse, que Jacob, Isaac et Abraham, qui conserve des traces de la chûte de l'homme, de son orgueil et de sa punition. Dans la langue hébraïque, langue des enfans de Sem, voisins d'Adam, la racine qui désigne l'orgueil, indique *chûte*, *tromperie*, *séduction et pomme*; une autre qui signifie *tromper*, *séduire*, et qui a le sens général *d'élévation*, désigne aussi *démon* et *mort*; un mot qui désigne l'homme, signifie, dans sa racine, *faiblesse*, *maladie* et *punition*. (Ibid. t. X. N°. 56, p. 110.)

que la nature leur a rendue plus chère que leur propre vie : en sorte qu'il n'est pas moins juste de punir un homme dans ses enfans que de le punir dans ses membres et dans sa personne. Et il faut chercher le fondement de cette justice dans la loi primitive de la nature, qui veut que le fils tienne l'être de son père, et que le père revive dans son fils, comme dans un autre lui-même. Les lois civiles ont imité cette loi primordiale, puisque, selon leurs dispositions, celui qui perd la liberté, ou le droit de citoyen, ou celui de la noblesse, les perd pour toute sa race : tant les hommes ont trouvé juste que ces droits se transmissent avec le sang, et se perdissent de même. Et cela, qu'est-ce autre chose qu'une suite de la loi naturelle, qui fait regarder les familles comme un même corps, dont le père est le chef, qui peut être justement puni aussi bien que récompensé dans ses membres?... -- Le premier père contenant en lui tout le genre humain, avait reçu la grâce pour tous ses enfans, et devait être puni aussi bien que récompensé en eux tous. Car s'il eût été fidèle à Dieu, il eût vu sa fidélité honorée dans ses enfans, qui seraient nés aussi saints et aussi heureux que lui. Mais aussi, dès-là que ce premier homme, aussi indignement que volontairement rebelle, a perdu la grâce de Dieu, il l'a perdue pour lui-même et pour toute sa postérité, c'est-à-dire, pour tout le genre humain, qui, avec ce premier homme d'où il est sorti, n'est plus que comme un seul homme justement maudit de

Dieu, et chargé de toute la haine que mérite le crime de son premier père. » *( Connaissance de Dieu et de soi-même. Chap. IV. §. XI. )*

Sans doute, Dieu prévoyait la chute d'Adam représentant de toute sa postérité, quand il mit son obéissance à l'épreuve. Mais il n'était pas plus tenu de l'empêcher qu'il n'est tenu d'empêcher l'abus que nous faisons encore de notre libre arbitre, pas plus qu'il n'est tenu d'empêcher la naissance d'un père inhumain qui laissera périr ses enfans, ou qui par sa mauvaise conduite les réduira à l'indigence, ou par un crime les déshonorera et les couvrira d'opprobre pour jamais, ou qui contractera volontairement des maladies dont héritera sa postérité. N'oublions pas, d'ailleurs, que Dieu, en prévoyant le péché d'Adam et les suites de ce péché, résolut de les reparer abondamment par la rédemption de Jésus-Christ : dans l'étude de la religion, il ne faut jamais séparer ces deux dogmes, intimement liés l'un à l'autre. N'oublions pas non plus que si la punition de ce péché paraît sévère, elle n'est pas pour cela injuste. Ce péché en renfermait une infinité d'autres : c'était un péché d'orgueil et de l'orgueil le plus insolent, par lequel l'homme, non content du degré d'honneur où Dieu l'avait élevé, voulut s'égaler à Dieu même ; c'était un péché de révolte, par lequel la créature voulut usurper l'indépendance divine ; c'était un péché de curiosité criminelle, de sensualité basse, de noire ingratitude envers un souverain bienfaiteur ; c'était un sacri-

lége impie, par lequel l'homme porta la main sur ce que la défense expresse du Créateur avait rendu sacré ; c'était un homicide, et le plus grand des homicides, parce que le premier homme par ce péché, en se tuant lui-même, étendit ce meurtre à la multitude innombrable de ses descendans. « Combien énorme, dit encore Bossuet, a été le crime d'être tombé, en sortant tout récemment des mains de Dieu dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas ! A ces deux causes de l'énormité du péché d'Adam, ajoutons l'étendue d'un si grand crime qui comprend en soi tous les crimes, en répandant dans le genre humain la concupiscence qui les produit tous, et par lequel il donne la mort à tous ses enfans qui sont tous les hommes. Adam a été le parricide de soi-même et de tous ses enfans qu'il a égorgés, non dans le berceau, mais dans le sein de leur mère, et même avant la naissance ; il a encore égorgé sa propre femme, puisqu'au lieu de la porter à la pénitence qui l'aurait sauvée, il achève de la tuer par sa complaisance. » (*VIIe. Élév. sur les myst.*)

Au reste, il ne faut pas perdre de vue que, puisqu'il s'agit d'un mystère, nous n'avons pas la prétention de le faire comprendre; mais que c'est assez d'avoir établi qu'il ne répugne pas. Tout lecteur de bonne foi en sera de plus en plus convaincu, s'il réfléchit sur ces deux vérités incontestables : la première, qu'il ne faut pas juger de la justice divine par la nôtre, qui est une justice

d'égal à égal, tandisque la justice divine est une justice de l'infini au fini, du Créateur à la créature; la seconde, que le dogme du péché originel semble pouvoir seul expliquer l'état de la nature humaine. Comment concilier, en effet, dans l'homme tant de grandeur avec tant de bassesse; son ardeur pour les vrais biens; son amour pour la vérité, l'estime qu'il fait de la vertu, avec tant d'attachement aux faux biens, avec tant de frivoles et surtout tant de honteux desirs? Comment se fait-il que l'homme soit toujours ainsi en contradiction avec lui-même, s'il n'est pas survenu dans sa nature quelque dérangement considérable? D'une part, nous voulons le bien; de l'autre, un penchant violent nous entraîne vers le mal. Je ne sais quel noble sentiment nous élève quelquefois au-dessus de la nature entière; je ne sais quelle force invisible, mais puissante, nous rabaisse soudainement vers ce qu'il y a de plus indigne et de plus vil. Nous avons soif de la vérité; nous la cherchons; et nous n'embrassons le plus souvent qu'illusion, erreur et mensonge. Nous avons une idée claire du devoir; une voix secrète nous y rappelle malgré nous; et les passions plus impérieuses encore nous en éloignent au mépris de la loi connue. Nous sentons notre faiblesse, nos misères; nous voulons cependant être le centre de tout, et notre orgueil ne connaît point de barrière. Et à cet égard, ce que nous sommes, nos pères le furent, nos descendans le seront; qui peut en douter? Il y a donc ici *un esprit de race.*

La justesse de cette observation paraît surtout dans les individus privés des lumières de la Religion et des leçons propres à les rendre meilleurs, dans les sauvages, par exemple, naturellement et presque invinciblement stupides et méchans. Et, sous nos yeux, les enfans ne donnent-ils pas des marques frappantes d'une perversité naturelle et innée? Les sophismes par lesquels un philosophe fameux a combattu cette triste vérité, s'évanouissent en présence des preuves de fait qu'un esprit attentif saisit sans peine, et qui rendent comme palpable ce germe d'iniquité si fatal à l'homme, à moins que des exemples et des leçons contraires n'en préviennent ou n'en corrigent le développement. Si l'homme est né bon, comme J. J. Rousseau le prétend, comment est-il devenu méchant? Par le mauvais exemple, dira-t-on, par la mauvaise éducation. Mais cela suppose déjà la corruption existante; et c'est encore là un de ces paralogismes dont abondent les ouvrages des philosophes incrédules modernes. En général, quiconque a suivi attentivement la marche de la nature humaine, y découvre les traces d'une méchanceté qui n'a rien de commun avec celle des brutes, et qui suppose évidemment la corruption native de l'ame raisonnable. C'est sous ce point de vue que Bayle a pu dire en toute vérité, que *l'homme est un animal plus monstrueux que les Centaures et la Chimère de la fable.*

Ainsi, le dogme du péché originel explique l'hom-

me, dont l'état, sans ce dogme, semble accuser la justice et la bonté de Dieu ; et Pascal a dit, avec raison, que *le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abyme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme* (Pensées). Est ce Dieu qui nous a faits aussi superbes, aussi envieux, aussi sensuels, en un mot aussi corrompus en toutes manières, que nous le sommes? Non sans doute, et Platon lui-même se hâte de répondre que l'*Être bon ne veut ni ne fait le mal à personne.* Nous sommes donc *dégradés.* Mais toute *dégradation* ne pouvant être qu'une peine, et toute peine supposant un crime, la raison seule se trouve conduite à ce dogme, qui a l'avantage d'expliquer ce dont aucun autre système ne donne une solution quelconque. La tradition de la chute de l'homme dégénéré étant, d'ailleurs, de l'aveu de Voltaire, le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations (*Essai sur les mœurs, Disc. prél.*), on peut dire qu'il n'y a rien de si attesté, rien de si universellement cru, sous une forme ou sous une autre, rien de si intrinsèquement plausible que la théorie du péché originel. (1)

(1) « On a très-bien prouvé que les causes naturelles qui produisent des changemens partiels à la surface du globe, les causes qui se manifestent par la formation des dunes, des falaises, des alluvions, des volcans, ne suffisent point pour expliquer les grands phénomènes de perturbation qui en sillonnent la charpente. Il nous paraît également clair que nulle

Passons à l'Incarnation et à la Rédemption. Dieu a uni, dans l'homme, un esprit à une matière corruptible et mortelle. Pourquoi l'esprit divin n'aurait-il pas pu s'unir à la nature humaine, et dans cette nature naître, souffrir et mourir ? Cette union de notre ame avec notre corps est incompréhensible à notre raison ; néanmoins elle n'y répugne pas, cela est évident. L'union de Dieu avec l'humanité est aussi incompréhensible ; mais il ne s'ensuit nullement qu'elle renferme quelque contradiction. L'union de notre esprit et de notre corps établit entre l'un et l'autre un assujétissement réciproque, parce que notre ame étant créée, est susceptible de cette dépendance ; mais l'esprit créateur ne peut s'unir à la créature que d'une manière conforme à la perfection de son être souverainement indépendant. Dans l'Incarnation Dieu s'est donc uni à l'humanité, sans en recevoir aucune influence, sem-

autre cause morale que la chûte originelle ne peut rendre raison des ruines de notre nature. L'esprit et le corps qui la composent n'en expliquent pas les contrariétés ; car il n'y a pas seulement dans l'homme deux ordres de penchans, mais une tyrannie de l'égoïsme sur la charité ; il n'y a pas une simple dualité harmonique, mais un dualisme vicieux. Cet état ne vient pas non plus de l'éducation qui, dans son ensemble, a précisément pour objet de contrebalancer la force de l'égoïsme. Enfin la nature humaine n'est pas descendue par degrés au point où nous la voyons, car tous les monumens attestent que la nature humaine, telle que nous la sentons, fut celle de tous les temps ; et l'histoire, loin de nous montrer cette loi de détérioration graduelle, fournirait plutôt les indices du contraire. Plus nous examinons ce sujet, plus nous sommes convaincus que les inductions morales par lesquelles on remonte jusqu'au grand fait de la chûte de l'homme, n'ont pas moins de force que les inductions physiques, d'où l'on conclut une antique perturbation du globe.» ( *Univ. cathol.* p. 221.)

blable à l'astre du jour qui s'*unit* aux corps qui l'environnent sans rien recevoir de la nature des corps qu'il pénètre de ses rayons ; et cette union est si intime que le Dieu-Homme est une seule personne. Car en lui la nature humaine étant unie à une nature infiniment plus parfaite, ce n'est pas la nature humaine qui est le principe d'action ; mais c'est le Verbe qui, l'élevant à soi, la conduit et la gouverne. Ainsi, tout ce que fait l'humanité, en Jésus-Christ, c'est la *personne* divine qui l'opère, et c'est pour cela que ces opérations sont appelées *théandriques*. ( 1 )

Toutefois observons que les humiliations, les souffrances et la mort n'ont point affecté la nature divine essentiellement impassible, mais seulement l'humanité du Fils de Dieu. Or les humiliations, les souffrances et la mort de son humanité ne répugnent pas à la raison. A-t-on jamais reconnu de l'avilissement dans les tourmens de Régulus mourant victime de la foi jurée ? N'a-t-on pas toujours reconnu le plus haut degré de la grandeur humaine dans les supplices de l'homme injustement persécuté, mourant dans le calme de l'innocence ? Rien, d'ailleurs, n'est plus digne de Dieu que de

( 1 ) Rappelons ici que Dieu est *esprit*, que nous n'avons qu'une idée négative de ce qui est *esprit*, et que par conséquent l'union d'un esprit avec une autre substance doit nécessairement nous être incompréhensible. Nous sommes naturellement portés à juger de l'union spirituelle par l'idée que nous avons de l'union matérielle, ce qui nous fait supposer des difficultés qui n'existent pas.

faire du bien à la créature qui est *son image.* Or combien les abaissemens, les douleurs et la mort de l'Homme-Dieu nous sont utiles! Combien nous pouvons y puiser de leçons salutaires! Combien ils nous inspirent de confiance dans la bonté divine! Voyez Laharpe accablé sous le poids de quarante ans d'iniquités; la justice de Dieu l'effraie; il est prêt à désespérer de sa miséricorde; il ne peut comprendre comment il est possible qu'il obtienne un pardon dont il sent qu'il est si indigne. Mais l'Évangile lui répond par la voix d'un de ses Apôtres: *Dieu a tant aimé les hommes, qu'il leur a envoyé son Fils, et l'a livré à la mort pour eux.* Alors le pécheur pénitent comprend cet ineffable mystère: sa raison orgueilleuse et aveugle l'avait rejeté; son cœur *contrit et humilié* le sent profondément. Il croit, parce qu'il aime; il croit, parce qu'il est reconnaissant; il croit, parce qu'il voit toute la bonté du Créateur, proportionnée aux misères de la créature. « *O mon Dieu*, s'écrie-t-il, *tous vos mystères sont des mystères d'amour, et c'est pour cela qu'ils sont divins! L'homme n'inventerait pas ainsi: cela est trop au-dessus de lui; un Dieu seul a pu nous le dire, parce qu'un Dieu seul a pu le faire. Si l'homme refuse de croire, c'est qu'il est ingrat, et il est ingrat parce qu'il est aveugle. O Dieu! qui avez tant aimé les hommes, éclairez les aveugles, et touchez les ingrats!* » (Apol. de la Rel.)

Ajoutons que les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption nous font connaître la dignité de

notre nature et le prix de notre ame ; qu'en nous donnant un Homme-Dieu pour modèle dans toutes les circonstances de la vie, ils réunissent à l'autorité infinie du Maître la sublime perfection de ses exemples, qui nous encouragent à la plus haute vertu, ôtent tout prétexte à la désobéissance, toute excuse à l'inobservation des devoirs. Dieu pouvait-il, d'ailleurs, nous mieux instruire de la malice que renferme le péché, qu'en nous présentant un Homme-Dieu mourant victime d'expiation pour les iniquités des hommes? Pouvait-il mieux nous soutenir dans les combats que nécessite la vertu, qu'en nous ouvrant, dans les mérites infinis de cette victime, une source inépuisable de force? Pouvait-il mieux nous inspirer une fidélité constante, malgré les obstacles et les revers, qu'en nous montrant l'Homme-Dieu marchant devant nous dans la pénible carrière de Bethléem à Gethsémani, et de Gethsémani au Calvaire? (1)

Voyons maintenant si le mystère de l'Eucharistie, qui paraît le plus propre à confondre la raison humaine, est impossible. L'Eglise croit que

(1) Comme le mystère du péché originel peut se faire un point d'appui des faits de la nature et de la conscience, ainsi le mystère de la Rédemption trouverait, au besoin, dans l'histoire une sorte de sanction. Le rapprochement de la société antique et de la société moderne, de l'homme privé qui vit en dehors de la foi chrétienne, et de celui qui marche dans les sentiers qu'elle a tracés, constate qu'un nouvel élément a été introduit dans la nature humaine, ou plutôt, qu'un grand redressement s'est opéré, qu'une amélioration importante et foncière a eu lieu dans la constitution maladive et viciée du genre humain.

Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie, mais qu'il y est dans un état tout-à-fait différent de celui de nos corps, dans un état que nous ne connaissons pas; et qu'il y est selon un mode de présence que nous ne connaissons pas davantage. Or affirmer l'impossibilité d'une chose quelconque, c'est établir que les qualités qu'on lui connaît répugnent et s'excluent mutuellement entre elles. On ne peut donc affirmer l'impossibilité d'une chose, si on en ignore les qualités; on ne peut donc affirmer que l'Eucharistie est impossible, puisqu'on ignore les qualités du corps de Jésus-Christ, et son mode de présence dans ce mystère.

Mais, dit l'incrédule, en admettant ce mystère on est conduit à reconnaître que lorsque Jésus-Christ, la veille de sa mort, l'institua, son corps fut en même temps dans un état naturel et dans un état surnaturel, passible et impassible, visible et invisible, ce qui renferme une véritable contradiction. Cette objection, répondrons-nous, suppose que l'on connaît clairement et certainement deux choses: 1°. en quoi consiste l'essence des corps; 2°. tous les états différens où le même corps peut se trouver, de sorte qu'on puisse juger avec certitude que deux de ces états sont incompatibles entre eux. Or on ne connaît clairement ni l'une ni l'autre: l'objection n'est donc pas fondée. Nous avouons qu'à la dernière cène le corps de Jésus-Christ fut modifié en même temps de deux manières, l'une conforme à notre nature présente, l'autre relative

à un ordre de choses différent. Ces modifications forment ce que vous appelez l'état naturel et l'état surnaturel du corps de Jésus-Christ. Mais vous êtes dans l'impuissance de montrer qu'il y a contradiction. De ces deux modifications, vous connaissez la première, et encore imparfaitement (1); et vous ne connaissez la seconde en aucune façon : comment pouvez-vous donc affirmer que leur coexistence est contradictoire? Selon l'une de ces modifications, le corps de Jésus-Christ était passible, selon l'autre il était impassible; selon l'une il était visible, selon l'autre, invisible aux mêmes personnes. Dans ces deux cas, ce qui est dit du corps de Jésus-Christ étant relatif à deux états différens, quoique simultanés, il n'y a pas l'ombre de contradiction; seulement c'est pour nous une chose que nous ne pouvons pas *comprendre*. Si vous demandez comment le même corps peut recevoir à la fois deux modifications telles que ses relations avec les corps qui l'entourent soient différentes par rapport à chacune de ses modifications, nous répondrons 1°. que la diversité des relations est une suite nécessaire de la différence des modifications; 2°. que la simultanéité des modifications différen-

(1) Loke lui-même, combattant l'erreur de ceux qui rejettent la substance spirituelle à cause de l'impossibilité où ils sont de la connaître et de l'expliquer, démontre qu'on ne peut comprendre même la substance étendue, ni savoir comment elle est étendue, ou comment les parties solides de la matière sont unies ou attachées ensemble pour faire un tout étendu. (*Essai*, livre 2.)

tes ne peut être expliquée par la raison seule; quelle est incapable d'en démontrer la possibilité, mais qu'elle l'est également d'en démontrer l'impossibilité, parce qu'il faudrait pour cela qu'elle connût une chose qu'elle ignore entièrement, c'est-à-dire, ce qui constitue l'essence des corps. Cette simultanéité est donc de la classe des choses que l'on *conçoit* sans les *comprendre.* ( *Voyez p.* 13 *précéd.* )

Dira-t-on, avec Rousseau, que si Jésus-Christ, dans la dernière cène, avait tenu son corps dans sa main, le *tout aurait été moindre que sa partie*? Mais qui ne voit que l'axiome, *le tout est plus grand que sa partie*, n'est pas applicable lorsque le tout n'est plus dans son état et dans son étendue ordinaires, et que la partie reste au contraire dans son état naturel?

Dira-t-on qu'on ne peut pas concevoir des accidens sans substance? Mais Dieu, voulant que toutes les apparences du pain subsistent dans l'Eucharistie, ne peut-il pas, en conséquence de cette volonté générale, entretenir ou reproduire tout ce qui est nécessaire à cet effet? Il y a dans la nature des phénomènes qui sont comme le symbole de cette apparence. Le soleil paraît dans le miroir où il n'est pas; la rose optique, dans le foyer de ses rayons où elle n'est pas non plus.

Dira-t-on qu'un corps, tel que celui de Jésus-Christ, ne peut être réduit à un si petit espace? Mais puisque le corps de J. C. est sacramentellement dans un état tout-à-fait différent de celui de

notre corps, comment peut-on affirmer qu'il lui faut un plus grand espace que celui des apparences eucharistiques ? Qui ne connaît, d'ailleurs, l'extrême compressibilité de la matière et la petitesse de l'espace où peuvent être réduits des corps très-grands ? Les objets les plus étendus et les plus multipliés s'arrangent fort proprement sur la coroïde, qui n'a qu'un demi-pouce de largeur. Les rayons de lumière envoyés de toutes les parties d'une grande image se réunissent dans le point du foyer, sans se mêler, sans se confondre.

Dira-t-on que la présence multipliée répugne ? La réponse est facile. Un corps est le même, d'après les plus habiles philosophes, Léibnitz, Clarcke, Nieuwentit etc., sans être composé exactement de la même quantité de matière : son identité dépend de l'identité de son organisation, c'est-à-dire, de l'identité du moule original ( 1 ). D'autre part, Dieu peut, sans aucun doute, dédoubler toutes les parties d'un corps humain, et en composer deux corps d'une similitude parfaite ; il peut faire aussi qu'une seule ame anime ces deux corps : si une ame anime deux bras, et opère par eux des actes divers et même opposés, pourquoi répugnerait-il qu'elle animât deux corps ; et une ame n'occupant point de lieu, et pouvant agir à toute distance, pourquoi répugnerait-il qu'elle animât deux

( 1 ) Suivant Cuvier et autres naturalistes, l'homme animal est renouvelé entièrement cinq ou six fois dans la durée moyenne de la vie, et néanmoins il est toujours le même.

corps en divers lieux (1)? Mais si Dieu peut d'un corps en former deux identiques, il peut en former trois, quatre, un nombre quelconque, la matière étant divisible à l'infini. La présence multipliée est donc possible. Certes nous sommes loin de prétendre que ce soit l'explication véritable de celle de J. C. dans l'Eucharistie; mais notre hypothèse prouve la possibilité de cette présence. Or si nous pouvons lier les connaissances que nous avons de la nature avec ce dogme, qui peut douter que Dieu n'ait, dans la partie immense de la physique et de la métaphysique qu'il lui a plu de nous laisser cachée, bien d'autres moyens d'effectuer cette même présence?

Dira-t-on enfin qu'il répugne qu'un Dieu s'abandonne à la merci des pervers, et s'expose aux dernières indignités? Mais ce que Jésus-Christ livre aux outrages insensés des pervers, c'est seulement son voile, c'est l'enveloppe qu'il a mise entre eux et lui : leurs profanations ne vont pas jusqu'à toucher et affecter son divin corps sur lequel il ne leur laisse aucune prise. Inaccessible à tous leurs sens, il est à l'abri de toutes leurs atteintes; et non moins impalpable qu'invisible, sa présence reste impassible et inviolable. Or il ne répugne pas plus que Dieu supporte ces atteintes impuissantes, qu'il ne ré-

(1) « S'il plaisait à Dieu, dit le savant Euler, d'accorder à mon ame un pouvoir sur un corps organisé dans la lune, je serais également ici et dans la lune, et il n'y aurait en cela aucune contradiction ». (*Lettre XXXIX à une Princesse d'Allemagne.*)

pugne que son œil pur et immortel soit ouvert à toutes les scènes d'horreur et de débauche ; pas plus qu'il ne répugne que des images dégoûtantes et infâmes trouvent place dans les conceptions divines et aillent se réfléchir dans l'intelligence incréée. Dieu voit tous les forfaits, et son regard n'en est point souillé ; il les connaît et la pureté de son essence n'en est point altérée ; comme le soleil touche les ordures par ses rayons, sans en être souillé lui-même.

Concluons qu'il n'y a dans le dogme de l'Eucharistie aucune contradiction. C'est ce dont était convaincu le savant Léibnitz, lorsqu'il écrivait ces paroles remarquables : « La seule chose qui pourrait nous dispenser de nous attacher à la lettre du testament de Jésus-Christ, serait s'il y avait une absurdité ou impossibilité dans le sens littéral ; *mais on ne prouvera jamais qu'il y en ait.* » (1) Pour le prouver, en effet, ne craignons pas de le redire, il faudrait connaître en quoi consiste l'essence d'un corps, et quel est l'état du corps de J. C. dans son sacrement. L'ignorance complète où nous sommes sur ces deux points, fait que, lors même que tout ce que nous venons de répondre aux incrédules ne contenterait pas l'esprit, ils n'auraient aucun droit de dire que l'Eucharistie renferme quelque répugnance, et que nous aurions toujours celui de les défier d'en montrer aucune dans ce mystère.

(1) Tome 1, page 30

Le dogme de l'enfer n'en offre pas non plus. L'Ecriture sainte ne dit nulle part, et l'Eglise n'a point décidé si le feu de l'enfer est proprement un feu matériel, ou non, ni quelle en est précisément la nature. Mais, en l'entendant même d'un feu matériel, suivant le sentiment commun, quelle répugnance peut-on y trouver?... L'incrédule demandera-t-il comment des ames spirituelles peuvent subir l'impression d'un feu matériel. Nous lui demanderons, à notre tour, comment nos ames peuvent être, en cette vie, soumises à l'action des organes; et si un esprit sujet à l'impression du feu dans le corps qu'il habite, est plus compréhensible qu'un esprit sujet à la même impression hors de ce même corps. Dieu peut tout ce qui n'implique pas contradiction. Or il n'y en a pas plus à soumettre un esprit à l'impression du feu, qu'à le soumettre à l'impression des sens. Si l'incrédule demande comment l'éternité de l'enfer s'accorde avec la justice et la bonté divines, nous lui demanderons, à notre tour, s'il a bien réfléchi sur la nature du péché, sur la volonté du pécheur, et sur la justice et la sagesse infinies de Dieu?

D'abord, ce n'est ni sur la durée du péché, ni sur la bassesse de l'homme qu'il faut mesurer la durée de la peine que le péché mérite. Quand quelqu'un a été insulté, blessé dans ses biens, ou dans son autorité, est-ce que l'on mesure la durée de la peine uniquement sur le temps que le crime a exigé? Ce serait une règle absurde. Il ne serait

pas moins inconséquent de mesurer la durée de la peine sur la bassesse du coupable : tous les hommes reconnaissent qu'une faute est d'autant plus grave que la personne offensée est plus digne ; d'où il suit que la durée de la peine, loin de décroître à proportion de la bassesse du coupable, devrait naturellement croître en raison directe de cette bassesse. Mais si la bassesse du pécheur ne peut pas être la mesure de la durée de sa peine, la grandeur de celui qu'il a offensé ne peut-elle pas l'être? Du serviteur qui offense son égal à celui qui outrage un magistrat, à celui qui outrage le Souverain, l'offense croît toujours, et la gravité de l'offense croissant, la peine doit croître. Quelle mesure peut-on fixer, lorsque l'offense viole les droits de Dieu dont la majesté est infinie? Sur quel fondement prétendrait-on assigner à sa justice la borne où voudrait s'arrêter notre imagination, effrayée d'une peine éternelle?

En second lieu, la volonté de l'homme qui, jusqu'à la mort, persiste dans le péché, est une volonté éternelle dans son essor, dans sa disposition, dans ses desirs. Le pécheur frappé par la mort quitte le monde, quitte les instrumens de son péché, mais il ne quitte pas l'attache au péché : c'est un navigateur qui côtoie un rivage séduisant, et qui veut s'y fixer ; le courant de l'eau l'emporte, malgré lui, dans le vaste océan, où la terre de ses délices disparaît à ses yeux, en ne lui laissant que des desirs et des regrets. Si le pécheur impénitent

ne mourait pas, il continuerait de pécher. Or celui qui veut ne vivre jamais sans péché, pourquoi ne mériterait-il pas de ne vivre jamais sans souffrance?

En troisième lieu, la bonté divine ne doit pas pardonner au pécheur, et sa justice, au contraire, doit le punir, tant que sa volonté, après le terme de son épreuve qui est la vie, reste attachée au mal, à sa révolte contre l'ordre. Si donc la volonté du pécheur, après la mort, reste toujours attachée au mal, Dieu ne doit jamais lui pardonner, il doit le punir toujours. Or, que la volonté du pécheur ne soit pas constamment telle, dans l'éternité, c'est ce que l'incrédule ne prouvera jamais. Il sera donc à jamais dans l'impuissance de montrer que l'éternité de l'enfer soit incompatible avec la bonté et la justice de Dieu. « La durée de la coulpe, dit à ce » sujet Léibnitz, est cause de la durée de la peine: » les damnés demeurant méchans, ne peuvent être » tirés de leur misère: ils sont eux-mêmes la cause » de la continuation de leurs tourmens. ( *Théodi-* » *cée*, tome 2, §. 266. ) ».

Remarquons enfin, que la détermination du degré de la peine ne se règle pas toujours, ni uniquement sur la qualité et le degré du crime, mais sur des raisons tirées du but du législateur; or, ce but demande qu'il décerne des peines capables de procurer, autant qu'il se peut, l'observation des lois et d'empêcher que les hommes ne les violent. Ainsi, la proportion entre le crime et la peine

n'appartient pas tant à la justice qu'à la prudence et à la sagesse, qui doivent déterminer des peines telles qu'il les faut pour que les lois soient observées ; d'où il suit que toute punition proportionnée à cette fin n'est point injuste. Or l'éternité de l'enfer est une peine telle qu'il la faut pour que la loi de Dieu soit observée. En effet ; nous voyons tous les jours que la croyance d'un enfer éternel n'est pas capable d'empêcher le mal, d'arrêter la perversité des scélérats ! que serait-ce de ce monde si les méchans en tout genre n'avaient à craindre qu'un supplice passager ? Oui ; sans ce frein ; le désordre serait au comble, et la loi divine, à peu près nulle pour la plupart des hommes.

Le dogme de la grâce, loin de rien avoir de choquant, donne à la faiblesse originelle de la liberté de l'homme, déchu d'un état meilleur, le secours divin dont elle a besoin. L'homme est libre, et cependant il est si souvent le jouet de ses passions et des choses mondaines ! La grâce de Dieu intervient dans ses déterminations, sans lui ôter le libre arbitre qui peut refuser son consentement. L'homme se sent impuissant au bien ; mais il sait qu'il a pour aide la puissance infinie. La nécessité de la grâce, en lui faisant sentir sa faiblesse, le ramène continuellement à Dieu ; la promesse de la grâce, en lui montrant Dieu toujours disposé à favoriser son salut, l'encourage à y coopérer : le besoin d'un appui l'oblige à le demander ; la certitude qu'il a de le trouver l'excite à en faire usage.

Il nous reste à parler de deux maximes que l'Eglise catholique professe, et qui ont donné lieu à beaucoup de déclamations mensongères : *Sans le baptême nul n'entrera dans le royaume des Cieux.* -- *Hors de l'Eglise il n'est point de salut.* Pour montrer que ces dogmes n'ont rien de barbare, il suffit d'en présenter le sens tel que l'Eglise l'entend, et non tel que se plaisent à le forger ses ennemis. Il est vrai que, *sans le baptême, nul ne jouira de la béatitude céleste*; mais il est permis de croire que les enfans morts sans ce sacrement ne sont pas condamnés aux flammes de l'enfer, et que leur destinée est préférable au néant. Ce monde n'est pas le séjour du bonheur; et cependant il est peu d'hommes qui préfèrent la mort à la vie : le sort de ces enfans peut être tel, que, tout imparfait qu'il est, ils l'aiment mieux que l'anéantissement, et qu'ils desirent de le conserver. Or, l'on ne prouvera jamais que Dieu, par justice, ait dû destiner tous les hommes à la *béatitude surnaturelle.*

*Hors de l'Eglise point de salut*, cela est vrai encore. Mais les enfans baptisés de toutes les Communions appartiennent à l'Eglise; mais les adultes baptisés qui se trompent de bonne foi n'ont pas cessé d'appartenir à l'Eglise, et s'ils ne sont responsables que de leur mauvaise foi et de leurs mauvaises actions, où est l'injustice? où est la barbarie?

Quant au sort de ceux qui meurent sans avoir connu la révélation, et qu'on appelle infidèles, il

est reconnu que la moitié de l'espèce humaine meurt dans la première enfance avant l'âge de raison ; donc la moitié des infidèles sont dans le cas des enfans morts sans baptême, pour qui l'existence est un bien dont ils desirent la conservation : la foi permet de le penser. Pour les infidèles adultes, s'ils n'ont pas pu connaître l'Evangile, ils ne seront jugés que d'après la loi de la conscience, ils ne seront punis que des fautes qu'ils pouvaient éviter, et non de n'avoir pas eu la foi ; et Dieu mesurera leur peine sur le degré de leur connaissance et de leur malice : ils pourront être, suivant leur conduite, plus ou moins rapprochés des enfans morts sans baptême. En cela qu'y a-t-il donc de si révoltant? Mais, dira le déiste, pourquoi les lumières de la révélation ne sont-elles pas égales pour tous ? Pourquoi, lui répondrons-nous, en est-il ainsi des lumières de la raison et de la loi naturelle? Dieu est le maître de ses bienfaits : ce qu'il donne à l'un, il ne l'ôte pas à l'autre. Oseriez-vous lui reprocher de vous avoir distingué des autres hommes par les qualités de l'esprit et du cœur? Ne pas voir pourquoi Dieu agit ainsi plutôt qu'autrement, assurément ce n'est pas voir qu'il le fait par défaut de bonté ou de justice. Sachez donc ignorer, et ne prenez pas les bornes de votre intelligence pour une raison claire d'accuser la Providence divine. Si vous connaissiez, ( c'est la pensée de Leïbnitz), si vous connaissiez avec certitude la sagesse et la probité d'un ami, et que, sans voir aucune raison

claire d'accuser sa conduite relativement à l'une et à l'autre, vous ne pussiez pas néanmoins vous en expliquer les motifs, le condamneriez-vous avec précipitation? Ou plutôt, ce que vous sauriez de sa probité et de sa sagesse ne vous suffirait-il pas pour croire qu'en cela même où vous ne voyez pas la raison de sa conduite, il est néanmoins irréprochable? Hé bien! faites à l'égard de Dieu ce que vous feriez à l'égard d'un homme: connaissant avec évidence sa justice et sa bonté, reposez-vous sur elles, et respectez le voile dont il lui a plu de couvrir ce que vous ne voyez pas. (1)

(1) Le plan de la révélation est parfaitement analogue à celui de la création, et le Dieu du Christianisme est le Dieu de la nature. Dans toutes les dispensations de la Providence que nous connaissons, les avantages sont distribués inégalement: la santé et la force, le bon sens et la science, la richesse et le pouvoir sont départis aux individus et aux nations à différentes mesures et à différens temps. Le système du Christianisme n'est donc pas plus inconciliable avec la sagesse et la bonté divines, que le système de la nature.

Au reste, la question de la vérité du Christianisme n'est pas là. Cette vérité une fois démontrée, tout homme raisonnable doit se dire: « *Pourquoi Dieu donne-t-il aux uns ce que d'autres n'ont pas? Je n'en sais rien: mais que m'importe? Je m'en repose sur celui qui ne peut être injuste: le salut des autres n'est pas mon affaire; j'en ai une terrible sur les bras, c'est le mien.* » (De Maistre, *De l'Eglise gallicane, p.* 99.)

---

M^r. Delauro ne parle pas du dogme de la résurrection des corps, parce qu'il est évident que la puissance infinie de Dieu, qui a créé l'univers, est suffisante pour rassembler les élémens épars de nos corps, qui ne cesseront jamais, quelque transformation qu'ils éprouvent, d'être sous l'œil de son intelligence et sous l'action de sa volonté. D'ailleurs, l'identité personnelle d'un homme consiste principalement dans le sentiment intérieur qui lui atteste qu'il est toujours le même individu: son corps a beau se renouveler vingt fois, il sent à 60 ans qu'il est la même personne

Je suis convaincu de la solidité des observations que je viens d'exposer sur les dogmes chrétiens. Mais je suppose qu'elles n'aient pas fait sur le lecteur l'impression désirée, et qu'elles lui aient laissé des nuages dans l'esprit, je le prie de vouloir bien considérer que ce n'est pas seulement la Religion qui nous offre des mystères, et qu'il est déraisonnable de nier les choses sous prétexte qu'on ne les comprend pas. C'est ce que les incrédules affectent de méconnaître. Nous ne sommes obligés de croire, disent-ils, que ce que nous pouvons comprendre, la raison ne nous ayant été donnée que pour être en tout le motif de notre assentiment; or nous ne pouvons comprendre les dogmes chrétiens; donc.....

La plus grande erreur, en logique, est celle du principe. Or, ici, pour que le principe fût vrai, il faudrait qu'il n'existât pas d'intelligence supérieure à la vôtre : première absurdité; il faudrait qu'il n'y eût rien dans la nature au-delà de votre compréhension : seconde absurdité; il faudrait que la certitude objective d'une vérité quelconque dépendît de la mesure relative de vos facultés : troisième absurdité. Il s'ensuivrait que vous ne seriez pas obligés de croire l'existence de Dieu : car assurément vous

qu'il était à 15. Or c'est précisément la personne qui est le sujet des récompenses et des punitions ; il suffit donc que nous ressuscitions avec un corps tel que nous puissions conserver avec lui le souvenir et la conscience de nos actions, pour sentir si nous sommes dignes d'être récompensés ou punis dans ce corps.

ne comprenez pas Dieu dans son essence ; et son existence n'est certaine pour votre raison que parce que, sans elle, vous ne comprenez rien de possible. Il s'ensuivrait que vous ne seriez pas obligés de croire une foule de faits qui vous entourent, qui sont de tous les momens, et que vous ne pouvez nullement comprendre.

Vous croyez que votre volonté détermine le mouvement de votre main. Avez-vous, cependant, je ne dis pas une idée claire, mais une conjecture, un soupçon de cette inexplicable action de l'ame sur le corps, et du commerce mutuel de ces deux substances tellement hétérogènes qu'elles sont contradictoires dans leur essence? Le bon sens n'a d'autre réponse que celle du psalmiste: *Dieu l'a voulu ainsi, et il peut tout ce qu'il veut.* Nous sommes un mystère à nous-mêmes: bien plus cette curiosité, qui voudrait tout comprendre, nous ne saurions dire ce qu'elle est, ni comment elle est dans notre ame.

Hors de nous, encore des énigmes. Voyez ces grands corps de lumière, qui, suspendus sur nos têtes, nagent dans l'immensité où notre raison se perd. Quelles en sont la nature, la situation, la distance? Quelles en sont les propriétés? Quel en est le mouvement? Les siècles modernes ont découvert quelqu'un de ces secrets. Mais que nous ont-ils appris, en comparaison de ce que nous ignorons encore?

La raison peut-elle expliquer comment l'orbe

lumineux du soleil remplit un cercle dont le diamètre contient environ onze millions de lieues, avec une constante inondation de rayons qui se succèdent, depuis des milliers d'années, sans que le corps du soleil en éprouve aucune diminution, et sans que les corps sur lesquels ils tombent et qui les absorbent continuellement, en éprouvent aucune augmentation? La raison expliquera-t-elle pourquoi ces rayons, d'une vélocité plus grande que celle du boulet de canon, frappent les parties les plus délicates du corps humain, sans qu'elles en reçoivent le moindre dommage; ou par quels moyens cette percussion seule peut apporter à une ame immatérielle les formes des objets éloignés?

Descendons sur la terre: dites-nous qui tient les vents aux lieux où ils sont enfermés? qui règle le cours des foudres et des tempêtes? quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité de la mer? Expliquez-nous les effets étonnans des plantes, des métaux, des élémens; démêlez l'art infini qui entre dans la formation des insectes; rendez raison de l'instinct si varié des animaux; tournez-vous de tous côtés: la nature ne vous présente que des phénomènes énigmatiques.

Livré à l'impuissance de ses recherches, l'homme n'aperçoit que quelques effets, sans deviner un principe. Prenons pour exemple ce qui nous est le plus familier, le sommeil. Rien ne nous paraît plus simple: mais qui nous dira ce que c'est que dormir? Proposez-vous ce problême: *Trouver un état qui*

*soit celui de l'homme pendant le tiers de sa vie ; qui en soit la réparation indispensable ; et qui ne puisse l'être qu'en le réduisant à une espèce d'anéantissement moral, tel qu'il n'ait pas même la conscience raisonnée de son existence et de ses pensées, ni la perception des objets extérieurs ; en un mot, qui ressemble à la mort au point de n'en différer que par le mouvement vital.* Pourquoi cet anéantissement passager est-il rigoureusement nécessaire au philosophe comme au quadrupède ? Quel est donc le rapport essentiel entre le renouvellement de nos forces et cette inertie absolue, invincible et périodique, qui suspend la pensée dans l'être raisonnable, comme l'action dans l'animal ? Qui nous dira comment l'homme qui ne vit que peu d'instans, ne peut veiller durant ce peu d'instans, et soutenir sans interruption le mouvement de son être ? Quoi ! il faut qu'il le perde chaque jour pour le garder ! Il faut qu'il s'en prive tous les soirs pour le retrouver au matin !....

Il n'est pas jusqu'aux sciences exactes qui n'aient des mystères.

La géométrie démontre la divisibilité de la matière à l'infini ; et cependant quel moyen de comprendre que le plus petit grain de blé soit divisible à l'infini, et qu'on ne puisse jamais arriver à une partie si petite que non seulement elle n'en enferme plusieurs autres, mais qu'elle n'en enferme une quantité infinie ; que le plus petit grain de sable renferme en soi autant de parties, quoiqu'à pro-

portion plus petites, que le monde entier, et qu'il n'y ait aucune partie de ce grain qui ne contienne encore autant de parties proportionnelles que tout le monde !

On démontre aussi dans cette science qu'il est impossible qu'un nombre quarré soit double d'un autre nombre quarré, et que cependant il est très-possible qu'un quarré d'étendue soit double d'un autre quarré d'étendue.

On y prouve, par la diminution infinie de l'étendue qui naît de sa divisibilité, des problêmes qui semblent impossibles dans les termes : *trouver un espace infini égal à un espace fini, ou qui ne soit que la moitié, le tiers, etc., d'un espace fini* (1).

On y prouve enfin mathématiquement qu'une ligne courbe peut approcher continuellement à

(1) « On peut résoudre ces problèmes en diverses manières, dit Arnaud : en voici une assez grossière mais très-facile. Si l'on prend la moitié d'un quarré, et la moitié de cette moitié, et ainsi à l'infini, et que l'on joigne toutes ces moitiés par leurs plus longues lignes, on en fera un espace d'une figure irregulière et qui diminuera toujours à l'infini par un des bouts, mais qui sera égale à tout le quarré. Car la moitié plus la moitié de la moitié de la seconde moitié, et ainsi à l'infini font le tout. Le tiers et le tiers du tiers, et le tiers du second tiers, et ainsi à l'infini, font la moitié. Les quarts pris de la même sorte font le tiers. Joignant ces tiers et ces quarts on en fera une figure qui contiendra la moitié ou le tiers de l'aire du total, et qui sera infinie d'un côté en longueur, en diminuant continuellement en largeur.

L'utilité qu'on peut retirer de ces spéculations n'est pas seulement d'acquérir ces connaissances qui sont d'elles-mêmes assez stériles ; mais c'est d'apprendre à connaître les bornes de notre esprit, et à lui faire avouer, malgré qu'il en ait, qu'il y a des choses qui sont, quoiqu'il ne soit pas capable de les comprendre. »

l'infini d'une ligne droite, sans pouvoir jamais la rencontrer ; de manière que l'espace compris entre la branche de l'hyperbole et son asymptote infiniment prolongées, est infini en longueur, fini en largeur, et infiniment décroissant dans son cours infini : ainsi voilà un espace non seulement divisible à l'infini, mais actuellement divisé sans avoir épuisé toute sa divisibilité, qui demeure inépuisable comme son étendue. Peut-on placer ces vérités au rang des choses compréhensibles ?

« Humilions-nous donc, dit un grand géomètre :
» reconnaissons qu'il n'appartient pas à une créa-
» ture, quelque excellente qu'elle puisse être, de
» vouloir concilier des vérités dont le créateur a
» voulu cacher la compatibilité. Ces dispositions
» nous rendront plus soumis aux mystères, et nous
» accoutumeront à respecter des vérités qui sont,
» par leur nature, impénétrables à notre esprit,
» alors qu'il est borné au point de ne pouvoir pas
» même concilier des démonstrations mathémati-
» ques. » (*Malezieu.*)

Ce que Dieu a mis sous notre main et à notre usage dans la nature est incompréhensible, et néanmoins nous le croyons en admirant les secrets de la science divine : pourquoi refuserions-nous d'adorer les secrets de Dieu dans la Religion ?

La révélation des mystères est un fait. Si ce fait dont nous mettrons les preuves sous les yeux du lecteur, après l'examen le plus sévère et le plus approfondi lui est démontré ; et si, d'autre part,

cette révélation contient des mystères impénétrables, la raison n'a d'autre parti à prendre, entre ces deux extrêmes, que de faire le sacrifice de sa curiosité, en adorant l'intelligence infinie de Dieu, qui nécessairement connaît des vérités supérieures à l'intelligence bornée de l'homme, des vérités *surnaturelles*, dont certes il n'est pas étonnant que nous n'apercevions pas la liaison avec nos idées *naturelles*.

Voyons, d'ailleurs, par un rapide examen, si les systèmes de ceux qui combattent les mystères du Christianisme avec tant de confiance, ne renferment pas aussi des mystères. Quel est celui d'entre eux qui pourra se vanter de n'offrir que des principes clairs et faciles à comprendre?

Sera-ce le Pyrrhonien qui anéantit tout, et le témoignage des sens, et l'autorité de la raison, et la certitude de sa propre existence?

Sera-ce l'Athée? Mais il nous propose une matière éternelle, être nécessaire dont on conçoit la non-nécessité, être nécessaire qui n'a que des qualités contingentes, être pour lequel la suprême perfection, celle d'exister par soi, est une source d'imperfections; il nous propose des êtres intelligens produits par une cause aveugle, des lois et des effets d'une merveilleuse harmonie produits par une aveugle fatalité. Et d'ailleurs, en admettant un être nécessaire qui existe de toute éternité, n'admet-il pas un mystère? Sans doute la raison nous force à en admettre un, autrement jamais rien n'eût pu

exister; mais la raison comprend-elle que cet être nécessaire puisse être cause de sa propre existence?

Sera-ce le Matérialiste, qui accorde à une même substance des attributs incompatibles, contradictoires, l'étendue évidemment divisible et la pensée évidemment simple; et qui veut que le *moi*, essentiellement *un*, soit une substance *composée* ?

Sera-ce le Déiste, qui se crée un Dieu sans providence? Mais, outre qu'en admettant un Dieu, être nécessaire, il admet une vérité incompréhensible, qu'est-ce qu'un Dieu qui ne daigne pas gouverner ce qu'il a daigné produire, et ce qu'il n'a pas pu produire sans un but convenable à son infinie sagesse? Qu'est-ce qu'un Dieu qui voit du même œil le bien et le mal, un Dieu sans justice et sans sainteté?

Sera-ce l'Indifférent, qui veut que toutes les religions soient bonnes, et qu'on doive suivre celle dans laquelle on est né? Mais nous expliquera-t-il comment l'Être infiniment parfait, essentiellement vrai, reçoit avec une égale complaisance les hommages de l'erreur, et les hommages de la vérité? Or toutes les religions ne peuvent être vraies, puisqu'elles ont des dogmes contradictoires, et que le *oui* et le *non* ne sauraient être vrais en même temps. S'il y en a de fausses, comment la naissance peut-elle imposer l'obligation de les suivre?... Autant de pays autant d'obligations opposées; les devoirs de l'homme varieraient donc avec les degrés de latitude.

Étrange inconséquence des incrédules ! Ils rejettent les mystères de la religion chrétienne, parce qu'ils ne les comprennent point ; ils refusent même d'examiner les motifs de crédibilité qui en garantissent la certitude ; et ils se jettent dans des difficultés bien plus grandes. « Les absurdités où ils tombent, en niant la religion, dit Bossuet, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne, et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. »

Ainsi tout est plein de mystères pour l'homme : sa raison en trouve dans la nature, dans les mathématiques, dans l'incrédulité même. Quel droit a-t-elle donc de rejeter les dogmes du Christianisme sous le prétexte de leur obscurité ? Il n'y a pas une logique pour les sciences, et une logique pour la religion. Quand il s'agit des phénomènes de la nature, on ne dit pas : *Cela ne peut se comprendre ; donc cela n'est pas* ; mais on dit : *Cela ne peut se comprendre, et pourtant cela est.* Il faut suivre, à l'égard de la plus haute de toutes les sciences, à l'égard de la religion, la même méthode, ou se résoudre à une choquante contradiction ; il faut dire : *Qu'importe l'obscurité des dogmes révélés, si la vérité de la révélation est claire ?* C'est ce dont était convaincu le célèbre naturaliste Ch. Bonnet, lorsqu'il rendait ce bel hommage au Christianisme : « Je vais à la source de toute vérité dogmatique ; » j'étudie ce livre admirable qui fortifie et accroît

» mes espérances; je compare le texte au texte, le » dogme au dogme, chaque écrivain à lui-même, » tous les écrivains entre eux : après cet examen » réfléchi, sérieux, impartial, long-temps conti» nué, souvent repris, je vois les oppositions dis» paraître, les ombres s'affaiblir, la lumière jaillir » du sein de l'obscurité, la foi s'unir à la raison et » ne renfermer plus avec elle que la même unité.» (*Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*, p. 223, 224.)

§. III. MORALE DU CHRISTIANISME.

Jésus-Christ venant instruire et réformer les hommes, les appelle tous à son école, et leur donne des leçons claires et adaptées à toutes les classes et à tous les états. Quelle sublime simplicité! *Aimer Dieu plus que soi-même ; aimer le prochain comme soi-même* : voilà l'abrégé, la substance et la plénitude de sa doctrine morale. C'est dans la charité que consiste toute la loi, parce que l'effet de cette vertu est l'accomplissement de tous les devoirs de l'homme.

La vie de notre cœur c'est l'amour; mais aucun bien créé ne répond à nos desirs qui sont immenses et insatiables. L'expérience, si souvent répétée, du défaut de proportion entre les créatures et notre besoin d'aimer, montre combien le premier commandement est en harmonie avec le cœur humain, puisque Dieu seul peut remplir l'avidité qui

le tourmente, et nourrir l'activité qui le dévore. Si l'amour de Dieu unit l'homme à son centre, l'amour du prochain l'unit à tous ses semblables : il fait de tous les membres de la famille *un cœur et une âme*, et de toutes les familles une grande famille, ayant pour père celui dont la Providence embrasse depuis l'insecte jusqu'au plus haut degré de la création ( 1 ) ; car Jésus nous ordonne d'aimer comme nous-mêmes tous les hommes sans distinction, sous quelque climat qu'ils aient reçu le jour, et quelque division que semblent devoir élever entre eux et nous l'antipathie nationale, les opinions politiques ou religieuses.

Et remarquez un caractère particulier à la loi évangélique : elle se concilie avec tous les gouvernemens. Elle assujétit ses disciples à l'autorité qu'ils trouvent établie, et distingue expressément *ce qui appartient à César* de *ce qui appartient à Dieu*. Elle commande au Souverain de gouverner avec sagesse et bonté : elle lui dit que, loin que les peuples soient faits pour lui, il est lui-même fait pour les peuples ; mais elle ne règle pas la forme des pouvoirs, dont elle maintient l'équilibre en interdisant les usurpations et les abus.

( 1 ) C'est en faisant voir aux hommes un frère dans chacun de leurs semblables que Jésus-Christ, sans disserter vainement comme les philosophes, a fait sentir le droit naturel relativement à l'esclavage. La philosophie, avec ses belles maximes, n'a rien opéré. L'Evangile, en apprenant aux hommes que Dieu est le père de tous, a changé les idées et les mœurs des maîtres du monde.

Elle se place au milieu de la société pour en rapprocher et en lier toutes les parties : tout ce que divisent les passions et les vices, tout ce que séparent les préjugés et les institutions humaines, la loi évangélique l'embrasse et l'unit de la manière la plus intime. Jésus veut que tous les membres de la grande famille s'aiment les uns les autres *comme il les a aimés lui-même* : or, *il n'y a pas de plus grand amour*, dit-il, *que celui qui donne la vie pour ses frères* ( Joan. XV. 13. ). Un tel amour renferme nécessairement cette bienveillante disposition qui s'exerce à chaque instant par des actes de patience, de bonté, de complaisance, d'indulgence, de commisération, de conseil, par toute espèce de services, et qui, en toute occasion, fait *qu'on traite les autres comme on veut en être traité soi-même* ( Matth. VII. 12. )

Pour encourager la classe la plus nombreuse et la moins avantagée des biens de la fortune à entrer en participation dans l'exercice de cette charité, Jésus déclare que la pauvre veuve qui donne son obole donne plus que le riche qui répand dans le sein de l'indigence son abondant superflu; et que même *un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense.* Et pour nous exciter tous par le motif le plus puissant à secourir nos semblables, il s'identifie lui-même avec tous ceux qui peuvent avoir besoin de notre assistance. Où trouver dans les écrits des Sages de l'antiquité une exhortation plus pathétique, plus pressante que

ces paroles du *Fils de Dieu* jugeant tous les hommes, et disant aux élus : *Venez les bien-aimés de mon Père ; venez posséder le royaume qui vous est préparé : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été prisonnier, et vous m'avez visité. Mais*, s'écrieront-ils, *quand avons-nous fait toutes ces choses pour vous ?* Le Juge leur répondra : *En vérité je vous dis que toutes les fois que vous avez fait ces choses pour le moindre de ceux-ci, qui sont mes frères, vous les avez faites pour moi-même.* ( Matth. XXV. 34. )

Dans la vue de cimenter étroitement l'union fraternelle, base de sa législation, Jésus-Christ l'a étendue jusqu'à nos ennemis déclarés : nous devons *bénir ceux qui nous maudissent, faire du bien à ceux qui nous détestent, prier pour ceux qui nous maltraitent ou qui nous persécutent.* Jadis chez les nations les plus sages le desir de se venger était considéré comme la marque d'un cœur noble ; et la vengeance elle-même, quand on pouvait la satisfaire, comme un heureux privilége de l'homme puissant. Mais combien n'est-il pas plus magnanime et plus salutaire de pardonner ! plus magnanime, parce que l'accomplissement de ce précepte suppose les sentimens les plus généreux ; plus salutaire, parce que c'est le seul moyen de tarir la source de ces haines, souvent atroces, qui se perpétuent de race en race, et plongent les familles dans le deuil et la désolation.

A un précepte d'une si haute importance, il fallait une sanction efficace. Aussi, toute offrande, toute prière sera rejetée, si la réconciliation la plus sincère avec un ennemi ne l'a précédée ; il ne sera rien pardonné à ceux qui n'auront pas voulu pardonner, et *on usera envers eux de la mesure dont ils auront usé envers les autres.*

Il n'est qas ordonné toutefois d'avoir pour ses ennemis, ni pour les hommes en général, les sentimens tendres et affectueux que nous avons pour un bienfaiteur ou pour un ami : il suffit de faire du bien, lorsque l'occasion s'en présente, à ceux qui nous veulent ou qui nous ont fait du mal, de prier pour eux, de nous abstenir de toute vengeance ou de tout mauvais procédé à leur égard, ou de tout desir analogue ; car l'Evangile n'exige rien d'impossible.

Les lois émanées des divers gouvernemens ont condamné le crime : elles n'ont pas su le prévenir; elles n'ont, d'ailleurs, ni recommandé ni récompensé la vertu. Et que de crimes échappent à la justice humaine! Combien d'autres n'est-elle pas contrainte de tolérer! Nulle répression des vices qui minent sourdement la societé, qui en troublent l'harmonie, tels que l'orgueil, l'avarice, l'égoïsme, la dureté du cœur, l'ingratitude, le libertinage..... Au Christianisme était réservée cette partie sublime de législation constitutive des bonnes mœurs, qui sont le plus solide fondement des empires, et la plus sûre garantie du bonheur de la

société ; car *il y a de mauvais exemples*, dit Montesquieu, *qui sont pires que des crimes ; et plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois.*

Les deux principales sources de la dépravation des mœurs sont l'ambition, fille de l'orgueil, et l'avarice, fille de la cupidité.

De quels crimes l'ambition n'est-elle pas venue souiller la terre ! Brigues, partis, inimitiés, querelles violentes, vengeances cruelles, guerres sanglantes, renversement des familles, bouleversement des états : voilà ses œuvres. Et tout en accablant de maux l'humanité, elle a pu lui faire admirer ses fureurs : elle s'est fait adorer par ses victimes. Le seul vrai moyen de réprimer cette passion, nous le devons à Jésus-Christ : c'est l'humilité, vertu inconnue jusqu'à lui, et dont il a enrichi le monde ; l'humilité qui empêche l'ambition de naître en l'étouffant dans son germe. Cette vertu a, d'ailleurs, l'avantage de rapprocher les rangs de la société, et de remplir les intervalles désespérants qui en sont inséparables. Elle seule peut engager à des sacrifices pénibles pour lesquels la modestie ne suffirait pas : par elle la charité embrasse et ennoblit les fonctions les plus abjectes, nécessaires au soulagement de l'humanité souffrante.

Mais, en commandant l'humilité, l'Evangile n'interdit pas à l'homme l'estime publique, puisqu'il lui impose l'obligation d'édifier son prochain : seulement l'humilité l'empêche de s'en applaudir ;

elle lui fait reconnaître et bénir la main divine d'où découlent tous les biens, et à laquelle il faut les rapporter comme à leur source. Elle est la *perfection* et non l'*excès* de la modestie : celle-ci est opposée à l'orgueil, l'autre combat l'orgueil et même l'amour-propre. L'homme est modeste, parce qu'il reconnaît la justice de ne pas troubler la société par ses prétentions, et l'utilité pour lui-même de ne pas heurter celles d'autrui; le chrétien est humble, parce qu'il croit que tout ce qu'il possède de biens, Dieu le lui donne; et ce sentiment profond exclut tous les retours de l'amour-propre, sans nuire ni à la vérité, ni à la magnanimité. L'humilité, en effet, n'exige pas que le savant se croie un ignorant, ou le brave, un lâche: elle les oblige seulement à faire hommage, l'un de sa science, l'autre de sa bravoure, à celui duquel ils ont tout reçu. D'autre part, l'humilité, loin d'abattre le cœur, lui fait mettre toute sa confiance en Dieu, et lui inspire le courage de tout vaincre, en son nom, quand il s'agit de l'accomplissement d'un devoir. Et tandisque l'orgueil, pour s'élever, est forcé de ramper, de se nourrir d'affronts, tandis que, pour cacher sa bassesse, il est forcé de se déguiser, n'osant paraître ce qu'il est, l'humilité, en abaissant le cœur devant Dieu, l'élève d'autant au-dessus des choses humaines. Voyez les héros du Christianisme : avec l'humilité la plus profonde, de quelle sorte de courage ont-ils manqué?

L'avarice et la cupidité ne sont pas moins hau-

tement condamnées par la morale chrétienne que l'orgueil et l'ambition. *Si l'homme riche veut dormir paisiblement sur ses trésors entassés: « Insensé, lui est-il dit, cette nuit Dieu te demandera ton ame; et ce que tu as amassé, qui l'aura ?»... Le riche impitoyable demande, au sein des flammes vengeresses, une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue; il implore l'intercession du pauvre Lazare, heureux dans l'autre vie comme il avait été délaissé sur la terre, et une goutte d'eau lui est refusée..... Ce que l'on donne aux indigens, on le prête à Dieu, qui promet de rendre surabondamment et sans mesure..... Plus heureux est celui qui donne que celui qui reçoit..... Autant d'aumônes autant d'amis qui, après la mort, introduisent dans les tabernacles éternels..... Malheur à ceux qui se font une idole de leur fortune!.... Peu de riches sauvent leur ame.*

Et pour mieux remédier à l'avarice et à la cupidité, Jésus-Christ défend toute affection déréglée aux biens même dont la possession est la plus légitime, en sorte qu'on en use avec sobriété, et qu'on les perde sans murmurer contre la Providence.

Ainsi, la loi chrétienne non seulement réprime les deux passions qui contribuent le plus à la dépravation des mœurs publiques, mais va au-devant du mal en se plaçant à l'entrée du cœur humain comme une garde qui en repousse l'approche. Elle prévient les désordres de l'orgueil et de l'ambition par l'humilité; elle prévient ceux de l'avarice et de

refuser ce qui est permis pour qu'il ne tombe pas dans ce qui est défendu : préservatif puissant dont les Stoïciens, ces fameux moralistes de l'antiquité, avaient senti l'importance, puisqu'ils enseignaient qu'en domptant la chair on arrête l'essor des passions. Mais elle condamne en même temps comme désordonné ce qui peut altérer notablement la santé du corps ; car son esprit est la modération ennemie de tout excès, et qui veut *la sobriété même dans la sagesse.* Aussi, dans les asiles sacrés où sont pratiquées avec le plus de zèle les rigueurs de la pénitence, rien d'outré n'est souffert ; et il s'y forme plus de vieillards qu'au milieu des fêtes dévorantes du monde. ( 1 )

Loin donc qu'une société de vrais chrétiens ne pût subsister, comme l'ont avancé Bayle et Jean-Jacques, ce serait la société la plus parfaite. Le Christianisme fait un devoir de toutes les vertus civiles et politiques, et ne condamne autre chose, dans les diverses conditions, que les vices qui les déshonorent ; et par la doctrine du renoncement

( 1 ) Voyez, dans le numéro 20 des *Annales de philosophie chrétienne*, p. 82, l'abstinence des viandes reconnue très-salutaire à la santé par les docteurs Broussais, Rostan, Tourtelle, et par les auteurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, qui, après avoir constaté l'utilité du jeûne, concluent en ces termes : « Les hommes reçoivent des pratiques du carême la santé, l'allégement, surtout parmi les régions ardentes ; ces pratiques adoucissent d'ailleurs le moral, ramènent l'esprit vers des sentimens d'humanité, de modestie, et contribuent à la civilisation, à la pureté des mœurs. » (*Dict. des sciences médic.*, art. *Abstinence et Jeûne.*)

à soi-même, si contraire aux passions, il fait que l'homme, s'oubliant lui-même, ne se sent, pour ainsi dire, qu'en autrui, et qu'il est toujours prêt à sacrifier l'intérêt personnel à l'intérêt de tous : disposition magnanime qui assure le bonheur commun. De véritables chrétiens « seraient, dit Montesquieu, des citoyens infiniment éclairés sur » leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle » pour les remplir : ils sentiraient très-bien les » droits de la défense naturelle ; plus ils croiraient » devoir à la religion, plus ils croiraient devoir à » la patrie. Les principes du Christianisme, bien » gravés dans le cœur, sont infiniment plus forts » que ces faux honneurs des monarchies, et ces » vertus humaines des républiques, et cette crainte » servile des états despotiques ». (*Esprit des lois*, liv. 111, Ch. VI.)

Le plan de la législation évangélique est, d'ailleurs, soutenu de tous les motifs qui peuvent nous aider à le remplir entièrement : motifs plus puissants que toutes les considérations humaines, que tous les raisonnemens des philosophes, que toutes les maximes des moralistes.

Un Dieu présent à chacun de nous, témoin redoutable de nos moindres pensées, de nos moindres actions ;

Un Dieu qui veille avec des regards de complaisance sur le juste ; qui permet pour son bonheur les maux qu'il éprouve ; qui fait de toutes les créatures les instrumens et les ministres de sa pater-

nelle providence sur les hommes;

Un Dieu qui, à la face du genre humain assemblé, scrutera, jugera nos secrets les plus intimes, et *rendra à chacun selon ses œuvres*;

Un Dieu qui récompensera d'une gloire infinie, d'un bonheur éternel, l'ame et le corps de celui qui aura vécu selon sa loi; et qui, dans la même proportion, réservant des peines éternelles au violateur de sa volonté souveraine, offre à l'homme, toujours prêt à l'enfreindre, le contrepoids le plus propre à le retenir dans le bien;

Un Dieu qui, étant passé lui-même par toutes les situations où nous pouvons nous trouver, nous encourage à la vertu par des exemples si touchans que nous ne saurions prêter aucune excuse légitime à nos infidélités; et qui cependant relève jusqu'au dernier terme de cette vie la confiance du coupable, en ouvrant au repentir le sein immense de sa miséricorde.

Telle est la morale chrétienne, admirable à tous égards, mais qui a provoqué néanmoins les accusations des incrédules. Outre certains reproches que nous avons déjà touchés, ils ont dit que les conseils évangéliques sont impossibles; que les préceptes sont impraticables; qu'en approuvant la pauvreté volontaire, le célibat, l'intolérance, elle est nuisible à l'humanité.

Sans doute, les conseils sont plus difficiles que les préceptes; mais aussi ce ne sont que des *conseils*; et la preuve qu'ils ne sont pas impossibles,

c'est que l'histoire atteste qu'ils ont été pratiqués. La mortification, la chasteté, le désintéressement des premiers chrétiens, aussi bien que leur douceur, leur charité, leur patience, ne causaient-ils pas de l'admiration aux payens? Et dans les siècles suivans les vertus pratiquées par les solitaires n'adoucirent-elles pas la férocité des barbares? Et les missionnaires qui convertirent les peuples du nord, auraient-ils attiré tant de prosélytes, s'ils n'avaient pas observé les conseils de l'Evangile?

Il est vrai que l'observation des préceptes demande de la vigilance et des combats. Mais il n'est pas de vertu sans force, a dit justement Rousseau; mais chez tous les peuples, sous tous les climats, et même au sein de la corruption la plus profonde, le Christianisme a toujours eu des disciples fidèles dans tous les rangs et dans toutes les conditions, jusqu'à nos jours. En face de tels faits, comment peut-on avancer que les préceptes sont impraticables?

En louant la pauvreté, qui a été souvent nécessaire pour exercer avec fruit les fonctions apostoliques, Jésus-Christ n'a pas approuvé l'oisive mendicité; et l'Eglise, en donnant son approbation aux moines qui ont embrassé la pauvreté volontaire, ne les a pas dispensés de s'occuper, soit au travail manuel pour leur subsistance et pour celle des pauvres, soit au travail de la prédication et du gouvernement des ames. Si les hommes y ont trouvé matière d'abus, qu'est-ce que cela prouve?.... De

quoi les hommes n'ont-ils pas abusé? ( 1 )

Les détracteurs du célibat ont parlé sous l'influence de la prévention, lorsqu'ils ont dit qu'il nuit à l'accroissement de la population. M. Malthus, dans son profond ouvrage *sur le principe de la population*, a prouvé clairement que « non seu-» lement tout homme n'est pas né pour se marier, » mais que dans tout état bien ordonné il faut qu'il » y ait une loi, un principe, une force quelcon-» que qui s'oppose à la multiplication des maria-» ges ». Il observe que l'accroissement des moyens de subsistance, dans la supposition la plus favorable, étant inférieur à celui de la population dans

( 1 ) On a beaucoup déclamé contre les couvens ; mais il n'en est pas moins vrai : 1°. que les hommes fatigués du tumulte de la société, rebutés par les vices de leurs semblables, dégoûtés des objets qui excitent les passions, ont le droit d'aller chercher dans la solitude la paix, le repos, l'innocence, la liberté, le calme de la conscience, pourvu qu'ils restent toujours disposés à servir le monde dans la nécessité. Or, aux époques de calamité, de dévastation ou de contagion, lorsque la religion s'est trouvée en danger, que les peuples ont manqué de secours, on a toujours vu les solitaires quitter leur retraite, mourir pour aider leurs frères, exercer la charité d'une manière héroïque. -- 2°. Que, sans parler ici des immenses services rendus à la société par l'état religieux, sous le rapport de la civilisation, de l'agriculture, des sciences et de l'éducation de la jeunesse, ( *l'auteur en parle plus loin* ), il lui rend un service sans prix en amortissant des volontés qui pourraient lui être funestes, et en la déchargeant du soin de surveiller, d'employer et même de payer les membres des diverses communautés. Jamais il n'y eut d'idée plus heureuse que celle de réunir des citoyens pacifiques qui travaillent, prient, étudient, écrivent, font l'aumône, cultivent la terre, et ne demandent rien à l'autorité. Quel bienfait que d'enchaîner les passions et de neutraliser les vices ! Si Robespierre, au lieu d'être avocat, eût été capucin, on eût dit peut-être de lui en le voyant passer : *Bon Dieu ! à quoi sert cet homme ?* Nous savons, nous, à quoi il aurait servi.

l'énorme proportion respective des deux progressions, l'une arithmétique et l'autre géométrique, il s'ensuit que l'Etat, en vertu de cette disproportion, est tenu dans un danger continuel, si la population est abandonnée à elle-même ; ce qui nécessite la force réprimante dont il vient de parler. Or le nombre des mariages ne peut être restreint dans l'Etat qu'en trois manières: par le vice, par la violence, ou par la morale. Les deux premiers moyens étant inadmissibles, il ne reste que le troisième; et dans le nombre des *restreintes morales*, le célibat religieux et ecclésiastique n'est-il pas la meilleure que les choses humaines puissent comporter, puisqu'elle est appuyée sur des motifs si sublimes, sur des moyens si efficaces, sur des menaces si terribles qu'on ne saurait imaginer rien d'égal ou d'approchant? D'autre part, la source intarissable de la population, non d'une population précaire, misérable et même dangereuse pour l'Etat, mais d'une population saine, opulente et disponible, c'est la continence dans le célibat, et la chasteté dans le mariage. Or qui ne sait que le prêtre célibataire exerce sur ce point une puissante et constante influence? Le célibat ecclésiastique est donc doublement utile à la population, et comme *restreinte morale*, et comme principe fécondateur sans interruption ni limites.

Quant à l'intolérance, on n'a qu'à lire l'Evangile pour se convaincre que loin de la commander ou même seulement de l'approuver, le Christianisme la

condamne et la défend. Sans doute, le Christianisme faisant profession d'enseigner qu'il possède seul la vérité, exclut nécessairement toutes les doctrines qui lui sont opposées : sous ce rapport, il ne saurait s'allier avec aucune autre religion ; et en cela il ne peut pas plus être accusé d'intolérance, que le savant qui, bien convaincu de la vérité de son système sur notre monde planétaire, exclut et repousse toutes les hypothèses contraires. Mais non seulement il permet, il ordonne même de tolérer les personnes qui, à ses yeux, sont dans l'erreur. Voyez Jésus-Christ allant à Jérusalem ( *Luc. Ch. IX.* ); il envoie devant lui quelques personnes pour annoncer sa venue et lui préparer un logement dans une ville de Samarie. Les habitans refusent de le recevoir ; cet affront lui est fait pour cause de religion : les Samaritains, juifs schismatiques, voulaient qu'on n'adorât Dieu que sur le mont Garizim ; cette injure était donc, de leur part, un acte d'intolérance. Deux apôtres croient faire un acte légitime en repoussant l'intolérance par l'intolérance. Jésus les en reprend et leur dit : *Vous ne savez pas à quel esprit vous êtes appelés : je ne suis pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver.* Il suit de là que Jésus-Christ a prohibé l'intolérance des personnes, même à l'égard des *dissidens intolérants.* Tout ce qui a pu, dans le cours des siècles, s'écarter de cette loi de douceur et de charité envers ceux qu'on croyait dans l'erreur, n'est donc pas venu du Christianisme, mais

des passions humaines. Et qu'on ne dise pas qu'il est à craindre que l'*intolérance des erreurs* ne conduise à l'*intolérance des personnes*. Comme on ne doit pas blâmer l'*amour des personnes* sous prétexte qu'il peut conduire à l'*amour des erreurs*, on ne doit pas non plus condamner l'*intolérance des erreurs* sous prétexte qu'elle peut conduire à l'*intolérance des personnes*. Une chose étant démontrée raisonnable et salutaire, il faut savoir la respecter malgré les abus que peuvent en faire les méchans.

Quand donc J.-C. annonce qu'il *est venu apporter non la paix mais le glaive, qu'il est venu allumer un feu sur la terre et que son desir est qu'il se répande au loin*, il ne veut pas que l'Evangile soit prêché l'épée à la main, ni qu'on use de violence contre ceux qui y sont contraires, ni que le feu de la discorde dévore les cités et les campagnes : autrement il n'aurait pas dit ailleurs : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Vous serez haïs, persécutés, mis à mort à cause de moi: par la patience vous possèderez vos ames en paix... Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre..... Ceux qui frapperont à coups d'épée périront par l'épée.* Il parle du glaive salutaire qui combat les passions, et qui abat tous les rejetons funestes de cette tige empoisonnée; il parle de ce feu divin qui consume les vices, nourrit les vertus, et enflamme les cœurs de charité pour tous les hommes.

Mais, dit on encore, Jésus-Christ réprouve ceux qui ne veulent pas écouter et suivre sa doctrine : il exige pour elle une préférence exclusive; il déclare que *celui qui n'est pas pour lui est contre lui, que pour être son disciple il faut haïr son père, sa mère, son épouse* etc., et même sa *propre vie* : toutes ces maximes, et, en général, le prosélytisme commandé par la Religion chrétienne, peut-on les accorder avec la tolérance?

Oui, sans doute. Réprouver les incrédules pour la vie à venir, ce n'est pas déclarer qu'il faut leur faire la guerre en ce monde.

Exiger une préférence exclusive pour la vérité, de la doctrine chrétienne, une fois connue, c'est seulement exiger que l'homme embrasse la vérité qui nécessairement est *une*, et qu'il rejette tout ce qui y est contraire; c'est exiger que l'homme obéisse à Dieu qui ne peut pas ne pas défendre l'erreur volontaire en ce qui tient aux hommages que nous lui devons. Or n'est-ce pas un crime damnable que de résister opiniâtrément à la volonté divine?

Annonçant sa doctrine comme émanée de Dieu, Jésus-Christ devait dire que *celui qui n'est pas pour lui, est contre lui* : car n'être pas pour une doctrine qu'on sait venir de Dieu, c'est ne pas se conformer sciemment à la volonté de Dieu, c'est y être contraire, c'est faire un acte de révolte.

Il devait dire aussi qu'il faut que l'homme sacrifie l'amour de *son père* et de *sa mère* et *sa propre vie*, plutôt que de désobéir à Dieu, en abjurant la

vérité de l'Evangile. Quoi de plus juste, en effet, que de préférer Dieu aux hommes et même à notre misérable vie de la terre? Supposons qu'un tyran absurde commandât, sous peine de mort, à un géomètre de renoncer, par serment, à croire et à enseigner que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits; ce géomètre ne se reprocherait-il pas, comme une impardonnable lâcheté, cette *abjuration*? Et cependant cette proposition de géométrie n'est d'aucune utilité morale, et l'attachement à cette vérité n'a aucun rapport direct avec la volonté divine.

Enfin, chercher à faire des prosélytes par des leçons et des exemples de toutes les vertus, par la sincérité et la force des preuves, par une patience invincible dans la persécution, et n'agir ainsi que par le seul motif d'éclairer les hommes, de les rendre meilleurs et plus heureux : voilà ce que le Christianisme commande et ce qu'il a exécuté. En cela qu'y a-t-il d'incompatible avec la tolérance?... Si les hommes ont mêlé leurs passions au vrai prosélytisme, la Religion n'en est pas responsable. (1)

### §. IV. CULTE DU CHRISTIANISME.

« Je n'approuve pas, dit Léibnitz, ceux qui, » sous prétexte d'adoration *en esprit et en vérité*, » rejettent du culte divin tout ce qui frappe les

(1) Voyez la conférence de Mgr. l'Evêque d'Hermopolis sur la tolérance, *Défense du Christianisme, tome* 3[e].

» sens et l'imagination, sans songer à la faiblesse
» humaine. Car si l'on considère avec attention la
» nature de notre esprit uni à notre corps, on re-
» connaîtra sans peine que, bien que nous ayons
» intérieurement les idées des choses étrangères
» aux sens, nous ne pouvons cependant pas y at-
» tacher notre réflexion ni nous y arrêter avec at-
» tention, sans l'entremise de quelques signes sensi-
» bles, tels que les mots, les caractères, les repré-
» sentations, les similitudes, les exemples, les cir-
» constances, les effets; et plus ces moyens sont
» significatifs, et représentent un grand nombre
» de propriétés de l'objet considéré, plus ils sont
» utiles, surtout s'ils offrent quelque chose de sail-
» lant et de remarquable. » ( *Tome* V. p. 263. )

C'est ce qui caractérise les rites chrétiens. Considérés dans leur ensemble, ils ont pour objet immédiat d'élever notre esprit à la hauteur des choses divines, de soutenir la piété toujours prête à déchoir, de ranimer la ferveur qui a besoin d'un aliment continuel pour ne pas s'éteindre; considérés en particulier, chacun d'eux nous rappelle des devoirs spéciaux, nous ramène à leur pratique, nous encourage à les remplir. Ainsi le culte du Christianisme par son rapport, par sa liaison intime avec les autres parties de ce grand tout, en complète la belle harmonie.

Un jour de chaque semaine est entièrement consacré à Dieu : ce jour est celui où il consomma l'ouvrage de la création, et celui où Jésus-Christ, en

ressuscitant, consomma l'ouvrage plus précieux encore de notre rédemption, et confirma notre foi. Le peuple trouve, dans le repos du dimanche, un délassement nécessaire, et y renouvelle ses forces pour continuer ses travaux. Mais c'est le moindre des biens qu'y puisent les membres de la société chrétienne.

Dans la dissipation où vivent la plupart des hommes, il importe qu'il y ait un jour spécialement destiné à tourner vers Dieu leurs pensées et leurs affections. Chaque dimanche, l'Eglise assemble les fidèles autour des autels : là, en quelque sorte plus près de la Divinité et plus immédiatement sous sa main, tout leur rappelle ses bienfaits et ses préceptes. L'enfant y reçoit les élémens de la doctrine religieuse, qui sont développés à l'âge mûr. La voix du pasteur, la pompe et la gravité des cérémonies, la sainteté des mystères, l'exemple commun : tout concourt à élever l'ame, à soutenir, à exciter la piété, à inspirer la pratique de tous les devoirs.

A ce *jour du Seigneur* l'Eglise ajoute des fêtes, époques sacrées qui nous rappellent les grandes vérités de la Religion ; qui remettent, pour ainsi dire, sous nos yeux, les faits principaux de la vie de Jésus-Christ ; qui, par ce spectacle, raniment dans nos cœurs la reconnaissance, l'amour, la soumission, toutes les vertus dont la vie du Sauveur du monde fut constamment la leçon et le modèle.

Les fêtes de la Vierge et des Saints tiennent au

dogme qui nous montre les Bienheureux, au séjour de la gloire, s'intéressant encore aux régions qu'ils habitèrent, qu'ils arrosèrent de leur sang, qu'ils convertirent par leurs prédications, qu'ils instruisirent et édifièrent par les plus touchans exemples. Oh! qu'il est consolant pour le fidèle de penser que ses frères dans la foi, morts en état de grâce, depuis les premiers jours de l'Evangile, veillent sur ses actions, secondent ses efforts, unissent leurs prières aux siennes, et, du sein de leur inaltérable félicité, lui tendent les bras pour l'attirer à eux! Quel encouragement plus puissant à la vertu, que la contemplation de ces grands modèles, qui sont parvenus au terme où nous aspirons, à travers les mêmes obstacles, moyennant les mêmes secours! Leurs solennités les ramènent, en quelque sorte, parmi nous; leurs exemples revivent pour notre édification; leurs images exposées dans nos temples, sont pour les ignorans des livres où ils viennent s'instruire des belles actions de leur vie; leurs reliques présentées à la vénération publique, sont comme les monumens des faits qui excitent notre admiration; et c'est ainsi que l'invocation des Saints nous porte à les imiter et à mériter leur couronne. ( 1 )

( 1 ) On a demandé : *Comment les Saints peuvent-ils entendre nos prières?*.... Mais d'abord ni la privation d'organes, ni l'éloignement ne sont un obstacle, puisque d'un côté cette privation est une facilité de plus, les organes appesantissant et entravant les facultés de l'ame, et que de l'autre les *esprits* peuvent agir à toute distance, comme nous

Les principaux rites qu'emploie le Christianisme pour la sanctification de ses disciples sont les Sacremens institués par Jésus-Christ pour être à la fois et les signes et les instrumens de sa grâce. La cérémonie opère ce qu'elle signifie ; l'action extérieure rappelle à l'esprit ou la grâce qu'elle produit ou les dispositions qu'elle exige. Les Sacremens sont, d'ailleurs, pour la société des fidèles, un moyen et une marque d'unité: ils sont le lien commun et visible de tous les enfans de l'Eglise, lien par lequel ils sont unis, dans une même foi, entre eux et avec leur divin chef Jésus-Christ.

l'avons déjà dit avec le célèbre Euler, (*p.* 110 *précédente*). En second lieu, Dieu ne peut-il pas communiquer aux Saints la connaissance de nos prières? Lui refuser ce pouvoir serait à la fois un blasphème et une extravagance.

Il peut être utile d'ajouter ici : 1°. qu'en invoquant les Saints l'Eglise ne reconnaît qu'un Médiateur, l'Homme-Dieu, par lequel seul les prières peuvent être agréables au Très-Haut, soit qu'elles lui soient présentées directement, soit que, pour les lui rendre plus acceptables, on emprunte le ministère de ses élus : elle laisse tellement les Saints à leur place, qu'elle regarderait comme impie et blasphématoire d'adresser à l'Homme-Dieu ce qu'elle dit aux Saints, ou d'adresser aux Saints ce qu'elle dit à l'Homme-Dieu. — 2°. Qu'elle n'attribue aux images aucune vertu, si ce n'est celle d'exciter le souvenir des originaux, et que, lorsqu'un Chrétien rend honneur à celle d'un Apôtre ou d'un Martyr, son intention n'est pas tant d'honorer l'image, que d'*honorer l'Apôtre ou le Martyr en présence de l'image*. — 3°. Qu'on doit entendre de la même sorte le culte des reliques : c'est Dieu que l'Eglise bénit d'avoir fait des corps des Saints les glorieuses victimes du martyre ou de la pénitence ; c'est Dieu qu'elle implore par leurs vénérables restes qui furent *les membres de Jésus-Christ* (I. Cor. VI.); c'est donc de Dieu, comme de sa source, que provient le culte des reliques, et c'est à Dieu, comme à sa dernière fin, qu'il remonte et se termine.

Dans le Baptême on rend un hommage solennel au mystère de la Trinité adorable, au nom de laquelle il est administré ; on y professe hautement le dogme du péché originel, dont ce sacrement nous absout, et celui de l'Incarnation et de la Rédemption, dont il nous applique les mérites : par là il est dans l'Eglise un garant perpétuel, subsistant depuis Jésus-Christ, des principaux dogmes de la foi.

En le recevant, l'homme devient pur comme l'innocence, enfant de Dieu et de l'Eglise, frère de l'Homme-Dieu; il acquiert un droit sans bornes à tous les biens que l'Eglise possède, et à tous ceux qu'elle promet ; et il ne peut perdre ce droit que par sa faute. Mais, en même temps, il contracte des obligations, et à l'autorité générale du devoir il ajoute la force particulière de l'engagement. Ainsi le souvenir de ses promesses, la vue de la récompense, la certitude des secours nécessaires : tout est pour lui un motif puissant de pratiquer le bien.

Le sacrement de la Confirmation est un monument de ce jour mémorable où l'Esprit-Saint descendit visiblement sur les Apôtres, où s'ouvrit leur mission, où commença la conversion de l'univers. Il rappelle aussi le dogme de la grâce qu'il répand, avec abondance, dans nos ames ; il est comme le complément du Baptême; il en renouvelle les engagemens dans un âge où nous sommes capables d'en sentir le prix, et en réitère les secours dans la

saison de la vie où ils sont le plus nécessaires. Si les effets admirables de ce sacrement ne frappent pas les yeux, comme au temps des apôtres, s'ils n'agissent plus que sur les cœurs, c'est que la descente visible du Saint-Esprit est un fait tellement authentique, qu'il n'est pas nécessaire de la réitérer : les nations amenées à la foi sont des témoins suffisans de la présence et de la force de l'Esprit-Saint dans la Confirmation, sans qu'il faille y ajouter d'autres preuves.

Tous les peuples, toutes les religions ont eu des sacrifices plus ou moins multipliés ; la Religion chrétienne n'en a qu'un : il a commencé sur le Calvaire, et depuis il se continue dans toutes les parties de l'univers. Le sacrifice de l'autel est en effet le même que celui de la croix : c'est le même Pontife qui l'offre, c'est la même victime qui est immolée, c'est le même Dieu qui le reçoit. Sur l'autel comme sur le Calvaire, ce grand sacrifice réunit tous les caractères annoncés et figurés par les sacrifices de l'ancienne loi, et les cérémonies qui l'accompagnent retracent les différentes circonstances de la Passion. Tous les jours il place le chrétien au pied de la croix du Sauveur ; il le reporte au moment le plus auguste qui fut jamais, au moment qui rapprocha la terre du ciel, et rejoignit le temps à l'éternité.

Mais ce n'est point là le terme de la bonté divine aux yeux de la foi chrétienne. Non content de renouveler chaque jour l'inestimable sacrifice de

notre rédemption, Jésus-Christ descend en nous pour nous en appliquer plus particulièrement les mérites : il s'unit à nous de la manière la plus intime, pour nous faire *vivre de sa vie*. Quels sentimens d'adoration, de reconnaissance et d'amour doivent inspirer aux fidèles des bienfaits dont ils n'eussent jamais osé former le desir, et que l'esprit de l'homme n'aurait jamais pu même imaginer ! Quelles admirables instructions ils puisent à cette source divine ! Ce sacrifice est celui où Jésus-Christ porta l'amour des hommes jusqu'à mourir pour leur salut ; et nous n'aimerions pas nos frères, qui sont comme nous couverts de son sang ! Il y pria pour ses bourreaux, après y avoir admis l'apôtre qui devait le trahir ; il nous y distribue encore le baiser de paix ; et nous pourrions y garder quelque ressentiment (1) ! Voyez d'ailleurs, autour du saint autel, les rangs se confondre, les distinctions disparaître, les grandeurs s'effacer : toute hauteur s'abaisse aux pieds de la Majesté Suprême. Leçon sublime et profonde de cette égalité primitive que les institutions humaines peuvent suspendre, mais non pas anéantir, d'où nous som-

(1) « La Religion catholique dit aux hommes : Croyez que c'est un Dieu que je vous donne sous les apparences d'un pain qui n'est plus. Votre cœur se souillera-t-il par des crimes ?.... L'ame est saisie et attendrie ; on est détaché de tout lien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée ? Il était impossible, sans doute, de rien imaginer qui retint plus fortement les hommes dans la vertu. » (*Voltaire*, t. 51, p. 210, édit. de Kell.)

mes sortis et où nous devons rentrer, qu'avait établie la nature, et que rétablit le Christianisme. (1)

Porté vers le bien par ses principes, entraîné vers le mal par ses penchans, l'homme passe la vie à flotter entre la vertu qui l'attire et le vice qui le séduit. Quel sera son sort, quand sa faiblesse l'aura précipité dans le crime? Egaré dans les funestes sentiers du mal, ne pourra-t-il pas regagner les voies salutaires de l'innocence? Une fois pécheur, est-il condamné à l'être pour jamais? Non : la justice de Dieu est toujours prête à se laisser désarmer par notre repentir; et sa miséricorde veut plus que nous-mêmes notre pardon. Pour l'obtenir, et pour être justifié, il est ordonné au pécheur de se montrer au prêtre, de lui confesser ses fautes, de recevoir la sentence du représentant de Jésus-Christ, et de subir une peine expiatoire qui le prémunisse contre la rechûte. ( 2 )

( 1 ) Un ancien Président d'un Présidial et Juge-Mage d'une Sénéchaussée, dans une contrée du midi de la France, magistrat des plus recommandables par ses talens, ses lumières, son intégrité et ses sentimens religieux, s'approchait, le jour d'une fête solennelle, de la Sainte-Table. Le hasard l'y place à côté du bourreau. Celui-ci, par une respectueuse déférence, se hâte de se retirer, lorsque le Président le retient en lui disant : « *Restez, mon ami; à ce banquet sacré, tous les convives sont égaux.* » ( Note de l'auteur. )

( 2 )« La peine qui accompagne la sentence du prêtre est miséricordieuse et guérissante : quelques privations pour les sens, des aumônes et des prières. La maladie morale de l'homme dérive de deux désordres principaux, l'orgueil et la volupté : ces deux désordres, en se mélangeant, en produisent un troisième, l'égoïsme de la richesse qui tient de l'un et de l'autre. Les privations imposées aux sens ont une efficacité spéciale contre

Un écrivain célèbre fait remarquer, touchant la confession, qu'il n'y a rien de plus naturel à l'homme que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser un secret. Le malheureux déchiré par le remords a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige ; et l'on peut dire que l'estomac qui renferme un poison, et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturelle du cœur que le crime a infecté : il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'oreille de l'amitié ou du moins celle de la bienveillance. Mais quel avantage pour l'homme coupable, si de la confidence il passe à la confession spontanée faite à un ministre du Ciel, lié par le sceau inviolable d'un secret divin, et strictement obligé de lui prodiguer les secours, et d'accorder à son repentir une sentence de grâce.

D'ailleurs, indépendamment de toute idée surnaturelle, on est forcé de reconnaître, dans le seul aveu de nos fautes, quelque chose qui sert infiniment à établir en nous, avec la droiture de volonté, la simplicité de conduite ; et de plus, tout crime étant, de sa nature, une raison d'en commettre un autre, tout aveu spontané est une raison

la volupté ; la prière, qui humilie l'homme dans le sentiment de sa faiblesse, guérit l'enflure de l'orgueil, et l'aumône éteint l'égoïsme avare ; l'aumône, qui se répand comme une rosée terrestre sur celui qui reçoit, pour retomber comme une rosée du Ciel sur celui qui donne. » (*Université cathol.*, tome 2., p. 7.)

de se corriger : il sauve le coupable et du désespoir et de l'endurcissement, car le crime ne peut séjourner dans l'homme sans le conduire à l'un ou à l'autre de ces abîmes.

Ainsi, la Religion s'est emparée des inclinations et des besoins de l'homme, et sur ces bases naturelles elle a fondé sa théorie surnaturelle de la pénitence et de la confession sacramentelle. ( 1 )

( 1 ) « La Confession est une institution divine qui n'a eu de commencement que dans la miséricorde infinie de son auteur.... On peut la regarder comme le plus grand frein des crimes secrets. » ( *Voltaire*, tome 34, p. 306 ; tome 17, p. 104, édit. de Kell. )

« Dans la seule Religion catholique, dit un Anglais protestant, Lord Fitz-William, il existe des lois d'une autorité incomparable, sur lesquelles, par aucun art, par aucun sophisme on ne peut se faire illusion ; des lois calculées non seulement pour inspirer l'amour de la vertu et de la morale, mais encore pour obliger à les suivre ; des lois qui ne se bornent pas à punir les crimes, mais encore qui les préviennent. Ces lois consistent dans l'obligation qu'elles imposent aux catholiques de communier au moins une fois par an, et dans l'indispensable et rigoureuse préparation à recevoir la sainte Eucharistie.......... Il faut que tous, sans distinction, ni exception, confessent leurs péchés dans le tribunal de la pénitence ; et dans ce tribunal, si redoutable à leurs yeux, aucun ministre ne peut leur accorder la permission d'approcher de la Sainte-Table, avant qu'ils aient purifié leurs cœurs par toutes les dispositions nécessaires à cet effet. Or ces dispositions indispensables sont la contrition, l'aveu précis et général de toutes les fautes qu'on a commises, la réparation de toutes les injustices qu'on a faites, la restitution de tout bien illégitimement acquis, le pardon des injures qu'on a reçues, la rupture de tous les liens criminels et scandaleux, le renoncement à l'envie, à l'orgueil, à l'avarice, à la haine, à tout sentiment contraire à la charité. Telle est, telle a toujours été, depuis dix-huit siècles, la doctrine fondamentale et immuable de l'Eglise catholique romaine. Et si l'on ose dire que ses enfans sont méchans et pervers malgré les liens dont elle enchaîne, et les devoirs qu'elle impose, que dirons-nous des hommes libres de ces salutaires entraves ?... Les protestans approchent de la Ste.-Table

Le Mariage est chez toutes les nations l'engagement le plus important de la vie. Dans le Christianisme il est encore un lien sacré : Dieu lui-même en est l'auteur. En l'élevant à la dignité de Sacrement, Jésus-Christ a voulu recevoir les promesses des époux, les ratifier, les bénir, s'en rendre le garant et le vengeur. Au pied de l'autel, il se forme entre Dieu et les époux un second contrat : les grâces du Sacrement sont le prix de la volonté sincère d'observer les devoirs qu'il leur impose : fidélité réciproque, respect envers leurs nouveaux parens, vigilance sur les enfans que la Providence leur donnera, soumission d'une part, et de l'autre amour plein de déférence ; car il est dit à la femme : « *Soyez soumise à votre mari* ; et au mari : « *Ché-* » *rissez votre femme comme Jésus-Christ aime l'Eglise* (Ephes. V.) ». Heureux accord de la dépendance et de la tendresse, qui modère la vivacité d'un sexe, et adoucit la force de l'autre !

Il n'y a point de religion sans sacerdoce, point de temples sans ministres des autels. Dans l'Eglise de Jésus-Christ l'élévation au ministère sacerdotal

sans crainte, parcequ'ils n'y reçoivent que le signe commémoratif du corps de Jésus-Christ ; les catholiques, au contraire, n'en approchent qu'en tremblant, parce qu'ils y reçoivent le corps même de leur Sauveur. Aussi, partout où cette croyance fut détruite, le tribunal de la pénitence cessa avec elle, la confession devint inutile, comme partout où cette croyance existe, la confession devient nécessaire ; et ce tribunal, qui se trouve nécessairement établi avec elle, rend indispensable l'exercice de la vertu, de la justice, de la morale. (*Lettres d'Atticus*, p. 173, 178, 191.) »

est un Sacrement qui, par la succession des pasteurs, la fait remonter jusqu'aux Apôtres, et forme une chaîne non interrompue par laquelle sa doctrine se rattache à la doctrine de Jésus-Christ même. Ceux qui reçoivent l'honneur de cet auguste ministère, sont séparés de tout ce qui est profane par une consécration solennelle, à laquelle ils doivent apporter de longues préparations : car ils ne sont admis à l'Ordre, qu'après des épreuves sévères qui les forment à la perfection qu'il demande. Des canons multipliés, des peines rigoureuses, des récompenses au-dessus de toute pensée humaine, les regards du public, la sublimité de leurs fonctions : tout, dans les vues de la Religion, concourt à élever ses ministres à la haute sainteté qu'exigent les grands devoirs du Sacerdoce. Aussi, voyez le prêtre : partout où se trouvent des hommes assemblés, il y est comme un pasteur vigilant, fidèle à remplir toutes les fonctions qui peuvent leur être utiles. Intercesseur des hommes auprès de Dieu, ambassadeur de Dieu auprès des hommes, il porte leurs vœux au pied du trône de l'Eternel, et il fait descendre sur toutes les misères de notre infirme nature les remèdes et les consolations les plus efficaces. Il éclaire l'intelligence la plus grossière sur tout ce qui importe au bonheur de l'homme; il enseigne et inspire avec un admirable succès les vertus privées qui sont le fondement de la société, et les vertus publiques qui la rendent florissante; il fait observer les obligations spéciales

de chaque état ; il fortifie ses leçons par la première de toutes, par l'exemple : c'est en marchant à la tête de son troupeau qu'il le conduit dans les voies de la justice. Père des pauvres et de tous les malheureux, il en est le consolateur et le soutien obligé : sa main doit essuyer leurs larmes, sa voix adoucir leurs amertumes, et solliciter le secours des puissans et des riches pour tous les besoins de l'indigent, de la veuve et de l'orphelin. C'est surtout dans les momens cruels qui mettent l'homme aux prises avec la douleur, que le prêtre est son aide, en lui inspirant la patience et la résignation : la croix à la main, il arrête ses murmures ; il lui apprend à bénir celui qui le frappe par amour ; il apaise ses alarmes ; en guérissant son ame, il lui rend la paix, et il le remplit d'un doux espoir, en lui montrant dans les Cieux le prix éternel de sa passagère souffrance.

Tout ce qui est périssable échappe au mortel qui touche au terme de sa carrière ; tout ce qui est de la terre s'enfuit loin de lui, et déjà s'efface à ses yeux comme une ombre. Mais à mesure que le monde s'éloigne, la Religion s'empresse autour de sa couche ; elle tient en ses mains le Sacrement que Jésus-Christ a réservé pour l'heure la plus redoutable de la vie ; elle oint le fidèle, comme un athlète, pour le fortifier dans le dernier combat ; l'huile sacrée qu'elle répand sur ses membres fait couler dans son cœur l'onction invisible de l'Esprit-Saint ; les langueurs de la maladie n'abattent plus son ame ; les assauts mêmes de la tendresse ne vaincront

point son courage, et, s'il le faut pour son bonheur, Dieu lui rendra, par l'onction sacramentelle, la santé du corps. Ce Sacrement est, d'ailleurs, une profession de foi publique par laquelle le chrétien déclare hautement qu'il veut mourir dans la communion sainte, où il a eu le bonheur de naître; et c'est ainsi que l'Extrême-Onction rapproche les deux termes de la vie, dont le dernier soupir est l'expression de la foi reçue au berceau.

Dans ce moment décisif pour l'éternité, la Religion redouble ses efforts : elle adoucit la violence des regrets par les consolations de l'espérance; elle ranime le courage par l'exemple du Sauveur agonisant et mourant; elle environne de touchantes prières et de douces exhortations le passage à l'éternité, où ses voeux suivent l'ame du fidèle, sollicitant en sa faveur la clémence du Juge Suprême par les mérites infinis d'un sang divin.

Nations de tous les pays et de tous les siècles, vous n'avez point erré en offrant à vos morts des hommages funèbres : le sentiment qui vous conduisait autour de leur dépouille inanimée, ne vous égarait pas; mais vous en méconnûtes le principe. Le Christianisme seul nous révèle ce grand secret du Créateur : il nous enseigne que le coup qui brise les liens de notre ame et de notre corps ne rompt pas ceux qui nous attachent à l'Eglise. Nous lui appartenons encore; elle tient encore à nous, après le terme de notre exil terrestre; ce n'est pas une cendre insensible qu'elle arrose de larmes sté-

rites et couvre de vains honneurs : c'est une ame immortelle qu'elle soulage par ses prières, par ses offrandes, par ses aumônes, par les mérites du sacrifice qui a racheté l'homme ( 1 ). Et ce que l'Eglise fait pour les ames détenues dans le lieu d'expiations qui sépare la terre du Ciel, devient utile à nous-mêmes. Le dogme des peines temporelles, et celui de la résurrection des corps, nous y sont rappelés ; notre esprit est ramené à la salutaire pensée de la mort ; en contemplant les innombrables générations qu'elle a entassées dans le sein de la terre, nous envisageons la place qui nous est destinée : ce spectacle de la mort est la plus forte et la plus utile leçon de la vie. Les prières que nous faisons pour les défunts, raniment dans nos cœurs un précieux souvenir de ceux à qui nous fûmes unis par les liens du sang, ou qui nous attachèrent à eux par des bienfaits. Elles consolident,

( 1 ) « Dieu ne mettra jamais dans un même rang, et n'enveloppera jamais dans un même sort la surprise et la malice, la faiblesse et le crime, la distraction dans la prière et l'abandon total de la prière, le mensonge officieux et le parjure détestable, l'homme de bien souillé de quelques tâches légères et le scélérat noyé dans son iniquité. Il est le Dieu de toute sainteté, et en même temps le Dieu de toute justice ; il purifiera l'un et réprouvera l'autre. Une ame sainte, mais tâchée de quelque souillure, n'entrera pas dans la gloire éternelle, parce qu'il est le Dieu de toute sainteté ; elle y entrera parce qu'il est le Dieu de toute justice. Il la réformera donc, il perfectionnera l'éclat de ses vertus, établira la pureté de ses œuvres, et la placera enfin dans sa gloire. Voilà le fondement inébranlable de la croyance du purgatoire, voilà la conclusion que la raison tire des attributs incontestables de notre juge et de notre Dieu. » ( *Catéch. philos.* tome 2, p. 336. )

elles augmentent notre respect pour leurs dernières volontés. Prosterné sur le tombeau des auteurs de ses jours, le chrétien se rappelle, avec attendrissement, tous les traits de leur vie qui ont pu l'intéresser. Les leçons, les exemples de vertu qu'ils lui donnèrent, se retracent vivement à sa mémoire : il est heureux de sentir que ses supplications et ses bonnes œuvres acquittent la dette de sa reconnaissance. Au moment où il implore pour eux la miséricorde éternelle, il se dit, avec transport, que sans doute ils lui répondent de leur séjour de douleur, et qu'il a pu y faire pénétrer un adoucissement à leurs souffrances expiatrices : peut-être même, cet instant est-il celui qui désarme en leur faveur la justice divine, celui qui commence leur bonheur éternel, et qui lui assure à lui-même les plus zélés protecteurs auprès du Tout-Puissant.

Aux rites sacrés institués par Jésus-Christ, l'Église a, dans différens siècles, ajouté des cérémonies qui ont également pour objet de retracer à ses enfans les vérités qu'ils doivent croire et les préceptes qu'ils doivent observer. Partout elle leur présente la croix du Sauveur : elle l'élève sur les temples, la place sur les autels, en orne les vêtemens de ses ministres ; elle en fait la sauve-garde du voyageur dans nos campagnes, et la protectrice des travaux du pieux laboureur ; elle en décore même les cités, afin que ses enfans ne puissent perdre de vue, pour ainsi dire, le monument de leur rédemption, l'instrument de leur salut, le

gage de leur félicité, l'objet de leur éternelle reconnaissance.

Nous nous couvrons nous-mêmes de ce signe sacré, et nous l'accompagnons de paroles qui invoquent l'unité des trois personnes divines, pour faire une profession ouverte de notre foi, pour nous rappeler que Dieu doit être la fin dernière de toutes nos actions, et que nous ne pouvons les rendre méritoires que par la croix de Jésus-Christ.

L'eau sainte que l'Eglise répand sur l'assemblée des fidèles représente celle dont ils furent lavés dans le baptême, et rappelle les dons qu'ils y reçurent, les engagemens qu'ils y contractèrent : elle est en même temps le symbole de la pureté que notre ame doit conserver et renouveler sans cesse.

La cendre dont elle marque nos fronts, une fois chaque année, nous empêche d'oublier ce qu'est le corps dont nous sommes chargés, ce qu'il fut, ce qu'il sera.

Le pain qu'elle distribue, dans les jours solennels, nous présente l'image du plus auguste des sacremens, l'idée touchante de la *communion des fidèles*, le souvenir de ces premiers temps, les plus beaux de l'Eglise, où ses enfans, *n'ayant qu'un cœur et qu'une ame*, prenaient des repas tous ensemble dans le lieu saint.

C'est aussi pour rappeler les siècles de persécution, où elle réunissait les chrétiens dans des antres inaccessibles aux rayons du soleil, autant que

pour témoigner sa joie, qu'elle illumine encore aujourd'hui les saints autels. Le feu qui brille dans ses temples et l'encens dont il élève le parfum vers le Ciel, sont l'antique emblême de l'ardeur qui doit élever nos prières jusqu'au trône du Roi des rois (1).

Les bénédictions que l'Eglise emploie, tantôt consacrent les instrumens du culte, les séparent de tout usage profane, et accroissent ainsi le respect des fidèles pour le culte lui-même; tantôt implorent et attirent les grâces et les bénédictions célestes sur nous, sur nos actions, sur nos biens, sur les chefs qui nous gouvernent, sur les armées qui nous défendent.

Elle nous conduit, chaque année, autour de nos champs en adressant à Dieu des supplications solennelles, pour nous faire sentir que c'est de lui que nous vient la félicité, et pour lui demander l'abondance sur nos moissons.

Enfin, elle porte, avec majesté, le divin mystère de l'Eucharistie au milieu de nos habitations, étalant sur le passage de son divin époux la pompe et l'appareil les plus augustes, pour soutenir notre foi, ranimer notre piété, exciter notre reconnaissance, et réparer les ingratitudes des hommes.

Tous les rites du Christianisme sont donc à la fois pleins de sagesse et de dignité: pas un qui ne

(1) Le feu est, d'ailleurs, un emblême de la vie; il est aussi un signe de la gloire: on le portait devant les Empereurs et les Impératrices. (*Hérodien*, liv. I.)

soit l'expression d'un dogme ou d'un précepte ; pas un qui ne soit un moyen efficace de fortifier en nous l'estime et l'amour de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers nos semblables. Car la Religion, loin de substituer le culte extérieur aux vertus, défend de le séparer jamais du culte intérieur: celui-ci doit toujours être l'ame de l'autre; loin de conseiller ou de justifier les vaines cérémonies, les pratiques extraordinaires qu'une piété peu éclairée, une dévotion indiscrète, ou l'envie de se singulariser pourraient mêler à la majestueuse simplicité de ses rites, elle emploie les exhortations, les défenses, les menaces, les censures pour en écarter ce qui est inutile, pour prévenir ce qui pourrait en altérer la pureté, et surtout ce qui ressentirait la superstition. Si donc, malgré ses soins, quelques abus viennent à se glisser, évidemment ils ne sauraient lui être imputés que par l'ignorance ou la mauvaise foi.

Voyez, d'ailleurs, comme l'ensemble de ce même culte est en harmonie avec les intérêts de l'homme ! Le Christianisme l'adopte dès le berceau, l'initie, dès la première adolescence, à ses redoutables mystères qui commandent si hautement la pureté et l'innocence de vie ; il le marque ensuite d'un second sceau divin de perfection, et l'arme pour les combats qu'il doit livrer à l'esprit d'erreur et à ses mauvais penchans ; à l'âge où son ame s'essaie et se mesure, pour ainsi parler, avec les charges et les devoirs de la vie civile, il lui présente le pain cé-

leste, principe de force et de constance dans les sentiers souvent pénibles de la justice; il offre au cœur égaré ou même corrompu par les passions une planche de salut après le naufrage, et lui rend, moyennant l'aveu et le repentir, sa pureté et sa beauté première; il forme le nœud sacré de ceux que le Ciel appelle à la société conjugale, et bénit, au nom de Dieu, l'union de deux vies qui ne doivent plus être qu'une vie; il perpétue le ministère sacerdotal comme une source permanente de conseils, de consolations, de secours spirituels et temporels; enfin, au terme de la vie, il communique à son disciple le courage de la foi et la joie de l'espérance, il le soutient dans la douloureuse lutte de la nature contre la mort, recueille son dernier soupir, présente son ame à Dieu, en implorant pour elle la protection de ses bienheureux amis, et l'accompagne de ses prières et des mérites de son auguste sacrifice jusqu'aux pieds du Juge Suprême.

### §. V. EFFETS DU CHRISTIANISME.

Pour apprécier les heureux effets du Christianisme, il faudrait non seulement en connaître tous les détails, mais voir encore l'art avec lequel il a varié ses dons, répandu ses secours, distribué ses trésors, ses remèdes, ses lumières, depuis dix-huit siècles. Nous n'en pouvons présenter ici qu'une faible esquisse.

Rien n'est plus évident que l'égalité naturelle des hommes ; néanmoins, pendant plus de vingt siècles et dans tous les pays, jusqu'à ce que la Religion chrétienne eut suffisamment établi son empire, l'esclavage fut toujours considéré comme une pièce nécessaire du gouvernement et de l'état politique des nations, dans les républiques comme dans les monarchies, sans qu'il entrât jamais dans la tête d'aucun philosophe de le condamner, ni dans celle d'aucun législateur de l'attaquer, par des lois fondamentales ou par des lois de circonstance. Chez les Grecs et les Romains le nombre des hommes libres était bien inférieur à celui des esclaves. Athènes avait quatre cents mille esclaves, et vingt mille citoyens (1); à Rome, qui, au temps de Cicéron, comptait quinze cents mille habitans, il y avait à peine deux mille propriétaires (2); cela seul fait assez connaître le nombre immense des esclaves. Un seul citoyen en avait quelquefois des milliers à son service (3) : on en vit un jour exécuter quatre cents d'une seule maison, en vertu de l'épouvantable loi qui ordonnait que, lorsqu'un citoyen romain serait tué chez lui, tous les esclaves qui habitaient sous le même toit, ou qui se trouvaient à portée d'entendre ses cris, fussent mis à mort (4).

(1) Athénée, *liv.* VI. — (2) Cicéron, *De offic.*, II. 21. — (3) Juvénal, *Sat.* III. 140. — Pline, *liv.* XXXIII. *Cap.* 10. — (4) Ces quatre cents esclaves, qui appartenaient à Pédanius Secundus, furent suppliciés sous Néron. (*Tacite*, Annal. XIV. 44.)

L'histoire des autres nations présente à peu près les mêmes exemples ( 1 ).

Les esclaves, à la merci d'un maître avare et de surveillans impitoyables, étaient accablés de travaux moins durs encore à supporter que les caprices cruels de leurs tyrans. Hors le temps du travail, ces malheureux, auxquels on envoyait les plus vils alimens, étaient enchaînés à la campagne, dans des souterrains infects où l'air pénétrait à peine. Ils étaient obligés de souffrir toutes les insultes et les injustices sans résistance comme sans espoir d'y voir mettre un terme, puisqu'il n'y avait à attendre, pour eux, ni protection ni réparation. Les mauvais traitemens qu'on se permettait à leur égard étaient évalués au même taux que le mal qu'on eût fait à une bête de somme. Ils étaient par fois sacrifiés à l'amusement d'une jeunesse barbare, qui se faisait un jeu de les massacrer dans les rues, ou sur les grands chemins. ( 2 )

Telle était la disposition des sectateurs du paganisme envers la portion la plus nombreuse de l'espèce humaine, qui aurait dû trouver en eux pitié et protection au lieu de cette oppression cruelle.

Dès que la Religion chrétienne parut sur la terre, elle adoucit l'esclavage et travailla constam-

( 1 ) Voyez-en la preuve dans l'ouvrage récent, intitulé : *De la perfectibilité humaine, par A. M.*

( 2 ) On trouve dans le même ouvrage : *De la perfectibilité etc.*, *(chap. XX.)*, des détails affreux sur le sort des esclaves dans la famille païenne, et sur l'inhumanité même des dames romaines à leur égard.

ment à l'abolir. Elle apprit aux maîtres qu'ils avaient au Ciel un autre maître qui, ne faisant aucune acception de personnes, leur demanderait un compte sévère de l'usage qu'ils auraient fait de leur pouvoir sur leurs malheureux serviteurs. Elle ne cessa de leur rappeler que Jésus-Christ avait ordonné à ses disciples *de regarder tous les hommes comme leurs frères ; de les aimer comme eux-mêmes ; de se montrer à leur égard pleins de condescendance, de douceur, de bienveillance et d'affection*; qu'ils devaient, par conséquent, voir des frères dans leurs esclaves, et agir envers eux comme envers les autres hommes. En même temps, elle ordonna aux esclaves *d'être soumis et obéissans à leurs maîtres, non seulement à ceux qui étaient bons et doux, mais encore à ceux qui étaient durs et austères ; se montrant fidèles en tout, non comme des serviteurs qui cherchent à plaire à leur maître, mais comme des serviteurs de Jésus-Christ ; exécutant leurs ordres de bonne volonté comme obéissant au Seigneur et non aux hommes.* (Ephes. VI. -- Coloss. III. -- I. Petr. II.)

Par ces commandemens aux esclaves d'une part et aux maîtres de l'autre, le sort des premiers fut changé, et perdit sa cruelle amertume dès les premiers siècles.

Lorsque l'empire fut devenu chrétien, l'influence de la Religion sur le gouvernement lui inspira diverses lois pour l'adoucissement de l'esclavage. Ces lois préparèrent graduellement l'évènement

mémorable qui se réalisa dans le douzième siècle, à la gloire immortelle du Christianisme. Le Pape Alexandre III déclara, en 1167, au nom du Concile qu'il présidait, que tous les chrétiens devaient être exempts de la servitude. « Cette seule loi, a dit un auteur qu'on n'accusera sûrement pas de partialité à cet égard, doit faire bénir son nom par tous les peuples de la terre. » ( 1 )

Mais en remédiant au désordre politique de l'esclavage, le Christianisme guérit un trait saillant du caractère des peuples païens, le goût du meurtre, la soif du sang. Les gladiateurs étaient employés à s'égorger les uns les autres, dans le cirque, pour l'amusement du peuple et de ce qu'il y avait de plus qualifié dans la ville de Rome, les Sénateurs, les ambassadeurs des nations étrangères. Les Vestales y avaient une place distinguée dans la partie la plus voisine de l'arène, non loin du trône de l'Empereur. Les femmes, primitivement, ne pouvaient assister à ces combats sans la permission de ceux de qui elles dépendaient; plus tard, cette défense fut levée, et Auguste leur assigna des places particulières dans les rangs les plus élevés de l'amphithéâtre.

Ces spectacles n'eurent lieu, dans l'origine, que pour les funérailles des Grands, et on n'y employait que des criminels et des esclaves. Mais on les donna bientôt aux obsèques des simples parti-

( 1 ) Voltaire, *Hist. univ.*, t. 20. p. 266.

culiers qui léguaient une somme pour en payer les frais; puis, les Magistrats en firent une réjouissance pour le peuple, surtout aux Saturnales et aux fêtes de Minerve; et les Empereurs, par amour de la popularité, les multiplièrent. La passion pour ces horribles divertissemens fut si loin poussée, que des Chevaliers et des membres du Sénat osèrent descendre jusqu'au rôle de gladiateurs : on vit même, sous Néron, des femmes prendre ce métier. On vit des pères et des mères assister aux combats de leurs enfans, et faire eux-mêmes les frais de ces jeux abominables. Amour monstrueux du sang, dignement payé par les acclamations de ces hommes qui se plaisaient à confondre les accens de leur brutale joie avec les derniers cris des malheureux déchirés en lambeaux par les tigres et les lions!

Le nombre des victimes de ces récréations du peuple-roi est vraiment incroyable. Qu'on en juge par les spectacles qui suivirent le triomphe de Trajan sur les Thraces : ils durèrent cent vingt-trois jours; on fit combattre dix mille gladiateurs ; on tua onze mille bêtes féroces.

Ces combats furent prohibés par le premier Empereur chrétien et par son fils. Néanmoins ils furent par fois tolérés, parce que le peuple avait pour ces plaisirs une fureur insensée. L'anachorète Thélémaque étant venu de l'Orient à Rome pour les faire abolir entièrement, cette tentative excita une rage forcenée : le peuple le lapida. Honorius, justement irrité de ce meurtre, acheva ce que l'em-

pereur Constantin avait si heureusement commencé ; et la suppression absolue des divertissemens du cirque fut cimentée par les lois les plus sévères.

Les dévastations et les massacres dont les annales des anciens offrent tant d'exemples, appartenaient à l'essence du droit de la guerre. La perte de plusieurs milliers d'hommes, restés sur le champ de bataille, était la moindre calamité : parmi les vaincus, ceux qui survivaient n'avaient que trop à envier le sort de ceux qui avaient succombé. En les réduisant à une servitude perpétuelle, on leur faisait grâce : l'esclavage était la miséricorde païenne.

« Tels sont les maux qui suivent la prise d'une » ville, dit Homère : les hommes sont passés au fil » de l'épée, la ville est brûlée jusque dans ses fon- » demens, et l'on condamne les femmes et les en- » fans à l'esclavage. »

Polybe rapporte que, lorsque Scipion prit Carthage, il ordonna à ses soldats de mettre à mort les habitans sans distinction, et de ne pas en épargner un seul, *suivant la coutume des Romains* : l'historien ajoute que Rome en agissait ainsi pour frapper tous les peuples de la terreur de son nom.

On a dit de Jules César qu'il avait subjugué trois cents nations, renversé mille cités, fait un million d'esclaves, et tué un pareil nombre d'hommes sur les champs de bataille ou dans les villes prises : elle était vantée néanmoins, au dire de Plutarque, la grande humanité de ce général.

Tacite, enfin, nous atteste qu'on clouait à des croix, ou qu'on exposait aux bêtes, dans l'arêne, une partie des prisonniers. (1)

Quant aux diverses nations de l'Asie, leurs annales, à partir d'une extrémité de ce continent à l'autre, présentent un tel enchaînement de barbarie, d'effusion de sang, de ravage dans les guerres, les révoltes et les divisions intestines qui n'ont cessé de le désoler, qu'on ne saurait en considérer le tableau sans être saisi d'horreur.

On ne doit donc pas s'étonner de voir Thucydide poser en principe que, « Satisfaire le cœur » par la plus cruelle vengeance exercées sur ses ennemis, est une chose parfaitement légitime; que » c'est un appétit mis en nous par la nature, et même le plaisir le plus exquis que l'homme puisse » goûter. »

La doctrine de la Religion chrétienne, si opposée à cette doctrine favorite du paganisme, a produit, en général, dans les peuples, une disposition réciproque à alléger les maux qui sont, jusqu'à un certain point, inséparables de la guerre. Les vainqueurs sont devenus plus humains et plus généreux; les guerres d'extermination ont disparu, ou du moins sont devenues beaucoup plus rares. C'est

(1) Païen, lors de ses premières victoires, Constantin avait suivi l'usage de livrer aux bêtes féroces une partie des prisonniers faits sur les ennemis. Devenu chrétien, il promit à chaque soldat une somme d'argent à raison de chaque prisonnier qu'il lui amènerait vivant. Il abolit aussi le supplice de la crucifixion. *(Note de l'auteur.)*

ce dont était convaincu l'auteur de l'*Esprit des lois*, quand il écrivait ces paroles remarquables : « Que » l'on se mette devant les yeux les massacres con- » tinuels des rois et des chefs grecs et romains, la » destruction des peuples et des villes par ces mè- » mes chefs, les ravages de Thimur et de Gengis- » kan qui ont dévasté l'Asie ; et l'on trouvera que » nous devons au Christianisme, dans le gouver- » nement un certain droit politique, et dans la » guerre un certain droit des gens que la nature » humaine ne saurait assez reconnaître. »

Et combien la Religion a heureusement employé son pouvoir, à certaines époques, dans l'intérêt de l'humanité! Voyez, au moyen âge, les différens royaumes de l'Europe en proie, durant plusieurs siècles, à des guerres intestines, allumées par des animosités particulières, et soutenues avec toute la fureur naturelle à des hommes dont les mœurs étaient grossières et les passions violentes. Les calamités qu'entraînaient ces hostilités perpétuelles rendant le mal aussi général que pressant, le clergé interposa son autorité. On introduisit d'abord la *paix de Dieu*, en statuant que désormais les hommes libres ainsi que les esclaves marcheraient sans armes ; que personne ne répéterait par la force ce qu'on lui aurait pris, et ne vengerait ni son sang ni celui de ses proches ; que les églises seraient des asiles inviolables pour tout le monde, à l'exception de ceux qui auraient enfreint *la paix*. Mais cette digue fut élevée trop précipitamment pour

avoir une force capable de résister au torrent de la longue habitude ; on craignit de ne pas assez obtenir en exigeant trop, et l'on réduisit cette paix au terme d'une trève appelée *trève de Dieu.*

Les anathèmes et les malédictions prononcées par les Conciles contre les violateurs de la paix commandée firent, en certains lieux, une telle impression, que le peuple leva soudainement les yeux au ciel, en criant : *la paix, la paix, la paix.* Ailleurs les Evêques et les Prêtres, tenant dans leurs mains des cierges allumés, exprimèrent solennellement le vœu *que comme ces cierges allaient être éteints il n'y eût plus de bonheur pour ceux qui refuseraient d'obéir.* A ces mots, jetant les cierges à terre, ils les éteignirent ; et l'assemblée, saisie d'une religieuse frayeur, s'écria : *Puisse Dieu éteindre le bonheur de ceux qui refusent la paix et la justice!* Les diverses proclamations de la *paix* et de la *trève de Dieu*, faites par les Evêques dans leurs diocèses, contribuèrent puissamment à réprimer la violence ; et la suspension des hostilités, en modérant la colère, facilita les moyens de conciliation.

Un autre bienfait de la Religion chrétienne, digne de la reconnaissance de tous les siècles, c'est l'abolition des sacrifices humains, dont l'usage barbare, établi chez les Egyptiens, chez les Perses et les Phéniciens, s'était répandu dans toute l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Les Grecs et les Romains, quoique les moins adonnés à cet horrible désordre,

ne s'en préservèrent jamais entièrement : on y recourait dans les grandes occasions, pour recouvrer la santé, pour repousser la famine, pour rendre la fertilité aux terres, pour détourner les tempêtes, pour obtenir des succès dans la guerre, et pour la ratification des traités. L'effusion du sang humain était regardée comme le sacrifice le plus précieux et le plus méritoire qu'on pût offrir aux Dieux.

Lorsqu'on découvrit l'Amérique, on la trouva déshonorée par ce grand crime, surtout dans l'hémisphère méridional. Au sein de l'opulence, du luxe, du faste et du perfectionnement d'une partie des arts, Montézuma immolait tous les ans au Soleil vingt mille victimes humaines. Encore, de nos jours, les navigateurs ont trouvé infectées de la même superstition, toutes les îles qu'ils ont découvertes dans l'Océan pacifique. Telle est la nature humaine abandonnée au seul secours de cette raison dont elle est si fière. Quelle reconnaissance ne doit-elle pas à l'Evangile! Partout où il a répandu sa lumière, l'affreuse superstition a disparu : les sacrifices humains sont inconnus dans le monde chrétien.

A l'inhumanité les Païens ajoutaient, dans leur culte, des obscénités abominables. Ces impudicités étaient publiques; on n'y attachait point de honte; elles étaient même célébrées par les poëtes. Le Christianisme a chassé toutes ces infâmies, et y a substitué l'honnêteté, la décence, la vertu.

L'histoire atteste qu'il a toujours possédé une in-

comparable puissance de civilisation. Qu'étaient, avant de l'embrasser, les Francs, les Bourguignons, les Gaulois, les Bretons, les Ecossais, les Irlandais, les Bulgares, les Moraves, les Bohémiens, les Lombards, les Hongrois, les Prussiens, les Allemands, les Suédois, les Norwégiens, les Danois, les Russes, les Saxons, les Huns, les Gelons, les Hérules, les Abasges, et généralement les divers peuples qui, après avoir envahi et détruit l'empire romain, s'en partagèrent les débris?... Que furent-ils après? Plongés dans la superstition la plus révoltante, cruels, vindicatifs, adonnés au vol, ils regardaient le pillage et le brigandage comme de nobles actions. Ceux du Nord, d'un caractère dur et féroce, joignaient à la soif du sang l'ivrognerie et la débauche. L'Evangile éclaira leur ignorance barbare, disposa leurs cœurs à la pitié, à la bienveillance; en corrigeant les abus d'une liberté licencieuse, en bannissant les sanglantes dissensions, en réprimant le larcin et les dévastations, il leur inspira le goût d'une vie paisible, et leur fit connaître un bonheur indépendant des plaisirs des sens.

On a vu des effets semblables en Amérique, dans le Groënland, chez diverses tribus des Tartares, dans plusieurs îles des Indes occidentales, dans celles qui ont été découvertes pendant les derniers siècles; et on en voit encore dans tous les lieux où la force brutale n'empêche pas les travaux des Missionnaires. Partout l'abolition des coutumes barba-

res, la correction des vices, un progrès marqué vers un état plus heureux, des habitudes d'ordre et de vertu, sont le fruit de leur zèle apostolique. Ils comptent présentement plus de deux cents cinquante établissemens dans les diverses parties du monde, et ce nombre va croissant de jour en jour.

Mais l'Evangile n'a pas seulement civilisé les nations : il a exercé la plus salutaire influence sur les gouvernemens et sur l'existence politique des peuples. N'est-il pas évident, en effet, que les divers gouvernemens qui se partagent aujourd'hui l'Europe, sont, dans leur base et dans leur administration, infiniment supérieurs aux gouvernemens de même espèce dans l'ancien monde païen ; et que, par conséquent, ils font jouir ceux qui vivent sous leur empire d'une beaucoup plus grande somme de bonheur? « Les gouvernemens modernes, dit Rousseau, doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes ; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernemens anciens. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres : les cruautés des Athéniens, des Dictateurs, des Empereurs romains en font foi. » Le témoignage de Montesquieu n'est pas moins formel : « Pendant que les princes mahométans, dit-il, donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la Religion, chez les Chrétiens, rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels : le prince compte sur les sujets et les sujets

Constantin opposa, en 319, une barrière efficace à l'infanticide en le déclarant crime capital, et en le soumettant au supplice des parricides: et par un nouvel édit, publié en 331, il acheva de détruire cette pratique exécrable. Ce fut là l'effet naturel de la doctrine chrétienne, qui, en défendant la pensée même de l'homicide volontaire, et en montrant, dans les plus faibles créatures humaines, l'*image de Dieu*, devait nécessairement inspirer aux peuples l'horreur de ce crime, et aux princes les moyens de le prévenir.

On convient généralement que la plûpart des peines et des consolations nous viennent des rapports domestiques. Le premier de ces rapports est le mariage; et deux grandes causes qui en altèrent le bonheur, sont la polygamie et le divorce. La polygamie régnait chez les païens; elle subsiste encore dans l'Orient infidèle. On accordait le divorce pour les motifs les plus légers, et souvent il avait les suites les plus tragiques. Dans les derniers temps de Rome païenne, ce n'étaient pas seulement les hommes de la lie du peuple qui y avaient recours, c'étaient aussi les premiers citoyens de la république, tels que Pompée, Cicéron, Caton le jeune et Auguste. Partout où la doctrine évangélique a été

avaient été écrasés à Pékin sous les pieds des chevaux ou des mulets, ni ceux qu'on avait noyés dans les canaux, ni ceux que les chiens ou les porcs avaient dévorés, ni ceux qu'on avait étouffés, ni ceux dont les Mahométans s'étaient emparés, ni ceux qui avaient péri dans les endroits où il n'y avait pas de Missionnaires pour les compter. »

professée, elle a remédié à ces deux abus, qui tendent évidemment à détruire cette confiance mutuelle, cette harmonie, cette affection, cette union constante d'intérêts et de sentimens qui constituent le bonheur dans l'état conjugal.

En adoucissant le sort de la femme, en la protégeant, le Christianisme a rendu meilleure la condition d'une moitié de l'espèce humaine; et en lui donnant de la dignité, des droits dans la famille, il a fait un bien immense à l'homme. Car lorsque l'homme peut commander le vice, la femme, qui a tant d'influence sur son cœur, lui rend toute la perversité qu'elle en reçoit. «Par une opération contraire et tout aussi naturelle, dit un auteur célèbre, le moyen le plus efficace de perfectionner l'homme, c'est d'ennoblir et d'exalter la femme; et c'est à quoi le Christianisme seul travaille sans relâche avec un succès infaillible, susceptible seulement de plus ou de moins suivant le genre et la multiplicité des obstacles qui peuvent contrarier son action.»

Telle est l'heureuse influence exercée par la Religion sur la société civile et sur la société domestique. La classe la plus nombreuse, chez tous les peuples, celle des pauvres et des malheureux, lui est encore bien plus redevable.

Pendant trente siècles, avant l'établissement du Christianisme, l'homme, témoin des misères attachées à notre nature, avait vu d'un œil presque indifférent les souffrances de ses semblables: chez

les Grecs et les Romains, malgré leur civilisation avancée, on ne trouve point d'ordre public pour prendre soin des misérables qui ne pouvaient rendre aucun service. L'histoire nous apprend quelle tendre sollicitude pour tous les genres de besoin et d'infortune anima l'Eglise chrétienne dès son origine ( 1 ); et il faudrait de longs volumes pour raconter tous les actes de bienfaisance, de dévouement héroïque qui l'ont illustrée dans la suite des siècles. Contemplons un instant, autour de nous, ces innombrables monumens de la charité, où toutes les maladies sont guéries ou du moins soulagées; où les douleurs sans espoir sont adoucies; où la vieillesse indigente goûte en paix le repos après des jours consumés dans la peine; où l'enfant délaissé reçoit le lait que lui refuse le sein maternel; où l'orphelin retrouve une famille; où sont prodigués au malheureux privé de la raison, des soins qu'il ne sait pas reconnaître. C'est la Religion qui a élevé ces précieux asiles, qui les a enrichis,

( 1 ) Les maisons de charité datent presque de l'établissement du Christianisme, *( Voyez* Bienfaits de la Religion par *Edouard Ryan*, t. I. p. 228. *)*

On trouve dans l'Eglise chrétienne primitive de Jérusalem la première institution régulière pour le soulagement des pauvres. Le même devoir fut imposé à chaque église dans le monde chrétien, et l'on pourvut aux moyens de l'exécuter. Il fut recommandé aux fidèles de travailler *( II, Thess. III.* 12. *)*, non seulement afin qu'ils pussent manger leur propre pain, mais afin qu'ils pussent en donner à ceux qui n'en avaient pas *( Eph. IV.* 27. *)*. Le premier jour de la semaine, chacun devait mettre en réserve ce qu'il fallait pour cette destination, suivant la mesure de prospérité que Dieu lui avait accordée *( I, Cor. XVI*, 2. *)*.

qui leur a suscité de nombreux bienfaiteurs, et qui les a peuplés de ces ames généreuses dévouées, par état, à la pauvreté et à la souffrance : elle seule peut offrir un digne salaire à cette activité continue que les veilles et les fatigues ne peuvent ralentir, à cet exercice perpétuel des vertus les plus pénibles, à ce courage froid qui souvent brave la contagion et la mort.

Voyez-la peinture naïve que fait un ancien historien des sacrifices des religieuses qui desservaient, sous Henri IV, l'hôpital-général de Paris : « Il n'y » a personne qui , en voyant les religieuses de » l'Hôtel-Dieu , non-seulement panser, nettoyer » les malades, faire leurs lits, mais encore au plus » fort de l'hiver, rompre la glace de la rivière, et » y entrer jusqu'à la moitié du corps pour laver » leur linge plein d'ordures, ne les regarde com» me autant de saintes victimes qui , par un excès » d'amour et de charité , pour secourir leur pro» chain , courent volontiers à la mort qu'elles af» frontent, pour ainsi dire , au milieu de tant de » pourriture et d'infection , causées par le grand » nombre des maladies. Non , aucun genre de pé» nitence ne peut être comparé à cette espèce de » martyre. »

Voyez encore, sous Louis XIV, Madame Chauvin de la Péléterie , qui tenait un rang distingué dans le monde par sa naissance et sa fortune , et dont le nom fait époque dans les fastes de la charité. Elle propose aux Ursulines de Dieppe d'aller

fonder un hôpital à Quebec. La communauté adore les desseins de Dieu, et choisit pour cette œuvre trois religieuses dont la plus âgée n'a que 29 ans. Quatre missionnaires destinés au Canada accompagneut cette pieuse colonie. Après une pénible traversée, où elles se virent à la veille de mourir de faim, et coururent, dans de violentes tempêtes, le risque d'être englouties par les flots, ces saintes filles touchent au terme; dans le premier transport de leur joie, elles baisent la terre qu'elles vont arroser de leurs sueurs; elles sont reçues comme en triomphe, et, pendant plusieurs jours, les Français mêlés aux sauvages, les infidèles confondus avec les chrétiens, font retentir les airs de leurs cris d'allégresse. Suivons-les sur ce théâtre de leur zèle et de leur charité: elles s'élèvent au-dessus de toutes les craintes, de toutes les délicatesses de la nature, se font une joie des travaux les plus bas et les plus rebutans, pourvoient, avec zèle, aux besoins de tous les malheureux. Bientôt le fléau d'une maladie épidémique se déclare, et répand la frayeur et la mort: les unes s'enfoncent dans les forêts pour porter des remèdes aux sauvages, et les autres accueillent, dans leur étroite demeure, ceux que l'espoir d'échapper à la mort y attire. La foule des malades tellement couverts d'ulcères qu'on ne savait par où les prendre, ayant épuisé les ressources, elles cèdent tout leur linge, et jusqu'à leurs guimpes et à leurs bandeaux; et personne n'osant nettoyer les lambeaux infects qui avaient servi à

couvrir le corps de ceux que le fléau avait atteints, elles se chargent, par surcroît, de ce pénible et dangereux travail : « L'excès de fatigue, écrivait » l'une d'entre elles, nous a fait tomber toutes les » trois malades ; mais ce que nous avons souffert » peut-il être comparé aux consolations dont Dieu » a daigné payer notre bonne volonté? »

Cependant les Ursulines de Dieppe leur envoyaient successivement de nouvelles sœurs, auxquelles se joignaient des membres de plusieurs autres congrégations. Cette belle œuvre s'étendit alors, et eut des succès merveilleux pour le soulagement des pauvres, des malades, et pour l'éducation des jeunes sauvages. L'éclat de leurs vertus se répandit chez les peuples indigènes du Canada, et les frappa d'admiration. Aussi les Iroquois, que la faim avait chassés de leurs retraites, ayant dévasté le pays des Algonquins, et le gouverneur, pour ne pas exposer plus long-temps la vie des soldats français, leur ayant fait proposer la paix, quoique plusieurs avantages eussent été déjà remportés sur eux, leurs chefs ne voulurent entendre à aucune négociation que sur la promesse qu'on enverrait dans leur pays *une robe noire et une robe blanche* : c'est de ces noms qu'ils appelaient les Missionnaires et les Ursulines. De leur côté, ils s'engagèrent, au nom de toute la nation, à leur donner protection et liberté entière d'enseigner *la loi de Dieu*.

C'était sous l'inspiration et par les exemples de Madame de la Péléterie que ces héroïnes de la cha-

rité s'animaient aux œuvres de leur état : on vit cette admirable veuve tout sacrifier, se dépouiller du nécessaire pour secourir les pauvres néophytes, et même cultiver la terre de ses propres mains pour avoir de quoi subvenir à leurs besoins.

Dirons-nous maintenant tout ce que le Christianisme a fait de semblable dans les diverses parties du monde? Raconterons-nous tous les miracles de bienfaisance qu'il a produits?... Qu'il nous suffise de montrer, en peu de mots, quelques traits de cet inimitable apôtre de la charité, qui, pauvre et seul, a fait des merveilles dignes d'une éternelle reconnaissance. Non, l'on ne peut sans être attendri, fixer les regards sur ce Vincent de Paul qui eut le génie de la miséricorde, à qui Dieu donna une latitude de cœur capable d'embrasser l'univers, une ame plus vaste que l'Océan, pour guérir tous ceux qui ont le cœur brisé, pour consoler tous ceux qui pleurent, pour apporter des secours à tous les genres d'infortune. Réunissant autour de lui, par le seul ascendant de sa vertu, ce qu'il y avait de plus distingué parmi les dames chrétiennes, il créa ces assemblées de charité dont il n'avait trouvé nulle part le modèle : là s'agitaient les grands intérêts de l'humanité. Auguste confédération de plus de cinq cents femmes illustres, auxquelles l'humble prêtre inspirait la passion de la charité autant que l'ambition brûle les cœurs de la passion de la gloire, et qui ont laissé dans tant de villes des héritières de leur zèle pour la miséricorde! C'était là que, tou-

jours sûr d'être écouté, le malheureux, quel qu'il fût, venait plaider sa cause. Fallait-il recueillir des orphelins, racheter des captifs, doter des vierges? Fallait-il donner du travail à l'industrie indigente, établir une école de campagne, soutenir un hôpital chancelant, réparer les pertes occasionuées par un naufrage ou par la rigueur des saisons, relever une chaumière dévorée par les flammes, aider une famille sur le penchant de sa ruine? De là, comme d'un centre de charité, Vincent dirigeait tout, pourvoyait à tout.

Mais les misères particulières, quelque multipliées qu'elles fussent, ne suffisaient pas à son zèle: c'était peu pour lui de secourir des familles nombreuses, des paroisses entières; il lui fallait des provinces et des états à nourrir. La Lorraine et le Barrois sont ravagés: les flammes ont consumé ce qui est échappé à la dévastation du glaive; la contagion dévore ce qui est échappé à la famine; on ne voit plus dans les campagnes qu'un désert, dans les cités que des ruines. Avec les fonds de la Providence, qui ne lui manquèrent jamais, Vincent remédie à cette grande calamité. On lui oppose qu'il ne doit pas secourir les ennemis de sa nation; il répond que, si la Lorraine est l'ennemie de la France, les malheureux qu'elle renferme sont les amis de Dieu; il soulage plus de vingt-cinq villes, et il relève à la fois les chaumières et les temples. Et tandis qu'il versait plus de deux millions sur ces terres désolées, de nouveaux trésors partaient pour

l'Artois, l'Angoumois, le Maine et le Berry; et cependant il accueillait et nourrissait les réfugiés d'Irlande que la persécution chassait de leur patrie, et des légions entières de guerriers qui, versant leur sang pour l'Etat, étaient oubliés par l'Etat. Charité d'une puissance vraiment inconcevable, qui paraîtrait fabuleuse si des monumens authentiques n'étaient là pour en rendre témoignage, mais qui était loin d'être encore à son terme! La Picardie est aux abois, et la Champagne voit renouveler dans son sein les malheurs de la Lorraine. Vincent a recours à sa pieuse assemblée : il presse, il insiste, il prie, il conjure ; et pendant plus de dix ans que ces provinces voient renaître leur misère, il prodigue des secours et multiplie des largesses.

Par quelle admirable industrie pouvait-il augmenter sans cesse les moyens en proportion des besoins? Par ses privations et ses sacrifices; par les retranchemens journaliers imposés à ses chers disciples qui, comme lui, manquaient souvent du nécessaire; par cette attrayante douceur à laquelle on ne pouvait résister; par je ne sais quel art divin d'enseigner, d'inspirer la miséricorde, de multiplier les ames charitables, et de changer le cœur des riches.

Nous ne rappellerons point ici ce que la Religion lui fit entreprendre soit en faveur des misérables forçats pour qui la nudité, les souffrances, les fers, les réduits infects rendaient la vie

semblable à une lente et cruelle mort, et dont il se plaisait à recevoir les plaintes pour verser sur leurs ames flétries le baume précieux de la résignation et de la patience; soit en faveur des pauvres enfans, victimes du crime et de la honte, exposés sur les places publiques ou vendus à vil prix, périssant de misère et de faim, auxquels il créa une multitude de mains nourricières en leur ouvrant un magnifique asyle; soit en faveur de ces furieux qu'on ne peut sauver que par des chaînes; soit en faveur de ces malheureux qu'a trompés la fortune ou l'imprévoyance; de ces jeunes victimes de la passion, qu'un moment de faiblesse a précipités dans le crime; de ces cadavres vivans, couverts des plaies de l'opprobre, et montrant à l'œil effrayé combien la corruption peut trouver en elle-même un cruel châtiment. En chargeant ainsi la Religion du soin de toutes les misères humaines, Vincent délivre à la fois la société d'un spectacle affligeant ou d'un fardeau dangereux, l'Etat de membres dégradés; et il élève un des plus solides remparts à la tranquillité et à la félicité publiques.

Et quel service immense n'a-t-il pas rendu à l'humanité par la fondation de l'Institut des Sœurs ou Filles de la Charité, qui n'ont pour monastères que les maisons des pauvres et des malades, pour cellules qu'une chambre louée, pour grilles que la crainte de Dieu, pour voile que la modestie! Dans ces lieux où les gémissemens et les plaintes acca-

blent l'ame d'une pesante tristesse, où les exhalaisons de tant de corps languissans portent dans le cœur de ceux qui les visitent le dégoût et la défaillance, où le spectacle de la souffrance et de la mort entre par tous les sens, ces jeunes vierges immolent à la bienfaisance les plaisirs les plus innocens, leur santé, leur vie même. Partout on les voit aussi fidèles à leur poste que nos guerriers à celui de la gloire. Au mois de février, 1814, le fort du combat, à Brienne, se dirigeait sur l'hôpital que trois filles de la Charité desservaient. Long-temps on les conjura de se retirer. « *Non*, répondit la Supérieure, *je suis à mon poste, et j'y mourrai. Dieu me demanderait un jour ce que je faisais, lors de l'attaque de Brienne.* » Puis, se tournant vers ses sœurs à peine sorties de l'adolescence : « *L'épreuve est trop forte pour votre âge : je vous permets de vous retirer.* » O digne fille de Vincent de Paul, ces deux anges seront aussi dignes de lui et de vous!... Toutes deux elles partageront votre danger; toutes trois vous mourrez victimes de votre zèle, martyres de la charité.

Ainsi la Religion, laissant à nos cœurs le soin de nos joies, a tout fait, par un seul homme, pour le soulagement de nos douleurs. Et qui pourrait compter les autres biens que sa maternelle prévoyance a répandus sur la terre par le ministère des Moines, qui ont été cependant l'objet des sarcasmes les plus amers?...

Le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa

course; la nuit approche; la neige tombe; seul ; tremblant, égaré, il fait quelques pas et se perd sans retour: la nuit est venue. Arrêté au bord du précipice, il n'ose ni avancer ni rebrousser; bientôt le froid le pénètre ; ses membres s'engourdissent ; ses dernières pensées sont des adieux à ses enfans, à son épouse... Mais à travers le mugissement de la tempête, un bruit se fait entendre: un chien a jappé sur la neige, il approche, il arrive, il bondit de joie: un religieux le suit. Ce n'était donc pas assez que le pieux solitaire exposât mille fois sa vie pour sauver des hommes, et s'établît, pour jamais, dans cet unique but, au fond de la plus affreuse retraite : il fallait encore que les animaux mêmes apprissent à être les instrumens de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent, pour ainsi dire, de l'ardeur dont la charité anime leurs maîtres, et que leurs cris, sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de la Religion chrétienne, inépuisable dans ses bienfaits.

Si elle attend l'homme égaré sur la cime des monts, elle est aussi descendue dans les entrailles de la terre, loin de la lumière du jour, pour y chercher des malheureux; et les frères Bethléémites ont établi des espèces d'hôpitaux au fond des mines du Pérou et du Mexique. Qu'on ne dise pas que l'humanité seule peut inspirer de telles œuvres: trouve-t-on rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de philantropie: la Religion chrétienne est seule phi-

lantrope par excellence. Lisez l'histoire de Pères de la Merci, qui aux trois vœux ordinaires de religion joignaient celui d'employer leurs biens, leur liberté et leur vie au rachat des captifs; celle des Trinitaires qui se condamnaient à ne vivre que de légumes et de laitage pour accroître les aumônes destinées à la même œuvre, et dont un célèbre incrédule du dernier siècle a dit, après avoir parlé de plusieurs congrégations dévouées au service du prochain: « Il en est une autre plus héroïque; car ce nom convient aux Trinitaires de la rédemption des captifs, établis vers l'an 1120, par un gentilhomme nommé *Jean de Matha*, et qui se consacrent depuis cinq siècles à briser les chaînes des chrétiens chez les Maures (*Essai sur l'hist. gén.* C. 135. ) ».(1) Lisez encore l'histoire des différens Ordres consacrés à porter dans les régions les plus éloignées, les plus insalubres, le flambeau de l'Évangile et de la civilisation, de ces magnanimes *envoyés du Seigneur*, qui courent après le gain d'une ame plus que l'avide marchand après l'or et l'argent, bravant tous les obstacles, se nourrissant de sacrifices, et souvent baignant de leur sang une terre ingrate. Lisez celle de ces innombrables Congrégations qui usent la vie à l'éduca-

(1) Pierre Pascal, religieux de cet ordre, après avoir employé tous ses revenus au rachat des captifs, passa chez les Turcs qui le chargèrent de fers. Le peuple de son église lui envoya de l'argent pour sa rançon. Au lieu de l'y employer, il racheta un nombre considérable de femmes et d'enfans, et il reçut, en 1300, la couronne du martyre. (*Note de l'aut^r.*)

tion de la jeunesse, dans les cités et dans les campagnes, et qui, en éclairant son intelligence de toutes les lumières que demandent les divers besoins de la société, forment son cœur à l'heureuse habitude de l'obéissance, de l'ordre et du travail, et y déposent et développent les vérités religieuses les plus importantes, germe précieux de toutes les vertus domestiques et sociales.

Vous croyez peut-être que du moins certaines Congrégations n'offrent aucun titre glorieux à la Religion qui leur a donné naissance. Les Pères de l'Ordre de Saint-François, par exemple, ont été si fréquemment la risée des beaux-esprits du XVIIIe. siècle, que vous ne sauriez voir en eux que des mendians onéreux pour un Etat. Mais savez-vous que, lorsqu'il s'agissait d'une de ces commissions dont les hommes ennemis des larmes n'osent se charger, de peur de compromettre leurs plaisirs, c'était principalement aux Franciscains qu'elle était dévolue? On supposait, avec raison, que ceux qui s'étaient voués à la misère, devaient être naturellement les hérauts du malheur. L'un était obligé d'aller annoncer à une famille la perte de sa fortune; l'autre, celle d'un fils unique; l'autre, celle de la sentence à un criminel, pour l'écouter ensuite, le consoler et l'accompagner au supplice: fonction sublime que la Religion seule a pu inspirer, et pour laquelle elle a pu seule donner assez de force et de courage.

Ce n'est pas non plus un bienfait peu digne de

reconnaissance, que ces maisons silencieuses où certaines ames se livrent à la contemplation des vérités surnaturelles, et à des méditations divines. Après que les maux des siècles barbares ont eu leur terme, les passions, si habiles à tourmenter les hommes, si ingénieuses en douleurs, ont bien su faire naître mille raisons d'adversité qui nous appellent à la solitude. Que de penchans trompés, que de sentimens trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour loin du monde! N'est-ce donc pas une précieuse ressource que ces asiles où l'on trouve un refuge contre les coups de la fortune et les orages de son propre cœur? Non, ce n'est pas une philosophie amie de l'humanité que celle qui veut forcer l'infortune à vivre dans le tumulte des joies du siècle. On a vu des hommes assez peu délicats pour mettre en commun leurs voluptés; l'adversité a un plus noble égoïsme: elle se cache pour jouir de ses plaisirs qui sont ses larmes. S'il faut des retraites pour la santé du corps, ne doit-on pas louer la Religion d'en avoir pour la santé de l'ame, dont les maux sont bien plus douloureux, bien plus longs, bien plus difficiles à guérir? N'y a-t-il pas, d'ailleurs, des hommes qui sont formés pour le labeur de la pensée, comme d'autres pour le travail des mains, et qui ont besoin de solitude? Les uns y sont entraînés par une intelligence tournée à la méditation; d'autres, par une certaine pudeur craintive qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes; d'autres, par l'ex-

cellence de leur ame qui cherche envain dans le monde d'autres ames faites pour elle, et qui semble condamnée à une sorte de virginité morale, ou de veuvage perpétuel. ( 1 )

Nous pourrions ajouter avec l'historien Velly, que c'est aux moines que la France doit une grande partie de sa fécondité. « Elle était désolée, dit- » il, par la fréquente incursion des barbares : on » ne voyait partout que campagnes arides, que » vastes forêts, que bruyères, que marécages. On » crut donner très-peu aux moines en leur cédant » des propriétés qui n'étaient d'aucun rapport; on » leur abandonna autant de terres qu'ils en pou- » vaient cultiver. Ils défrichaient, desséchaient, » semaient, plantaient, bâtissaient. Le Ciel bénit » un travail où l'intérêt n'avait aucune part : la » plus grande partie de ce qu'ils recueillaient était » employé au soulagement des pauvres. Bientôt ces » solitudes incultes et désertes devinrent des lieux » agréables et fertiles ( *Hist. de France*, *t.* 1. ) ». Telle est la source de ces richesses dont on a fait la matière de tant de reproches.

Les moines déployèrent la même activité en Espagne, dans la Pologne, en Allemagne, et surtout en Angleterre dont les historiens attestent unanimement qu'ils ont défriché près des deux tiers.

Aux services rendus par le Christianisme à l'a-

( 1 ) Voyez la note de la page 142 précédente.

griculture il faut joindre ceux qu'il a rendus aux sciences et aux beaux-arts : la conservation des précieux restes de l'histoire et de la littérature ancienne par les soins de ces mêmes moines, objet d'un si ingrat dédain ; la fondation des Universités, des Académies, des Colléges ou par des Papes, ou par des Evêques, ou par des Prêtres, ou par des Princes religieux ; l'influence particulière des Chefs de l'Eglise sur les lettres et les arts jusqu'à nos jours (1). L'origine de la fameuse Université de Paris, dont les lumières se sont répandues sur l'Europe moderne, remonte à ce temps où, luttant seul contre la barbarie, le moine Alcuin voulait faire de la France une Athènes chrétienne. Après lui, la barbarie continuant de s'étendre, et l'ignorance devenant plus profonde parmi les hommes du monde,

(1) Voyez, dans le N°. 28, tome V. des *Annales de philosophie chrétienne*, le tableau de l'influence du Christianisme sur les beaux-arts, les belles-lettres et les sciences ; et dans les N°s. 59, tome X, et 64, tome XI, celui de l'influence des Papes sur les beaux-arts.

« Il est continuellement parlé, dans les lettres de Gerbert, des sommes d'argent qu'il employait, étant Pape, à faire rechercher des ouvrages perdus dans l'Italie, l'Allemagne et la Belgique. Æneas Sylvius attribue à Nicolas V l'acquisition de trois mille manuscrits. Léon X acheta, cinq cents ducats, un manuscrit de Tacite. Et quelle protection les arts et les sciences ne trouvèrent-ils pas auprès d'un Nicolas V, d'un Sixte IV, des Médicis, d'un Bessarion, des Visconti, d'un François Sforce ; des ducs de Gonzague à Mantoue ; des ducs d'Urbin ; d'un Alphonse d'Arragon à Naples ; d'un Mathias Corvin en Hongrie ; d'un Jacques IV en Ecosse ; d'un Henri VII en Angleterre ; des Charles VII, des Louis XII, des François 1er. en France ! En ce seul royaume « trente-quatre villes ou bourgs prirent part à l'imprimerie dans le cours du quinzième siècle. » (*Recherches sur les bibliothèques* p. 207.)

les clercs, c'est-à-dire les ecclésiastiques furent les seuls qui firent profession d'étudier les belles-lettres, en sorte qu'on appela *grand clerc* l'homme savant, et que la science s'appela *clergie* ( 1 ). On sait assez quels hommes éminens présentent les fastes de l'Eglise, depuis cette époque, dans la haute philosophie, dans la profonde érudition, dans la connaissance des langues anciennes, dans l'histoire, et dans l'éloquence ( 2 ). On sait aussi ce que doit au clergé l'instruction publique ( 3 )

Mais s'il y a de l'ingratitude à méconnaître ce que lui doivent toutes les sciences humaines, il y a injustice à ne pas lui rendre hommage pour les lumières infiniment plus précieuses qu'il a toujours répandues, et qu'il répand encore sur les peuples. Dans quelles ténèbres ceux-ci n'étaient-ils pas plongés, avant de recevoir les divins enseignemens des pasteurs que la Religion leur a donnés? Et maintenant, le simple laboureur chrétien n'est-il pas incomparablement plus éclairé que ne l'étaient les génies de la Grèce et de Rome, sur Dieu et la Provi-

( 1 ) Pasquier, cité par Hénault, *Hist de France*, an. 992.

Henri 1er., roi d'Angleterre, au douzième siècle, dut à son instruction et à son éloquence d'être surnommé *Beau-Clerc*.

( 2 ) Gassendi, Mallebranche, Mersenne, Lacaille, Mabillon, Petau, Amyot, Huet, Jouvency; Saint-Réal, Vertot; Massillon, Bourdaloue, Fénélon, Bossuet, etc.

(3) La fondation des *Frères des écoles chrétiennes* par l'abbé de Lasalle, est peut-être un des plus précieux bienfaits pour les enfans du peuple. Le mérite de ces pieux instituteurs reçoit aujourd'hui l'hommage de ceux-là même que, naguères, certains préjugés leur avaient rendus hostiles.

dence, sur les rapports de l'homme avec Dieu, sur sa nature, sur sa destinée, sur ses devoirs, sur tout son être? En rendant populaires ces notions si importantes, le prêtre remplit sa mission de docteur; en les faisant fructifier dans le cœur de ses ouailles, il en est le père, le soutien, le consolateur dans les accidens les plus funestes; il leur apprend à sentir le bonheur facile d'une condition paisible, et à ne point envier les fortunes agitées et trompeuses des villes; à sa voix elles se prosternent devant le Dieu qui féconde les champs que la tempête a ravagés, qui compte leurs larmes, qui a promis d'être leur éternel héritage; par son ministère d'ineffables trésors d'amour et de miséricorde leur sont ouverts, un traité de paix et de protection se renouvelle dans la prière publique entre le ciel et la terre: tout remue et attendrit, tout soulage les cœurs, et s'ils gémissent encore, ils espèrent et se retirent consolés. Garant des promesses divines, cet ange tutélaire terrestre les réalise, en quelque sorte, dès cette vie, par les secours, les encouragemens, les soins les plus assidus: c'est ainsi qu'il aplanit à ceux qu'il appelle ses enfans la pénible route du tombeau; et lorsqu'ils touchent à ce terme, il les en approche doucement en leur montrant la fin des travaux, des infirmités, des douleurs, et l'aurore d'un bonheur sans mélange, d'un bonheur immuable, éternel.

Que pourrait mettre la philosophie à la place du ministère sacerdotal dont l'heureuse action est

également universelle et constante? Dans les cités comme au milieu des chaumières, le prêtre instruit et console, apaise et réconcilie, adoucit, guérit même, par la douce influence de son autorité, les aigreurs, fruit naturel du choc des passions et des intérêts : seulement le champ ouvert à son zèle est plus vaste. Ange d'humanité dans le séjour du crime et de la souffrance, il aide vers le bien le vice aux formes les plus dégoûtantes; il verse l'espérance dans les cœurs brisés par l'infortune ou cruellement déçus par la passion; il est l'ame de ces innombrables œuvres de charité si nécessaires à l'innombrable famille des malheureux; et souvent pour prix de ses bienfaits, il ne recueille que l'ingratitude du pauvre et la calomnie ou le mépris du riche. (1)

Voilà ce que la Religion a fait, et fait encore, depuis tant de siècles pour le bonheur des hommes; et voilà ce qu'oublient certains esprits pour ne voir que quelques abus inséparables de tout ce qui appartient à la terre, ou quelques crimes commis au nom du Christianisme, mais véritablement

(1) Nous devons faire observer ici que le célibat du prêtre contribue beaucoup à faire de lui comme une seconde providence pour les malheureux. Voyez l'Angleterre : en donnant, par sa réforme, une famille à chaque membre de son Clergé, elle a tari la source la plus abondante de la charité, et a détourné les biens ecclésiastiques de leur véritable destination. La classe indigente s'y est prodigieusement multipliée ; et on a été obligé d'établir ce qu'on appelle *la taxe des pauvres*, qui s'est élevée, dans ces dernières années, jusqu'à l'énorme somme de 5, 786, 000 livres sterling, ou 138 millions, 866, 600 francs.

contre la loi et malgré la défense du Christianisme. Y a-t-il de la justice à mettre sur le compte de la Religion ce qu'elle déteste et défend, et à ne juger de ses effets que par quelques abus, ouvrage des passions humaines? Et encore même ces abus ont-ils été permanens comme les bienfaits qui ont découlé de son heureuse influence? Non certainement. Tout le mal qu'on a pu faire sous prétexte de religion n'a été qu'accidentel, transitoire, local; le bien qu'elle a fait depuis son établissement jusqu'aujourd'hui a été constant, perpétuel, universel, s'étendant à tous les temps et à tous les lieux: il y a plus, en considérant tous les crimes qu'elle empêche, toutes les bonnes œuvres dont elle est la source, je ne craindrai pas de dire qu'en un seul jour la Religion fait plus de bien à l'humanité que n'a pu lui faire de mal tout ce que les incrédules se sont plu à lui reprocher, et dont, encore une fois, elle n'est nullement responsable. « Je ne confondrai jamais, leur répond le célèbre » Charles Bonnet, les suites ou accidentelles, » ou même, si l'on veut, nécessaires d'une chose » excellente, avec cette chose même. Quoi donc! » était-ce bien cette doctrine qui ne respire que » douceur, miséricorde, charité, qui ordonnait » des horreurs? Etait-ce bien une doctrine si pure, » si sainte qui prescrivait des crimes? Etait-ce bien » la parole du *Prince de la paix*, qui acharnait » des frères contre des frères, et qui leur enseignait l'art infernal de raffiner des supplices?

» Etait-ce bien la tolérance elle-même qui aigui» sait les poignards, dressait les échaffauds, allu» mait les bûchers? Non, je ne confondrai point » les ténèbres avec la lumière, le fanatisme furieux » avec l'aimable charité. Non, celui qui allait de » lieu en lieu faisant du bien, n'avait point armé » d'un glaive homicide la main de ses enfans, » et ne leur avait pas dicté un code d'intolérance. » Le plus doux, le plus compatissant et le plus » juste des hommes n'avait pas soufflé dans le cœur » de ses disciples l'esprit de persécution : il l'avait » embrasé du feu divin de la charité. (*Recherches » philosophiques*, p. 218.) »

« C'est mal raisonner contre la Religion, dit en» core Montesquieu, que de rassembler dans un » grand ouvrage une longue énumération des maux » dont elle a été l'occasion, si l'on ne fait de même » celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais racon» ter tous les maux qu'ont produits dans le monde » les lois civiles, la monarchie, le gouvernement » républicain, je dirais des choses effroyables. » (*Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. II.)

---

En méditant l'exposition du Christianisme que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, peut-on ne pas éprouver un sentiment profond de respect pour une religion, qui n'offrant dans son fondateur, dans ses dogmes, dans sa morale, dans son culte, rien qui ne soit digne de Dieu, a des droits si incontestables et si étendus à la reconnais-

sance des hommes? Quel est celui qui ne doive désirer d'en découvrir la vérité, s'il est encore incrédule? Quelle perfection divine, quelle harmonie de conduite et de doctrine dans son fondateur! Quelle pureté, quelle sublimité dans ses enseignemens! Quel rapport entre sa morale et les besoins de l'homme et de la société! Quelle lumière admirable même dans ses dogmes mystérieux! Où trouver des idées de Dieu et de l'homme plus vraies, plus conformes à ce que la raison la plus éclairée nous découvre? Où trouver une solution plus satisfaisante de l'énigme de notre nature et du secret de notre destinée? Et comme tout s'y trouve heureusement enchaîné! Le dogme du Verbe incarné suppose celui de la Trinité; celui de la Rédemption suppose celui de la faute originelle; celui de la grâce se lie, à son tour, ainsi que l'Eucharistie, à celui de la Rédemption; l'offense d'une majesté infinie se lie à un réparateur d'un mérite infini; un vengeur d'une justice infinie, à un rémunérateur d'une infinie magnificence.

Et quelle intime analogie entre le culte et ces mêmes dogmes! Comme ce culte correspond bien, par son mélange de simplicité et de pompe, à l'*anéantissement du Verbe fait chair*, qui fait le fond du Christianisme, et à la majesté de celui qui est *Roi des rois et Dieu béni aux siècles des siècles*! Comme ces mystères réunissent, d'ailleurs, tous les caractères qui attirent et fixent la vénération: caractère de sagesse, dans leur harmonie; ca-

ractère de grandeur dans la majesté, la sublimité des objets qu'ils présentent; caractère de sainteté, dans l'encouragement de l'homme à la plus haute vertu; caractère d'utilité, dans les lumières qu'ils répandent sur ses devoirs, et dans le fondement qu'ils donnent à son bonheur. L'obscurité des mystères a, d'ailleurs, l'avantage, en élevant une partie de la Religion au-dessus des pensées humaines, de réprimer l'essor téméraire de notre esprit toujours prêt à sonder l'infini, de le réduire, par l'aveu de sa faiblesse, à une *obéissance raisonnable*, et de lui faire sentir la nécessité d'une autorité qui le guide. Ainsi, l'incompréhensibilité des dogmes engendre la soumission; la soumission fixe la doctrine, établit l'unité de foi, qui est tout ensemble un besoin et une consolation pour le chrétien, tandis que, égarés sur la mer des opinions, les disciples de la raison seule flottent emportés par tout vent de doctrine; et cette foi devient même une vertu, car elle n'a pas les motifs de crédibilité pour objet, mais les dogmes que présentent ces motifs de crédibilité. Admirable disposition de la bonté divine, qui en plaçant la clarté dans les preuves de la vérité de la Religion, et l'obscurité dans la nature des dogmes qu'elle enseigne, laisse au fidèle le mérite de la libre soumission de son entendement, et lui donne le droit de dire à l'incrédule: Pourquoi vous agiter contre ces mystères que la raison ne saurait percer? Attachez-vous à l'examen de ces vérités qu'on peut, en quelque

sorte, toucher et manier, et qui répondent de toutes les autres, à ces vérités de fait dont la Religion s'est comme enveloppée toute entière pour frapper également tous les esprits. Elle livre ce fondement à votre curiosité. Creusez donc autour; essayez de l'ébranler ; descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique posée par une main divine. Mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient depuis dix-huit siècles ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous enfin et ne creusez pas jusqu'aux enfers. Vouloir pénétrer plus avant, c'est vouloir s'égarer, c'est vouloir entrer dans les abymes de l'infini, c'est vouloir comprendre l'incompréhensible ; devant Dieu, une fois qu'elle a reconnu sa présence, la philosophie doit se voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. Pourquoi, d'ailleurs, feriez-vous de l'obscurité des mystères un motif suffisant de n'y pas croire, vous dont la raison se heurte partout à des mystères, dans la nature, dans les sciences exactes, et dans tous les systèmes d'incrédulité opposés au Christianisme?.. Dieu a-t-il parlé aux hommes dans la personne de Jésus-Christ? C'est tout ce qu'il importe de savoir. Cette question une fois résolue affirmativement, il ne reste qu'à adorer et à se taire : car le bon sens le plus commun nous dit que Dieu est l'infaillible

vérité, et qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper (1).

(1) Les incrédules conviennent qu'un aveugle de naissance doit croire, sur la parole de ceux qui ont des yeux, les phénomènes de la réflexion des objets dans un miroir, parce que, disent-ils, tous les motifs d'incrédulité que la raison peut suggérer à l'homme qui ne voit pas, tombent devant les assertions positives et unanimes de tant d'hommes qui voient. Mais s'il est vrai que dans ce cas c'est une nécessité pour l'homme, malgré les impossibilités apparentes qui le choquent, de soumettre son intelligence à celle de ses semblables, n'est-il pas également vrai qu'il doit, en matière de religion, la même déférence et la même docilité à l'intelligence souveraine et infaillible de Dieu? Qu'y a-t-il, dans le Christianisme, qui soit plus mystérieux pour notre raison que les effets de la réflexion des objets dans un miroir pour celle d'un aveugle-né? « Menez-le devant une glace, et dites-lui : Voilà devant nous votre image et la mienne ; images parfaites et pour ainsi dire vivantes, qui ne retracent pas seulement, avec la plus grande fidélité, la taille, les traits et toute la personne de chacun de nous, mais qui marchent, avancent, reculent, et font tous les mêmes mouvemens que nous faisons l'un et l'autre. Il vous demandera de lui faire toucher ces images. Vous porterez ses mains sur la glace, il en parcourra toute la superficie, et en mesurera exactement toutes les dimensions. Puis il vous dira : Vous me trompez : il n'y a rien ici de ce que vous prétendez ; et toutes vos paroles sont autant de contradictions manifestes. J'ai touché des images faites par des statuaires, j'y ai retrouvé toutes les formes du corps humain ; j'ai donc cru qu'elles en étaient la représentation fidèle. Mais lorsqu'en me présentant une surface plane et unie, sans la moindre inégalité, ni aucune forme qui ait un rapport quelconque avec celle de nos corps, vous me dites : Voilà votre image et la mienne ; lorsque vous me parlez de figures qui se meuvent, là où je sens une entière immobilité ; de figures qui s'avancent vers nous, ou s'enfoncent dans l'éloignement, là où il ne peut y avoir ni éloignement, puisque tout est près et dans mes mains, ni enfoncement, puisque tout consiste en une simple surface, sans épaisseur ni profondeur ; lorsque vous ajoutez enfin, pour surcroît d'impossibilité, que, dans les étroites limites de cette glace, se trouvent, avec nos deux images, celles de tous les objets qui nous entourent, et de l'appartement entier où nous sommes, avec sa hauteur et ses autres dimensions, dans toute leur

étendue, permettez-moi de regarder tous ces discours comme des absurdités évidentes, qui ne pourront devenir croyables, que quand il sera vrai que la partie est plus grande que le tout ; que superficie et profondeur sont une même chose, que le mouvement et l'immobilité vont ensemble, en un mot, que tout ce qu'il y a de plus opposé et de plus contradictoire, peut se concilier et se réunir dans un même sujet. Telle sera l'objection de l'aveugle ; et je l'appelle insoluble, parce qu'on peut vous défier de la résoudre d'une manière qui lui paraisse intelligible ; ou de lui répondre autre chose, sinon que toutes ces contradictions si frappantes pour lui, et qu'il nomme palpables, parce qu'il croit les toucher au doigt, ne sont néanmoins qu'apparentes ; et qu'il les regarderait bientôt avec vous comme chimériques, s'il pouvait avoir une idée de la nature des images dont il s'agit : images, lui direz-vous, réelles, sans être solides ; étendues, sans occuper de place ; dont l'existence, les mouvemens, la grandeur, les formes, sont manifestes à l'œil, et nuls au tact ; sensibles à la vue, et imperceptibles à tous les autres sens. Que sera toute cette explication pour l'aveugle, sinon un langage mystérieux et énigmatique qui ajoutera de nouvelles difficultés à celles qui déjà le confondaient, et lui rendra encore plus incroyable ce que déjà il refusait de croire ? Ainsi la privation d'un organe transforme pour lui en absurdités des faits incontestables ; et parce qu'il se permet de juger, avec les connaissances imparfaites dont il est capable, il rejette comme des faussetés et des contradictions les vérités les plus certaines. Mais ne sommes-nous pas tous aveugles pour les choses qui passent notre intelligence ? Et si nous voulons juger par nous-mêmes en ces matières, où notre esprit ne peut atteindre, ne prendrons-nous pas aisément pour faux et contradictoire, ce qui n'est qu'incompréhensible et vrai ? (*Discours sur la divinité de la Religion* par l'auteur déjà cité, p. 76.). »



# CHAPITRE VI.

## DIEU A RÉVÉLÉ LE CHRISTIANISME, ET A MANIFESTÉ LA VÉRITÉ DE CETTE RÉVÉLATION PAR DES FAITS INCONTESTABLES.

Dans l'état présent de l'homme, la parole étant l'unique moyen de communication entre les esprits, il est naturel, ainsi que nous l'avons déjà dit dans le Chapitre quatrième, que, si Dieu a révélé le Christianisme, il ait employé ce moyen. Nous avons à examiner maintenant cette question de fait : *Dieu a-t-il révélé le Christianisme par le moyen de la parole?* question dont la solution se trouve nécessairement dans la démonstration de la divinité de la mission de Jésus-Christ, fondateur de cette religion. Or, pour démontrer la divinité de la mission de Jésus-Christ, il suffit de constater les faits *divins* qui en sont les titres.

Par faits *divins* nous entendons ici des faits contraires aux lois constantes de la nature, opérés, au nom de Dieu, en faveur d'une religion.

Ces faits prennent le nom de *prophéties,* quand ils sont contraires à la loi constante de l'intelligence humaine, d'après laquelle, naturellement, elle ne peut découvrir avec certitude l'avenir qui dépend des volontés inconnues de Dieu ou des volontés libres des créatures; ils prennent le nom de

*miracles*, quand ils sont contraires aux autres lois constantes de la nature.

De tels faits sont *divins*, en ce qu'ils ne peuvent être que l'œuvre de Dieu, puisque celui-là seul qui a établi les lois de la nature peut y déroger; et ils sont une démonstration convaincante de la vérité d'une religion, puisqu'il répugne que Dieu agisse pour favoriser l'erreur, surtout relativement aux hommages qu'il exige de l'homme, et qui sont le premier devoir de la créature raisonnable. Ainsi, en matière de religion, un fait *divin* n'est qu'un syllogisme en action : une religion en preuve de laquelle Dieu opère un fait contraire aux lois constantes de la nature, est vraie et divine: or Dieu a opéré etc. donc etc.

Mais de tels faits sont-ils possibles, demande l'incrédule?... « Cette question sérieusement traitée, » répond Jean-Jacques, serait impie, si elle n'était » absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui » qui la résoudrait négativement, que de le punir; » il suffirait de l'enfermer, (*Lettres écrites de la* » *montagne*, p. 104.) ». Qu'est-ce, en effet, qu'une exception aux lois constantes de la nature, sinon un décret éternel de Dieu, lié, dans l'ordre général, pour une fin sage, aux lois qu'il a établies. D'où il suit que bien loin de supposer en Dieu aucun changement, aucune faiblesse, aucune inconséquence, comme a osé le dire Voltaire (*Dict. philos.* art. *miracles.*), cette exception n'est que l'accomplissement de sa volonté éternelle, et la

manifestation de sa sagesse et de sa puissance infinies. Or, n'est-il pas absurde et impie d'avancer que les décrets de Dieu n'ont pu être qu'absolus, et qu'en les portant il a été soumis à une nécessité fatale, qui ne lui a permis, même pour une fin sage, aucune exception? Non, Dieu n'a pu perdre son domaine souverain sur ses ouvrages, ni l'un des moyens les plus frappants de manifester son pouvoir et sa protection; s'il en était autrement, ce serait le monde qui asservirait Dieu, et ce ne serait plus Dieu qui gouvernerait à son gré le monde: n'est-ce point là un véritable blasphême?... D'ailleurs, qu'on nous dise en quoi il répugne, par exemple, que Dieu rende la vie à un mort. Qu'est-ce que la mort? La cessation du mouvement vital, et la séparation de l'ame et du corps. Et pourquoi Dieu ne pourrait-il pas unir de nouveau une ame à un corps pour rendre la vie, comme il les avait unis d'abord pour la donner? En quoi l'un serait-il plus difficile que l'autre? Pourquoi celui qui donne le mouvement ne pourrait-il pas le rendre? Quand ce serait une seconde création, où est l'obstacle? Quoi! Dieu n'aurait pu créer qu'une seule fois? Mais il crée sans cesse, disent, de concert, l'Ecriture et la Philosophie: le métaphysicien enseigne que la conservation de l'univers est une création continue, parce qu'elle suppose l'acte continu de la volonté de création, et le Psalmiste dit avec son énergie ordinaire: *Retirez votre esprit créateur, et tout cesse de vivre; envoyez de nou-*

*veau le souffle de la vie, et tout est créé de nouveau* ( Ps. 133. ). Sans doute, la résurrection ne peut avoir lieu que par le retour du mouvement vital et la nouvelle union de l'ame avec le corps, parce que telle est l'essence de la vie humaine; et voilà ce que Dieu ne saurait changer: tandisque rien ne s'oppose à ce qu'il déroge à l'ordre ici-bas établi, d'après lequel le mouvement vital, une fois détruit, ne se ranime plus, et l'ame ne rentre plus dans le corps une fois qu'elle en est sortie.

Mais, poursuit l'incrédule, comment peut-on discerner les faits *divins* des faits naturels?..... Par la raison et l'expérience qui nous donnent la connaissance certaine des lois constantes de la nature. Ne suffit-il pas de connaître une loi pour reconnaître ce qui y est opposé, de connaître la règle pour reconnaître l'exception? ( 1 )

( 1 ) Voici comment raisonne Jean-Jacques, pour montrer qu'on ne peut pas discerner si une prophétie est un fait *divin* ou *humain* : « Puis- » que la clarté d'une prédiction faite au hasard n'en rend pas l'accom- » plissement impossible, cet accomplissement, quand il a lieu, ne prou- » ve rien, à la rigueur, pour celui qui l'a prédit, ( *Emile*, livre IV, » p. 23 et 24, édit. de 1793. ) ». On ne saurait donc, d'après lui, être certain qu'une prophétie est *divine*, que lorsque l'accomplissement en est impossible; d'où il suit évidemment, d'un côté, que, s'il y a prophétie *divine*, il est impossible qu'elle s'accomplisse, et de l'autre, que, si elle s'accomplit, ce n'est pas une prophétie *divine*, puisque l'évènement prouve que l'accomplissement était possible. Quelle logique!....

Qu'il nous soit possible, au reste, d'être certains que l'accomplissement d'une prophétie n'est pas un simple effet du hasard, Rousseau lui-même en fournit la preuve dans un autre endroit de son Emile, où il dit : « Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est » possible, et que la difficulté de l'évènement est compensée par la quan-

Mais pour affirmer qu'un fait est une exception aux lois de la nature, ne faudrait-il pas les connaître toutes? « Car une seule qu'on ne connaîtrait » pas, dit Rousseau, pourrait, en certains cas in- » connus aux spectateurs, changer l'effet de celles » qu'on connaîtrait, (*Lettres écrites de la Monta-* » *gne*, p. 107.) ». Or, qui peut se vanter de connaître toutes les lois de la nature?... S'il était possible qu'un fait contraire aux lois constantes de la nature fût produit par une loi inconnue, il faudrait dire que les phénomènes les plus contradictoires sont également conformes aux lois de la nature, que par conséquent ce monde est régi par des lois contradictoires; or, cela est impossible sous un Dieu infiniment sage. Un homme meurt, c'est une loi de la nature; on l'enterre, il tombe en dissolution; au bout de quatre jours, à la voix d'un autre homme, il ressuscite; c'est, peut-être, dira-t-on,

« tité des jets, j'en conviens. Cependant, si l'on me venait dire que des » caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'Énéide tout » arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour aller vérifier le menson- » ge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là » combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisem- » blable? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre » un, que son produit n'est pas l'effet du hasard (*Emile*, liv. IV, tome » II, p. 312.) ». De son aveu, un fait peut donc être tel, qu'il y ait l'*infini* à parier contre *un*, qu'il n'est pas le produit du hasard. Or, l'accomplissement d'une prophétie peut exiger un tel concours de circonstances, qu'il y ait aussi l'*infini* à parier contre *un* que la prudence humaine n'a pu le prévoir; donc il peut y avoir l'*infini* à parier contre *un* qu'une prophétie est *divine*. Mais quand il y a l'*infini* à parier contre *un*, cela ne *prouve-t-il rien*, même aux yeux de Rousseau, qui tire de ce principe la démonstration de l'existence du Souverain-Être?

une autre loi de la nature. Etrange solution, en vérité ! Qu'appelez-vous loi de la nature, sinon une cause permanente qui se manifeste par des effets constans dans les mêmes circonstances? Les circonstances demeurant les mêmes, arrive-t-il que l'effet change, qu'il est tout opposé à l'effet ordinaire? Il existe une cause de ce changement, sans doute; mais ce n'est pas une cause permanente, puisqu'on ne peut reconnaître la permanence d'une cause que par la constance de l'effet dans les mêmes circonstances. Ce n'est donc pas une loi de la nature qui est cause de ce changement. Donc il n'est pas nécessaire de connaître toutes les lois de la nature pour affirmer qu'un fait est surnaturel, *divin*; il suffit de voir que ce fait n'aurait pas eu lieu, si les lois connues avaient conservé leur cours et leur influence. ( 1 )

Mais ne peut-il pas y avoir des êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, qui produisent des faits contraires aux lois constantes de la nature? Nous n'avons donc jamais le droit d'affirmer qu'un fait contraire aux lois constantes de la nature est *divin*..... Sans entrer dans le fond de cette question,

( 1 ) Voyez, d'ailleurs, à quelles horribles conséquences mènerait le raisonnement de Rousseau, en le supposant exact. Si on ne peut affirmer qu'un fait est contraire aux lois de la nature physique, sans en connaître toutes les lois, on ne peut non plus affirmer qu'un fait est contraire aux lois de la nature morale, si l'on ne connaît pas toutes les lois de l'ordre moral. Or qui peut se vanter de les connaître toutes ?..... Aucun homme n'a donc le droit d'affirmer d'aucune action qu'elle est juste ou injuste, c'est-à-dire qu'il n'existe ni crime ni vertu.

il est évident que ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme sont des créatures, dépendantes de l'Être-Suprême ; que par conséquent ils ne peuvent changer l'effet des lois constantes de la nature, qu'avec la permission du Créateur. Or il est impossible que Dieu, Suprême Vérité, permette qu'en invoquant son nom ils changent cet effet en faveur d'une fausse religion et pour tromper les hommes, à moins qu'il ne donne en même temps aux hommes un moyen sûr de ne pas se laisser tromper : autrement l'erreur retomberait sur Dieu même. Quel serait ce moyen, dans cette hypothèse? Seraient-ce, en faveur de la vérité, des faits plus éclatans, que l'erreur ne pourrait imiter?... Peu nous importe de le savoir. Il est certain que Dieu ne manquerait pas de moyens ; et il est certain aussi qu'il nous en donnerait un : cela ne doit-il pas nous suffire? ( 1 )

( 1 ) Rousseau prétend : 1°. que, d'après l'Ecriture et les Théologiens, le seul moyen de discerner les vrais miracles des faux prodiges, c'est l'examen de la doctrine en faveur de laquelle ils sont opérés, en sorte que le miracle prouve la doctrine, et la doctrine, le miracle, ce qui est un cercle vicieux ; et il invoque, à ce sujet, les paroles de Moïse, au chapitre XIII du Deutéronome ; — 2°. que quand il n'y aurait pas, en cela, cercle vicieux, les simples ou *pauvres d'esprit*, que Jésus-Christ a déclarés *bienheureux*, seraient incapables de cet examen, (*Emile*, liv. IV, tome III, p. 15.)

1°. Nous pourrions, d'abord, nier le sens qu'il suppose aux paroles de Moïse, dans lesquelles il s'agit, au lieu d'un faiseur de miracles, d'un *forgeur de songes, qui veut faire servir ses rêves à rendre les Hébreux idolâtres.* Mais, en lui accordant sa fausse supposition, il est facile de le convaincre de sophisme. L'absurdité évidente d'une doctrine, ou l'oppo-

Mais enfin, comment peut-on s'assurer de l'existence des faits *divins*, quand on ne peut les voir soi-même?.. Par le témoignage humain, moyennant certaines conditions que nous allons indiquer et expliquer.

Observons, d'abord, qu'à l'aide de la réflexion nous découvrons en nous deux espèces de certitude appropriées à nos besoins : la certitude métaphysique, par laquelle nous possédons la vérité des objets purement intellectuels, et la certitude physique, par laquelle nous possédons celle des faits qui tombent sous nos sens. Mais il y a une infinité de choses qu'il nous importe de connaître, et dont nous ne pouvons nous assurer ni par nos

sition d'une doctrine à une autre déjà démontrée divine par des miracles incontestables, seraient une raison suffisante d'attribuer au démon des prodiges opérés en faveur de cette même doctrine ; et dans ce cas, Dieu ne devrait pas aux hommes d'autre moyen d'éviter l'erreur, parce qu'il suffit d'être raisonnable pour voir que Dieu ne favorise pas l'absurdité, et qu'il ne se contredit pas lui-même. Voilà pourquoi, si Moïse avait tenu aux Hébreux le langage que lui prête Rousseau, il aurait pu très-sensément leur dire que l'absurdité de l'idolâtrie et l'opposition de ce culte à sa doctrine déjà démontrée divine à leurs yeux par d'éclatans miracles, devraient leur faire rejeter comme des prestiges les faits extraordinaires que pourrait opérer un apôtre du paganisme. Et voilà aussi dans quel sens les Théologiens enseignent que la qualité d'une doctrine pourrait, en certains cas, être le moyen que Dieu donnerait aux hommes pour éviter l'erreur. Mais où est, en cela, le cercle vicieux? Rousseau ignorait-il qu'il n'y a cercle vicieux, que lorsque deux propositions servent réciproquement l'une à l'autre de preuve sous le même rapport?..... On voit, d'après cette explication, que l'histoire des Magiciens de Pharaon, qu'il appelle à son secours, ne présente aucune difficulté, même en admettant qu'ils avaient pour objet de confirmer une doctrine, ce qui n'était pas assurément. Et d'ailleurs, dans cette hypothèse, Dieu donna

sens, ni par notre seule raison : nous les apprenons par le témoignage des autres hommes, et nous les apprenons avec certitude, quand ce témoignage réunit les qualités qui la produisent.

En jetant les yeux sur le monde, je vois la société entière réglée par cette certitude appelée morale. C'est elle qui dicte les lois : les législateurs en règlent les dispositions d'après la connaissance des inclinations, des passions, des intérêts, des vices, des vertus des hommes, et des moyens les plus propres à les éloigner du mal et à les porter au bien. C'est par elle que le juge se détermine à prononcer les arrêts qui décident de l'honneur, de la fortune, de la vie des citoyens : il n'est pas lui-même témoin

un moyen sûr de reconnaître la vérité, puisqu'il mit dans la main de Moïse, son envoyé, des miracles que les Magiciens ne purent imiter, et qui les forcèrent à avouer que la puissance de Dieu n'était pour rien dans ce qu'ils avaient fait : *Digitus Dei est hic.*

2°. En passant à Jean-Jacques le contre-sens des paroles de Jésus-Christ, dans lesquelles il s'agit de ceux qui ont l'esprit détaché des biens de ce monde, et non pas de ceux qui ont peu d'esprit, nous lui répondrons que les simples peuvent en avoir assez pour connaître l'évidente absurdité d'une doctrine, ou l'opposition d'une doctrine à une autre déjà démontrée divine par d'éclatans miracles, et que, par conséquent, ils seraient capables de discerner l'œuvre du démon, supposé que Dieu ne leur laissât pas d'autre moyen d'en juger. Il y a plus: ce discernement serait bien moins difficile aux simples, même que la connaissance certaine de l'existence de Dieu, selon Rousseau : car pour croire en Dieu, selon sa méthode, quel appareil, quelle étude ne faut-il pas apporter ! Quel appareil et quelle étude, pour connaître les différens devoirs de la Religion naturelle dont il se fait l'apôtre, et de laquelle il affirme positivement que tous les hommes, ( et par conséquent les *simples* ), sont rigoureusement obligés de la connaître et de l'observer !

des faits; il faut donc que les sens d'autrui suppléent aux siens. C'est sur elle que reposent les droits civils: ils sont établis dans des actes rédigés d'après le témoignage humain, et dont l'authenticité n'a pas d'autre base. C'est elle encore qui fait fleurir les sciences: il y en a qui portent tout entières sur ce fondement; et dans celles qui portent sur la certitude, soit métaphysique, soit physique, quel homme est assez instruit pour n'avoir pas besoin de s'aider des connaissances des autres? Quel savant a fait tous les raisonnemens et toutes les expériences? Enfin, la certitude morale dirige toutes les actions de la vie privée: c'est la connaissance des esprits et des caractères, souvent acquise par les relations d'autrui, qui unit ou sépare, qui forme ou dissout les liens de société.

Dans les plus importantes affaires, et en général dans leur conduite, les hommes agissent sur la supposition de la vérité de faits dont ils n'ont pas été eux-mêmes les témoins. Je les vois remonter à des siècles antérieurs; je les vois comparer des évènemens de nos jours à d'autres évènemens de l'antiquité; je les entends dire, (sans hésiter et sans craindre que l'histoire les trompe par ses portraits), des Tibère, des Caligula, des Néron, des Domitien, qu'ils étaient des monstres indignes de régner; des Tite, des Trajan, des Antonin, qu'ils ont fait la gloire du trône et le bonheur des peuples.

C'est que pour tout homme de bonne foi la certitude morale équivaut à la certitude physique.

Les choses que j'aurais vues, entendues et touchées, si je m'étais trouvé sur les lieux, l'ont été par les hommes présens; ceux-ci en ont eu la certitude physique, et ils peuvent, par leur relation, me la transmettre telle qu'elle est en eux, sans qu'elle perde de son poids en passant, pour moi, de l'ordre physique à l'ordre moral. La certitude physique a pour base ce principe: *Il est impossible que tous mes sens réunis et bien disposés s'accordent pour me tromper.* La certitude morale est, en grande partie, fondée sur cet autre principe: *Il est impossible qu'une multitude d'hommes qui ne sont ni des fourbes ni des fous, se réunissent pour me tromper sur un fait qu'ils ont vu.* Les deux impossibilités sont d'une espèce différente, mais elles sont égales entre elles, puisque l'accord de cette multitude pour me tromper est aussi moralement impossible que l'accord de tous mes sens, pour m'induire en erreur. Par exemple, je suis certain que Louis XVI a existé, parce que je l'ai vu; et je suis également certain que Louis XIV, mort longtemps avant ma naissance, a existé, parce que plusieurs témoins oculaires m'ont transmis, sur son existence, leur certitude physique: je ne puis pas plus douter du second fait que du premier. (1)

Il est vrai que je suis plus vivement frappé d'un

(1) On peut même dire que la certitude que le témoignage nous donne d'un fait est plus grande, que celle qu'en pourrait acquérir un seul individu par ses propres yeux. Je me suis persuadé, par exemple, sur le rapport de mes yeux, qu'un homme est aveugle; mais ensuite deux ou

fait que je vois, que d'un fait qui m'est attesté par des témoins oculaires; mais il ne faut pas confondre l'impression qu'un fait produit sur moi avec la certitude qu'en a ma raison.

Il est vrai encore que, pour former une certitude morale, il faut un plus grand concours de circonstances que pour former la certitude physique; mais quand ces circonstances sont réunies, la certitude qui en résulte est aussi forte et exclud aussi absolument tout doute pour la raison, que la certitude physique. Ainsi nous sommes aussi persuadés de la réalité de la bataille de Pharsale et de celle de Fontenoi, que de la réalité des évènemens que nous avons sous les yeux.

La réunion des circonstances nécessaires pour exclure tout doute, lorsqu'il s'agit de faits anciens, se trouve dans la tradition orale, l'histoire et les monumens, qui sont comme trois canaux par lesquels la certitude physique des témoins oculaires nous est transmise.

La tradition orale est sûre, lorsque par une série non interrompue de générations, dont chacune transmet un évènement public et important comme attesté par la génération précédente, elle remonte jusqu'à la génération contemporaine, et,

trois personnes viennent me dire : « Nous avons aussi observé cet hom» me, et nous avons reconnu qu'il n'est point aveugle » ; je commence au moins à douter, et si plusieurs autres personnes sensées viennent me confirmer le témoignage des premières, je finis par croire que je me suis trompé dans mon jugement. Ainsi le témoignage peut fournir une certitude plus complète d'un fait, que si on l'avait vu soi-même.

par elle, jusqu'à un grand nombre de témoins oculaires. En effet, les dépositions unanimes de ces témoins oculaires ne peuvent avoir que la vérité pour centre, puisque étant nombreux, et l'évènement étant public et important, il est impossible qu'ils soient tombés dans une erreur universelle et uniforme des sens, et que, différant nécessairement entre eux de caractère, d'opinion, de passions, d'intérêts, il est impossible qu'ils se soient tous accordés dans une imposture, et qu'ils y aient tous également persévéré, sans qu'aucun se soit démenti : l'impossibilité du mensonge est encore plus évidente, quand il s'agit d'un évènement relativement auquel l'imposture serait contraire aux intérêts des témoins, et entraînerait la perte de leur honneur, de leurs biens et de leur vie. Or, la tradition orale dont je tiens actuellement un des bouts, peut me conduire infailliblement à ce cercle de témoignages rendus par des témoins oculaires. Car plusieurs de ceux qui ont vécu à l'époque de l'évènement, et qui, l'ayant appris de la bouche même de ces témoins, ne peuvent en douter, passent dans l'âge suivant, et portent cette certitude avec eux. Ils racontent l'évènement à ceux de cet âge, qui peuvent faire, qui feront à leur égard le raisonnement que firent ces contemporains, lorsqu'ils ajoutèrent foi aux témoins oculaires. Ceux du troisième âge feront aussi par rapport à ceux-là le même raisonnement : et ainsi de suite.

Remarquez qu'il n'y a pas de point fixe dans le temps, qui ne forme 60 ou 80 ans de générations à la fois, à commencer depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée: or, ce mélange perpétuel de tant de générations à la fois enchaînées les unes dans les autres, rend la fraude impossible sur un fait public et important. Voulez-vous supposer qu'à une époque déterminée tous les hommes de quarante ans ont conspiré pour tromper la postérité? Je vous l'accorde, quoique tout m'autorise à nier la possibilité de ce complot. Dans ce cas, n'est-il pas evident que tous les hommes qui composent, à la même époque, les générations depuis 40 jusqu'à 80 ans, réclameront contre le mensonge? Voulez-vous appliquer l'hypothèse à la plus ancienne génération? Dans ce cas, les hommes qui composent les générations postérieures auront nécessairement dit aux imposteurs: *Nous avons vécu longtemps avec vos contemporains, et jamais ils ne nous ont parlé d'un fait si intéressant; pourquoi vous-mêmes l'avez-vous jusqu'aujourd'hui gardé dans le silence?* Tous les âges se ressemblent par le nombre des générations; la fraude est donc impossible dans tous les âges, et par conséquent la tradition orale remonte avec certitude jusqu'aux témoins oculaires. Ainsi, quoiqu'un évènement ancien, bien prouvé, fasse beaucoup moins d'impression sur nous qu'il n'en fit sur les contemporains, la conviction de la réalité de cet évènement n'est pas moindre, puisque la force des preu-

ves qui l'établissent, est la même.

L'histoire a de grands avantages même sur les témoins oculaires. Qu'un seul témoin vous apprenne un fait, quelque connaissance que vous ayez de ce témoin, le fait ne sera pour vous que plus ou moins probable ; et vous n'en serez véritablement certain que lorsque plusieurs témoins se seront accordés sur ce même fait, et que vous aurez combiné leurs passions et leurs intérêts. L'histoire vous fait marcher d'un pas plus sûr, lorsqu'elle vous rapporte un fait public et important : alors ce n'est pas l'historien seul qui vous l'atteste ; il a élevé la voix, il s'est fait entendre de tous ses contemporains ; s'ils n'ont pas réclamé, il est évident qu'ils se joignent à lui pour confirmer son témoignage. Il n'est pas nécessaire que les hommes intéressés à ne pas croire ce fait, ou à ce qu'on ne le croie pas, déposent formellement en sa faveur : il suffit qu'ils se taisent, et ne laissent rien qui puisse en prouver la fausseté ; car si je ne vois, de la part des contemporains, que des raisonnemens contre ce fait, tandis qu'ils auraient pu, s'il eût été faux, donner des preuves invincibles de l'imposture, la raison me dit que je dois m'en tenir à l'historien qui le rapporte.

Ce que nous disons de l'histoire est invariablement confirmé par l'expérience universelle. Personne, par exemple, ne doute des conquêtes d'Alexandre, quoique Quinte-Curce ait vécu plusieurs siècles après le vainqueur de l'Asie ; ni des principaux

évènemens du règne d'Auguste ou de celui de Tibère, quoique nous n'ayons aucun historien contemporain de ces deux empereurs. Si un seul historien, même postérieur aux évènemens, est d'un tel poids, comment pourrait-on raisonnablement douter, lorsque plusieurs historiens, contemporains, quelques-uns même témoins oculaires, rapportent unanimement les mêmes faits?

Les faits publics et importans ont toujours des suites: ils changent la face des affaires d'un pays étendu. Les peuples jaloux de transmettre ces faits à la postérité en perpétuent la mémoire par des monumens. Si ces monumens sont érigés dans le temps des faits, ils ont un caractère de vérité incontestable: car ils ne sauraient être faux, sans que les contemporains eussent été trompés, ce qui est visiblement impossible sur des faits publics et importans. Si l'érection d'un monument n'a pas eu lieu à l'époque de l'évènement, il faut que cet évènement ait été publiquement connu à l'époque de l'érection, que les générations d'alors en aient été instruites par les générations précédentes, et que les traditions historiques remontent depuis l'érection jusqu'à l'évènement. Moyennant ces conditions, il est clair que le monument confirme la vérité du fait.

Lorsque la tradition orale, l'histoire et les monumens attestent à la fois des faits publics et importans, ces faits sont aussi certains que possible; et de même que des démonstrations et des combi-

naisons intellectuelles nous conduisent à une pleine certitude par leur exactitude, par leur justesse, les témoignages de la tradition orale, de l'histoire, et des monumens, nous y conduisent par leur qualité, par leur nombre, par leur accord. Les moyens diffèrent parce qu'ils se rapportent à des vérités qui ne se ressemblent pas, mais le but est également atteint ; et comme nous arrivons aux vérités géométriques en comblant l'espace qui nous en sépare par des démonstrations abstraites, ainsi nous arrivons aux vérités de fait en comblant l'espace par des témoignages.

Prouvons maintenant que l'autorité du témoignage humain, et celle de la tradition orale, de l'histoire et des monumens qui nous transmettent ce témoignage, suffisent pour constater des faits *divins*.

Un fait *divin* n'est pas tellement au-dessus de l'ordre établi qu'il ne puisse être rendu sensible et certain par des moyens naturels, c'est-à-dire, par des moyens ou par des preuves adaptés à notre nature. Le spectacle d'un être à figure humaine qui, avec une seule parole, rendrait la vie à un mort de quatre jours, serait sans doute un fait *divin*; mais n'est-il pas clair que de nombreux témoins pourraient, avec leurs sens, vérifier l'existence de ce phénomène aussi facilement et aussi sûrement que s'il était naturel? N'est-il pas clair que si ces témoins réunissaient les qualités que nous avons requises pour les faits naturels, leur

témoignage serait également irrécusable? L'illusion des sens, dans des témoins nombreux d'un fait *divin*, comme dans ceux d'un fait ordinaire, serait un prodige contre nature; leur imposture le serait aussi: « Un fait, pour être contraire aux lois
» constantes de la nature, n'en est que plus frap-
» pant, plus remarquable, et par conséquent plus
» examiné. Qu'un homme ait été frappé de mort
» devant un certain nombre de témoins, qui, sans
» avoir aucun intérêt à me tromper, viennent me
» raconter ce fait uniformément; je ne doute pas
» un instant de leur rapport. Mais qu'un thauma-
» turge, au milieu de la pompe funèbre, vienne
» rendre à la vie le mort déjà en état de putréfac-
» tion, l'étonnement proclamera partout cette mer-
» veille: chacun voudra la contempler de ses yeux,
» elle excitera la curiosité, et fixera l'attention gé-
» nérale. Pourquoi donc la résurrection de cet
» homme serait-elle moins incontestable que sa
» mort? Les témoins sont les mêmes et en plus
» grand nombre; les mêmes causes, et de plus
» fortes encore s'opposent à toute surprise comme
» à toute collusion de leur part; ils ne peuvent
» pas plus se tromper ni me tromper sur ce fait
» que sur le premier, puisque, d'un côté, l'exa-
» men a été plus grand, plus universel, et que de
» l'autre, l'imposture étant plus hardie, devrait
» aussi être plus facilement découverte: n'y au-
» rait-il pas de la folie à me défier ici de leur té-
» moignage, quand j'ai dû précédemment le croire

» au-dessus de tout soupçon (*Accord de la foi avec la raison*, *chapitre VIII*, *des miracles*, p. 301.)? » Enfin, n'est-il pas clair que si l'autorité de la tradition orale, de l'histoire et des monumens nous garantissait, en faveur d'un fait *divin*, l'existence d'un témoignage revêtu des qualités requises pour donner certitude, la raison nous défendrait le doute sur l'existence de ce témoignage, aussi bien que sur tout autre fait naturel?

C'est pour échapper au poids accablant des témoignages sur lesquels reposent les preuves du Christianisme, et dont l'existence est plus certaine que celle des faits dont personne ne doute, que Diderot a dit dans ses *Pensées philosophiques* : « Tout Paris m'attesterait qu'on vient de voir un » mort ressuscité, je ne le croirais pas ». Le Sceptique avoue que tout Paris a pu s'assurer de la mort de cet homme, et qu'il peut y ajouter foi sur le témoignage unanime de cette grande ville, parce que ce fait n'est pas impossible physiquement. Qu'un homme soit mort, semble-t-il nous dire, il n'y a rien qui m'étonne ; mais qu'un homme ait été ressuscité, c'est ce qui effarouche et révolte ma raison. Voilà pourquoi la possibilité que tout Paris se soit trompé ou ait voulu m'en imposer sur la résurrection de cet homme, me fait une impression d'incrédulité dont je ne saurais me défendre.

Examinons le merveilleux qui effarouche et révolte sa raison, et faisons-le disparaître à ses yeux. Ce n'est, au fond, qu'un fait naturel que tout Pa-

ris lui propose à croire, savoir que cet homme est plein de vie. Il est vrai que sa mort étant déjà certaine, sa vie présente suppose une résurrection ; mais s'il ne peut douter de la vie de cet homme sur le témoignage de tout Paris, puisque c'est un fait naturel, il ne saurait donc douter de sa résurrection : l'une est liée nécessairement avec l'autre. Le miracle se trouve renfermé entre deux faits naturels, la mort de cet homme et sa vie présente; ainsi, nous pouvons dire que le miracle n'est que la conclusion de deux faits naturels. On peut s'assurer de ces deux faits naturels, le Sceptique l'avoue; le miracle est donc la conséquence de deux faits dont on est sûr. Il suit de là que ce que le Sceptique me conteste est, pour ainsi dire, composé de trois choses qu'il ne prétend pas me disputer : de deux faits naturels, qui sont la mort de cet homme et sa vie présente, et d'une conclusion métaphysique qu'il ne conteste pas, et qui établit l'intervention de la puissance divine; car lorsqu'il s'agit d'un fait surnaturel, ce n'est pas dans la nature qu'il faut en chercher la possibilité. Joignez donc à la résurrection d'un mort la puissance divine qui en est la cause, et alors l'impossibilité naturelle ne s'opposera nullement aux raisons que vous aurez de croire ce fait. Je suppose que plusieurs témoins dignes de foi vous affirment qu'ils ont vu un chronomètre de cuivre, d'un mécanisme vraiment admirable : douteriez-vous de ce fait parce que tous les artisans qui travaillent en bois, sont dans une es-

pèce d'impossibilité physique de faire un tel ouvrage? Cette question vous surprend, et avec raison; pourquoi donc, quand un suffisant témoignage vous affirme un fait surnaturel, prétendriez-vous avoir le droit d'en douter, parce qu'une cause naturelle n'a pu le produire? L'impossibilité naturelle d'un fait surnaturel doit-elle faire sur vous plus d'impression, que l'impossibilité physique où sont les artisans qui travaillent en bois d'exécuter cette admirable machine de cuivre?

Non, il n'y a que des raisons tirées d'une impossibilité métaphysique, qui puissent être opposées à la preuve solide d'un fait; et toujours ce raisonnement sera invincible: *Le fait que je vous propose à croire ne présente rien d'absurde, rien de contradictoire; cessez de parler de sa possibilité ou de son impossibilité, et venons à la preuve du fait.*

Il est aisé de voir, par ce qui précède, qu'il n'est pas « plus possible que tout Paris se trompe ou » veuille tromper sur la résurrection d'un mort, » qu'il ne l'est qu'un mort ressuscite», *(Pensées philos.)*: il y a au contraire possibilité d'un côté, et de l'autre absolue impossibilité. En effet, l'erreur de tout Paris sur deux faits naturels, la mort d'un homme et sa vie présente, serait contraire aux lois constantes de l'ordre physique; et le complot d'une si grande ville serait contraire aux lois constantes de l'ordre moral: cette erreur serait donc un miracle; ce complot serait également un miracle.

Mais l'un et l'autre sont impossibles, puisque Dieu ne peut déroger ni aux lois constantes de l'ordre physique, ni aux lois constantes de l'ordre moral pour nous tromper. Que Dieu ressuscite un mort ou pour manifester sa bonté, ou pour sceller quelque grande vérité, je ne vois rien qui ne soit facile à sa puissance infinie et conforme à sa sagesse; que Dieu force les hommes, par une impulsion miraculeuse, à se tromper ou à tromper, je vois une absurdité, une contradiction manifeste entre ce fait et les perfections infinies de l'Être-Suprême; et ma raison conclud irrésistiblement que, bien loin que l'erreur ou la mauvaise foi de tout Paris soit plus possible que la résurrection d'un mort, elles sont absolument impossibles.

Il reste donc établi que les faits contraires aux lois constantes de la nature sont possibles; qu'on peut les discerner des faits naturels; et que le témoignage humain peut nous donner une complète certitude sur ces mêmes faits (1).

Presque tous ceux qui servent de base aux preuves du Christianisme, sont contenus dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont nous avons ici à démontrer la vérité.

### §. I. LES FAITS DE L'ANCIEN TESTAMENT, SUR LESQUELS S'APPUIE LE CHRISTIANISME, SONT INCONTESTABLES.

Dans un grand nombre d'ouvrages restés sans

(1) Ce dernier point renverse la prétention de Rousseau qui dit dans son Emile, *(liv. IV.)*, que *pour qu'une prophétie fît autorité pour lui, il faudrait qu'il eût été témoin de la prédiction et de l'évènement.*

réplique, les défenseurs du Christianisme ont prouvé que les livres de l'Ancien Testament sont authentiques et véritables ( 1 ): il n'est pas un seul point de critique qu'ils n'aient éclairci avec autant de sagacité que d'érudition. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans tous ces détails pour établir, d'une manière inébranlable, l'authenticité et la vérité de ces livres.

Le Pentateuque est le plus ancien de tous les livres qui existent dans l'univers, puisqu'il remonte à quinze siècles environ avant l'ère chrétienne ( 2 ). On y trouve la simple et naïve expression des mœurs antiques; on n'y remarque rien, même dans le style, qui ne se ressente des premiers temps; et l'on n'y aperçoit, d'ailleurs, aucune loi, aucune coutume, qui ne soit conforme au plan du Chef d'Israël et aux circonstances où il se trouvait. Une autre preuve de son authenticité se tire de l'ordre chronologique qui y est observé ; de la forme de

( 1 ) Voyez *Bossuet*, *Pascal*, *Huet*, *Bergier*, *Fabricy*, *Jacquelot*, *Faber*, *Paley* etc. etc.

( 2 ) L'histoire certaine de la Grèce ne remonte pas plus haut que la première Olympiade, *( l'an 775 avant J.-C. )*. Hérodote vivait sous Artaxercès. Les ouvrages de Sanchoniaton, de Manhéton, de Mégasthènes dont il nous reste quelques fragmens, ne peuvent guère être plus anciens. Quelques savans présument même qu'ils ne sont pas antérieurs au règne de Ptolémée-Philadelphe, *( 242 ans avant J.-C. )*; et si quelques-uns croient que Sanchoniaton vivait peu de siècles après Moïse, ils n'en donnent aucune preuve certaine. Bérose vivait au temps d'Alexandre. Il est également reconnu aujourd'hui que les livres des Perses, des Indiens et des Chinois appartiennent à une époque beaucoup plus récente que le législateur des Juifs.

journal que l'auteur a donnée à la plus grande partie ; du détail des marches, des circuits, des campemens du peuple hébreu dans le désert... Il n'y a qu'un auteur contemporain et un témoin oculaire, qui ait pu suivre cette méthode avec tant d'exactitude, rapporter les évènemens par ordre, en fixer le lieu et la durée, et faire cadrer le temps de chaque séjour avec la somme de quarante ans que dura ce voyage : un imposteur ne se serait-il pas gardé de se mettre dans de pareilles entraves ? Elle se prouve encore, cette authenticité, par le concert des douze tribus à la reconnaître, concert qui ne se démentit jamais, malgré leurs querelles, leurs vues souvent contraires, leurs passions et celles de leurs chefs, leurs intérêts différens, leurs droits respectifs fondés sur le Pentateuque. De plus, les Samaritains séparés des Juifs, depuis tant de siècles, par un schisme qui dure encore, l'ont toujours gardé en anciens caractères hébreux( 1 ); ils ne peuvent s'être entendus pour le supposer ou pour l'altérer avec les Juifs : leur antipathie, leur haine a été constante. Le Pentateuque Samaritain, remonte donc à une époque plus ancienne que cette division. Or le texte, ( sauf quelques différences très-légères, qui viennent presque toutes de la facilité avec laquelle les copistes ont pu confondre plusieurs lettres semblables ), en est conforme

( 1 ) Il est imprimé dans la polyglotte de Lejay, et dans celle de Walton.

au texte conservé par les Juifs : ce qui justifie la bonne foi des deux peuples, qui, malgré leur inimitié, conviennent de la tradition immémoriale par laquelle ils se trouvent réunis dans un même sentiment par rapport aux écrits de Moïse. ( 1 )

Les autres livres de l'Ecriture se rattachent à ceux de Moïse : l'histoire des Rois est liée à celle des Juges, et celle des Juges, à celle de Josué ; il en est ainsi des écrits des Prophètes, de ceux de Salomon, et des Psaumes. Tous en citent les faits, en invoquent les lois, en sont le perpétuel commentaire ; tous répondent au Pentateuque comme à un centre commun, de sorte que si ce dernier n'était pas authentique, en remontant de siècle en siècle, il faudrait admettre l'absurdité révoltante que la totalité de ces livres a été supposée.

L'authenticité des écrits de Moïse, et des autres livres de l'Ancien Testament, se prouve encore par leur nature même : car ils intéressent une nation entière, à laquelle les premiers imposent un joug insupportable de la part de tout autre que d'un législateur tel que Moïse ; et ils la peignent, presque tous, avec un caractère d'aveuglement, d'ingratitude et de révolte déshonorans pour elle.

( 1 ) Voltaire a prétendu que non seulement Moïse n'avait point écrit le Pentateuque, mais qu'il lui avait été impossible de l'écrire dans les circonstances où il se trouvait. Voyez dans les *Lettres de quelques Juifs* par l'abbé Guénée, ( tome I. ), et dans la *Bible Vengée* ( tome I. ) des réponses péremptoires à cette difficulté, si tant est qu'on puisse donner ce nom à ce qui suppose l'ignorance ou la mauvaise foi. ( Voyez aussi les *Annales de Philosophie chrétienne*, Nº. 15, p. 156. )

Elle se prouve aussi par le zèle avec lequel ce peuple s'en est toujours montré le dépositaire fidèle: ces livres étaient confiés à la garde de l'autorité publique; ils étaient regardés comme le plus précieux trésor de la nation : c'eût été un crime capital d'y altérer un seul mot, d'y insérer une seule lettre. ( 1 )

Personne ne doute que les harangues contre Catilina ne soient de Cicéron, que l'Enéïde ne soit de Virgile. Mais quelle autre preuve en avons-nous qu'une tradition qui remonte au temps où vivaient ces deux auteurs? Or, une tradition non moins constante et beaucoup plus générale atteste l'authenticité du Pentateuque : ce ne sont pas des témoignages épars consignés dans un petit nombre de livres ; c'est le témoignage perpétuel de tout un peuple, qui, depuis trois mille ans élève la voix pour déposer sur cette vérité. Dira-t-on que, durant cette série de siècles, les Juifs n'ont pas connu leur historien, ni leurs lois, ni l'auteur de ces lois? Si Moïse n'est pas leur législateur, si le Pentateuque n'a pas été composé par lui, ou s'il a subi des altérations considérables, il faut nécessairement supposer une époque où la nation juive oublie soudain ce qu'elle est, ce qu'elle

( 1 ) « Une preuve évidente, dit Josèphe à Appion, que nous respectons les Ecritures, et que nous les regardons comme divines, c'est que, depuis tant de siècles, personne n'a osé y ajouter, retrancher ou changer la moindre chose. » (*Livre II, contre Appion*, grammairien Alexandrin.)

a été, ses usages religieux et civils, ses coutumes et ses habitudes, pour recouvrer la mémoire aussi promptement qu'elle l'a perdue, pour vivre soudainement sous de nouvelles lois qu'elle croit anciennes, et pour conserver à jamais, avec une vénération profonde, une fausse tradition qu'elle croit vraie. On ne saurait attaquer l'authenticité du Pentateuque sans être forcé de dévorer ces absurdités. Mais si l'on est obligé d'avouer que le Pentateuque est authentique, cet aveu doit nécessairement s'étendre aux autres livres de l'Ancien Testament; car, outre qu'ils ne forment avec le Pentateuque, comme nous l'avons déjà fait observer, qu'un seul corps indissoluble d'histoire, de lois et de doctrine, et qu'il est impossible que la nation juive se soit laissée tromper en masse sur des livres liés à sa religion, à ses mœurs, à ses croyances, à son gouvernement; outre que les différens auteurs de ces livres se rendent témoignage les uns aux autres (1), et qu'ils rappellent les faits précédens et les rapprochent des faits postérieurs, en appuyant leur narration par les noms

(1) «Esdras parle des prophéties de Zacharie et d'Aggée; il cite Jérémie et les Psaumes, qui se trouvent encore cités dans les livres des Rois et des Paralipomènes, aussi bien que les écrits de Salomon. Jérémie fait mention de Michée, et il est rappelé lui-même par Daniel. Tobie rapporte une prophétie d'Amos; deux autres célèbres prophéties d'Isaïe se trouvent tout au long dans le quatrième livre des Rois. Le troisième fait mention de Josué, dont le prophète Habacuc célèbre aussi les miracles. Tous ces écrivains étaient connus de l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, qui faisait leur éloge du temps des successeurs d'Alexandre. Au lieu d'ac-

propres des Princes et des Pontifes, par les généalogies des familles, par les dates et les détails géographiques; nous demanderons à qui l'on prétend en attribuer la supposition ou la corruption? Est-ce aux amis des Juifs? Ils n'y auraient pas inséré ou n'y auraient pas laissé tant de choses déshonorantes pour ce peuple. Est-ce à leurs ennemis? Les Juifs ne les auraient pas reçus de leurs mains.

Enfin, la plus grande partie de ces mêmes livres fut traduite en Grec, près de trois cents ans avant l'ère chrétienne, environ un siècle avant les Machabées; et cette version, si connue sous le nom de *Version des Septante* (1), s'accorde en tout ce qui est important avec le texte hébreu. Sous les Machabées, ou immédiatement après, on vit naître chez les Juifs la secte des Sadducéens, celle des Pharisiens et celle des Esséniens: la rivalité qui régnait entre elles les mettait hors d'état de former de concert le dessein d'altérer leurs livres. Les Caraïtes dont la secte est encore plus ancienne que le siècle de Jésus-Christ, rejetèrent

cumuler ici toutes ces citations, nous invitons le lecteur à parcourir seulement les marges d'une Bible, et à y remarquer la concordance des différens livres de l'Ecriture, le rapport qu'ils ont entre eux, la force qu'ils se prêtent, et l'impossibilité qu'il y a eu dans tous les temps d'en forger un seul, sans s'exposer à être réfuté par tous les autres. Aucune histoire des peuples anciens ne porte autant de caractères de sincérité et de certitude. » (*Traité de la Religion* par Bergier, tome IV.)

(1) *Daniel traduit par les Septante*, Rome 1772, 1re. dissertation, p. 309 et suiv. L'Editeur prouve que cette version fut faite la septième année du règne de Ptolémée-Philadelphe.

toutes les traditions des Pharisiens ou Rabbanites, et s'attachèrent précisément à la lettre des Livres Saints: nouvel obstacle à toute altération. Aussi Jésus-Christ, qui reproche si souvent aux Docteurs juifs de corrompre les Ecritures par de fausses interprétations, ne les accuse-t-il jamais d'en avoir altéré le texte ou négligé la conservation. Et certes, il n'a fallu rien moins que ce respect profond et traditionnel du monument sacré de leur religion et de leur histoire, pour que la haine des Juifs contre le Christianisme ne leur ait pas fait supprimer, ou altérer du moins, les divers passages prophétiques dont nous nous servons pour prouver, même par leur aveuglement qui y est prédit, que Jésus est le Messie qu'ils attendent encore.

L'Authenticité de l'Ancien Testament étant reconnue, on ne peut élever aucun doute raisonnable sur la vérité des faits qu'il contient. Les plus merveilleux de ces faits se sont passés à la vue d'une multitude d'hommes auxquels on n'a pu faire illusion, et qui n'ont pu vouloir se tromper eux-mêmes. Ils composent une histoire dont toutes les parties s'enchaînent, se supposent mutuellement, et offrent partout des caractères de vérité si manifestes qu'il est impossible de les contester sans renverser toutes les autres histoires, vû surtout qu'un grand nombre de ces mêmes faits sont attestés par la tradition et par l'histoire profanes.

La création du monde, telle que Moïse la décrit, la formation de l'homme et de la femme, leur chûte, leur châtiment, la propagation de leur race, dont la corruption et la malice provoquent la vengeance divine, le déluge qui détruit l'espèce humaine, un seul juste sauvé des eaux avec sa famille : voilà ce que nous apprend la Genèse ; et la tradition de tous les peuples, leur chronologie certaine, l'état physique même de la terre rendent témoignage à la vérité de ce récit ( 1 ). Mais il n'en-

( 1 ) La science a trouvé conformes à ses recherches la fluidité primitive de la terre ; l'existence de la lumière indépendamment des corps lumineux (*ce qui est une preuve très-forte que le récit de Moïse n'est point de son invention, car accoutumé comme tous les hommes à regarder le Soleil comme le principe et le foyer de la lumière, il n'aurait jamais pensé à séparer ces deux choses s'il n'avait écrit que d'après ses propres idées*) ; enfin, l'ordre dans lequel ont été successivement créés tous les êtres organisés. Il est vrai que la science tend à regarder les *jours* de la création comme des *époques* dont la mesure n'est point connue de l'homme ; mais cette opinion n'est nullement contraire à la foi : « Tout ce qu'il nous » importe d'en savoir, dit l'illustre prélat, auteur de la *Défense » du Christianisme*, c'est qu'on peut la soutenir sans blesser en rien la » doctrine orthodoxe. Saint Augustin dit expressément ( *De Gen. ad lit- » teram*, liv. IV, N°. 44. ), qu'il ne faut pas se hâter de prononcer sur » la nature des jours de la création, ni d'affirmer qu'ils fussent sembla- » bles à ceux dont se compose la semaine ordinaire ; et dans le plus fini » de ses ouvrages, dans la *Cité de Dieu*, il dit encore qu'il nous est dif- » ficile et même impossible d'imaginer, à plus forte raison de dire quelle » est la nature de ces jours. » ( *Défense du Christianisme*, par Mgr. Frayssinous, tome II, *Moïse considéré comme historien des temps primitifs.* )

Voyez, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, N°. 10, un article de M. le baron de Férussac, qui, en faisant l'analyse de la conférence que nous venons d'indiquer, montre comment les sages et lumineuses explications de Mgr. d'Hermopolis ont rendu désormais impossible toute

tre pas dans notre objet d'en exposer ici les preuves ( 1 ); nous nous contenterons de citer le témoignage du savant Cuvier ( 2 ) :

« En examinant, dit-il, ce qui s'est passé à la » surface du globe, depuis qu'elle a été mise à sec » pour la dernière fois, et que les continens ont » pris leur forme actuelle, du moins dans les par- » ties un peu élevées, l'on voit clairement que cet-

discussion raisonnable entre la science et l'orthodoxie, sur les questions qui se rattachent à la *création* et au *déluge*.

Voyez aussi les *Discours sur les rapports entre la Science et la Religion révélée*, par Nich. Wiseman, ouvrage extrêment remarquable tant par le sujet que par la manière dont il est traité. Le savant auteur parle très-pertinemment des matières les plus diverses, d'histoire naturelle et de géologie, des antiquités sacrées et des profanes ; il est au courant des découvertes les plus modernes et des derniers progrès de la science dans tous les genres ; il sait ramener ces découvertes et ces progrès à son but, par les rapprochemens les plus judicieux et les plus solides ; et il démontre que nos Livres Sacrés ont été soumis à toutes les épreuves, examinés avec rigueur, attaqués de tous côtés ; que s'il s'y fût glissé quelque fausseté, elle eût été bientôt mise au jour ; enfin qu'à mesure que chaque science fait un pas, elle accroit la masse des témoignages en faveur de la Religion. C'est ainsi qu'il justifie parfaitement ce qu'a dit un illustre membre de l'Académie des sciences, ( Mr. Geoffroi ), dans la séance du 16 janvier 1837 : « *La science confirme, au lieu d'infirmer, toutes les vérités révélées.* »

( 1 ) Elles sont exposées et développées dans plusieurs ouvrages: Voyez *Huet, Alnetan. Quæst. lib.* II ; — *Faber, Horæ Mosaïcæ*, vol. I, *sect.* I. — *Maurice, Hist. of Hindostan* ; — *Asiatic. Research.* ; — *Stolberg, Geshichte der Relig*, p. 335 et suiv. — On trouve dans le livre II de Josèphe contre Appion, et dans le livre III de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, chap. XII, la preuve de la vénération générale des peuples les plus anciens pour le septième jour.

( 2 ) Il tenait, naguères, parmi nous, le sceptre des sciences naturelles.

» te dernière révolution, et par conséquent l'éta-
» blissement de nos sociétés actuelles ne peuvent
» pas être très-anciens. C'est un des résultats les
» mieux prouvés de la saine géologie : résultat d'au-
» tant plus précieux qu'il lie, d'une chaîne non
» interrompue, l'histoire naturelle et l'histoire ci-
» vile..... Partout la nature nous tient le même lan-
» gage ; partout elle nous dit que l'ordre actuel des
» choses ne remonte pas très-haut ; et, ce qui est
» bien remarquable, partout l'homme nous parle
» comme la nature, soit que nous consultions les
» vraies traditions des peuples, soit que nous exa-
» minions leur état moral et politique, et le déve-
» loppement intellectuel qu'ils avaient atteint au
» moment où commencent leurs monumens au-
» thentiques. » ( *Recherches sur les ossemens fossiles*, discours préliminaire. )

M. Cuvier prouve, dans le même discours, qu'il y a unanimité de témoignages historiques ou traditionnels sur le renouvellement récent du genre humain, après une grande révolution de la nature, chez toutes les nations qui peuvent nous parler ; il démontre que l'origine traditionnelle des monarchies Assyrienne, Indienne et Chinoise ne remonte qu'à peu près à quarante siècles (1) ;

(1) On peut consulter, sur l'antiquité chimérique des Egyptiens, des Chaldéens, des Indiens et des Chinois, l'*Origine des lois des arts, etc.*, par Goguet ; — la *Chronologie chinoise*, par Fréret ; — *Chronologia critica*, par Bennetti ; — dans les *Dissertations sur la Genèse*, par M. de Genoude, l'examen raisonné des faits allégués faussement contre la chro-

et après avoir réfuté, entre autres objections, celle qu'un auteur moderne a tirée des mines de l'île d'Elbe, il ajoute : « Je pense donc, avec M.M. De » Luc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose de » constaté en géologie, c'est que la surface de no- » tre globe a été victime d'une grande et subite ré- » volution, dont la date ne peut remonter beau- » coup au-delà de cinq ou six mille ans. » ( 1 )

Après le déluge, le Pentateuque rapporte la dispersion des enfans de Noë, et la fondation des premiers empires. L'âge des Patriarches, parmi lesquels Abraham tient le premier rang à cause de sa vocation, dure jusqu'à Moïse, ou jusqu'à l'époque de la loi écrite donnée sur le mont Sina.

nologie mosaïque ; — les *Discours sur les rapports* etc., déjà indiqués, p. 239. Dans le septième, Mr. Wiseman montre, par les écrits de Delambre, de Laplace, et surtout du savant Bentley, que les tables astronomiques des Indiens ont été construites vers le septième siècle de l'ère vulgaire ; que les laborieuses recherches de M.M. Jones, Wilfort, Hamilton, Heeren, et surtout Col. Todd, s'accordent à placer vers 2000 ans avant notre ère le commencement de l'Histoire Indienne ; que c'est l'époque aussi où l'on trouve les premières traces de l'organisation des Egyptiens, des Assyriens et des Chinois ; que c'est enfin l'époque d'Abraham. Klaproth et Abel Rémusat ont ramené dans les mêmes limites l'antiquité des Arméniens, des Persans et des Chinois.

Quant aux monumens astronomiques des Egyptiens, on sait que les recherches de M.M. Testa, Visconti, Letronne, Halma etc., ont assigné à leurs zodiaques une époque voisine du temps des Empereurs romains ; et que le fameux zodiaque de Denderah, arraché avec tant d'efforts aux rives du Nil, et transporté en France, n'y a paru que pour détruire les objections qu'en tirait l'incrédulité.

( 1 ) Il résulte des Livres Saints que la race humaine existe sur la terre depuis six ou sept mille ans : ce qui s'accorde aisément avec les découvertes ou les conjectures de la science.

Dans le temps où cet historien écrivait, les enfans de Jacob ne formaient qu'une grande famille qui ne pouvait pas avoir perdu le souvenir de sa propre histoire, et qui ne pouvait se laisser tromper sur les noms de ses ancêtres, sur les principaux traits de leur vie. De Moïse à Noë il n'y a que quatre générations: Sem, témoin du déluge, avait vu Abraham; Abraham avait vu Jacob; et Jacob avait vu ceux qui avaient vu Moïse. Ce petit nombre de générations devait empêcher l'altération des vérités historiques, et d'autant plus que les Patriarches vivant tant de siècles avec leurs enfans avaient dû leur raconter souvent des faits regardés comme le fondement de la Religion et les objets de la foi, et les graver profondément dans leur mémoire. Ajoutez qu'outre la tradition orale qui avait tant de force dans un nombre si borné de générations, il y avait des cantiques dont le parallélisme et l'harmonie s'opposaient à l'altération des inscriptions, des monumens (1), et très-vraisemblablement des mémoires écrits et conservés, avec beaucoup de soin, dans les familles patriarcales. (2)

(1) Du temps de Moïse, il existait une foule de monumens qui rappelaient les évènemens passés: tels étaient les autels dressés par les Patriarches, leurs tombeaux, les lieux commémoratifs, comme *le chêne de Mambré*, *le puits du Vivant et du Voyant*, *Béthel*, le mont *Moria*, les ruines de *Sodome* et de *Gomorrhe*. Les Israëlites ne faisaient pas un pas sans rencontrer des vestiges qui rendaient témoignage au récit de Moïse, et qui concordaient avec les traditions reçues parmi eux. *(Note de l'auteur.)*

(2) Abraham fut toujours célèbre dans l'Orient: les disciples de Zo-

Quant aux faits contemporains que raconte Moïse, l'imposture de sa part est visiblement impossible. Ce ne sont pas des faits qui se soient passés dans des réduits obscurs, ou qui aient eu peu d'importance; mais ce sont, au contraire, des faits publics, arrivés en présence de toute la nation juive, pour sa délivrance et pour son établissement dans la terre promise; ils sont la base de toutes ses lois religieuses, politiques et civiles. Si ces prodiges éclatans n'ont pas réellement existé, comment tout un peuple s'est-il soumis à une législation sévère où ils sont si souvent rappelés? Comment Moïse a-t-il pu l'en prendre à témoin? Comment la tribu de Ruben, comment celle de Lévi ont-elles souffert qu'un historien, si grossièrement imposteur, les déshonorât dans la personne de leurs chefs, et qu'il apprît aux races futures leur prétendu crime et leur châtiment imaginaire?... Remarquez, d'ailleurs, que les pratiques religieuses,

roastre le regardaient comme leur premier législateur, (*D'Herbelot, Bibl. orient., t. VI, p. 466.*). Descendus de lui par Ismaël, les Arabes le reconnaissent pour leur père aussi bien que les Juifs. Ce que l'Ecriture nous apprend de ce Patriarche, de Loth et de la destruction des villes criminelles, de Jacob, de Joseph, et du séjour des Israëlites en Egypte, est confirmé par les auteurs profanes, et par les traditions des Orientaux, (*Euseb. Præpar. Evan.*, lib. IX. — *Scalig. not. in frag. gr.* — *Bochart. Can.*, lib. II. cap. II. — *Selden, de Diis syris*, lib. V. — *Heins. in Clem. Alex. Strom.*, lib. VII. — *Huet, Demonstr. evan.*, proposit. IV. — *D'Herbelot, Bibl. orient.*)

Voyez aussi dans le *Traité de la vérité de la Religion chrétienne* par Grotius, de nombreux témoignages des païens en faveur des livres de Moïse.

les usages, les fêtes, les hymnes du peuple juif supposent la réalité des évènemens miraculeux qu'ils rappellent, et dont ils sont destinés à conserver le souvenir, au point que, quand même son histoire ne serait pas écrite, on la retrouverait encore presque toute entière dans sa législation et dans la tradition qui en est comme le vivant commentaire ( 1 ).

Oui, si cette histoire n'est pas vraie, l'imposture du législateur, et la crédulité du peuple seraient un prodige absurde d'audace d'un côté, et de crédulité, de stupidité de l'autre. Il faut dire alors que Moïse a contenu dans le devoir, et a soumis aux pratiques les plus gênantes, aux lois les plus rigoureuses, et même aux châtimens les plus terribles, un peuple violent, opiniâtre, et toujours prêt à la révolte, en lui disant et en lui persuadant qu'il était journellement témoin d'une suite de prodiges, qui ne frappaient pas ses regards. Il faut dire que Moïse a osé essayer de faire croire à six cent mille spectateurs, contre le témoignage

( 1 ) L'arche, la verge d'Aaron, le serpent d'airain, les tables de l'alliance, l'urne remplie de manne, les encensoirs de Coré et de ses partisans, cloués contre l'autel des parfums, le rit de l'agneau pascal et des azymes, la loi des prémices et le rachat des premiers nés, la fête de la Pentecôte et celle des tabernacles, la division des familles sacerdotales et lévitiques, l'habitation de la tribu de Ruben et de celle de Gad, et de la demi-tribu de Manassès au-delà du Jourdain, le partage de la terre de Chanaan, les asyles, le repos de la terre chaque septième année, fait attesté par Josèphe( *Antiq.* liv. XIV. c. 10. ), et même par Tacite (*Hist.* liv. V. c. 4. ), etc., étaient autant de monumens historiques des évènemens remarquables consignés dans le Pentateuque. ( *Note de l'auteur* )

uniforme de leurs sens et de leur mémoire, par exemple, qu'ils ont traversé à pied sec un bras de mer dont les eaux, pendant leur passage, sont restées miraculeusement suspendues, pour engloutir ensuite en retombant leurs ennemis qui les poursuivaient, et qu'il a réussi à leur faire illusion sur ce fait (1). Bien plus, il faut dire que, dans la suite, il s'est servi du souvenir de ce même fait pour les détourner de l'idolâtrie, et les faire rentrer dans l'obéissance; et que ce qui ne devait naturellement servir qu'à exciter la risée des enfans mêmes, les a, au contraire, tous persuadés.

Une observation qui corrobore tout ce que nous venons d'exposer, c'est qu'en considérant le caractère moral de l'historien, on voit qu'il n'agissait jamais dans la vue de son propre intérêt. La souveraine sacrificature fut publiquement déclarée

(1) On peut voir, dans la *Bible vengée*, (tome 3. p. 98 et suiv.), à quelles absurdités se sont réduits certains incrédules pour nier ce prodige, que les uns ont voulu expliquer par un vent violent, les autres, par le flux et le reflux de la mer. Sans exposer ici les argumens qui démontrent la fausseté de ces explications, il suffira de faire observer, que la *première* suppose nécessairement un vent continu, toujours au même degré de force, capable de fendre la mer et de la tenir suspendue des deux côtés, ne soufflant que sur l'espace intermédiaire, et cessant à point nommé sitôt après le passage des Israëlites : ce qui rend ce vent plus miraculeux encore que le fait raconté par Moïse ; — que la *seconde* ne laisse tout au plus qu'environ 200 pas de large durant six heures, ou 150 durant huit heures, pour le passage d'une multitude de deux millions et demi d'hommes, de femmes, d'enfans et d'esclaves, chargés, d'ailleurs, d'une énorme quantité de bétail, de meubles et de dépouilles des Egyptiens : ce qui rend ce passage physiquement impossible.

par lui l'apanage de la seule postérité d'Aaron, et il laissa ses propres enfans confondus avec les autres lévites ; le successeur qu'il se désigna lui-même était aussi étranger à sa famille ; il avoue franchement ses moindres défauts ; il dévoile et la faiblesse de son frère et son manque de foi ; loin de flatter le peuple, il le reprend toujours sous les plus humiliantes images, tantôt comme indocile et rebelle, tantôt comme aveugle et ingrat, souvent comme idolâtre et impie, ne revenant au devoir qu'à force de châtimens, et retombant dans ses désordres dès qu'il est épargné.

Toute l'histoire des Juifs est remplie de faits publics et étonnans comme ceux du Pentateuque, et il n'y a presque point eu, chez ce peuple, de génération à qui, de siècle en siècle, on n'ait dit qu'elle avait été témoin de semblables prodiges; et pas un doute ne s'est élevé dans un seul membre de cette nation sur leur réalité, même après que les Sadducéens eurent attaqué l'immortalité de l'ame. Dira-t-on que, pendant quinze cents ans, il a existé un nombre immense d'hommes qui croyaient voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, et dont les sens et la raison, lors même qu'ils avaient un grand intérêt à ne se point abuser, étaient au rebours de la raison et des sens des autres hommes ?...

Les divers auteurs des livres historiques, qui font suite au Pentateuque, parlent, d'ailleurs, avec candeur, avec impartialité : ils disent le bien et le

mal ; ils rapportent les infidélités de la nation et ses malheurs, les crimes des prêtres et ceux des rois, les menaces des prophètes et leur accomplissement; ils racontent avec le même sang-froid une bataille perdue et une victoire gagnée, un châtiment du Ciel et un bienfait ; ils ne craignent point d'être accusés ni de déguisement ni d'imposture; en un mot ils possèdent de tels caractères de véracité, qu'il serait bien difficile d'en montrer de pareils dans aucun auteur de l'antiquité profane. (1)

Enfin les divers prophètes qui sont venus après Moïse, ont marché sur ses traces, et ont dépeint le peuple juif sous les plus noires couleurs, et toujours ce même peuple a vénéré comme authentiques et vraies leurs prophéties.

Si un homme parcourait le monde, et portait en ses mains un livre contenant l'histoire de sa vie ; si ce livre disait que son *héros* a toujours été plein

(1) « Nous avons fait voir dans notre premier livre, dit Grotius, (*Traité de la vérité de la Religion chrétienne, liv.* III. *chap.* III.), que les païens ont rendu d'illustres témoignages à la vérité des faits que Moïse rapporte : ici nous ajoutons que les mêmes païens ont confirmé une partie de ce qui s'est passé depuis la mort de ce saint législateur. Les annales des Phéniciens parlaient de David, de Salomon et de l'alliance de ces deux grands princes avec les Tyriens. On lit dans Bérose ce que les Livres Saints nous apprennent de Nabuchodonosor et des autres rois de Chaldée. Le Roi d'Egypte que Jérémie appelle Vaphrès, est celui qu'Hérodote nomme Apriès. Toute l'histoire de Cyrus et de ses successeurs, jusqu'à Darius, est dans les historiens grecs. Josèphe écrivant contre Appion, mêle beaucoup de choses qui regardent l'histoire des Juifs. Strabon et Trogus parlent aussi de cette nation. »

des plus grandes vertus et des qualités les plus admirables, nous en aurions de la défiance, et nous ne compterions guères ni sur le livre ni sur le *héros*.

Si, au contraire, le livre disait que celui qui le porte est un homme infâme; qu'un protecteur tout-puissant l'a comblé de toute sorte de faveurs, mais que tous ces bienfaits ont été payés de l'ingratitude la plus noire, la plus atroce; s'il disait que chaque acte d'ingratitude a été puni, que chaque fois l'ingrat s'est humilié devant son protecteur, lui a demandé pardon, a obtenu sa grâce, a reçu des faveurs nouvelles, que toujours il est revenu à de nouvelles ingratitudes, et qu'il s'est souillé des crimes les plus énormes; si, enfin, cet homme, en conservant et en montrant ce livre, n'obtenait que le mépris et l'horreur de ses semblables : tout cela nous porterait à croire à la vérité de ce livre, parce qu'il est contraire à la nature de l'homme de se déshonorer, de se flétrir, de se faire mépriser et haïr par un mensonge volontaire et obstinément soutenu.

Mais si, au lieu d'un seul homme, cette supposition se réalisait dans une multitude innombrable, chez qui nécessairement mille et mille passions devraient se choquer, mille et mille intérêts divers devraient se croiser et se combattre, pourrions-nous, à moins de l'attribuer à un prodige dont on ne saurait trouver la cause nulle part, ne pas reconnaître dans ce fait la force de la vérité?

Hé bien, voilà les Juifs et l'Ancien Testament. Ce peuple porte en ses mains avec un respect inviolable, depuis l'origine de sa constitution théocratique, et il montre en tous lieux, à toutes les nations, depuis qu'il erre dans le monde, ce livre où il est déshonoré dans presque toutes les pages de la partie historique, et où il l'est également dans tous les écrits des prophètes, mais de la manière la plus outrageante, la plus avilissante; ce livre dont on lui fait un titre de condamnation, de réprobation et de mépris pour son aveuglement; et ainsi, ce peuple semble dire à l'univers: «*Croyez à l'authenticité et à la vérité de ce livre; car j'ai toujours eu, j'ai surtout, depuis dix-huit siècles, le plus puissant intérêt à n'y pas croire, et j'y ai toujours cru, et j'y crois encore. Voyez comme ce livre me couvre de honte et d'infâmie; voyez surtout comme les Prophètes me prodiguent les reproches les plus amers, les plus flétrissans. Ah! ce monument éternel de mes murmures, de mes ingratitudes, de mes révoltes, de mes vices, la vérité seule a pu me forcer à le conserver, et à le présenter intact à ceux qui s'en servent pour combattre ma religion, et pour renverser mes espérances.*»

Et qu'on ne dise pas que la trompeuse politique des Rois, des Princes, des Prêtres et des Magistrats a été le fondement de la vénération du peuple juif pour ses Prophètes! Car les Rois, les Princes, les Prêtres, les Magistrats sont encore plus maltraités

que le peuple par ces mêmes Prophètes, qui leur prodiguent les reproches d'injustice et d'avarice (1); d'intempérance et de débauche (2), de violence et de cruauté (3), d'infidélité et de transgression (4), d'ignorance et de mensonge (5), de scandale et d'impiété (6).

Ainsi, le peuple le moins suspect rend le témoignage le plus désintéressé aux faits de l'Ancien Testament sur lesquels s'appuie le Christianisme, faits qui sont revêtus, d'ailleurs, comme nous l'avons prouvé, de toutes les conditions requises pour la certitude historique. (7)

(1) Isaïe I. 23. LIX. 4. — Jérémie V, 26, 27, 28. VI. 13. — Amos V. 11, 12. — Michée III. 1, 2, 11, 12. VII. 3, 4. — Malachie II. 9.

(2) Isaïe XXVII. 7. LVI. 10, 11, 12.

(3) Jérémie IV. 11, 13. — Eséchiel XXII. 6, 7. — Michée III. 9, 10. — Sophonie III. 3.

(4) Isaïe XLIII. 27. — Jérémie II. 8. V, 4, 5. XXIII. 33. — Eséchiel XXXIV. 2, 3, 10.

(5) Isaïe LVI. 10. — Jérémie VI. 31.

(6) Eséchiel XXII. 26. XLIV. 10, 11, 13. — Sophonie III. 5. — Malachie I. 6, 7, 8. — Jérémie XXXII. 31, 32. *(Notes de l'auteur.)*

(7) « Après un pareil témoignage, avec quelle apparence de raison pourrait-on révoquer en doute l'authenticité de nos prophéties ? Dira-t-on qu'elles ont été fabriquées ou altérées depuis l'origine du Christianisme ? L'hypothèse serait trop visiblement absurde : jamais les Juifs ne se fussent accordés avec nous à reconnaître des prophéties d'une origine si récente ; jamais les chrétiens n'eussent pu exécuter une pareille fraude à l'insu des Juifs, et par conséquent sans exciter de leur part les plus vives réclamations. Dira-t-on que nos prophéties ont été fabriquées avant Jésus-Christ ? C'est en effet ce que Porphyre a prétendu au sujet des prophéties de Daniel, composées, selon lui, au temps des Machabées, c'est-à-dire, environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne. Mais, quand cette supposition serait aussi plausible qu'elle est insoutenable,

## §. II. LES FAITS DU NOUVEAU TESTAMENT SONT INCONTESTABLES.

Il n'y a pas plus de raison de douter de l'authenticité du Nouveau Testament, qu'il n'y en a

qu'y gagneraient les ennemis de la Religion? Ne serions-nous pas bien fondés à regarder comme divines des prophéties qui, près de deux siècles avant les évènemens, ont prédit les différentes circonstances de la naissance de Jésus-Christ, de sa vie, de sa mort, et la grande révolution que son ministère devait opérer dans le monde?

» D'ailleurs, quelle apparence que les prophéties aient pu être fabriquées ou altérées, soit au temps des Machabées, soit à une autre époque postérieure à la captivité de Babylone? Remarquez, en effet, que, depuis cette époque, les Juifs ne furent plus concentrés comme auparavant dans la Palestine, mais qu'ils se répandirent dans tous les royaumes de l'Orient, à Babylone, à Alexandrie, et dans toutes les provinces environnantes. Remarquez encore que la version complète des Livres Sacrés en grec existait environ deux siècles avant Jésus-Christ, et que ces livres furent répandus depuis ce temps non seulement parmi les Juifs, mais encore parmi les nations païennes, dans la langue la plus connue, la plus usitée, la plus cultivée par les hommes instruits de tous les pays. Pour supposer ces livres, ou pour y insérer après coup les prophéties que nous invoquons, il aurait ~~donc~~ fallu corrompre à la fois le texte hébreu et la *Version des Septante*. Il aurait fallu avoir pour complices et les Juifs dispersés, et les Gentils qui possédaient quelques exemplaires du texte ou de la Version. Il eût fallu qu'une multitude d'hommes éloignés les uns des autres, et manifestement incapables de s'entendre, eussent pris part au complot et gardé assez fidèlement le secret, pour que personne n'en eût pu avoir le moindre soupçon. Je le demande, un homme raisonnable admettra-t-il jamais une suite de suppositions si extraordinaires? Et peut-on les admettre sans ruiner entièrement la certitude historique? En voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour mettre l'authenticité de nos prophéties à l'abri de toute contestation. Quant à l'assertion de Voltaire, que les Juifs n'ont appris à écrire qu'à Babylone et même à Alexandrie, elle est trop évidemment gratuite, et démentie par l'histoire comme par le bon sens, pour qu'elle vaille la peine d'être réfutée. » (*Défense du*

de douter de celle des histoires de Xénophon, de Tite-Live, de Tacite, ou de celle des lettres de Pline, que personne n'oserait mettre en question.

En examinant les diverses parties de ce livre, on ne voit rien ni dans les paroles de Jésus-Christ, ni dans celles de ses disciples, qui ne soit parfaitement conforme aux circonstances personnelles ou locales, ou à celles de l'époque. On voit, au contraire, l'histoire de l'Evangile, et celle des Actes des Apôtres liée, en beaucoup d'endroits, à l'histoire civile, et partout cadrant exactement avec elle; on y voit un grand nombre de faits particularisés, et tous les détails se rapportant aux lois, au gouvernement, à la religion soit des Juifs, soit des autres peuples; nulle part on ne rencontre la plus légère dissonance.

Il n'est pas aisé de faire adopter généralement un livre historique supposé, quel qu'il soit. Mais cela devient excessivement difficile, lorsqu'il s'agit de plusieurs écrits attribués à divers auteurs, dans lesquels il faudrait mettre les marques des différentes mains qui les auraient composés, en effaçant soigneusement les traces du temps de leur fa-

*Christianisme* par Mgr. Frayssinous, tome II. p. 327, 328, 329.)

L'accomplissement des prophéties qui regardent le Christianisme, sera démontré dans le chapitre suivant. Quant à la preuve de l'accomplissement des autres, elle n'entre pas dans l'objet de cet ouvrage; mais on peut voir dans les *Annales de philosophie chrétienne*, (N°. 25, N°. 26, N°. 27,) trois articles fort intéressans sur les *Prophéties confirmées par les découvertes des voyageurs modernes les plus célèbres*.. Voyez aussi, dans le N°. 23. *Tombeau de Jonas, Ruines de Ninive et de Babylone.*

brication ; et cela devient impossible, lorsqu'à toutes ces difficultés se joignent les obstacles qui résultent nécessairement de la nature des faits qu'ils contiennent : faits de la plus haute importance, par rapport aux mœurs, aux lois et aux croyances religieuses d'une multitude innombrable d'hommes de divers pays et de diverses nations, remplis de zèle pour tout ce qui tient à leur religion jusqu'au point de tout sacrifier pour elle. Qui croira jamais qu'un faussaire ose même essayer une telle entreprise; ou, s'il osait l'essayer, qui croira qu'il réussisse, sans que pas un membre de cette multitude innombrable ne se laisse tromper?... Si le Nouveau Testament n'est pas authentique, voilà cependant ce qu'il faut croire. Ajoutez que, dans cette supposition, le faussaire aurait réussi, en employant le meilleur moyen d'échouer : tant de particularités, tant d'indications de personnes, de lieux, de circonstances, tant de discours pleins d'allusions diverses, en un mot tant de détails de toute espèce, évidemment incompatibles avec le succès de la fraude.

Pour nier l'authenticité des quatre Evangiles, il faut nier celle de tous les autres livres du Nouveau Testament: car ils sont étroitement enchaînés les uns aux autres. Les Actes supposent les faits rapportés dans les Evangiles, et les Epîtres apostoliques rappellent ce qui est contenu soit dans les Evangiles, soit dans les Actes. Mais nier l'authenticité des Epîtres, c'est se jeter dans des absurdités intoléra-

bles. Veut-on que ces Epîtres n'aient jamais été envoyées à ceux à qui elles sont adressées? Ou bien, qu'elles leur aient été envoyées, du vivant des Apôtres, par un faussaire? Ou bien encore, que ce faussaire ne les ait envoyées qu'après leur mort?....

Dans la première hypothèse, comment se persuader qu'on a fait à la fois illusion aux fidèles de différens pays, de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, de Thessalonique, au point de leur faire accroire qu'ils avaient reçu de saint Paul des lettres qu'ils n'avaient pas reçues?

Dans la seconde, comment tous ces fidèles auraient-ils pu se tromper sur l'auteur de ces mêmes lettres, quand ils y lisaient des réponses à des questions qu'ils avaient proposées à cet Apôtre, sur divers points de morale et de discipline, et sur les observances légales? Quel faussaire pouvait se donner pour saint Paul, en annonçant tantôt qu'il les a visités, tantôt qu'il leur a envoyé, ou qu'il leur envoie un de ses disciples? Les Epîtres étant rédigées pour les besoins des églises, ou pour être, dans la suite, un soutien de leur foi en Jésus-Christ, ces églises ont dû nécessairement connaître le caractère et l'autorité de ceux qui leur remettaient ces écrits sous le nom de quelqu'un des Apôtres ; elles ne manquaient pas assurément de moyens de découvrir la supercherie, s'il y en eût eu : souvent les circonstances seules énoncées dans ces lettres leur auraient suffi pour la reconnaître;

elles sont donc des témoins irrécusables de leur authenticité. D'ailleurs, comment se pourrait-il, dans le cas d'une supercherie, que saint Paul, saint Pierre, saint Jean, etc., ni aucun de leurs disciples n'eussent désavoué ces fausses productions, dont ils n'auraient pu ignorer l'existence?

La troisième hypothèse contredit formellement le témoignage de tous les anciens écrivains ecclésiastiques, et le sens commun même. Les Corinthiens, par exemple, auraient-ils jamais reçu comme authentique une Epître qui ne leur aurait été adressée qu'après la mort de l'apôtre dont elle porte le nom, quoiqu'il parût, par diverses circonstances, qu'elle avait été écrite long-temps avant, et surtout qu'elle l'avait été à l'occasion de quelques désordres qui se glissaient dans leur église, ou de quelques doutes proposés à cet apôtre?... De plus, la société chrétienne, déjà fort étendue à cette époque, aurait dû nécessairement être complice de l'imposture (1). Or, d'où serait venu parmi les

(1) L'histoire ecclésiastique des deux premiers siècles nous apprend qu'aucun livre n'était reçu pour sacré, qu'après avoir subi l'examen le plus rigoureux, et qu'on n'admettait universellement que ceux dont l'authenticité était clairement démontrée. Voilà pourquoi quelques épîtres, et l'Apocalypse ayant été adressées, non à des églises particulières qui les auraient conservées avec soin, et qui en auraient produit les originaux, ainsi que le dit Tertullien, mais à tous les fidèles en général, ou à des particuliers, ne furent pas admises partout dès le commencement: néanmoins, dès lors, le plus grand nombre des églises reçut comme authentiques *tous les livres du Nouveau Testament*, comme l'atteste expressément Eusèbe, (*His. Eccl. liv. III. chap.* 19.)

pasteurs et les fidèles un accord universel et constant pour autoriser le mensonge, sans qu'aucun s'y refusât, ou se démentît dans la suite, et cela dans le temps où ils sacrifiaient, avec allégresse, leurs biens, leur vie, plutôt que de trahir et même de déguiser la vérité?

Il est donc certain que les livres du Nouveau Testament appartiennent aux auteurs auxquels ils sont attribués; il est également certain que ces livres n'ont subi aucune altération importante (1): car on sait combien les chrétiens ont toujours été pleins de respect pour ces livres sacrés; avec quelle fidélité scrupuleuse ils en ont conservé le texte, s'élevant avec indignation contre les hérétiques qui entreprirent, dans les premiers temps, pour appuyer leurs erreurs, d'en altérer quelques endroits.

(1) Evidemment des changemens indifférens ont été inévitables, à cause du nombre incalculable de copies du Nouveau Testament qui ont été faites pendant quatorze siècles, en tant de langues et par tant de mains différentes, puisque dans les ouvrages de Térence qui nous restent, et qui ne forment pas un volume de moitié aussi considérable, le docteur Bentley a trouvé vingt mille variantes entre quelques manuscrits seulement, (*Critique du discours de Collins sur la liberté de penser.*) Pour les prévenir dans le Nouveau Testament, il aurait fallu que, pendant ces quatorze siècles, ils ne fussent copiés que par des hommes éclairés, exempts de toute négligence et de toute distraction, c'est-à-dire qu'il aurait fallu une perpétuité et une universalité de miracles, qui rendissent tous les copistes infaillibles. Mais ces miracles n'étaient nullement nécessaires au but de la Providence. Il suffit, en effet, que le corps des Livres Sacrés ait été conservé sans aucune altération importante qui n'ait pu être facilement corrigée: or le grand nombre de copies a dû nécessairement empêcher qu'aucune altération un peu considérable ne pût s'y glisser, sans qu'elle fût reconnue et corrigée sur le champ.

Les Saints Pères leur reprochèrent, avec la plus grande force, ces altérations, et les leur prouvèrent par l'antériorité des exemplaires catholiques sur les leurs, et par leur universalité, (*Tertulien contre Marcion*, liv. IV. chap. 4. ; *Saint Augustin contre Fauste*, liv. XI. chap. 2, 3, 4.) (1). Il est, d'ailleurs, évident qu'un faussaire n'aurait pu exécuter son dessein sans enlever tous les exemplaires du Nouveau Testament; mais comment aurait-il pu y réussir (2)? Et quand même il serait parvenu à se saisir de tous les exemplaires, comment aurait-il pu déguiser l'altération, effacer de tous les esprits la mémoire des évènemens et des dogmes que contenaient les premiers exemplaires, pour leur en substituer de tout différens? Comment aurait-il pu faire croire à tant de personnes de tant de provinces, de tant de royaumes, qu'elles n'avaient point lu dans les écrits sacrés ce qu'elles y avaient lu, et qu'elles y avaient lu au contraire ce qu'elles n'y avaient pas lu?

On ne saurait douter qu'à la sortie des mains de

(1) Origène dit, en répondant à Celse qui accusait les Chrétiens d'avoir altéré les Evangiles : « Je n'en connais point qui ait corrompu l'E» vangile, que les disciples de Marcion, de Valentin, et je crois aussi » ceux de Lucien. Ce n'est point le véritable Christianisme qu'il faut ac» cuser de ces falsifications, mais ceux qui ont mêlé des doctrines étran» gères à l'enseignement de Jésus-Christ, (*Contrà Cels.* l. II. c. 27.). »

(2) Lorsque l'empereur Maximien, au IV[e]. siècle, tenta le projet d'enlever aux Chrétiens leurs livres sacrés, il en trouva sans doute d'assez faibles pour les livrer; mais les vrais fidèles n'hésitèrent pas à tout hasarder, à tout sacrifier pour sauver ce précieux dépôt.

leurs auteurs, il n'ait été fait sur le champ un grand nombre de copies des originaux des divers livres du Nouveau Testament, et que ces copies n'aient été envoyées dans les diverses églises. Nous savons qu'on en faisait une lecture publique dans toutes les assemblées des premiers chrétiens ; nous savons aussi qu'on ne tarda pas à les traduire en diverses langues, et que ces anciennes versions, dont plusieurs existent encore, furent bientôt répandues dans toutes les parties du monde connu : il y a plus, quelques-uns des manuscrits originaux se conservèrent jusqu'à la fin du second siècle. On trouve enfin dans les ouvrages des auteurs chrétiens, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, une quantité prodigieuse de citations de toutes les parties du Nouveau Testament, qui toutes s'accordent en substance avec le texte tel que nous le possédons ( 1 ). Tout cela n'est-il pas inconciliable avec la possibilité d'une altération importante ?

( 1 ). Voyez l'*Aperçu des preuves qui établissent l'authenticité du Christianisme*, par William Paley. L'auteur, à l'imitation de la *Crédibilité de l'Histoire Evangélique* par Lardner, dont il cite l'autorité presque à chaque page, montre que depuis saint Paul, et saint Ignace qui était évêque d'Antioche quarante ans après l'ascension de Jésus-Christ, c'est-à-dire, depuis le temps des apôtres jusqu'à nous, les écrivains du Christianisme se citent réciproquement et sans interruption, de manière à imprimer aux écrits de chacun d'eux une incontestable authenticité, et que tous ont fait mention des livres du Nouveau Testament dans les termes du plus profond respect : saint Polycarpe, qui avait vécu avec les apôtres ; saint Justin, qui a écrit environ trente ans après saint Polycarpe ; saint Denis, évêque de Corinthe, qui vécut trente ans après saint Justin ; saint Irénée, évêque de Lyon ; Théophile, évêque d'Antioche et

Aussi, les critiques les plus habiles et les plus judicieux ont-ils reconnu, après l'examen le plus scrupuleux, que les livres du Nouveau Testament sont, de tous les anciens écrits, ceux qui, sans aucune exception, ont le moins souffert des injures du temps et des erreurs des copistes.

On peut même dire que nul autre livre ne trouve, comme le Nouveau Testament, une preuve d'authenticité et d'intégrité, même dans ce qu'on y oppose. Il est vrai, par exemple, qu'après la mort des Apôtres parurent certains Evangiles, certaines Epîtres qui leur étaient faussement attribués (1), et que les hérétiques des premiers temps corrompirent, au profit de leurs erreurs, le vrai texte que nous avons. Mais les écrits regardés aujourd'hui comme canoniques, ont été seuls admis comme tels dans les premiers siècles, et ils ont reçu, de génération en génération, de continuels témoigna-

contemporain de saint Irénée ; saint Clément d'Alexandrie ; Tertulien, Origène, saint Cyprien etc., etc.

(1) Il ne faut pas mettre sur la même ligne les livres notoirement supposés et forgés par les hérétiques des premiers temps, et les écrits dont les auteurs ne sont pas connus d'une manière certaine, mais qui ne renferment aucune erreur, ou ceux dont les auteurs sont connus, mais qui ne doivent pas être placés dans le canon des livres sacrés. Quoique tous ces ouvrages soient appelés *apocryphes*, les premiers le sont dans ce sens qu'ils n'ont aucune espèce d'autorité, et les autres seulement dans ce sens qu'on ne doit pas les mettre au rang des Ecritures canoniques. Au reste, avant S. Clément d'Alexandrie, mort l'an 215, il n'y a point d'indice ni de vestige certain d'aucun évangile apocryphe. *(Voyez la* Bible vengée, *tome V.* ; *les* Dissertations sur la vérité de la Religion *par Mr. de La Luzerne ; le* Traité de la Religion, *par Bergier*, tome V.*)*

ges d'authenticité et d'intégrité, tandis que les écrits apocryphes, ou les exemplaires corrompus par les hérétiques n'ont eu qu'une existence éphémère, et au bout de quelque temps sont tellement tombés dans le mépris qu'ils méritaient, qu'à peine il en reste les noms. (1)

Les livres du Nouveau Testament sont authentiques : nous venons de le prouver ; voyons si les faits qu'ils racontent sont vrais.

Pour jeter le jour le plus lumineux sur cette importante question, nous soumettrons ces faits à des épreuves si excessivement rigoureuses, qu'aucun des faits de l'histoire ancienne ne puisse en soutenir de semblables. Nous exigerons :

1°. Qu'ils soient attestés par plusieurs historiens, témoins oculaires ou contemporains.

2°. Que ces historiens soient tous ingénus, justement présumés vrais ; qu'on ait la plus solide assurance morale qu'ils n'ont été ni trompés ni

(1) « Les ennemis eux-mêmes du Christianisme confirment l'authenticité des Evangiles : les Juifs si intéressés à découvrir l'erreur, s'il y en avait eu, les hérétiques qui trouvaient leur condamnation dans ces livres, n'en contestèrent pas néanmoins l'authenticité, dans les premiers siècles, si l'on excepte les Manichéens qui recevaient l'Evangile de saint Luc, on ne sait pourquoi, puisque la même tradition prouvait également celle des trois autres. Celse, Porphyre, Julien qui ridiculisaient les chrétiens, qui tiraient des livres saints des argumens contre leur religion, n'élevèrent pas de doutes sur l'origine de ces mêmes livres ; et cependant en prouvant qu'ils n'étaient pas l'ouvrage des apôtres, ils auraient sapé le Christianisme par ses fondemens, et auraient couvert ses sectateurs de confusion. » (*Conférences sur la Religion*, par M. l'abbé Faudet.)

trompeurs ; que leur langage soit simple mais ferme ; que les récits de l'un soient, dans la rigueur du sens, l'expression fidèle de la pensée des autres.

3°. Que ces faits soient publics et très-intéressans : publics, parce qu'un fait livré au grand jour est soumis à l'examen de témoins nombreux ; très-intéressans, parce qu'on approfondit mieux ce qui produit une impression vive et forte, que ce qui paraît indifférent.

4°. Que ces mêmes faits soient étroitement liés avec d'autres faits incontestables, qui ne peuvent devoir leur naissance qu'aux premiers.

5°. Enfin, que la vérité de ces mêmes faits ait été avouée, dès le commencement, par les hommes les plus intéressés à la nier.

1°. Parmi les quatre Evangélistes, saint Mathieu et saint Jean ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent : ils n'ont pas cessé, pendant environ trois ans, d'accompagner Jésus-Christ, et ils ont parfaitement connu toutes les circonstances de sa vie.

Saint Marc a été contemporain de Jésus-Christ; il se trouvait dans des rapports de liaison et d'amitié avec les témoins oculaires des événemens qu'il raconte; il fut un des disciples les plus dévoués de saint Pierre qui approuva son livre, lequel a par conséquent la même autorité que s'il avait été écrit par cet apôtre.

Il en est à peu près de même de saint Luc, qui

était également contemporain de Jésus-Christ, et qui assure, au commencement de son livre, ne rien avancer que sur le rapport fidèle des témoins oculaires. Ce même historien est l'auteur des *Actes des Apôtres* : il les raconte comme témoin oculaire de la plûpart des faits.

Les Epîtres sont des apôtres Pierre, Jean, Jacques et Jude, témoins oculaires ; et de l'apôtre Paul contemporain de Jésus-Christ.

Les écrits de tous ces auteurs, témoins oculaires ou contemporains, sont, d'ailleurs, liés entre eux par un rapport si intime, qu'on ne peut se dispenser de reconnaître pour vrais tous les principaux faits qu'ils contiennent, ou de les rejeter en totalité : car le livre des Actes contient une partie de ce qu'il y a d'essentiel dans les Evangiles ; et les Epîtres sont en général inintelligibles si on n'admet pas les principaux faits contenus dans les Evangiles et dans les Actes.

2°. Lisez sans prévention les historiens évangéliques ; vous sentirez à chaque page une impression de vérité. Avec quelle candeur, quelle ingénuité ils parlent d'eux-mêmes, de leur naissance obscure, de leurs vile profession, de leur ignorance, de leurs erreurs, de leurs préjugés au sujet du Messie, de leur faiblesse, de leurs fautes, de leur désertion, de leur incrédulité ! On ne voit pas dans leurs écrits la plus légère apparence d'artifice ou d'esprit de parti ; on n'y voit point d'envie d'exalter d'un côté, et de rabaisser de l'autre ; point de ces remarques

de précaution qui vont au-devant des objections ; point de cette réserve qui ne manque jamais d'arguer de faux le témoignage de ceux qui sont coupables d'imposture ; point d'efforts pour capter le jugement du lecteur et le réconcilier, pour ainsi dire, avec ce qu'il y a d'extraordinaire dans la narration. Sans prétention, comme sans zèle intéressé, ils n'essaient ni l'éloge ni l'apologie de leur maître ; ils ne cherchent jamais à lui attirer l'admiration, ni à le garantir du blâme ; ils racontent aussi unîment ses humiliations que ses vertus, ses œuvres ou ses sentimens d'homme, que ses plus éclatans miracles ; ils n'expriment aucune reconnaissance pour ses bienfaits ; ils racontent l'histoire de sa passion et celle de sa résurrection, comme en auraient parlé les hommes les plus indifférens, sans témoigner nulle compassion pour ses souffrances, nulle indignation contre ses persécuteurs et ses bourreaux, nul enthousiasme pour son triomphe sur la mort.

On sent partout qu'ils n'ont pas plus l'intention de tromper que la crainte d'être démentis ; qu'ils laissent parler leur sujet, et que c'est bien plutôt la vérité qui les presse, que la manière de la dire qui les occupe. C'est la marche d'hommes tellement familiarisés avec la grandeur des évènemens dont ils sont les historiens, qu'ils en ont perdu jusqu'à l'étonnement : ils écrivent sans réflexions ce qu'ils ont vu et entendu, comme ils le croient sans aucun doute ; ils ne soupçonnent seulement pas que

d'autres puissent en douter; ils ne se chargent que des faits, ils laissent le lecteur en tirer les conséquences.

Il n'y a pas jusqu'à leurs apparentes contradictions (1) qui ne déposent en leur faveur; elles nous prouvent qu'ils ne se sont pas concertés ni copiés, quoiqu'ils s'accordent néanmoins si bien sur les enseignemens et sur les faits, que, quand nous n'aurions qu'un seul Evangile, nous n'y trouverions pas mieux un même système de religion et de morale, et une même histoire que dans les quatre réunis.

Et voyez comme le caractère moral des Evangélistes nous garantit leur véracité! Ce sont des hommes dont l'innocence est sans nuage et sans ombre: les plus grands ennemis du Christianisme n'ont eu rien à dire contre eux. Quelle n'a pas dû être la vertu de ceux que la calomnie n'a pas osé entreprendre de noircir?... Ils étaient si peu ambitieux qu'ils abandonnèrent tout, pour se dévouer à l'indigence et aux travaux de l'apostolat.

D'ailleurs, s'ils avaient voulu tromper, auraient-ils choisi pour le héros de leur imposture, un homme crucifié à Jérusalem? Auraient-ils débuté dans

(1) Voyez la *Bible vengée*, par Duclot; — les *Réponses critiques etc.*, par Bullet; — la *Bible de Vence*, édition revue par M. Drach, rabbin converti, t. 19, *harmonie des saints Evangiles*; — et dans le *Dictiontionnaire de théologie* par Bergier, l'article *Contradictions*, et les autres articles relatifs aux diverses difficultés que les incrédules ont proposées à cet égard.

les lieux mêmes où devaient s'être passés les faits dont ils s'appuyaient? Seraient-ils entrés dans les détails les plus circonstanciés sur ces mêmes faits?

Comment, d'autre part, ces hommes si simples, si ignorans, auroient-ils pu inventer, trouver en eux-mêmes une morale si élevée au-dessus de leurs faibles lumières, et rendre avec tant de justesse une doctrine qu'ils avouent ne pas entendre? Comment auraient-ils pu imaginer ce grand caractère de Jésus-Christ, que nous avons déjà reconnu pour manifestement surhumain (1)? Non, un portrait si achevé, si sublime, d'une si parfaite unité dans toutes ses parties, et dépouillé de tout art, de toute déclamation, de tout ce qui peut sentir le panégyrique, n'existerait pas dans les pages de tels auteurs, si le divin original n'eût existé! C'est un chef-d'œuvre dont les Evangélistes n'eussent jamais été capables, s'ils n'eussent travaillé sur le vrai et d'après nature; et l'histoire de Jésus-Christ doit être reléguée parmi les choses impossibles, dès l'instant où l'on ose la travestir en légende apocryphe. Sur quel document historique peut-on compter si celui-là peut être légitimement suspect? Quelle règle avons-nous pour connaître la vérité, si c'est ainsi qu'on peut écrire le mensonge? Comment la bonne foi est-elle faite, si ce n'en est pas là le caractère et l'accent? Et que peut-il manquer à notre certitude, lorsque ces hommes qui ont

(1) Chapitre V., p. 81, 82 et suiv.

écrit ce qu'ils ont vu et entendu, affrontent les supplices et la mort pour défendre la vérité de ce qu'ils ont écrit ? (1)

3°. Les faits rapportés par les Evangélistes se sont passés dans des lieux ouverts à tous les regards, sur les places publiques, dans les synagogues, en présence des Juifs prévenus contre Jésus-Christ, en présence des Scribes et des Pharisiens, ses implacables ennemis. Ces faits sont circonstanciés, soit par rapport aux personnes, soit par rapport aux lieux ; ils sont de différente espèce, et ont été répétés souvent, et continués durant plusieurs années ; les suites n'en étaient point passagères : elles laissaient, au contraire, tout le temps dési-

(1) Le premier salaire de la mission des Apôtres fut une flagellation publique ; et traités ainsi dès le premier pas, ils persévérèrent à courir le monde, ne trouvant partout que des cachots, des chaînes, des verges, des bourreaux, et enfin une mort cruelle.

Si douze hommes racontaient unanimement un fait, auquel ils n'auraient aucun intérêt humain ; si le gouverneur du pays où l'évènement aurait eu lieu, faisait prendre ces hommes et leur proposait, pour toute alternative, de confesser leur imposture ou de subir immédiatement la mort ;

Si alors ces douze hommes s'écriaient d'une seule voix que leur récit est fidèle ;

Si interrogé et menacé ensuite séparément, chacun d'eux réitérait les mêmes assurances que tous avaient données en commun ;

Si enfin ces douze hommes étaient traînés l'un après l'autre au supplice, et le souffraient plutôt que de se rétracter sur la moindre circonstance de leur récit ; pourrions-nous ne pas croire à la vérité d'un pareil témoignage?... Ou il faut abjurer la connaissance que nous avons de notre nature, ou il faut avouer qu'on ne se fait pas égorger, sans aucun intérêt humain, pour soutenir qu'on a vu ce qu'on n'a pas vu.... (*Cette preuve sera développée dans le chapitre IXe.*)

rable pour s'assurer de leur réalité.

Ces faits intéressaient ce qu'il y a de plus sensible, de plus cher au cœur humain; ils entraînaient la nécessité d'un autre culte; ils introduisaient de nouveaux préceptes, et devenaient le fondement d'une réforme universelle dans les croyances et dans les mœurs. D'une part, le Judaïsme, cette religion si ancienne, et si enracinée dans le cœur du peuple qui la professait, se voyait près d'être aboli sans retour; de l'autre, le Paganisme, cette religion si étendue, et si chère aux passions, voyait ses dieux méprisés et détruits, ses temples, ses autels, ses oracles proches d'une chûte sans espoir : jamais il n'exista de cause si importante, jamais de raisons si multipliées, si pressantes d'approfondir ces nouveaux faits, jamais tant de graves motifs contre la surprise, tant de sujets de précaution contre l'erreur.

Dans de telles circonstances, ceux qui embrassèrent la foi chrétienne durent examiner si les faits évangéliques étaient ou n'étaient pas vrais. Il est évident que surtout les Juifs instruits qui se convertirent à l'Evangile, après la mort de Jésus-Christ, durent examiner ces faits avec le plus grand soin. Or sans parler de St. Paul, qui était un des Juifs les plus éclairés de son siècle, et dont la conversion fournit seule une preuve de la divinité de la religion, comme nous le verrons dans le chapitre IXe., on sait que, sous l'épiscopat de saint Jacques le Mineur, presque toute la ville de Jérusalem et

plusieurs des Juifs principaux avaient embrassé le Christianisme ( 1 ) ; et on est forcé de convenir, en lisant l'Epître aux Hébreux, qu'elle n'était pas écrite à des ignorans. Il est évident encore que les philosophes païens, qui abandonnèrent leur commode sagesse, pour adopter *la folie de la croix*, et les autres païens distingués qui passèrent à la religion de Jésus-Christ, durent ne pas agir sans examen sérieux, sans information exacte. Or, les païens qui se convertirent dans les premiers temps, n'étaient pas tous des hommes sans littérature : on le voit par les épîtres que leur adressèrent saint Paul, saint Pierre, saint Jean, et auxquelles des ignorans n'auraient pu rien comprendre ; on le voit par les lettres de saint Clément de Rome, de saint Ignace, évêque d'Antioche, de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et par les disputes des hérétiques du premier siècle contre les disciples des apôtres : car des hommes tels que Simon, Cérinthe, Ménandre, Basilides, n'auraient-ils pas dédaigné de disputer contre la plus vile partie du peuple ? Pline, dans sa lettre à Trajan, qu'il écrivait au commencement du second siècle, atteste que des hommes de tout âge, *de tout ordre* étaient impliqués dans l'accusation de christianisme. Sur la fin du même siècle, Tertulien ne craignait pas de dire aux Gouverneurs de Rome, *(Apolog. l. II.)*, que tous les corps, toutes les assemblées, les armées, le pa-

( 1 ) Eusèbe, *hist. eccl. l. II. c.* 23.

lais, le Sénat, les cours de justice étaient remplis de chrétiens; et sous Dioclétien, Arnobe ne craignait pas d'assurer, *( Adv. Gent. l. II. )*, que les hommes du meilleur goût et les plus savans Orateurs, Grammairiens, Rhéteurs, Jurisconsultes, Médecins, Philosophes, méprisant les sentimens auxquels ils avaient été attachés, mettaient désormais leur confiance en la religion chrétienne.

Parmi les philosophes convertis, on peut citer: Aristide, d'Athènes, qui présenta une apologie du Christianisme à l'empereur Adrien, vers l'an 130; Athénagore, qui en adressa une autre à Marc-Aurèle; saint Justin, qui composa une autre apologie célèbre; saint Panténus, qui, après avoir professé la philosophie stoïcienne, se soumit à l'Evangile, et devint chef de la fameuse école chrétienne d'Alexandrie, vers l'an 180; saint Clément d'Alexandrie, son disciple et son successeur, sous la direction duquel se formèrent Origène et Ammonius; Arnobe, qui, très-versé dans la théologie païenne, était, avant sa conversion, un ardent ennemi du Christianisme; Lactance, surnommé le *Cicéron chrétien*, etc.

4°. Tout fait est indubitable, lorsque d'autres faits, dont la certitude ne peut être contestée, en sont la suite nécessaire. Or il y a des faits, visibles encore, qui sont essentiellement liés à ceux du Nouveau Testament comme l'effet à la cause. Tels sont les changemens survenus dans le monde moral et religieux, depuis le temps où se sont passés les faits

racontés par les auteurs des différentes parties de ce livre, changemens qui ne peuvent être attribués ni à l'ignorance, puisqu'ils ont eu lieu dans le siècle d'Auguste, ni à l'éloquence, puisque les Apôtres étaient les hommes les plus simples dans leur langage, ni au crédit, à l'autorité, aux richesses, puisqu'ils étaient de pauvres bateliers, ni aux passions, puisque la doctrine du Christianisme y est diamétralement contraire (1).

Les peuples chrétiens célèbrent périodiquement et ont célébré, de temps immémorial, des jours de fête pour retracer les évènemens qui ont donné lieu à leur institution. Il est fait mention du Dimanche, célébré chaque semaine, en l'honneur de la résurrection du Sauveur, dans les écrits des Apôtres et dans ceux de leurs disciples (2): voilà donc un monument établi par les témoins oculaires d'un évènement décisif, qui n'a pu avoir lieu sans la réalité des faits précédens de l'histoire de Jésus-Christ, et admis par ceux qui étaient le plus à portée d'en savoir la vérité. Si la résurrection n'eût été certaine, les Apôtres n'auraient pas même essayé d'instituer le dimanche : car est-il jamais venu à l'esprit d'aucun imposteur d'établir une fête pour conserver le souvenir d'un évènement fabu-

(1) Cette preuve recevra le développement convenable dans le chapitre IX[e]., où il sera parlé de l'établissement du Christianisme.

(2) I. Cor., C. 16. V. 10; — 2 Apoc., C. 1. V. 10; — *Epist. Barnabæ*, n°. 15. La lettre de Pline à Trajan dépose du même fait, *lib. X. epist.* 97. — Saint Paul dit expressément que le baptême est la figure de

leux, et de vouloir y assujétir les témoins oculaires de la fausseté du fait?...

Les fêtes de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte etc., datent aussi des temps apostoliques : les monumens historiques les plus anciens l'attestent (1), soutenus par une tradition orale dont on ne peut trouver la source que dans celle même du Christianisme. Ces fêtes sont ainsi rattachées aux évènemens qu'elles rappellent et qui supposent, tous, la vérité de ceux de la vie mortelle de Jésus-Christ, dont ils ont été la suite.

Les monumens élevés sur les lieux consacrés par les pas de Jésus-Christ, dans la Terre Sainte, sont encore des faits confirmatifs de l'histoire évangélique.

Au commencement des troubles de la Judée, sous Vespasien, les chrétiens de Jérusalem se retirèrent à Pella ; mais dès que Jérusalem eut été détruite, ils revinrent en habiter les ruines, et honorèrent, jusqu'au temps d'Adrien, les *Saints Lieux* dont les Evêques conservèrent soigneusement les traditions. Adrien rétablit la ville sous le nom d'Æ-

la mort et *de la résurrection de Jésus-Christ* ; le signe de la croix usité dès les premiers temps, comme l'attestent Tertullien *(De corona, t. 4.)*, Origène *(Select. in Esech. c. 9.)*, saint Cyrille de Jérusalem, *(Catech. 4.)*, etc., retrace la même idée : car les Apôtres n'auraient certainement pas empreint le signe de la croix sur tout l'extérieur du Christianisme, s'ils n'avaient été persuadés que la certitude de la résurrection de Jésus-Christ effaçait pour jamais l'opprobre de sa mort.

(1) Voyez le *Dictionnaire de Théologie* par Bergier, articles *Fêtes*, *Pâques*, *Pentecôte*, *Ascension*.

*lia-Capitolina*, éleva une statue à Vénus sur le mont Calvaire, une autre à Jupiter sur le saint sépulcre; et la grotte de Bethléem fut livrée au culte d'Adonis.

Constantin ayant embrassé la religion chrétienne, chargea Macaire, évêque de Jérusalem, de décorer d'une superbe basilique le tombeau du Sauveur. Hélène, mère de Constantin, se transporta en Palestine, et fit elle-même chercher le saint sépulcre, qui avait été caché sous les fondations des édifices d'Adrien. Outre l'église qui fut bâtie près du tombeau, cette princesse en fit élever deux autres, l'une sur la crèche de Jésus, l'autre sur le mont des Oliviers, consacré par son ascension; et peu-à-peu des chapelles, des oratoires, des autels marquèrent tous les autres lieux consacrés par de pieux souvenirs: ainsi fut écrite, en caractères durables, la tradition orale qui, depuis l'origine du Christianisme, n'avait cessé de transmettre des faits si intéressans pour les disciples de cette religion, et de confirmer l'histoire écrite par les Evangélistes. (1)

(1) Pendant les 240 ans environ, qui s'écoulèrent depuis l'incendie du temple jusqu'à la conversion de Constantin, l'église de Jérusalem fut gouvernée pas des Patriarches, parvenus la plûpart à une vieillesse très-avancée. Saint Narcisse, mort l'an 216 de notre ère, avait vécu avec saint Siméon qui fut crucifié à l'âge de 120 ans, et qui était contemporain de Jésus-Christ; et ce même saint Narcisse avait choisi lui-même, pour son cuccesseur, saint Alexandre de Flaviade, qui mourut extrêmement vieux. De saint Alexandre à saint Narcisse, élu en 314, il ne s'est pas écoulé un si grand nombre d'années que les contemporains du pre-

Dès cette époque, les *Saints Lieux* eurent un éclat que les siècles n'ont point obscurci. Eusèbe, saint Cyrille, saint Jérôme, ( retiré à Bethléem vers l'an 385 ), nous les décrivent à-peu-près tels qu'ils sont aujourd'hui; et dans sa lettre XXIIe., le même saint Jérôme assure que des pélerins de l'Inde, de l'Ethiopie, de la Bretagne et de l'Hibernie, allaient à Jérusalem honorer les sanctuaires, alors si nombreux qu'on ne pouvait les visiter en un seul jour: « Il serait trop long, ajoute-» t-il, de parcourir tous les âges, depuis l'ascen-» sion du Seigneur, jusqu'au temps où nous vi-» vons, pour raconter combien d'évêques, de mar-» tyrs et de docteurs, sont venus à Jérusalem: car » ils auraient cru avoir moins de piété et de scien-» ce, s'ils n'eussent adoré Jésus-Christ dans les » lieux mêmes où l'Evangile commença à briller » du haut de la croix. »

Depuis la description de ces lieux faite par saint Jérôme, notamment dans sa lettre à Eustochie fille de sainte Paule, ( écrite l'an 404 ), jusqu'à nos jours, une suite non interrompue de voyages nombreux nous donne, pendant quatorze siècles, des relations uniformes: quelle tradition fut jamais accompagnée d'une masse de témoignages aussi imposante? ( 1 )

mier n'aient pu être aussi les contemporains du second. Ainsi, le fil de la tradition orale avait dû aisément se conserver sans la moindre interruption.

( 1 ) Voyez l'ouvrage intitulé : *De locis hebraïcis*, cité avec beaucoup

5°. Les Juifs et les Païens des premiers siècles, avaient certainement le plus grand intérêt, à ré-

d'éloges par Erasme, Scaliger et autres critiques. Voyez aussi l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* par M. de Châteaubriand, de l'année 1806; et le *Pélerinage à Jérusalem* par le P. de Géramb, de l'année 1836.

Il existe encore un monument remarquable du tremblement de terre qui se fit a la mort du Sauveur : c'est la fente du rocher du Calvaire. Des voyageurs anglais et des historiens très-instruits, Millar, Fléming, Maundrell, Shaw et d'autres attestent que ce rocher n'est point fendu naturellement selon les veines de la pierre, mais d'une manière évidemment surnaturelle. On trouve, à ce sujet, dans un ouvrage du célèbre Addisson, une anecdote curieuse, (*De la Rel. chrét. t. II. p.* 120.):

« Un gentilhomme Anglais très-estimable, qui avait voyagé dans » la Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, Déiste » plein d'esprit, s'amusait, chemin faisant, de toutes les histoi- » res que les Pretres catholiques voulaient lui conter sur les lieux sacrés » et les reliques. Ce fut dans la vue de s'en moquer, qu'il alla visiter les » fentes du rocher que l'on montre sur le *mont Calvaire*, comme l'effet » du tremblement de terre arrivé à la mort de J. C., et que l'on voit au- » jourd'hui renfermé dans le vaste dôme construit par l'Empereur Cons- » tantin. Mais, lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitu- » de et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : *Je commence à pré-* » *sent a être Chrétien.* J'ai fait, continua-t-il, une longue étude de la » physique et des mathématiques, et je suis convaincu que les ruptures » du rocher n'ont jamais été produites par un tremblement de terre or- » dinaire et naturel. Un ébranlement pareil eut, à la vérité, séparé par » ses secousses les divers lits dont la masse est composée : mais c'eût été » en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leur liaison » par les endroits les plus faibles. J'ai observé que cela est ainsi en d'au- » tres rochers que les tremblemens de terre ont soulevés, et la raison ne » nous apprend rien qui ne s'y conforme. Ici, c'est toute autre chose, le » roc est partagé transversalement ; la rupture croise les veines d'une » manière étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstra- » tivement que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'art ni la nature » ne pouvaient produire; c'est pourquoi, ajouta-t-il, je rends grâce à Dieu » de m'avoir conduit ici pour contempler ce monument de son merveilleux » pouvoir, monument qui met dans un si grand jour la Divinité de J.C.»

voquer en doute les faits du Nouveau Testament. Si donc, loin de les révoquer en doute, ils les ont avoués, leur témoignage donne la plus grande force au témoignage des historiens évangéliques.

Or, nous voyons d'abord l'attente de la venue du Messie, précisément à l'époque où Jésus Christ parut sur la terre, attestée par Tacite (*Hist.* l. V. c. 13.), par Suétone (*In Vespas.*), et par Josèphe (*Guerre des Juifs*, l. VI. c. 31); la prédication, les vertus, et la mort injuste de saint Jean-Baptiste, attestées par le même Josèphe (*Antiq.* l. XXVIII. c. 7.); le supplice de Jésus-Christ sous Ponce-Pilate, attesté par Tacite (*Ann.* l. XV. c. 44.)

Cent ans à peine étaient écoulés depuis la mort de Jésus-Christ, que Celse, philosophe païen, publia contre le Christianisme un traité en forme, dans lequel il commence par soupçonner que les chrétiens ont la science des enchantemens, et qu'ils opèrent des merveilles par le moyen des esprits (1). Dans la suite de l'ouvrage, tantôt il dit que Jésus ou s'est rendu coupable, en faisant des choses extraordinaires par l'art magique, ou a eu tort d'inculper ceux qui, par le même art, ont fait des prestiges; tantôt, voulant expliquer comment Jésus-Christ avait acquis cette science, il l'attribue à l'éducation que le Fils de Marie avait reçue en Egypte, pays de secrets merveilleux; tantôt, n'o-

(1) Origène, *contrà Cels.* l. I.

sant pas nier les résurrections rapportées par les Evangélistes, ni le prodige de la multiplication des pains, ni les guérisons miraculeuses : « Eh bien, » dit-il, supposons que Jésus a fait tout cela, il n'y » a rien là que n'opèrent tous les jours nos charla- » tans : faut-il donc les reconnaître pour les fils de » Dieu? » Pourquoi Celse avait-il recours à cette accusation de magie, et à la comparaison des miracles de Jésus avec les tours des charlatans, si ces mêmes miracles étaient destitués de preuves? Il était, certes, bien plus naturel, bien plus simple de les nier absolument, de démontrer que l'histoire évangélique était fausse, et de terminer ainsi la dispute. Celse ne l'a pas fait, lui qui déclare, dès le commencement de son ouvrage, qu'il n'attaque les chrétians qu'en connaissance de cause, qu'il sait toutes leurs preuves : *Novi enim omnia* (1); donc il était dans l'impossibilité de le faire. Ce philosophe avait dû voir, dans sa jeunesse, des personnes qui avaient connu ou Jésus-Christ lui-même, ou des hommes de son temps; il avait eu soin, d'après sa déclaration, de s'informer de tout ce qui avait rapport à l'histoire du Sauveur : si donc quelque contemporain avait nié les faits de cette histoire, il l'aurait su indubitablement; et animé, comme il l'était, d'une haine violente contre le Christianisme, ingénieux à trouver des argumens pour le combattre, comment aurait-il manqué d'opposer fortement

(1) Origène, *contrà* Cels. l. 1. p. 11.

cette dénégation , et de soutenir que Jésus-Christ n'avait eu aucun pouvoir, au lieu de lui imputer un pouvoir magique?

Du reste, cette inculpation de magie n'était pas nouvelle, puisque saint Justin , mort vers le milieu du second siècle, défend les miracles de Jésus-Christ contre cette objection ( 1 ); et après Celse, les ennemis de la Religion continuèrent d'y recourir, puisque Arnobe la réfute avec force ( 2 ), et que nous voyons Porphyre, dans le troisième siècle, attribuer aussi aux prestiges du démon les miracles de Jésus-Christ et ceux de ses disciples ( 3 ).

Hiéroclès ne niait pas non plus les œuvres miraculeuses du Sauveur; mais il croyait qu'elles pouvaient avoir été opérées par un homme ami des dieux ( 4 ); et Julien , ennemi si ardent et si éclairé du Christianisme , les avoue nettement , et cherche à en rabaisser l'importance ; il avoue aussi qu'après la mort de leur maître, les apôtres ont fait des enchantemens, et il reconnaît saint Paul ( 5 ) pour le plus grand faiseur de prestiges ( 6 ).

( 1 ) Apol. l. I. c. 30. — ( 2 ) Adv. Gent. l. I c. 43. — ( 3 ) S. Hieron. *contrà Vigil.* — ( 4 ) Euseb. , *contrà Hierocl.* — ( 5 ) S. Cyrill. Alex. , *Adv. Julian.* l. VI , X , III. — OEuvres de Julien , l. VI. p. 191 , édit. Colon. 1688.

( 6 ) On peut ajouter , relativement à l'éclipse et au tremblement de terre arrivés à la mort de J. C. , le témoignage de Phlégon de Tralles , qui florissait , en Asie , au milieu du second siècle, et qui etait un savant attaché à la cour d'Adrien : « La quatrième année de la CCII^e. Olympia» de , *( c'est-à-dire la* 33^e. *année de l'ère vulgaire )* , il y eut une éclipse » de soleil , la plus grande qu'on eût encore vue. Il se forma à la sixième » heure du jour une nuit si obscure , que les étoiles parurent dans le

Pour éluder l'autorité de l'aveu des païens, on a dit que l'aveu des Pères de l'Eglise qui ont attribué à la magie les prétendus prodiges soit d'Esculape, soit de Pythagore, soit d'Apollonius de Thyane, n'en prouvant pas la réalité, l'aveu des païens ne prouve pas non plus la réalité des miracles du Nouveau Testament. Mais on n'a réussi qu'à donner une nouvelle force aux aveux des païens en faveur du Christianisme.

L'aveu des Pères ne prouve nullement la réalité des prodiges païens, 1°. parce qu'il y en a parmi eux qui soutiennent que ces prodiges n'étaient que des illusions, et qui font voir l'immense supériorité des miracles évangéliques, (*Athénagore*, *n°.* 27, *note* F; *à la suite de saint Justin*, *p.* 305; -- *Arnobe*, *adv. Gent. l. I. c.* 48.); -- 2°. parce que ces prétendus prodiges manquent de la preuve principale et indispensable, de la déposition constante de témoins oculaires, ou instruits à la sour-

» Ciel. Il se fit de plus un grand tremblement de terre, qui renversa plu» sieurs maisons de la ville de Nicée en Bythinie, (*Histoire des Olym*» *piades*, *l. XIII*, *XIV*; *Chronic. Euseb. l. I.*). » Or il n'a pas pu y avoir d'éclipse naturelle du soleil l'année de la mort de J. C., surtout dans le temps de Pâques, ou à la pleine lune de mars; mais, selon les tables astronomiques, le 24 novembre de l'an 29, à neuf heures du matin, au méridien de Paris, il y en eut une qui ne peut avoir rien de commun avec celle dont parle Phlégon, avec lequel il est remarquable que Thallus, dans ses *Histoires Syriaques*, est d'accord sur ce point. Ce fait était aussi conservé dans les archives de l'Empire, puisque Tertulien dit au Sénat, dans son *Apologétique*, c. *XXI*: *Eum mundi casum relatum in archivis vestris habetis.* (Voyez le *Dictionnaire de théologie* par Bergier, art. *Eclipse*; et la *Bible vengée*, t. V. p. 384 et suiv.)

ce des évènemens, n'étant rapportés que par des historiens de beaucoup postérieurs à l'époque où on les place, et parce que, d'ailleurs, ils n'ont produit aucun effet : défaut auquel rien ne peut suppléer ; — 3°. parce que les Pères, pour détromper efficacement les païens, devaient employer, non des argumens auxquels le peuple ne comprend rien, et auxquels il ne cède jamais, mais des faits : or, c'est la marche qu'ils ont suivie, en négligeant de discuter ces prétendus prodiges, en les attribuant au démon, et en opposant aux païens un fait public et incontestable, la puissance du Christianisme sur le démon, puissance dont les païens eux-mêmes avaient été souvent témoins oculaires, et qui en avait converti un grand nombre. C'est ainsi qu'Octave, dans Minutius Félix, Tertulien, Origène, St. Cyprien, Lactance etc., allèguent hautement ce pouvoir, dont ils attestent les effets comme également publics et fréquents. En s'adressant à des gens entêtés de théurgie, de magie, le mieux était de les prendre par leur faible, et d'en appeler à leurs yeux sur la soumission de leurs divinités aux chrétiens. (1)

L'aveu des païens est, au contraire, une excellente preuve de la réalité des prodiges évangéli-

(1) Voyez le *Dictionnaire de théologie*, par Bergier, art. *Démoniaque* ; et l'ouvrage intitulé : *De la perfectibilité humaine*, par A. M. 1835, chapitre XII, dans lequel l'auteur prouve la certitude historique de ce fait. Nous croyons devoir faire observer avec lui, en réponse à un certain article du *Dictionnaire des sciences médicales*, t. XXIX. p. 551,

ques, par sa liaison avec les effets éclatans et durables de ces prodiges, avec les dépositions des témoins oculaires, et avec les aveux antérieurs des antagonistes contemporains. Celse et les autres philosophes païens n'ignoraient pas les argumens des ennemis de la foi, leurs prédécesseurs. Si ceux-ci avaient nié les faits évangéliques, certainement leurs successeurs auraient employé comme l'arme la plus puissante cette dénégation ; puisqu'ils ne l'ont pas employée, leurs aveux supposent évidemment les aveux des prédécesseurs, ce qui forme une chaîne continue de témoignages remontant jusqu'à Jésus-Christ : témoignages qui, unis aux autres preuves historiques de la vérité des Evangiles, acquièrent toute la force d'une démonstration.

Aux aveux des païens se joignent ceux des Juifs. Dans le *Talmud* de Jérusalem, écrit sous le règne d'Adrien, environ l'an 150 de notre ère, par le rabbin Juda-Haccadosch, et commenté par d'autres rabbins, il est dit que le mot *Jehovah*, prononcé d'une certaine manière, suffit pour opérer les plus grandes merveilles, et que Jésus avait appris le secret de cette prononciation qui lui faisait faire ses prodiges. Le *Talmud* de Babylone, composé vers la fin du cinquième siècle, contient la

que les plus célèbres physiciens et médecins modernes, tels que Newton, Descartes, Pascal, Boerhave, Haller, Daniel Sennert, Fernel, Paré, Haen, Hofman, Hunter, etc., croyaient aux possessions et aux miracles, et que ces croyans n'habitaient ni *les taudis de la sottise* ni *les huttes des Lapons*.

même assertion, qui, étant évidemment la plus pitoyable défaite, équivaut à un aveu formel des miracles de Jésus-Christ. ( 1 )

Du silence des contemporains Philon et Josèphe, ( en supposant que le passage qu'on lit dans ce dernier ne soit pas authentique ( 2 ) ), et de l'inaction des chefs de la nation juive, on peut aussi induire la vérité des faits de l'Évangile. Ni les uns ni les autres n'ont pu ignorer ce que les chrétiens publiaient touchant Jésus-Christ ; ils n'ont pu ignorer que les Juifs étaient accusés d'avoir mis à mort l'*Envoyé de Dieu*, le *Fils de Dieu*. S'ils n'ont pu l'ignorer, pourquoi, pendant les trente-sept ans écoulés depuis l'époque de la mort de Jésus-Christ jusqu'à la ruine de Jérusalem, les chefs de la nation juive, s'entendant accuser d'un horrible déïcide, sont-ils demeurés muets, et n'ont-ils opposé aucune démarche éclatante aux miracles qu'on publiait hautement pour les convaincre de ce crime abominable ? Ils avaient l'intérêt le plus grand à se disculper ; le moyen le plus simple

( 1 ) Les anciens docteurs de l'Eglise qui ont disputé contre les Juifs, saint Justin, Tertulien, Origène, etc., ont tous supposé qu'ils admettaient la réalité des faits de J. C., mais qu'ils les attribuaient à la magie. Le juif Tryphon ne niait point les miracles allégués par saint Justin : il soutenait que Jésus n'était pas le Messie, parce qu'Elie n'était point encore venu. (*Dial. cum Tryph.*, n°. 39, 49, 69.). ( Voyez l'*Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, par Bullet, p. 124 et suiv. )

( 2 ) Voyez, sur l'authenticité de ce passage, dans lequel Josèphe reconnaît la prédication de Jésus, ses miracles, sa mort et sa résurrection, le *Traité de la Religion* par Bergier, t. VI. p. 27 et suiv.

à la fois et le plus certain était de s'inscrire en faux contre la réalité des faits sur lesquels on établissait la divine mission de leur victime; la puissance était entre leurs mains; ils étaient les maîtres d'ordonner des enquêtes juridiques, de faire venir tous les témoins des lieux où on annonçait que s'étaient opérés les miracles, de recevoir et de publier les dépositions; leur crédit, la confiance qu'on avait en eux, la crainte qu'ils inspiraient, auraient encore donné à leurs informations une grande autorité: un seul de ces miracles démontré faux aurait fait tomber la secte naissante et son inculpation. Et néanmoins, il n'y a pas le plus léger vestige dans aucune histoire, ni sacrée ni profane, pas le plus léger vestige ni dans les livres ni dans les traditions de leurs descendans, que ces chefs qui devaient à leur ministère, à leur honneur outragé, à leur religion ébranlée, de démentir les apôtres, aient essayé de prouver que ces derniers en imposaient en publiant les miracles de leur maître.

Pourquoi, encore, Philon et Josèphe, qui paraissent, dans leurs ouvrages, si zélés pour la gloire de leurs frères, qui cherchent à les laver de reproches moins importans, n'ont-ils rien dit, et ont-ils laissé l'erreur s'accréditer?

La notoriété des faits a pu et a dû les porter à se taire; mais, dans l'hypothèse de la fausseté de ces mêmes faits, l'inaction des uns, et le silence des autres seraient inexplicables. On peut même dire que le silence de Josèphe sert ici autant que

son témoignage : car il devait nécessairement dire ce qu'il savait de Jésus et de ses disciples, conformément aux lois de l'histoire, et à la méthode qu'il s'était prescrite de parler exactement de tous les chefs de secte ou de parti qui s'élevèrent parmi les Juifs depuis l'empire d'Auguste jusqu'à la ruine de Jérusalem. S'il croyait faux ce que l'on publiait de Jésus, tout le portait à parler : l'intérêt de la vérité, le zèle pour sa religion et pour la secte des Pharisiens à laquelle il appartenait, l'amour de sa nation, le desir de plaire aux Empereurs qui persécutaient le Christianisme naissant. S'il ne le croyait pas faux, il était naturel que la crainte de déplaire à sa nation, aux Romains, aux Empereurs sous les yeux desquels il écrivait, dans leur capitale, et dont il avait reçu les caresses les plus flatteuses, lui fermât la bouche ; et alors son silence est une évidente preuve de la vérité des faits évangéliques. ( 1 )

( 1 ) La conduite des apostats peut être encore citée en confirmation des faits du Nouveau Testament. « Dès le temps des apôtres et dans les âges suivans, dit Bergier, il y eut des apostats du Christianisme. Saint Jean les nomme des Antéchrist : « il y en a plusieurs ; ils sont » sortis d'entre nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; s'ils en avaient » été, ils seraient demeurés avec nous, ( I. Joan. c. 2. v. [illegible] ) ». Pline en avait interrogé plusieurs, *( Lettre à Trajan )* ; le nombre en augmenta lorsque les persécutions devinrent plus violentes, *( St. Cypr. dè Lapsis)*. Y en a-t-il quelqu'un qui ait dévoile aux Juifs ou aux païens le secret de l'Eglise, la fausseté de l'histoire de J. C., et qui en ait fourni des preuves ? Il aurait été comblé d'éloges et de bienfaits ; le judaïsme et le paganisme auraient triomphé ; les chrétiens auraient été confondus. Au contraire, la plûpart n'avaient succombé que par crainte et par faiblesse ; après l'orage passé, ils revinrent à pénitence ; il fallut établir des règles pour leur réconciliation *( Traité de la Religion, t. VI. p. 57. )* ».

Et maintenant, quel est le lecteur de bonne foi qui ne reconnaisse que les faits évangéliques sont démontrés, et qu'il n'y a aucune histoire ancienne à laquelle appartiennent de si nombreux et de si puissans motifs de certitude? Celles auxquelles tout l'univers, et les incrédules de même que les autres, ajoutent une foi entière, ont de leur vérité quelques unes des preuves que nous venons d'exposer; aucune ne les présente ni si fortes, ni réunies. L'histoire du Nouveau Testament est donc la plus certaine, la plus évidemment incontestable(1).

---

Pour satisfaire complètement au titre de ce chapitre sixième, il nous reste à établir la vérité de quelques autres faits qui servent de base à certaines preuves du Christianisme, et qui ne sont compris ni dans ceux de l'Ancien ni dans ceux du Nouveau Testament; il nous reste aussi à prouver que des uns et des autres résulte démonstrativement la vérité de la mission de Jésus-Christ. Nous accomplirons cette double tache dans les trois chapitres

(1) « Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile soit inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate dont personne ne doute sont moins attestés que ceux de J. C. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'auraient trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros, (*Emile* de Rousseau, *tome III. l.* 4.) »

suivans. Ils seront consacrés à continuer le sujet du sixième chapitre : l'importance de la discussion exige que les faits des deux Testamens dont nous venons d'établir la certitude, soient appréciés en détail; la clarté, que la preuve des autres faits qui n'y sont pas compris, soit rapprochée des conséquences qui doivent en être déduites; et l'ordre, que toute cette matière soit divisée conformément à l'ordre des faits, dont les uns ont précédé, les autres ont accompagné, et les autres ont suivi la mission du Fondateur de la Religion chrétienne.

# CHAPITRE VII.

## DIEU A MANIFESTÉ LA VÉRITÉ DE LA RÉVÉLATION DU CHRISTIANISME PAR DES FAITS ANTÉRIEURS A LA MISSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ces faits sont : 1°. les prophéties de l'Ancien Testament qui ont annoncé la venue d'un Messie, d'un Libérateur, et qui l'ont peint avec divers caractères que Jésus-Christ a réunis en sa personne; 2°. celles qui ont annoncé l'état des Juifs après la venue de ce Libérateur.

### §. I. PROPHÉTIES QUI ONT ANNONCÉ LA VENUE DU MESSIE.

Les prophéties qui ont annoncé le Rédempteur du genre humain forment, dans leur ensemble, un tableau parfait qui nous montre Jésus-Christ de manière à ne pouvoir le méconnaître. Les Prophètes les plus anciens en tracent la première esquisse; à mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers; plus ils approchent de l'évènement, plus leurs couleurs s'animent; et quand le tableau est terminé, les artistes disparaissent.

Il suffit à notre but de présenter ici un choix de ces nombreuses prédictions. Ainsi, nous ne parlerons pas de la promesse que Dieu fit, en style figuré, à nos premiers parens après leur chûte,

d'un Libérateur qui les affranchirait de la servitude du démon, (*Gen. c. III.* 15.), promesse assez clairement expliquée par les plus anciennes traditions du genre humain comme l'a reconnu Boulanger lui-même, (*Antiq. dévoil.*) (1). Nous ne parlerons pas non plus de la promesse plus claire faite à Abraham (*Gen. c. XII.* 13. -- *XXII.* 18.), et renouvelée à Isaac et à Jacob descendans d'Abraham (*Gen. XXVI.* 3. 4. -- *XXVIII.* 13. 14.). Nous commencerons par la prophétie de Jacob lui-même, qui, éclairé au lit de la mort d'une lumière nouvelle, distingue entre les douze tribus auxquelles il annonce leurs destinées celle de Juda, comme devant donner le jour au *Désiré des nations*.

« Le sceptre, dit-il, (c'est-à-dire l'autorité du » commandement), ne sortira point de Juda, et » l'on verra des magistrats de sa race, jusqu'à ce » que vienne *Celui qui doit être envoyé, et qui* » *sera l'attente des nations* (G. c. XLIX. 10.). »(2)

(1) Il est remarquable que cet Envoyé d'en haut est désigné dans plusieurs mythologies sous l'image d'un Dieu incarné *qui écrase la tête d'un serpent nuisible au genre humain*. (*Voyez* la note de la page 82 précédente; l'ouvrage de Faber : *Horæ mosaïcæ*, sect. I. c. III; l'*Essai sur l'indifférence*, t. III. c. XXVII p. 408. etc.).

(2) « Les Juifs modernes, embarrassés de cette prophétie, n'ont rien négligé pour en éluder la force, et même pour lui donner un objet tout différent de celui que nous lui attribuons. Mais une observation décisive tranche toute difficulté. Il est certain que tous les Juifs anciens, soit avant Jésus-Christ, soit même pendant les premiers siècles du Christianisme, appliquaient aussi bien que nous au Messie cette prédiction. La *Version des Septante*, antérieure à Jésus-Christ de près de trois cents

Il est évident 1°. que Jacob prédit ici à Juda, de même qu'à ses autres enfans, des choses futures et relatives à sa postérité.

2°. Que cette prédiction annonce que ses descendans formeront une nation, une société politique; que cette nation sera régie par des chefs pris au-dedans d'elle-même; qu'elle conservera son autorité politique et ses chefs jusqu'à ce que vienne un personnage *qui doit être envoyé*; enfin que ce personnage sera l'*attente des nations*, ( ou que *les nations se réuniront à lui*, ou que *les nations lui obéiront* : ( les différentes versions présentent, dans les expressions, une variété qui ne laisse pas de conserver l'uniformité dans le sens. )

3°. Qu'il était impossible à Jacob de prévoir par ses seules lumières naturelles toutes ces destinées

ans, les paraphrases ou commentaires publiés par les Juifs depuis la venue de Jésus-Christ, ( *Voyez, dans la Polyglotte d'Angleterre, les paraphrases d'Onkelos, de Jonathan et de Jérusalem* ), tous les écrits de leurs anciens docteurs, ( *Thalmud ; Gemar. Tract. sanh. cap. II.* ), adoptent unanimement l'explication que nous donnons encore aujourd'hui de cette célèbre prophétie. Que penser donc des interprétations imaginées par un petit nombre de docteurs modernes, après une si longue suite de siècles? Ne sommes-nous pas fondés à les attribuer uniquement au besoin de défendre une cause désespérée? De quel droit les Juifs de nos jours peuvent-ils se vanter d'avoir mieux pénétré le sens des prophéties, que ces doctes interprètes, d'ailleurs si voisins du temps où la langue hébraïque avait cessé d'être vulgaire, et qui devaient posséder encore dans toute son intégrité le dépôt des anciennes traditions, ( *Défense du Christianisme, t. II. p.* 302. ) »?

Voyez la *Bible de Vence* revue par M. Drach, t. II. p. 383 ; et les dissertations de M. de la Luzerne sur les prophéties, t. I. p. 108 et suiv.

futures de sa postérité : la cessation de l'autorité plutôt dans les autres tribus que dans celle de Juda ; la conservation de l'autorité dans celle-ci jusqu'à l'arrivée de *Celui qui devait être envoyé* ; et l'attente des nations, ou la réunion des peuples sous le pouvoir de cet *Envoyé*.

4°. Qu'il serait absurde d'attribuer au hasard le rapport avec la prédiction d'évènemens si éloignés, si compliqués, si dépendans de causes diverses, libres et inconnues.

Or, la partie de cette prédiction relative à la permanence de l'autorité dans la tribu de Juda s'est littéralement accomplie pendant un intervalle de près de quinze siècles, et malgré les révolutions à travers lesquelles cette tribu a passé : révolutions qui n'ont jamais détruit son existence politique, qui ne lui ont pas ôté le droit d'user de ses propres lois, d'être régie par ses chefs, de juger les procès, d'infliger aux coupables des peines, même celle de la mort, en un mot d'administrer ses affaires.

Immédiatement après l'établissement du peuple hébreu dans la terre promise, les douze tribus formèrent douze cantons séparés, ayant chacun son gouvernement. Il est vrai que de temps en temps la nation eut des chefs communs sous le nom de Juges ; mais outre ces juges communs les tribus avaient leurs chefs particuliers, conformément à l'ordre donné par Moïse, (*Deut. XVI.* 18.) ; plusieurs endroits de l'histoire sainte en font une mention expresse, (*Jos. XXII.* 13. 14. *Jud. V.* 9. 10.).

Pendant le temps des rois, quelle que fût leur autorité suprême, les tribus formaient aussi des corps séparés et avaient leurs chefs; et d'ailleurs, depuis David, tous les rois de Juda furent du sang de cette tribu.

Le royaume d'Israël finit d'exister lorsqu'il fut conquis par Salmanazar, celui de Juda, lorsqu'il le fut par Nabuchodonosor; et les deux peuples furent amenés en captivité. Mais la ruine d'Israël fut totale, sans retour; et Josèphe atteste que les descendans des membres des dix tribus qui composaient ce royaume, étaient encore, de son temps, au-delà de l'Euphrate, où les dix tribus avaient été transportées. Il en fut tout autrement de la tribu de Juda, et de sa captivité : cette tribu cessa d'avoir des chefs de son sang, portant le titre de roi; mais elle ne cessa pas d'en avoir sous un autre titre, ni de former un corps de nation, ni de se régir par ses lois: l'histoire de Suzanne en fait foi; celle d'Esther nous le prouve aussi, puisque Assüérus, trompé par Aman, donna contre les Juifs un premier édit où il les accusait de se gouverner par des lois nouvelles, d'agir contre les coutumes de toutes les nations, d'avoir des lois perverses; et que désabusé par Esther, il publia, en leur faveur, un autre édit dans lequel il déclarait *qu'ils usaient de lois justes*, (Esth. c. XVI. 15.). D'ailleurs, en admettant que, pendant les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, cette tribu n'ait conservé aucune autorité sur elle-même, on pourrait dire

avec raison qu'un temps si court dans l'espace de quinze siècles ne saurait être regardé comme *une cessation* ( 1 ), vû surtout que pendant ce même temps cette tribu avait toujours l'espérance du rétablissement dans son pays, espérance fondée sur les prophéties qui le lui promettaient.

On sait assez qu'après le retour de la captivité, et jusque sous les Asmonéens qui étaient de la tribu de Lévi, celle de Juda conserva, avec son état de nation, son autorité propre : quoiqu'elle ne jouît pas toujours d'une indépendance entière, elle ne cessa pas d'avoir ses lois, ses juges, son droit de glaive, par conséquent de posséder le *sceptre.*( 2 )

Environ soixante-trois ans avant Jésus-Christ, Pompée s'étant emparé de Jérusalem, y établit roi Hircan, issu du sang asmonéen ; vingt-cinq ans après, Hérode, iduméen de naissance, fut fait par les Romains roi de la Judée; plusieurs de ses descendans lui succédèrent dans la souveraineté soit de tout le pays, soit d'une partie; et après, des chefs romains furent chargés du gouvernement

( 1 ) On n'a jamais dit que le Portugal ait *cessé* d'être un royaume, quoique, pendant soixante ans, il ait été assujéti à la couronne d'Espagne.

( 2 ) « Le mot hébreu traduit par *sceptre*, ne désigne pas toujours la royauté. Dans le style des Patriarches, ce n'est autre chose que le bâton d'un vieillard ou d'un chef de famille : il exprime seulement une prééminence, une autorité analogue aux divers états de la nation. Ce sens est encore déterminé par le mot qui suit, dans la prophétie de Jacob, et qui signifie un Chef, un Magistrat, un Dépositaire de lois ou d'archives, ( *Dict. H. Théol. art.* Juda. ). »

jusqu'au temps de la destruction de Jérusalem par Vespasien et Tite. Quelle qu'ait été celle de ces diverses époques où l'*autorité du commandement* a cessé d'être dans la tribu de Juda, il est toujours certain que cette tribu a cessé d'avoir sa forme de gouvernement régi par ses lois et par des chefs pris dans son sein, seulement un peu de temps avant, ou un peu de temps après que Jésus-Christ a paru dans le monde; et cela suffit pour l'accomplissement de la partie de la prophétie de Jacob relative à la permanence de l'autorité dans cette tribu, et à la venue du Messie vers le temps où cette permanence aurait cessé.

Quant à la partie relative à l'*attente des nations*, ou à la vocation des peuples au *royaume* du Messie après sa venue, elle est aussi accomplie évidemment en Jésus-Christ; et il serait superflu de prouver qu'il ne s'est élevé, ni à cette époque, ni auparavant, ni depuis, aucun autre personnage auquel conviennent ces caractères.

Jésus-Christ est donc le Libérateur manifesté divinement à Jacob, tant de siècles avant sa venue; donc sa mission est divine.

La prophétie de Daniel est plus précise, et l'accomplissement en est encore plus évident.

« Dieu a fixé le temps à soixante-dix semaines » en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que les prévarications soient abolies, » que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit expiée, que la justice éternelle soit amenée, que

» les visions et les prophéties soient accomplies, et » que le Saint des Saints reçoive l'onction. Soyez » donc attentif à ce que je vais dire et remarquez » bien cette prédiction : Depuis l'ordre qui sera » donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au règne du » Christ, il y aura sept semaines, puis soixante- » deux semaines. Les places et les murs de la ville » seront rebâtis parmi des temps fâcheux et diffi- » ciles. Et après soixante-deux semaines le Christ » sera mis à mort, et cette immolation ne sera pas » pour lui-même. La dernière semaine confirmera » l'alliance du Christ avec plusieurs. » (*Daniel.* ch. IX.) (1)

Remarquons d'abord que le Christ annoncé dans cette prédiction est incontestablement le Messie, puisqu'il n'y a que le Messie qui, dans les livres saints, soit appelé le *Christ*, ou l'*Oint* purement et simplement et par antonomase, et que toutes les fois que la qualité d'oint y est appliquée à un autre personnage, il y a dans le discours quelque chose qui l'indique. D'ailleurs, quel autre que le Messie, Daniel aurait-il pu appeler le *Saint des Saints, en qui les prophéties seront accomplies, qui mettra fin à l'iniquité, qui amènera la justice éternelle*? Aussi, le petit nombre de Juifs modernes, qui ont essayé de donner à cette prophétie un autre objet, sont-ils sur ce point comme sur une foule d'autres, en contradiction manifeste avec les

(1) Le reste de la prophétie regarde l'état des Juifs après la mort du Christ : il en sera parlé dans le second paragraphe de ce chapitre.

plus anciennes et les plus constantes traditions de leur nation , ( *Thalmud*, *Gem. Tract. Sanhed. c. II.* ).

Remarquons encore que les Juifs connaissaient deux espèces de semaines : des semaines de sept jours et des semaines de sept années ( *Lévit. XXV. 8.* ). En supposant qu'il s'agisse de semaines de jours, Daniel aurait annoncé que Jérusalem serait rebâtie en quarante-neuf jours , malgré *les temps fâcheux et difficiles* qu'il prédit : ce qui est visiblement absurde. Au contraire , en prenant ces semaines, pour des semaines d'années , sa prédiction a un sens simple et raisonnable , et cadre avec l'évènement. *Les temps fâcheux* annoncés par Daniel sont effectivement arrivés; car les livres d'Esdras et l'historien Josèphe nous attestent que les nations voisines ne cessèrent de traverser les Juifs dans la reconstruction de leur ville. Il n'est donc pas étonnant que la restauration de Jérusalem n'ait été complètement achevée qu'au bout de quarante-neuf ans , à dater du temps de la permission de la rebâtir : ce qui donne l'emploi des sept premières semaines. Si la première partie des soixante-dix semaines doit s'entendre de semaines d'années , il est évident que les autres doivent s'entendre également , puisque le prophète divise la totalité des semaines en trois parties , et que si ces trois parties n'étaient pas de même espèce, ce ne seraient pas trois fractions d'une même durée. D'ailleurs , lorsque Daniel parle dans ses prophéties de semaines de

jours, il le marque expressément, *(Dan. X. 2. 3.)*. (1)

Il suit de là que le Messie annoncé par Daniel a dû arriver et être mis à mort après quatre cent quatre-vingt-dix ans, depuis l'ordre donné pour le rétablissement de Jérusalem. Or, qu'on date le compte de ces années de l'émission de cet ordre, ou du commencement de l'exécution, qu'on le date de l'édit de Cyrus, ou de celui de Darius fils d'Hystaspe, ou de ceux d'Artaxercès-Longue-Main, les soixante-dix semaines cadrent aisément avec la venue et la mort de Jésus-Christ, puisqu'une différence de peu d'années n'empêche pas le rapport de ces deux évènemens avec l'époque indiquée par Daniel. (2)

Donc le premier caractère tracé par la prédiction

(1) Quelques Juifs modernes ont imaginé de dire que les soixante-dix semaines de Daniel sont des semaines de siècles, et que le Messie ne doit paraître sur la terre que quarante-neuf mille ans après ce prophète. Dans cette supposition qui est visiblement arbitraire, et qui n'a aucun fondement ni dans les coutumes des Juifs, ni dans celles des autres peuples, les Juifs n'auraient rien compris au langage de Daniel, n'ayant aucune idée d'une telle espèce de semaines; et cependant Daniel parlait sans doute pour être entendu, et il ne voulait pas tromper le peuple en lui faisant espérer, dans un temps plus rapproché ce qui, ne devait avoir lieu que dans un beaucoup plus long intervalle.

(2) On peut dire, avec Bossuet, que *Dieu a tranché* toute difficulté sur le calcul des 70 semaines *par une décision qui ne souffre aucune réplique, par un évènement manifeste qui nous met au-dessus de tous les raffinemens des chronologistes.* En effet, la ruine totale des Juifs qui est prédite par Daniel immédiatement après la mort du Christ, et qui a suivi de si près la mort du Sauveur, fait entendre aux moins clairvoyans l'accomplissement de la prophétie. *(Voyez* le Disc. sur l'hist. univ. *II*^e^. *part. c. IX.)*

convient parfaitement à Jésus-Christ.

En second lieu, le nom de *Christ* absolument et sans addition, lui a été constamment donné, et il n'a été donné de cette sorte à aucun autre personnage.

En troisième lieu, ce *Saint des Saints* a été *mis à mort* par une sentence juridique, au bout des soixante-dix semaines ; et il a été supplicié, *non pour lui-même*, mais pour tous les hommes. Que l'on cherche un autre personnage qui ait subi à cette époque la peine capitale, et auquel s'appliquent les circonstances marquées par le prophète.

En quatrième lieu, *la dernière semaine devait confirmer l'alliance du Christ avec plusieurs*. Par le pacte ou l'alliance les Juifs entendaient une loi donnée par le Seigneur, à laquelle on s'engageait à obéir : c'était ainsi qu'ils appelaient la loi que Dieu leur avait donnée par Moïse. Or, il est évident que Jésus-Christ a apporté au monde une loi nouvelle, qui est appelée la *nouvelle alliance*; que c'est dans la dernière des soixante-dix semaines qu'il l'a donnée : car sa prédication a précédé immédiatement sa mort, et n'a duré qu'un peu plus de trois ans ; et qu'il n'y a que lui qui ait donné à cette époque une loi nouvelle.

En cinquième lieu, à cette même époque, *le péché devait avoir sa fin, l'iniquité devait être expiée, et la justice éternelle amenée sur la terre*. Jésus Christ a encore accompli cette partie de la prédiction, non pas dans ce sens qu'il ait rendu les hom-

mes impeccables : il n'est point venu renverser la nature humaine et nous ôter la liberté, source de mérites, mais il a expié par sa mort le péché originel et les autres péchés ; il a donné des moyens efficaces de s'en préserver et de les réparer ; étant lui-même *la justice éternelle*, il est venu au monde publier une loi sublime qui élève ceux qui la pratiquent au plus haut degré de sainteté et de perfection. A quel autre personnage tout cela peut-il être appliqué?

En sixième lieu, à la fin des soixante-dix semaines, les visions et les prophéties devaient être accomplies, ou scellées et terminées. Or, toutes les prophéties se sont accomplies en Jésus-Christ, comme il le dit lui-même au moment de sa mort: on le verra clairement quand on aura lu tout ce septième chapitre; et depuis Jésus-Christ, les prophéties judaïques ont cessé ; les Rabbins eux-mêmes en conviennent.

Peut-on, maintenant, n'être pas frappé du concert entre la prophétie de Daniel et la multiplicité, la diversité des évènemens qu'elle annonce, évènemens qui tous sont arrivés exactement aux époques marquées, précisément et de la manière et avec toutes les circonstances indiquées? Il est si clair, d'une part, que ce prophète ne pouvait, par ses propres lumières, prévoir cette longue suite d'évènemens, éloignés de toute vraisemblance, et dont les causes secondes lui étaient absolument inconnues; de l'autre, qu'une prédic-

tion si compliquée d'évènemens et d'époques fixes, n'a pu être littéralement accomplie par hasard, que de tous les ennemis de la Religion, juifs, païens, incrédules, aucun n'a imaginé de le contester. (1)

Deux autres prédictions caractérisent l'époque de la venue du Messie, et conviennent à Jésus-Christ parfaitement. Au retour de la captivité, les Juifs étaient découragés par les obstacles qu'ils éprouvaient pour la reconstruction du temple de Jérusalem. Le prophète Aggée leur demande s'il n'est pas honteux pour eux d'habiter dans des maisons lambrissées, tandis qu'ils laissent la maison du Seigneur abandonnée; il les encourage à la reconstruction, en leur assurant que Dieu sera avec eux, que leur ouvrage lui sera agréable, et il ajoute :

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples ; et *le Désiré de toutes les nations* viendra, et je remplirai de gloire *cette* maison. Oui, la gloire de cette dernière maison sera

(1) C'est l'évidence de l'accomplissement de cette prophétie qui a fait prononcer aux Juifs d'horribles imprécations contre ceux qui désormais supputeraient les années de la venue du Messie : *Inflata rumpantur ossa eorum qui periodos temporum computant*, (*Thalm. cod. Sanehdrin. c. XI.*). Le même livre nous apprend que la tradition conforme à la prédiction de Daniel annonçait la venue du Messie au temps où Jésus-Christ parut : *Traditio domûs Eliæ : sex mille annis durat mundus ; bis mille annis inanitas*, (*sine lege*) ; *bis item mille annis lex ; bis mille annis dies Christi*, (*Thalm. tom. Sanehd.* p. 96.)

» plus grande que celle de la première, et dans *ce*
» lieu je donnerai la paix, (*Agg. II. 7. etc.*). »

Malachie, le dernier des prophètes, et postérieur à Aggée de près de quatre-vingts ans, a aussi une prédiction relative au même objet:

« Voilà que je vais vous envoyer mon ange, qui
» préparera ma voie devant ma face; et aussitôt le
» *Dominateur* que vous cherchez, et l'*Ange de*
» *l'alliance* que vous désirez viendra dans *son*
» *temple*: voilà qu'il vient, dit le Seigneur des ar-
» mées (*Malach. III. 1. etc.*). »

Le personnage important qu'annoncent Aggée et Malachie est évidemment le Messie (1): à lui seul peuvent s'appliquer ces grands caractères de *Désiré des nations*, de *Désiré* de la nation juive, de *Dominateur* par excellence, d'*Ange d'alliance* ou *de Testament*; lui seul a pu être représenté comme *devant mettre par sa venue le ciel, la terre, les peuples en mouvement;* de lui seul il a pu être dit qu'il entre dans le temple comme dans *sa* demeure. Et voilà le titre de gloire qui doit relever l'infériorité du second temple (2) au-dessus de toute la magnificence du premier, c'est qu'il sera honoré par la présence du Messie.

(1) Les Juifs en conviennent, (*Seconde lettre d'un Rabbin converti*, p. 165.).

(2) I. Esdr. III. 12. Le second temple était inférieur non seulement parce qu'il n'était pas décoré avec la même magnificence, mais aussi parce qu'il n'avait ni l'arche d'alliance, ni la verge d'Aaron, ni les tables de la loi qui relevaient l'éclat et la gloire de l'autre.

Le Messie a donc dû venir tandis que ce temple était encore debout ; et comme ce temple est détruit depuis plus de dix-sept cents ans, il y a plus de dix-sept siècles que le Messie a dû paraître dans le monde.

Ainsi, selon l'oracle de Jacob, l'autorité du commandement devait demeurer dans la tribu de Juda jusqu'à son arrivée ; selon les oracles d'Aggée et de Malachie, ce nouveau Législateur devait paraître avant la ruine du second temple de Jérusalem ; et selon l'oracle de Daniel, il devait être mis à mort environ cinq siècles après l'ordre donné pour la reconstruction du temple : trois époques qui aboutissent précisément à l'époque de Jésus Christ, c'est-à-dire, à l'espace de temps écoulé entre le règne d'Hérode, et l'expédition de Titus contre la Judée.

Et voyez comme les autres caractères, tracés par Aggée et par Malachie, trouvent en Jésus-Christ une application exacte.

Il a eu un précurseur qui a déclaré n'avoir pas d'autre mission que celle de *préparer les voies devant lui.*

Qu'on entende la partie de la prédiction qui parle du *mouvement du ciel, de la terre et des peuples*, à son arrivée, dans un sens figuré ou dans un sens littéral, l'histoire du Christianisme nous la montre également accomplie.

Le titre de *Dominateur* appartient à Jésns-Christ universellement adoré ; celui d'*Ange d'alliance* lui appartient aussi, puisqu'il a donné à la terre un

*Testament nouveau* ; Jésus-Christ *Dominateur et Ange de l'alliance* a paru dans le temple de Jérusalem, qui était son propre temple, puisqu'il est le Dieu qu'on y adorait; enfin il est venu *donner la paix*, en prêchant l'union des cœurs, la charité fraternelle, et en réconciliant la terre avec le Ciel par son sacrifice.

Les deux prophéties d'Aggée et de Malachie sont donc parfaitement accomplies en Jésus-Christ, et ne se trouvent réalisées que dans lui, puisqu'on ne saurait citer un seul personnage qui ait paru pendant la durée du second temple, et qui ait réuni tous ces caractères.

Mais, d'autre part, on ne saurait prétendre que ces deux prophètes aient pu prévoir naturellement, à la distance de tant de siècles, des évènemens qui étaient, de leur temps, si éloignés de toute probabilité; il serait également ridicule de soutenir que le hasard a fait concourir avec leurs prédictions, non seulement l'évènement principal, mais toutes les diverses circonstances prédites, et de la manière dont elles étaient prédites.

Donc, Jésus-Christ est ici l'objet de deux prophéties divines; il l'est aussi de deux autres prophéties divines faites, l'une par Jacob, l'autre par Daniel; donc sa mission est divine, donc le Christianisme est divin.

Nous pourrions sans doute nous borner aux trois prophéties dont nous venons de démontrer en Jésus-Christ le parfait accomplissement. Mais

nous croyons utile d'indiquer au moins quelques-unes des anciennes prédictions qui ont caractérisé sa personne et son ministère.

Isaïe annonce qu'il naîtra de la famille de David: « Un rejeton sortira de la tige de Jessé, *(père de » David)*; il sera exposé comme un étendard à la « vue de tous les peuples. Les nations lui offriront » leurs prières, et le lieu de son repos sera environné de gloire, *(Isaïe XI. 10. etc.)*. »

Michée annonce qu'il naîtra à Bethléem : « Bethléem-Ephrata, tu es petite entre les villes de » Juda : néanmoins c'est de toi que sortira celui » qui doit régner dans Israël, *celui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité,* » ( Michée V. 2. ). »

Isaïe annonce encore son précurseur (1); sa douceur, sa charité sans bornes (2); la multitude de ses miracles (3); les ignominies et les souffrances qui doivent le conduire à la gloire (4); son alliance nouvelle avec tous les peuples, la prodigieuse fécondité de son Eglise (5): en un mot, il fait une histoire anticipée de l'Evangile. Voyez en particulier la prédiction des ignominies et de la mort de ce Juste qui doit venir :

« Qui a cru à notre parole? Et à qui la puissan- » ce du Seigneur a-t-elle été révélée? Il s'élèvera » devant le Seigneur comme un arbrisseau, et

(1) Isaïe, XL. 3. -- (2) XLII. 1. etc. -- (3) XXXV. 5. etc. -- (4) LIII. 5. etc. -- (5) LII. 15. LV. 4. etc. LIV. 1. etc. LXVI. 18. etc.

» comme un rejeton qui sort d'une terre sèche. Il
» est sans éclat et sans beauté : nous l'avons vu, et
» il n'avait rien qui attirât l'œil ; et nous l'avons
» méconnu : il nous a paru un objet de dédain, le
» dernier des hommes, un homme de douleurs,
» et qui sait souffrir. Son visage était comme ca-
» ché, et il paraissait méprisable, et nous n'en avons
» fait aucun cas. Véritablement il a pris sur lui nos
» langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos dou-
» leurs. Nous l'avons considéré comme un lépreux,
» comme un homme frappé de Dieu et humilié.
» Mais il a été percé de plaies pour nos iniquités ;
» il a été brisé pour nos crimes ; le châtiment par
» lequel nous devions acheter la paix est tombé
» sur lui, et nous avons été guéris par ses meur-
» trissures. Nous nous étions tous égarés comme
» des brebis errantes ; chacun s'était détourné pour
» suivre sa propre voie, et c'est lui seul que Dieu
» a chargé de l'iniquité de nous tous. Il a été sacri-
» fié, parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point
» ouvert la bouche pour se plaindre ; il a été mené
» à la mort comme une brebis qu'on va égorger ;
» il est demeuré muet comme un agneau devant
» celui qui le tond. Il est mort au milieu des dou-
» leurs, ayant été condamné contre les règles de
» la justice. Qui dira sa postérité, après qu'il aura
» été retranché de la terre des vivans, et qu'il aura
» été frappé à cause des crimes de mon peuple ? Et
» le Seigneur lui donnera les impies pour le prix
» de sa sépulture, et les riches pour la récompense

» de sa mort ; parce qu'il n'a point commis l'iniqui-
» té, et que le mensonge n'a jamais été dans sa bou-
» che. Et le Seigneur a voulu le briser dans son in-
» firmité. (1) S'il livre sa vie pour le péché, il verra
» sa race durer long-temps, et la volonté de Dieu
» s'accomplira par son ministère. Il recueillera des
» fruits abondans de ses travaux, et il en sera ras-
» sasié. Le Juste mon serviteur justifiera par sa
» doctrine un grand nombre d'hommes, et il por-
» tera lui-même leurs iniquités. C'est pourquoi je
» lui donnerai pour partage une peuple nombreux;
» et il distribuera lui-même les dépouilles des
» forts, parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a
» été rangé parmi les scélérats, parce qu'il s'est
» chargé des péchés d'une multitude criminelle,
» et qu'il a intercédé pour les coupables. » *(Is. LIII.)*

Les traits divers de ce tableau ne peuvent convenir ni au corps de la nation juive, ni au roi Josias tué dans une bataille contre les Egyptiens, ni à Jérémie, comme l'ont prétendu quelques Rabbins: il suffit pour s'en convaincre de leur en essayer l'application qui se trouve, sous plusieurs rapports, entièrement fausse. Mais ils conviennent exacte-

(1) Le texte hébreu a un autre sens : « Son sépulcre sera donné *à la* » *garde* des impies ; mais son corps mort *sera confié* à un *homme* riche. » Quoiqu'il n'ait point commis de violence *ni d'injustice*, et que *jamais* » *le mensonge ni* la tromperie n'aient été dans sa bouche, néanmoins le » Seigneur a voulu le briser de douleur *pour nos propres iniquités.* » Jésus-Christ fut enseveli par Joseph d'Arimathie qui était un homme riche ; et son sépulcre fut gardé par des soldats romains que ses ennemis y avaient eux-mêmes placés. *( Bible de Vence revue* par M. Drach. *)*

ment, parfaitement à Jésus-Christ. Nous y voyons:

Son oblation volontaire : « Il a été sacrifié, par-
» ce que lui-même l'a voulu, ( Vers. 8. ). »

Son innocence personnelle : « Il n'a point com-
» mis d'iniquité, et le mensonge n'a jamais été
» dans sa bouche, ( V. 9. ). »

Son immolation pour nos péchés dont il est chargé : « Il a été percé de plaies pour nos péchés; » il a été brisé pour nos crimes... Dieu l'a chargé » de l'iniquité de nous tous... Il a été frappé à cause des crimes de mon peuple, ( V. 5. 6. 8. ). »

Notre salut opéré par sa passion : « Nous avons » été guéris par ses meurtrissures... Le juste, mon » serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes, ( V. 5. 11. ). »

Ses souffrances, ses plaies, ses humiliations : « Il est sans beauté, sans éclat ; nous l'avons vu, » et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons » méconnu : il nous a paru un objet de dédain, le » dernier des hommes, un homme de douleurs, » familiarisé avec la souffrance ; son visage était » comme caché, et il paraissait méprisable, et nous » n'en avons fait aucun cas... Nous l'avons considé» ré comme un lépreux, comme un homme frap» pé de Dieu et humilié, ( V. 2. 3. 4. ). »

Son assimilation aux larrons : « Il a été rangé » parmi les scélérats, ( V. 12. ). »

Sa patience inaltérable, et sa mort violente: « Il » a été mené à la mort, comme une brebis qu'on » va égorger ; il est demeuré muet, comme un

20.

» agneau devant celui qui le tond, ( V. 7. ). »

La gloire et la puissance que lui procurera sa passion : « Il recueillera des fruits abondans de ses » travaux, et il en sera rassasié... C'est pourquoi je » lui donnerai pour partage une grande multitude » d'hommes : et il détruira les dépouilles des forts, » ( V. 11. 12. ). »

Les prophètes ont prédit aussi que le Messie serait appelé *Dieu* :

« Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, *Dieu*, » le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la » paix, ( *Isaïe*, *IX*. 6. ). » ( 1 )

« Je ferai sortir de David un germe de justice, » et il agira selon l'équité, et il établira la justice » sur la terre. En ces jours-là, Juda sera sauvé, » et Jérusalem habitera dans une entière assuran- » ce; et voici le nom dont il sera appelé : *Jéhova*, » ( *Jérémie XXXIII*, 15. 16. ), », nom qui, dans l'Ecriture, est exclusivement réservé à Dieu : les Juifs en conviennent.

Or, il est certain que Jésus-Christ est le seul personnage auquel on ait donné constamment le titre de *Dieu*, et auquel on ait toujours rendu les hommages dûs à l'Être-Suprême. ( 2 )

( 1 ) La Synagogue appliquait ces paroles, comme nous, au Messie : tous les anciens livres le prouvent. Ce ne sont que les Rabbins modernes qui ont imaginé de les appliquer au fils d'Isaïe : opinion absurde qui ne soutient pas l'examen.

( 2 ) On trouve dans les *Lettres de M. Drach*, des preuves nombreuses de la croyance des anciens Juifs à la divinité du Messie futur.

Enfin, dans le psaume XXI, David a vu ses douleurs et sa gloire : « Ses mains et ses pieds per» cés, tous ses os marqués sur sa peau, ses habits » partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreu» vée de fiel et de vinaigre » ; et puis, tous les peuples de la terre *se souvenant du Dieu* qu'ils avaient oublié depuis tant de siècles ; les pauvres venant les premiers, ensuite les riches et les puissans *se convertissant au Seigneur*, toutes les nations *l'adorant et le bénissant*, et le *Seigneur étendant son empire sur le monde entier.*

Il y a bien d'autres prophéties relatives à Jésus-Christ, sur sa descendance de David, sur sa naissance d'une Vierge (1), sur sa qualité de législateur, de docteur du genre humain, de pasteur, de rédempteur, de prêtre, sur ses miracles, sur la conversion des nations, etc. (2). Pour abréger, nous nous contenterons de faire observer que de l'ensemble de toutes les prédictions qui regardent le Messie, jaillit la plus vive lumière sur la mission divine du Fondateur de la Religion chrétienne.

(1) Voyez, dans le No. 38 des *Annales de philos. chrét.*, l'examen de la célèbre prophétie d'Isaïe, (*VII. 11. etc.*), extrait de la *Troisième lettre* de M. Drach à ses anciens coréligionnaires, dans laquelle le savant Hébraïsant prouve la tradition universelle des anciens peuples sur une *Vierge mère d'un Dieu* ou *d'un homme extraordinaire.*

(2) Voyez les *Dissertations sur les prophéties*, par M. de La Luzerne, et le *Dictionnaire de théologie*, par Bergier, art. *prophéties*, l'*Essai sur l'indifférence*, t. IV. chap. XXXII. — Voyez aussi, sur la prétendue obscurité, ou l'isolement de certaines prophéties au milieu d'autres objets, *la Défense du Christianisme*, t. II. p. 355 etc.

« L'évènement qui a rempli les prophéties, dit » Pascal, est un miracle existant depuis la nais- » sance de l'Eglise jusqu'à la fin. Dieu a suscité des » prophètes durant seize cents ans, et pendant » quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces » prophéties, avec tous les Juifs qui les portaient, » dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été » la préparation à la naissance de Jésus-Christ, » dont l'Evangile devait être cru par tout le mon- » de. Il a fallu non seulement qu'il y ait eu des » prophéties pour le faire croire, mais encore que » ces prophéties fussent répandues par tout le » monde, pour le faire embrasser par tout le mon- » de. Quand un seul homme aurait fait un livre » des prédictions de Jésus-Christ pour le temps et » pour la manière, et que Jésus-Christ serait venu » conformément à ces prophéties, ce serait une » force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une » suite d'hommes qui, durant quatre mille ans, » constamment et sans variation, viennent, l'un en » suite de l'autre, prédire ce même avènement. C'est » un peuple tout entier qui l'annonce et qui sub- » siste pendant quatre mille années, pour rendre » en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, » et dont ils ne peuvent être détournés par quel- » ques menaces et quelque persécution qu'on leur » fasse. Ceci est tout autrement considérable, (*Pen-* » *sées*, art. *prophéties.*) (1). »

(1) Il est important d'observer que non seulement les prophéties sur

« Et c'est un avantage, ajouterons-nous avec
» Maupertuis, qu'a la Religion chrétienne et dont
» aucune autre ne peut se vanter, d'avoir été an-
» noncée un grand nombre de siècles avant qu'on
» la vît éclore, dans une Religion qui conserve en-
» core ces témoignages en sa faveur, quoiqu'elle
» soit devenue sa plus cruelle ennemie, (*Essai de
» philosophie morale.*). »

§. II. PROPHÉTIES QUI ONT ANNONCÉ L'ÉTAT DES JUIFS APRÈS LA VENUE DU MESSIE.

Les Juifs, dépositaires des prédictions qui annonçaient la venue de Jésus-Christ, l'ont cependant méconnu; mais cela même était prédit, et cela même confirme dès lors la vérité des prophéties qui ont fait l'objet du paragraphe précédent. « Leur refus de croire, dit Pascal, est le fonde-
» ment de notre croyance. Ceux qui ont rejeté et
» crucifié Jésus-Christ, qui leur a été un scandale,
» sont ceux qui portent les livres qui témoignent
» de lui, et qui disent qu'il sera rejeté et en scan-
» dale. Ainsi, ils ont marqué que c'était lui en le
» refusant, (*Pensées*, art. *prophéties.*). »

lesquelles cette remarque a été déjà faite, mais encore la plupart des autres qui regardent le Messie, sont prises par les auteurs des *Targum* ou *Paraphrases*, dans le sens que nous leur donnons : ce qui nous autorise à compter pour rien les objections des Juifs modernes, puisque nous avons pour garans des auteurs juifs qui écrivaient dans un temps où ils avaient une parfaite connaissance des traditions nationales. (*Voyez les* Lettres d'un *Rabbin converti, par M. Drach.*)

Le Roi prophète avait dit : « La pierre que les » architectes ont rejetée, est devenue le *chef de » l'angle*, ( Ps. CXVII. 22. ). »

Et Isaïe : « Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui » attirât l'œil ; ainsi nous l'avons méconnu... Nous » n'en avons fait aucun cas... Nous l'avons considé» ré comme un lépreux, comme un homme frap» pé de Dieu et humilié, ( *LIII*. 2. 3. 4. ). »

Et Daniel : « Après soixante-deux semaines, le » Christ *sera mis à mort*, ( *IX*. 26. ). » ( 1 )

Et en même temps il avait annoncé le châtiment de l'incrédulité des Juifs : « Un peuple, avec son » chef, qui doit venir, détruira la ville et le sanc» tuaire ; elle finira par une ruine entière ; et la » désolation à laquelle elle est condamnée lui ar» rivera à la fin de la guerre. Le Christ confirmera » son alliance avec plusieurs dans une *( dernière )* » semaine ; et dans le milieu de cette semaine, les » hosties et les sacrifices seront abolis ; l'abomina» tion de la désolation sera dans le temple, et la » désolation durera jusqu'à la consommation, et » jusqu'à la fin, ( IX, 26, 27. ). »

Malachie prédit aussi que les sacrifices des Juifs seront rejetés, et qu'un sacrifice nouveau et uni-

( 1 ) Les anciens Rabbins, compilateurs du Thalmud, ont reconnu qu'à la venue du *Christ* la Synagogue devait être aveugle et incrédule : ils disent : « Au siècle où le *Fils de David* viendra, la maison de l'ensei» gnement sera livrée à la fornication ; la sagesse des Scribes rendra une » odeur de mort... Vous n'avez pas pu voir le Dieu saint et béni, comme » il est dit dans Isaïe : *Le cœur de ce peuple est endurci* etc. » ( Dict. de théol. *art.* Juifs. )

versel les remplacera : « Mon affection n'est point » en vous, dit le Seigneur, et je ne recevrai point » d'offrandes de votre main. Car de l'Orient au » Couchant, mon nom est grand parmi les nations, » et en tout lieu on sacrifie, et on présente à mon » nom une oblation pure ( 1 ), parce que mon » nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur » des armées, (*Malachie*, I. 10. 11.). »

Voilà certes des évènemens qu'il n'était pas possible à l'esprit de l'homme de prévoir, et dont l'accomplissement n'a pu arriver fortuitement, surtout pour les circonstances permanentes depuis dix-huit siècles.

Or, qui ne sait que l'histoire des Juifs et celle des Romains nous montrent, quarante ans après la mort de Jésus-Christ, Tite à la tête d'une armée mettant fin à la république judaïque, s'emparant de Jérusalem, la rasant de fond en comble ; et malgré ses ordres et les efforts de son armée pour arrêter l'incendie, le temple consumé par les flammes? Qui ne sait qu'après la destruction de Jérusalem, le peuple juif a été dispersé dans l'univers, et que dix-huit cents ans sont passés sur lui, sans qu'il se soit reconstitué en corps de nation, sans qu'il ait ni autel ni sacrifice, tandis que de l'*Orient au Couchant, un sacrifice pur est offert à Dieu* par les prêtres de la nouvelle alliance? Fermons

( 1 ) Le mot hébreu signifie proprement *oblation de pain et de vin*, comme pour désigner d'une manière encore plus expresse le pain et le vin qui servent à la consécration du corps et du sang de Jésus-Christ.

l'œil, si l'on veut, à cet accomplissement si frappant des prédictions de Malachie et de Daniel : ne considérons que l'état présent des Juifs ( 1 ) : cet état n'est-il pas un prodige dont l'explication ne peut se trouver que dans le châtiment d'un grand crime, d'un crime inouï ; dans la justice éternelle qui, en punissant ce vœu impie d'un peuple déicide : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans*, accomplit à la lettre ces menaces terribles faites à ses ancêtres par Moïse : « Si tu ne veux » point écouter la voix du Seigneur ton Dieu, tu » seras maudit dans toutes tes voies, maudit dans » la ville, maudit dans la campagne. Le Seigneur » te frappera de démence et d'aveuglement, et d'un » profond désordre d'esprit, et tu tâtonneras en » plein midi comme un aveugle dans les ténèbres, » et tu ne trouveras point ta route. Tu porteras en » tout temps le poids de l'outrage, tu seras opprimé par la violence, et personne ne te délivrera. » L'étranger qui habitera la terre avec toi prévaudra, et s'élèvera sur toi. Tu descendras, et tu seras au-dessous de lui. Un peuple que tu ignores » dévorera le fruit de ton travail : tu supporteras » toujours l'opprobre ; opprimé tous les jours, tu » seras frappé de stupeur et d'épouvante à l'aspect » de ce que tes yeux verront ; tu passeras en proverbe, et tu seras la fable de tous les peuples chez » lesquels je te conduirai, dit le Seigneur. » (*Deuté-*

( 1 ) Voyez le *Dictionnaire de théologie* par Bergier, art. *Juifs*.

*ronome , chap. XXVIII. Vers. 15. et suiv.)*

Est-ce une prophétie ? Est-ce une histoire ?... Et cependant depuis près de quatre mille ans ces paroles sont écrites; et il y en a près de deux mille qu'elles se voient accomplies littéralement dans les Juifs, et que cet accomplissement vérifie la promesse *de vengeance* que Dieu avait faite, par la bouche de Moïse, à ceux qui méconnaîtraient le Messie : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères, » un prophète *semblable à vous*; et je mettrai mes » paroles dans sa bouche, et il leur annoncera tout » ce que je lui ordonnerai. Quiconque refusera » d'écouter les paroles que ce prophète prononcera » en mon nom, moi j'en tirerai vengeance, *(Deu-* » *ter. XVIII.* 18, 19. *).* » (1)

Ce peuple n'a plus de prophètes pour consoler son infortune ; tout est muet pour lui de la part du Ciel, et la terre semble ne le porter qu'à regret; il est depuis si long-temps *plongé dans les maux*,

(1) Ces paroles ne sauraient être appliquées à Josué, puisque celui-ci avait reçu sa mission lorsque Moïse annonçait ce prophète *(Num.* XXVII. 18 etc.*)*; et que, d'ailleurs, il devait être assujéti, comme les autres, à consulter le grand-Prêtre Eléazar, qui devait consulter lui-même le Seigneur pour Josué comme pour les autres : ce qui démontre que Josué ne fut pas un *prophète semblable à Moïse.* Jésus-Christ est le seul *prophète semblable à Moïse* par sa qualité de Législateur, par le don continuel des miracles, et parce qu'il a été le *Libérateur de son peuple.* Au reste, quand on entendrait ce texte de tous les prophètes que Dieu devait envoyer aux Juifs pour leur manifester ses volontés, il est clair que les Juifs ne pouvaient, sans encourir la *vengeance divine*, refuser d'écouter J. C. qui leur parlait au nom du vrai Dieu et leur prouvait sa mission, comme Moïse, par des miracles.

*enivré de larmes* (1), accablé de mépris, qu'il aurait dû chercher à s'incorporer aux autres peuples, et à supprimer tout ce qui pouvait l'en distinguer, et il ne l'a pas même essayé. Il a vu les jours où son Messie devait venir, s'éloigner de plus en plus; il a vu les époques diverses que les Rabbins trouvaient au bout de leurs nombreuses supputations, passer en trompant ses espérances ; et malgré le laps du temps et ses perpétuels mécomptes, il conserve, partout où il se trouve dispersé, et la même crédulité, et la même ignorance, et le même attachement obstiné à une croyance, à des pratiques, à des usages, à des espérances qui le rendent odieux à toutes les nations : toléré ou persécuté, il est toujours le même; ni moins crédule, ni moins aveugle, ni moins opiniâtre aux époques où il n'est pas persécuté, dans les lieux où il est toléré, qu'aux autres époques et dans les autres lieux. Le temps, les progrès ou la décadence des arts agissent sur tous les peuples de la terre, les réforment, les changent et les rendent absolument différens de ce qu'ils étaient à des époques plus voisines de leur origine; parmi les Juifs il ne s'est opéré aucun changement qui le rendît méconnaissable aux hommes des premiers siècles de l'Eglise, si ces hommes renaissaient pour examiner les nations modernes. Les peuples les plus célèbres ont disparu. Des Egyptiens, des

(1) Expressions tirées d'un discours prononcé dans une assemblée d'Israëlites par M. Théodore Ratisbonne, (*Voyez* l'Ami de la Religion, *septembre* 1837.)

Grecs, des Romains il ne reste plus que des souvenirs : ceux qui leur ont succédé habitent les pays qu'ils habitèrent, mais ils ne sont ni les restes ni les descendans de ces nations détruites. Et le peuple juif, le plus ancien du monde, honni, bafoué, vilipendé en tous lieux, subsiste en tous lieux, malgré une dispersion qui date de dix-huit siècles; il se multiplie et se perpétue, toujours mêlé, jamais confondu avec les autres nations. D'où lui viennent ces priviléges, dont l'histoire n'offre pas d'exemple?..... Ah ! reconnaissons la main de Dieu qui le conserve dans l'état de dégradation où l'a jeté la destruction de Jérusalem et du temple, et qui, tirant le bien du mal, se sert de son obstination libre et volontaire pour manifester, par l'éclatante vérité des prophéties, la vérité du Christianisme.

# CHAPITRE VIII.

DIEU A MANIFESTÉ LA VÉRITÉ DE LA RÉVÉLATION DU CHRISTIANISME PAR DES FAITS QUI ONT ACCOMPAGNÉ LA MISSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ces faits sont la doctrine que Jésus-Christ a enseignée aux hommes, et les miracles qu'il a opérés pendant trois ans.

## §. I. DOCTRINE QUE JÉSUS-CHRIST A ENSEIGNÉE AUX HOMMES.

L'exposition de la Religion chrétienne que nous avons mise sous les yeux du lecteur dans le chapitre cinquième, de cette religion qui pourvoit à tous les besoins de l'ame, qui assure le repos de la société, corrige les erreurs, guérit les passions, prouverait seule que la doctrine de son fondateur n'est pas l'ouvrage d'un homme, qu'elle est encore moins l'ouvrage des hommes grossiers et sans lettres qui l'ont publiée dans le monde; que par conséquent elle doit être l'effet d'une intervention surnaturelle, c'est-à-dire, qu'elle vient de Dieu ( 1 ). Mais nous achèverons

( 1 ) Il est évident qu'on ne peut pas attribuer au démon une doctrine qui contient la morale la plus parfaite qu'on connaisse, qui fait abjurer tous les vices, pratiquer toutes les vertus, et déclarer une guerre ouverte à l'Ange de ténèbres.

de rendre cette vérité sensible, par les considérations suivantes

Les hommes de tous les pays et de tous les temps parlent, sur un certain nombre de vérités morales, comme s'ils étaient de concert : ils sont comme enchaînés autour d'un centre immobile par certaines règles invariables qu'ils puisent dans la lumière naturelle de leur intelligence. C'est là, comme dit Cicéron, « la véritable loi, qui s'exprime d'elle-même et ne demande pas d'autre interprête ; qui » n'est pas autre à Rome, autre à Athènes ; autre » aujourd'hui, autre demain : elle est toujours et » partout la même ; loi éternelle et invariable, don» née à toutes les nations, dans tous les temps et » dans tous les lieux. » C'est pour cela que jamais, nulle part, les sentimens de la tendresse paternelle, de la piété filiale, de l'affection conjugale, de l'amitié, l'assistance mutuelle entre parens ou voisins, la reconnaissance pour les bienfaits, la fidélité aux engagemens, le courage dans les dangers, la fermeté dans le malheur, l'humanité, la libéralité, n'ont été regardés comme des vices, et que les idées attachées à ces vertus, et aux actions qu'elles produisent, n'ont varié ni selon les sexes, ni selon les tempéramens, ni selon les climats. Si l'on trouve chez quelques individus ou même chez quelques peuplades des applications fausses ou des abus des principes de cette loi naturelle écrite par le Créateur au fond de notre ame, cela tient à des causes morales et locales ; et d'ail-

leurs ces applications fausses ou ces abus sont tellement rares, eu égard à la population du globe, qu'on doit les comparer à ces conformations hideuses du corps humain, ou à ces imbécillités organiques qui sont hors de la nature, et qui ne prouvent rien contre la loi générale d'ordre, d'harmonie et d'intelligence empreinte sur le physique de l'homme.

Le vaste plan et le dessein bienfaisant de la doctrine de Jésus-Christ, loin de faire aucune brèche à la loi naturelle, en est le développement le plus lumineux : elle nous donne de la Divinité des notions présentées avec cette noble et majestueuse simplicité qui la rapproche de nos faibles conceptions ; elle nous apprend de la manière la plus claire ce que nous devons à l'Arbitre éternel de nos destinées ; tous les motifs que la raison propose, la loi évangélique les adopte, fortifiant les uns, épurant les autres, établissant sur le fondement le plus solide les espérances de l'homme exilé dans cette *vallée de larmes*.

Les principes de la loi naturelle sont antérieurs à la création des êtres intelligens, comme le principe de l'égalité des rayons est antérieur à tout cercle tracé : ils existent nécessairement de toute éternité dans la Raison Souveraine, dans l'intelligence de Dieu qui, en nous créant à sa ressemblance, en nous donnant la raison, a dû nous faire participer aux vérités éternellement subsistantes dans son essence infinie. La loi naturelle est donc l'ouvrage

de Dieu. Mais la doctrine de Jésus-Christ se trouvant dans l'accord le plus exact avec les principes de cette loi, ayant évidemment pour objet de rendre à cette loi, obscurcie par les passions, sa splendeur primitive, d'en faciliter les applications par des développemens à la portée de tous les esprits, d'en provoquer la pratique par les motifs les plus pressants, et de porter cette même pratique au degré le plus convenable aux besoins des individus et des sociétés, cette doctrine enfin étant généralement reconnue comme la loi la plus pure, comme un type de perfection inimitable, soutenu par les exemples constans, invariables de son auteur, viendrait-elle d'une autre source que la loi naturelle? Et pourrait-on dire que c'est dans l'imposture la plus impie, que le plus haut perfectionnement de cette loi a trouvé sa source?... Bien plus, que c'est le rival audacieux de l'Être-Suprême qui a inventé et réuni soudainement les moyens les plus efficaces de nous rendre semblables à la divinité, de guérir l'homme des vices qui le déshonorent, et de l'enrichir des vertus les plus pures, les plus héroïques?

En effet, la législation évangélique n'a pas eu besoin de passer par les degrés d'accroissement et de perfection lents et insensibles, que l'on voit dans toute législation purement humaine, et même dans tous les ouvrages des hommes; mais elle présente un corps de morale complet, infiniment supérieur à toutes les maximes des philosophes les plus fa-

meux de l'antiquité; auquel les plus célèbres philosophes modernes n'ont eu rien à ajouter, dont ils n'ont rien pu retrancher, et qui, par la touche secrète de l'expression, et l'harmonie admirable des diverses parties, ne ressemble à rien de ce que l'esprit humain a jamais produit (1). Serait-il naturel que la Grèce et Rome, après avoir porté la littérature au plus haut degré de perfection, eussent été hors d'état de faire un pareil corps de doctrine, et que le fils d'un pauvre charpentier fût parvenu, sans études et par la seule force d'un génie inculte, à produire une morale incomparable, un système de théologie vraiment sublime: un système dont Platon, Aristote, Cicéron auraient été incapables? Serait-il naturel que ce pauvre artisan eût pu, par sa seule sagacité, exclure de son système toutes les fausses vertus, quoiqu'elles fussent généralement admirées de son temps, et reconnues pour vraies vertus, et y ajouter plusieurs préceptes tout-à-fait nouveaux qui répondent merveilleusement à son but: celui de régénérer l'homme, de

(1) « L'Evangile, dit Rousseau, ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage: jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits auprès de celui-là! *Se peut-il que ce livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même*, (Emile, t. III. 1-4.)? »

montrer dans cette œuvre l'heureux accord de la justice et de la miséricorde divines, et de nous faire jouir, dès ce monde, de la mesure de bonheur que notre état d'épreuve peut comporter ; par la connaissance et l'amour de Dieu, souverain bien : connaissance et amour dont la consommation, dans l'éternité, doit nous assurer une félicité entière et immuable. ( 1 )

Or, il est constant que c'est sur la pratique de la doctrine de Jésus-Christ que repose le vrai bonheur de l'homme.

Qu'est-ce que le bonheur sur la terre? Est-ce l'élévation? Est-ce le pouvoir? Est-ce la renommée? Est-ce la science? Est-ce la richesse? Est-ce la volupté?

Le préjugé voit, sous l'image la plus flatteuse, la grandeur et la puissance des rois et des conquérans. Mais quand on réunirait tous les avantages attachés au sceptre et à de vastes conquêtes, le cœur ne tarderait pas à demander d'autres biens. « J'ai » été tout, disait l'empereur Sévère parvenu des » derniers rangs de l'armée au trône des Césars, et » j'ai vu que tout ne sert de rien. » ( 2 )

L'ambition des savans n'a pas été plus heureuse que celle des héros : ils ont absorbé leur vie dans

( 1 ) C'est toujours à Dieu que la doctrine de Jésus-Christ nous rappelle, et vers lui qu'elle nous élève : c'est sa gloire, c'est son royaume, c'est notre sanctification, notre salut qu'elle nous offre partout pour but et pour récompense.

( 2 ) *Omnia fui, et nihil expedit.*

des travaux pénibles et continuels, et ils n'ont acquis qu'une science mêlée de ténèbres, en prise à une foule d'objections, souvent insolubles. Le terme de leur savoir s'est réduit à reconnaître que le peu qu'ils avaient appris n'était rien en comparaison de ce qu'ils n'avaient pu apprendre ou éclaircir; ce qui a fait dire à Pascal: « Nous n'estimons pas, que *toute la philosophie vaille une heure de peine.* »

Sans parler des privations que l'homme s'impose, des soins qu'il se donne ou pour acquérir, ou pour conserver, ou pour accroître les richesses, qu'y cherche-t-on généralement si ce n'est le moyen de satisfaire l'orgueil ou la volupté? Mais, au milieu de tout ce qui peut flatter l'orgueil, l'ennui, les soucis, le dégoût rongent l'ame en secret, et la font *mourir de tristesse* (1); mais la volupté, lors même qu'on voudrait pouvoir l'appeler une faiblesse, déshonore les cœurs nobles, flétrit les plus brillantes actions, jette un nuage sur la plus belle vie: voyez l'un des plus grands hommes qui aient illustré la France, voyez Turenne à qui l'amour fait trahir le secret de l'état, *(Dict. hist. par Feller).* Elle promet la paix et des plaisirs; bientôt les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les infidélités, les noirs chagrins punissent l'imprudent qui s'abandonne à ses promesses. Lorsque Madame de la Vallière fit part à Ma-

(1) Voyez la lettre de Me. de Maintenon à Me. de La Maison-Fort.

dame Scarron de la résolution qu'elle avait prise de se faire Carmélite, « ne pouvant, disait-elle, » assez expier le crime d'avoir trop aimé »; -- « Comment, lui répondit Madame Scarron, sou» tiendrez-vous une règle si austère, vous, accou» tumée, dès l'enfance, à la mollesse et aux plai» sirs? » --- « Ah! repartit Madame de la Vallière, » (en montrant le roi et Madame de Montespan), » quand j'y trouverai des peines, je n'aurai qu'à » me rappeler toutes celles que ces deux personnes » m'ont fait souffrir. »

Bien plus; la volupté dégrade l'homme, le dépouille de sa divine ressemblance avec l'Être-Suprême, et le plonge dans un abrutissement qui devient son supplice. « Que vous écrirai-je aujour» d'hui, Pères conscrits, (disait l'empereur Tibè» re dans la fameuse lettre qu'il adressa de l'île de » Caprée au Sénat romain, et qui nous a été con» servée par Tacite), que vous écrirai je, ou com» ment vous écrirai-je, ou dois-je ne pas vous écri» re? Si je le sais moi-même, que les Dieux et les » Déesses me fassent périr encore plus horrible» ment que *je ne me sens périr chaque jour*! »

Ainsi, l'on a beau rassembler toutes les jouissances sensuelles, on en ressent bientôt l'insuffisance pour apaiser la faim du cœur: les plaisirs et les affections même s'usent et s'effacent avec les années; tout passe, ne laissant après soi qu'une satiété qui fatigue, et *cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine.*

Ajoutez les momens cruels où les passions moins vives nous laissent le loisir de retomber sur nous-mêmes, de sentir l'indignité de notre état, et de retrouver en nous ce témoin intérieur que nous ne saurions corrompre; ces momens où nous sommes en proie au remords avec ses terreurs et ses angoisses. Alors il s'établit entre la raison et les vils penchans du cœur une dissension formidable, qui agite, qui trouble, qui bouleverse l'ame, et la consume dans ses propres fureurs, si elle ne la ramène au devoir et à la vertu.

Ajoutez encore le dérèglement dans l'esprit, la ruine dans la fortune, les infirmités dans le corps, et vous reconnaîtrez, avec Platon, que la volupté est l'*appât et l'hameçon de tous les maux.* Ne voit-on pas, tous les jours, plus de maisons appauvries par les plaisirs que par l'adversité; plus de famille troublées, cruellement divisées par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux; plus d'hommes immolés à la mort par les plaisirs que par les violences et les combats? La barbarie des tyrans a-t-elle imaginé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y livrent?... Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins s'accordent à dire que ces funestes complications de symptômes, ces maladies qui déconcertent leur art, et confondent leurs expériences, ont leur source dans la sensualité.

En proscrivant les passions, en bannissant du

cœur les affections criminelles ou même seulement dangereuses, la doctrine évangélique bannit les inquiétudes, les troubles, les remords et les cruelles agitations de la conscience; elle établit l'ordre, et avec l'ordre la paix du cœur : trésor inestimable, santé de l'ame et presque toujours du corps ; trésor qui tient lieu de tout, et auquel rien ne peut suppléer. Ainsi, plus l'homme est vrai chrétien, plus il est à l'abri des funestes effets des maladies de l'ame et même de celles du corps, dont le germe se trouve, d'ordinaire, dans l'intempérance des sens.

La pratique de la charité universelle le préserve des suites amères de la colère, de la haine, de la vengeance, et le fait jouir du bonheur des autres.

La foi, en l'éclairant sur la nature de Dieu, sur sa propre nature, et sur la fin de sa création, qui est la possession du souverain bien dans une autre vie, lui fait connaître tout ce qu'il lui est nécessaire de savoir, et l'empêche de poursuivre avec une inquiète curiosité ce qu'il ne lui est pas donné d'atteindre dans la science de la nature. *Aimer Dieu et observer sa loi, c'est tout l'homme*, lui dit-elle; et sur ce fondement il repose son esprit et son cœur, s'abandonnant avec une confiance filiale entre les mains du Grand Être, de l'Être essentiellement bon et tout-puissant, de l'Être toujours favorable aux ames droites et dociles. Aussi, l'humble fidèle, priant dans la simplicité de son cœur, au pied d'un autel solitaire,

éprouve un sentiment mille fois plus délicieux que toutes les jouissances des passions. L'incrédule même, dès qu'il oublie l'orgueil des vains systèmes pour se livrer à l'attrait de la foi, reçoit sur le champ la récompense promise à ceux qui croiront. Jean-Jacques, un jour, et l'auteur des Etudes de la nature, se trouvant, à la suite d'une promenade champêtre, au Mont-Valérien, entrèrent dans la chapelle des hermites. On récitait en ce moment les litanies de la Providence. Jean-Jacques et son compagnon, touchés du calme de ces lieux, et saisis d'une religieuse émotion, se prosternent, et mêlent leurs prières à celles des assistans. L'office terminé, Rousseau se relève et dit à son ami : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Evan-» gile : *Quand plusieurs d'entre vous seront ras-» semblés en mon nom, je me trouverai au milieu » d'eux*. Il y a ici un sentiment de paix et de » bonheur qui pénètre l'ame (1). »

La foi à la doctrine évangélique offre, d'ailleurs, une source de force et de consolation incomparables contre la triste nécessité où se trouve l'homme déchu de souffrir sur la terre. Tout ce que la raison, la sagesse philosophique, l'intérêt de l'amitié ont pu inventer de propre à soulager les souffrances, ne forme que de faibles adoucissemens, des consolations souvent importunes, et toujours incapables de guérir le déses-

(1) Voyez les *Etudes de la nature*.

poir. Dans un temps où la famille royale de Prusse était accablée sous le poids du malheur, la Princesse de Bareith, sœur du roi, écrivait à Voltaire, le 12 septembre 1757 : « Je ne me suis jamais piquée d'être philosophe; j'ai fait mes efforts pour » le devenir. Le peu de progrès que j'ai faits m'a » appris à mépriser les grandeurs et les richesses ; » mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie qui » puisse guérir les plaies du cœur, que le moyen » de s'affranchir de ses maux en cessant de vivre. »

Voilà, en effet, le grand remède que laisse à nos maux la philosophie incrédule. Impuissante avec quelques argumens, avec quelques exhortations à la fermeté ou à la patience, contre la haine de la vie, elle conduit l'infortuné qu'elle a privé des ressources de la foi, à un crime exécrable : le seul crime irrémissible, parce que c'est le seul crime sans repentir. (1)

(1) Dans la seule ville de Paris, de 1817 à 1825, il n'y a pas eu moins de 3184 suicides ; et l'on sait bien que ce ne sont pas les croyants qui se détruisent, (*Note de l'auteur*). --- Depuis, ce nombre s'est accru d'une manière vraiment effrayante dans cette partie de la société que la foi ne console point par ses espérances, et n'effraie point par ses menaces.

« Malheur, dit à ce sujet M. de Genoude, (*Univ. cathol.* t. I. p. 216.), malheur à ceux qui enlèvent l'air moral au monde et jettent la mort dans les ames et le suicide dans la société. Hélas ! il y a eu un temps où ces affreuses doctrines du néant étaient venues jusqu'à moi, où le Christ avait cessé d'être à mes yeux la parole, la raison de Dieu. Alors le monde spirituel fut renversé pour moi, plus de Moïse, plus d'Abraham, plus d'Adam, plus de vérité religieuse transmise avec la vie, Dieu n'avait donc pas parlé à l'homme. Voilà l'affreuse conséquence que j'en tirais : Dieu était donc indifférent à mes pensées, à ma vie, les tombeaux ne devaient donc plus se rouvrir, tout finissait donc avec nous dans la corruption et

Mais le chrétien reconnait dans les maux qui l'affligent, la main de la Providence dont les vues sont toujours sages et adorables, lors même qu'elles nous restent cachées; il les supporte ou avec résignation, comme une juste punition de ses fautes, ou avec joie, comme un principe de mérites et un titre d'éternelle félicité. Il se transporte par la pensée au pied de la croix de Jésus-Christ, et contemplant ce que son Dieu a souffert pour les hommes, il se trouve heureux de lui ressembler, et de lui rendre, sinon vie pour vie, du moins souffrance pour souffrance, amour pour amour; il unit ses douleurs à celles qu'a bien voulu ressentir le divin modèle; il conjure ce Médiateur tout-puissant de les présenter au trône céleste, jointes aux siennes et fécondées de ses propres mérites; et il se plaît à contempler l'infinie perspective de la félicité promise à sa patience: pour des souffrances légères, il

dans la poussière. Il faut que je le dise à ceux qui me lisent pour qu'ils comprennent la profondeur du mal où tombent tant de malheureux qui se retranchent eux-mêmes de la société humaine, parce qu'ils ont cessé de faire partie de la société divine : les tourmens de l'enfer étaient dans mon cœur; je pleurais tous les jours en voyant ceux que j'aimais et dont je devais être à jamais séparé par la mort; vingt fois je voulus mettre fin à ma vie pour échapper au supplice de l'idée du néant. Enfin, le voile qui cachait Dieu à ma vue se souleva. Je crus en Jésus-Christ, le monde spirituel fut rétabli à mes yeux, et je recouvrai la vie morale et la vie physique. Dieu exista pour moi parce qu'il a parlé à l'homme, parce qu'il est venu sur la terre. *Solutio totius difficultatis Christus.* Le Christ est la solution de toutes les difficultés. Répétons donc avec le psalmiste : « Bénis le Seigneur, ô mon ame, et n'oublie jamais ses bienfaits. C'est » lui qui a racheté ta vie de la mort, il te couronne de miséricorde e » d'amour. Bénis le Seigneur, ô mon ame ! »

aura *un poids immense de gloire* ; pour des maux passagers, *un torrent de volupté pure et divine.*

Vient-il à être frappé des revers de la fortune ? Le vrai chrétien soutient le choc sans en être abattu : dénué de tout, il n'a rien perdu ; la vertu, l'amour de son Dieu lui restent. Il avait reçu du Seigneur les biens terrestres sans ambition, il les lui remet sans regret ; il les possédait sans attache, il s'en défait sans trouble, comme au soir de sa journée il se dépouille de son vêtement.

Son cœur est-il brisé par quelqu'une de ces pertes cruelles qui arrachent à nos embrassemens des personnes tendrement chéries ? Il la ressent aussi vivement que les autres hommes ; mais il la supporte avec plus de fermeté, et il trouve dans sa foi une abondante consolation. A travers la nuit du tombeau, la Religion fait briller à ses yeux le rayon de l'espérance ; en lui découvrant la *région des vivans*, elle lui montre les objets de sa tendresse revêtus de l'immortalité, jouissant dans le sein de Dieu d'un bonheur parfait, inaltérable, l'appelant à venir le partager, et l'aidant, par leur intercession, à conquérir le *royaume éternel des cieux.*

La pratique de la doctrine de Jésus-Christ nous remplit aussi de douces consolations dans l'âge de la vie qui en exige le plus, dans la vieillesse, sujette à tant de maux et privée de tout plaisir. Elle donne le courage nécessaire pour *soutenir la lie du*

*corps et de l'esprit* ( 1 ), nourrit le cœur de l'onction de la prière, fait pressentir le repos éternel qui doit récompenser le bon usage des fatigues de la terre; elle répand même une aimable sérénité sur les derniers jours de cette triste vie : témoin, entre mille autres, ce vénérable Mr. de Lamotte, évêque d'Amiens, qui, accablé sous le poids des années et des infirmités, conserva jusqu'à sa mort l'aménité la plus douce et la piété la plus touchante. « J'ai fait ma cour, à Amiens, à un prélat de 90 » ans, écrivait de lui, le 18 août 1772, M. le Prin- » ce L... E de W. ( 2 ). Son zèle et sa ferveur nous » surprendraient même dans un novice; son esprit, » ses grâces, sa gaîté embelliraient la jeunesse la » plus brillante. Il réunit à la fois l'avantage d'être » le prélat de la plus éminente sainteté, et l'hom- » me de société le plus aimable : il prête à la Reli- » gion des charmes infinis. Tel qu'il est, il me pa- » raît une preuve vivante, et dès lors la plus con- » vaincante du bonheur qu'il y a de porter le joug » du Seigneur. »

Et moi, qui écris ces lignes, ne puis-je pas, ne dois-je pas rendre ici un éclatant hommage à la vérité? Hélas! à quels étranges et déplorables souhaits serais-je donc réduit, si j'avais persisté dans mes erreurs! Je commençais à ne plus rien voir que ma

( 1 ) Expressions de Madame de Sévigné.

( 2 ) Lettre adressée à l'auteur des *Mémoires en forme de lettres, pour servir à l'histoire de Mr. d'Orléans de Lamotte*, évêque d'Amiens, imprimés à Malines, chez P. J. Hanicq. ( *Note de l'auteur.* )

misère, à ne plus rien sentir que mon impuissance, à ne plus rien éprouver que le dégoût et le mépris du monde. Je n'envisageais qu'avec effroi les jours de tristesse et de douleur qui me restaient à parcourir.

Le souvenir des vertus angéliques d'une mère tendrement aimée, me conduisit à un utile retour sur les égaremens d'une vie si long-temps criminelle. Envain, Seigneur, vous me frappiez rudement des verges de votre amour paternel, en me faisant expier des plaisirs éphémères, de vaines jouissances et des momens d'ivresse, par des peines, des anxiétés, des douleurs et des angoisses de tout genre au dedans et au dehors. Hélas! ces grâces multipliées dont vous me combliez pour me ramener à vous, je ne cessais de les fouler aux pieds; mon cœur s'endurcissait de plus en plus; je me précipitais d'abîme en abîme. De la profondeur de ce gouffre creusé par cinquante ans d'iniquités, j'élevai vers vous une voix suppliante; et, tout souillé, tout hideux que j'étais de l'ingratitude la plus monstrueuse, je fus écouté; vous daignâtes me tendre une main secourable, soulager ce cœur abattu, ruiné, le rendre à la vie, en lui inspirant la résolution généreuse d'abjurer toutes ses erreurs, pour faire de dignes fruits de pénitence, et en lui traçant la voie qu'il avait à suivre pour parvenir jusqu'à vous.

Je n'avais à vous offrir, ô mon Dieu, que les restes avilis d'une vie usée par le crime; et votre

miséricordieuse bonté accueillit les larmes amères que je versai dans votre sein paternel. Elle se plut à les adoucir, à porter le calme et la paix dans cette âme oppressée sous le poids des remords, et bouleversée par l'appréhension de vos jugemens. Ces jours de ma vieillesse dont l'aspect avait été pour moi si formidable, votre excessive bonté, en y versant les consolations les plus abondantes, les a rendus bien préférables à ces jours de ma jeunesse, que j'appelais le plus beau temps de ma vie.

O mon tendre père, (vous avez bien voulu me permettre de vous appeler de ce doux nom), ma langue ne peut que bégayer l'hymne d'actions de grâces qui vous est dû pour de si grands bienfaits. Elle n'a pas de termes pour vous exprimer toute l'étendue, toute la vivacité d'une reconnaissance qui se perpétuera tous les instans de ma vie : oui, jusqu'à mon dernier soupir, j'exalterai votre miséricordieuse longanimité, vos insignes faveurs envers un pécheur aussi obstiné que je l'ai été, et aussi misérable que je le suis.....

Arrivé, enfin, au triste jour qui amène à chacun sa dernière heure, le vrai chrétien sent une paix inappréciable, et le dénouement de la vie lui est un doux passage aux joies de l'éternité.

En ce formidable jour, celui qui n'a pas le bonheur de croire est en proie aux sentimens les plus pénibles, les plus accablans. Il avait des attachemens vifs, des habitudes enracinées; il tenait à la

vie par mille liens qui se rompent à la fois : rupture effroyable, qui arrache l'ame à tout ce qui lui fut cher, la laisse seule et profondément blessée dans un vide infini. Cet abîme sans fond où elle va descendre, cette solitude morne, ce silence éternel, ce sommeil glacé, cette nuit qui n'aura jamais d'aurore, cette privation de tout bien, avec un desir invincible du bien-être : toutes ces pensées et une foule d'autres non moins désolantes pèsent sur son ame, la bouleversent et la déchirent.

Mais pour peu qu'il ait quelque doute sur les principes qu'il s'était faits, que ne doit-il pas souffrir? Et comment pourrait-il n'en pas avoir? Est-ce qu'il est donné à l'homme de se convaincre qu'il n'y a rien après cette vie, ou qu'une religion qui a tant de titres à notre admiration, tant de faits solidement établis en sa faveur, est fausse? J'ai lu malheureusement un grand nombre de livres de nos incrédules modernes, et nulle part je n'ai pu trouver aucune preuve propre à donner la certitude du sort qui nous attend au-delà du tombeau, ou de la fausseté du Christianisme. Comment donc peindre les anxiétés de ce moribond, ses regrets étouffés par le désespoir, et ce regard consterné qui ne rencontre de toutes parts qu'un passé sans consolation, et un avenir sans espérance? Ce n'est plus le néant qu'il redoute; il l'appelle, au contraire, de tous ses vœux : l'éternité seule lui répond.

« Presque tous ceux qui vivent dans l'irréligion, » dit Bayle, (*Dict. hist. et crit.* art. *Bion.*), ne font

» que douter : ils ne parviennent pas à la certitude.
» Se voyant dans le lit d'infirmité, où l'irréligion
» ne leur est plus d'aucun usage, ils prennent le
» parti le plus sûr, celui qui promet une félicité
» éternelle, en cas qu'il soit vrai, et qui ne fait
» courir aucun risque, en cas qu'il soit faux. » (1)

Il n'en est pas ainsi du chrétien qui a vécu exact observateur de l'Evangile; et nous pouvons défier hardiment qu'on cite un seul exemple de regrets d'avoir cru, et d'avoir pratiqué la Religion. La douleur et la crainte du fidèle qui touche au terme de la vie ne ressemble jamais aux remords ou aux doutes cruels du philosophe incrédule: différence frappante que l'on ne peut raisonnablement attribuer à la faiblesse des organes, puisqu'ils sont l'un et l'autre aussi près de la mort. Il y a plus: dans les derniers momens la raison du chrétien goûte mieux les vérités de la foi: « Je n'ai jamais douté, disait le Prince de Condé au religieux qui l'exhortait, je n'ai jamais douté des mystères de la Religion, quoi qu'on en ait dit. Mais j'en doute moins que jamais maintenant. Que ces vérités se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit! Oui, nous verrons Dieu comme il

(1) « Ce n'est pas une foi éteinte, dit-il ailleurs; c'est un feu caché » sous la cendre. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se consultent, et » principalement à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblants que les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de » mépris qu'ils n'en sentaient pour les choses saintes, et d'avoir tâché de » se soustraire intérieurement à ce joug, redouble leur inquiétude, » (Dict. crit. *art.* Desbarreaux.)

» est, face à face, ( *Orais. funèb.* de Bossuet. ) ». Et combien cette foi, pleine d'espérance et d'amour, rend la mort calme et douce dans le vrai chrétien! Voyez l'image touchante que nous en a laissée Madame de Sévigné, dans une de ses lettres :

« J'ai trouvé, dit-elle, mon pauvre Saint-Aubin
» que j'ai toujours aimé, et qui a été touché de me
» voir, trop près du grand voyage de l'éternité. Il
» m'a tenu long-temps la main, en me disant des
» choses saintes et tendres. J'étais tout en larmes;
» c'est une occasion à ne pas perdre que de voir
» mourir un homme avec une paix et une tran-
» quillité toutes chrétiennes; un détachement,
» une charité, un désir d'être dans le ciel, pour
» n'être plus séparé de Dieu; un saint tremblement
» de ses jugemens, mais une confiance toute fon-
» dée sur les mérites infinis de Jésus-Christ : tout
» cela est divin. C'est là qu'il faut apprendre à mou-
» rir, quand on n'a pas été assez heureux pour y
» vivre; les saints desirs de la mort le pressent tel-
» lement qu'il en a précipité tous les sacremens;
» il ne souhaite que l'éternité, il ne souhaite que
» d'être uni à Dieu; sa paix, sa résignation, son
» détachement sont au-delà de tout ce qu'on voit :
» aussi ne sont-ce pas des sentimens humains. Mon
» Dieu, ma fille que vous seriez touchée de ce
» saint spectacle, je ne dis pas d'affliction, mais de
» consolation et d'envie!... On vint me dire qu'il
» avait reçu l'Extrême-Onction, j'y courus; je le
» trouvai fort mal, mais si plein de bon esprit et

» de raison, que je ne pouvais comprendre qu'il
» allât mourir. Je trouvai cette douceur, cette
» amitié, cette reconnaissance en ce pauvre mala-
» de, et pardessus tout, ce regard continuel à
» Dieu, et cette unique prière à Jésus-Christ de
» lui demander miséricorde par son sang précieux.
» On dit le *Miserere* : ce fut une attention mar-
» quée par ses gestes et par ses yeux ; il avait ré-
» pondu à l'Extrême-Onction. Enfin, à neuf heu-
» res du matin, il me dit en propres paroles le der-
» nier adieu. On me rapporta qu'à minuit il avait
» eu une grande sueur comme une crise ; ensuite
» un doux sommeil qui ne fut interrompu que par
» le P. Moret, qui le tenant embrassé, tandis qu'il
» répondait toujours avec connaissance et dans l'a-
» mour de Dieu, reçut enfin son dernier soupir,
» et passa le reste de la nuit à le pleurer sainte-
» ment et à prier pour lui. » (1)

Concluons avec Montesquieu : « Chose admira-
ble ! la Religion chrétienne qui ne semble avoir

(1) Rien de plus touchant, de plus consolant, que le récit de la mort du Comte de Stolberg, rédigé par ses enfans : on sait que cet illustre écrivain fut l'une des plus précieuses conquêtes du catholicisme sur l'Allemagne protestante. Nous ne citerons ici que les dernières paroles de cette belle ame à son médecin : « *Dites-moi, sera-ce fini demain ou après-» demain ?* » — « *Votre vive foi et votre ardent désir de voir Dieu me » permettent de vous dire que vous n'irez pas jusqu'à minuit* ». — *Dieu » soit béni !* » Il prit alors les mains du médecin, les serra avec force : « *Merci, merci. Je vous remercie de tout mon cœur. Loué soit Jésus-« Christ* » ! En disant ces mots, il pencha la tête de côté, et après quelques soupirs, il s'en alla vers son père et notre père, vers son Dieu et notre Dieu. » ( *Voyez la* Raison du Christianisme, tome VII. )

d'objet que l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ; » et avec Maupertuis : « Si je veux m'instruire sur la nature de Dieu, sur ma propre nature, sur l'origine du monde, sur sa fin, ma raison est confondue. Dans cette nuit profonde, si je rencontre le système qui est le seul qui puisse remplir le desir que j'ai d'être heureux, ne dois-je pas à cela le reconnaître pour véritable ? Ne dois-je pas croire que celui qui me conduit au bonheur ne peut me tromper ? » ( 1 )

§. II. MIRACLES OPÉRÉS PAR JÉSUS-CHRIST.

Les miracles étaient la preuve la plus forte et la plus abrégée que Jésus-Christ pût employer pour établir la divinité de sa mission. Aussi, lorsque les disciples de Jean vinrent lui demander s'il était le Messie, il fit en leur présence un grand nombre de miracles, et il leur dit : « Allez et rapportez à » Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveu- » gles voient ; les boiteux marchent ; les lépreux » sont guéris ; les sourds entendent ; les morts res- » suscitent, et l'Evangile est prêché aux pauvres » ( 2 ) ; » et ailleurs il dit aux Juifs : « J'ai un té- » moignage plus grand que celui de Jean. Car les

( 1 ) Maupertuis, qui a survécu plusieurs années à sa conversion, et qui a rendu publics les motifs de son changement, nous apprend qu'un des principaux était que la vraie religion doit conduire l'homme à son plus grand bien par les plus grands moyens possibles, et que la Religion de Jésus-Christ a seule cet avantage. *( Note de l'auteur. )*

( 2 ) Luc. VII. 20, 23. Math. XI. 2, 8.

qu'il était aveugle, disaient : N'est-ce pas celui qui était assis, et qui mendiait ? Les uns disaient : C'est lui. Les autres disaient : Non, mais celui-ci lui ressemble. Et lui disait : C'est moi-même. Ils lui disaient donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts? il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a pris de la boue, et a frotté mes yeux, et il m'a dit : Va à la piscine de Siloé, et lave-toi. Et j'y ai été, et je me suis lavé, et je vois. Et ils lui dirent : Où est-il? Il dit : Je ne sais pas. Ils amenèrent aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or, c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait de la boue, et lui avait ouvert les yeux. Les pharisiens donc lui demandèrent de nouveau, comment il avait recouvré la vue, et il leur dit : Il a mis de la boue sur mes yeux, et je me suis lavé, et je vois. Sur quoi quelques-uns des pharisiens disaient : Cet homme n'est point de Dieu, car il ne garde point le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un pécheur peut-il faire de tels miracles? Et il y avait division entre eux. Ils dirent de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il dit : C'est un prophète. Mais les Juifs ne crurent point de lui qu'il eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent appelé son père et sa mère. Et ils les interrogèrent disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? Le père et la mère leur répondirent, disant : Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle. Mais comment voit-il main-

tenant, ou qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas; il a de l'âge, interrogez-le, il parlera sur lui-même. Son père et sa mère parlèrent ainsi, parce qu'ils craignaient les Juifs; car les Juifs étaient déjà convenus que si quelqu'un confessait qu'il était le Christ, il serait chassé de la synagogue. C'est pourquoi son père et sa mère dirent: Il a de l'âge, interrogez-le Ils appelèrent donc pour la seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent: Rends gloire à Dieu, nous savons que cet homme est pervers. Il répondit et dit: S'il est pervers, je ne sais; je sais une seule chose, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois. Ils lui dirent de nouveau: Que t'a-t-il fait? Comment a-t-il ouvert tes yeux? Il leur répondit: Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu; pourquoi le voulez-vous encore ouïr? Voulez-vous aussi être ses disciples? Ils le maudirent donc, et lui dirent: Sois son disciple; pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais celui-ci, nous ne savons d'où il est. Cet homme répondit, et leur dit: Certes, c'est une chose étrange, que vous ne sachiez d'où il est; et il a ouvert mes yeux! Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pervers; mais si quelqu'un est serviteur de Dieu, et fait sa volonté, il l'exauce. Jamais on n'a ouï dire que nul ouvrît les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était de Dieu, il ne pourrait rien. Ils répondirent, et lui dirent: Tu n'es que péché dès ta naissance, et tu veux nous enseigner? Et ils le chassèrent.»

Qu'ajouter à ce récit d'une simplicité , d'une naiveté vraiment divine ?

Qu'ajouter aussi à celui de la résurrection du fils de la veuve de Naïm : Jésus « s'en allait en une ville appelée Naïm , et ses disciples allaient avec lui , et une troupe nombreuse. Or, comme il approchait de la porte de la ville , voilà qu'on emportait mort un fils unique de sa mère , et celle-ci était veuve ; et une grande foule l'accompagnait. Le Seigneur l'ayant vue , fut ému de pitié sur elle, et il lui dit : Ne pleurez point. Et il s'approcha, et toucha le cercueil : ( Ceux qui le portaient, s'arrêtèrent ). Et il dit : Jeune homme, je te le commande, lève-toi. Et celui qui était mort se leva sur son séant, et il commença à parler. Et Jésus le donna à sa mère, *( Luc. VIII. )*. »

Qu'ajouter enfin à celui de la résurrection de Lazare , déjà en proie à la corruption ? « On ôta donc la pierre ; et Jésus ayant levé les yeux en haut, dit : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Pour moi je savais que vous m'écoutez toujours ; mais j'ai dit ceci à cause du peuple qui m'environne , *afin qu'il croie que vous m'avez envoyé.* Alors il éleva la voix avec un grand cri : Lazare, sors de la tombe ; et aussitôt celui qui était mort sortit , les pieds et les mains liés de bandelettes , et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller, *( Joan. XI. )*. »

Et à cette vue, « beaucoup de Juifs qui étaient

venus vers Marie et vers Marthe, crurent en lui ». Les Pontifes même et les Pharisiens forcés d'avouer le miracle, se dirent : « Que ferons-nous, car cet homme fait un grand nombre de prodiges? » Et ne pouvant rien opposer à ce témoignage vivant qui condamnait leur incrédulité, et qui attirait à Jésus une foule de croyants, ils complotèrent de tuer Lazare, (*Joan. XII.*). « Aveugles et insen-
» sés, dit St. Augustin ! comme si Jésus qui l'avait
» ressuscité après une mort naturelle, ne pouvait
» pas le ressusciter après une mort violente. » *O stulta cogitatio; et cœca sævitia! Dominus Christus, qui suscitare potuit mortuum, non posset occisum?*

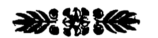
Ainsi, Jésus-Christ a opéré en preuve de la divinité de sa mission, une multitude de faits qui par la variété, les circonstances, la manière, sont évidemment contraires aux lois constantes de la nature. Pour nier la divinité de sa mission, il faut donc choisir entre ces deux hypothèses : ou dire que Dieu a employé sa puissance à tromper les hommes, ou dire qu'il a permis à un agent intermédiaire entre lui et les hommes de les tromper, pour les rendre meilleurs et heureux, et sans leur donner aucun moyen d'éviter l'erreur. Or l'une et l'autre sont d'une absurdité choquante; la divinité de la mission de Jésus-Christ reste donc démontrée par ses miracles. ( 1 ).

( 1 ) Les incrédules ont objecté les prétendus miracles de Zoroastre, d'Apollonius de Thyane, de Mahomet, et de quelques autres imposteurs.

Mais 1°. les faux prodiges ne prouvent rien contre les vrais miracles, comme les faux spécifiques, selon la pensée de Pascal, ne prouvent rien contre les vrais remèdes. — 2°. Ces prétendus miracles si différens de ceux de Jésus-Christ. quant au but, au nombre, aux circonstances diverses, ne sont rapportés par aucun témoin oculaire, et n'offrent aucune des garanties de certitude, qui appartiennent aux faits évangéliques. — 3°. La plupart sont en eux-mêmes ridicules, indignes d'un Dieu infiniment parfait; ils peuvent s'expliquer par l'adresse humaine; ils n'ont point été opérés en preuve de la vérité d'une doctrine, ou du moins ils n'ont point fait adopter la doctrine des imposteurs auxquels on les attribue : car il est avéré que la religion de Zoroastre et celle de Mahomet se sont établies par violence; et il y avait long-temps que le paganisme subsistait lorsque les faiseurs de prestiges ont paru dans le monde. --- 4°. Ils ne sont nullement liés ni avec une doctrine en elle-même sur-humaine, ni avec des prophéties indubitables, ni avec d'autres faits postérieurs incontestablement *divins* : or l'on a déjà vu la liaison des miracles de Jésus-Christ avec les prophéties conservées et avouées par les Juifs, ses plus grands ennemis, avec sa doctrine évidemment surhumaine; et on en verra la liaison avec d'autres faits *divins* postérieurs, dans le chapitre suivant.

Voilà des observations auxquelles les incrédules n'ont jamais répliqué et ne répliqueront jamais.

Nous ne dirons rien des prétendus prodiges des *convulsionnaires*, qui n'étaient que des tours de jongleurs, ou des guérisons lentes et équivoques dont tout le merveilleux appartenait à l'art des médecins ou à la nature, et qui cessèrent dès que la police eut fait enlever les tréteaux des charlatans : les honnêtes gens de la secte rougissaient eux-mêmes de ces manœuvres. (*Voyez le* Dict. hist. de Feller, *art.* Paris.)



# CHAPITRE IX.

## DIEU A MANIFESTÉ LA VÉRITÉ DE LA RÉVÉLATION DU CHRISTIANISME PAR DES FAITS POSTÉRIEURS A LA MISSION DE JÉSUS-CHRIST.

Les principaux de ces faits sont : la résurrection de Jésus-Christ ; le don des miracles accordé aux Apôtres et à leurs disciples ; la conversion de Saint Paul ; l'établissement du Christianisme ; les souffrances et la mort des martyrs ; la perpétuité de l'Eglise.

### §. I. RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Lorsque les Scribes et les Pharisiens demandèrent à Jésus-Christ un prodige céleste, il leur répondit qu'il n'y aurait d'autre prodige pour eux que sa résurrection le troisième jour après sa mort. Il choisit ce miracle de préférence, parce que c'est la plus grande des merveilles de se rendre la vie à soi-même, de se ressusciter par sa propre puissance : puissance qu'il exprimait si énergiquement par ces paroles : *J'ai le pouvoir de quitter la vie, et le pouvoir de la reprendre*, ( Joan. X. 18. ).

Comme l'accomplissement de cette prédiction du Sauveur est la base de la foi, et le fondement de l'espérance chrétienne, il est de la plus haute importance de le prouver d'une manière invincible.

Pour y réussir, exposons d'abord succinctement les circonstances qui ont rapport à ce miracle.

Jésus-Christ est crucifié; il meurt sur la croix; on en détache son corps, qui est déposé dans un sépulcre (1). A la demande des Juifs, ses ennemis, ce sépulcre est investi de soldats; la pierre qui en ferme l'ouverture est scellée du sceau public; on n'omet aucune des précautions que la prudence humaine peut suggérer, et cela expressément dans le but d'empêcher qu'on ne puisse donner aucun fondement à une prétendue résurrection, et de donner un démenti formel et pnblic à la prédiction de Jésus.

Malgré toutes ces précautions, le corps du Sauveur, le troisième jour de sa sépulture, ne se trouve plus dans le tombeau; ses ennemis répandent le bruit que ses disciples l'ont enlevé furtivement à la faveur de la nuit, pendant que les gardes dormaient. Mais les disciples, au contraire, publient hautement qu'ils ont vu leur maître ressuscité.

Voilà des faits avoués de part et d'autre. Chrétiens et juifs en sont convenus dans le temps; et les deux partis se sont fermement arrêtés à soute-

(1) On a eu recours même à la médecine pour contester le miracle de la résurrection. Dans le cinquième discours de l'ouvrage indiqué p. 239, M. Wiseman donne une analyse des recherches des deux Gruner, père et fils, qui ont répondu avec plus de succès que tous autres, et ont réuni tout ce que les analogies médicales peuvent fournir pour établir le caractère des souffrances de Jésus-Christ et la réalité de sa mort.

Voyez aussi la *seconde dissertation sur la Religion* par M. de La Luzerne, chap. II. *Résurrection de J. C.*, n°. VI

nir l'un l'enlèvement du corps, l'autre la résurrection ; en sorte que ces deux assertions sont devenues comme deux propositions contradictoires, dont il faut reconnaître l'une vraie dès que l'autre est démontrée fausse, et réciproquement. ( 1 )

Le témoignage des Apôtres et des disciples qui ont annoncé hautement qu'ils avaient vu Jésus-Christ ressuscité, ne peut être infirmé que de deux manières : ou en prétendant qu'ils ont été trompés, ou en soutenant qu'ils ont été trompeurs ; car un fait est absolument incontestable quand nous sommes assurés que ceux qui le rapportent n'ont pas pu être induits en erreur et qu'ils n'ont pas voulu nous y induire. Donc, en prouvant que les Apôtres et les disciples n'ont été ni trompés ni trompeurs, nous établirons démonstrativement la vérité du miracle de la résurrection.

Or, en premier lieu, ils n'ont pas été trompés.

( 1 ) Il est vrai que l'accord des deux partis sur ces faits, ainsi que certaines circonstances relatives à la conduite des Juifs après la résurrection, ne nous sont connus que par les Apôtres. Mais ce que les Apôtres en racontent a été publié par eux, lorsque le plus grand nombre de ces mêmes Juifs vivaient encore. Auraient-ils osé, auraient-ils pu, sans se couvrir de ridicule, et sans échouer, leur débiter en face des impostures qui les concernaient ? S'ils l'avaient osé, n'auraient-ils pas été hautement démentis ? Et s'ils l'avaient été, leur prédication aurait-elle pu avoir des succès ? De plus, s'il y avait eu dénégation de ces faits, les écrivains ennemis du Christianisme, dans les siècles suivans, ne l'auraient-ils pas suc, et ne l'auraient-ils pas employée avec force contre la Religion nouvelle ? Evidemment, il n'est plus permis, après dix-huit cents ans, de venir contester ce qui a été cru, dans le temps, de tous ceux qui étaient intéressés soit à le soutenir, soit à le nier.

Ils connaissaient parfaitement Jésus-Christ ; ils venaient de passer trois ans de suite en sa compagnie; ils avaient vécu avec lui dans une intime familiarité. Pendant quarante jours, ils le virent plusieurs fois, non pas à la dérobée, mais longuement : ils mangèrent, burent et s'entretinrent avec lui ; dans une circonstance il apparut même à cinq cents disciples ; ils reçurent de sa bouche des instructions touchant son Eglise ; ils lui proposèrent des questions et leurs doutes. Leur conviction sur la réalité du miracle fut d'autant moins l'effet d'une légère et téméraire crédulité, qu'ils refusèrent d'en croire les premiers témoins; et que Thomas, avant de se rendre, voulut voir et toucher, dans les pieds et dans les mains de son maitre, les traces de ses plaies, *mettre son doigt dans l'ouverture des clous, et sa main dans son côté*, ( Joan. XX. 25. ). Dans une autre apparition, les disciples s'imaginent voir un phantôme, et Jésus, pour les désabuser, leur montre ses pieds et ses mains, leur disant : « *C'est » moi-même, voyez et touchez : un esprit n'a ni » chair ni os, comme vous voyez que j'en ai*, » ( Luc. XXIV. 39. ). »

Si donc ils se sont trompés, il faut dire que tous ensemble, et plusieurs d'entr'eux séparément, se sont imaginés voir, entendre et toucher Jésus-Christ, manger, boire et s'entretenir avec lui, et cela, à plusieurs reprises pendant quarante jours ; qu'ils se sont imaginés apprendre de sa bouche des choses nouvelles et importantes sur la prédication

de l'Evangile, l'établissement et le gouvernement de l'Eglise; tandis qu'ils ne voyaient, ils n'entendaient, ils ne touchaient rien. Sans doute il est possible qu'un seul homme se fasse illusion; il est possible qu'on se méprenne sur une personne qu'on voit une seule fois, en passant, de loin, surtout si on la connaissait peu, et si on l'a vue rarement; il est possible qu'un seul sens soit trompé, et qu'on croie voir ce qu'en effet on ne voit pas. Mais que plusieurs hommes se trompent tous ensemble, tous de la même manière, sans que pas un, avec des yeux meilleurs ou un jugement plus sain, découvre l'erreur; mais qu'ils se méprennent sur une personne dont ils ont une connaissance parfaite, en la voyant souvent, de très-près, face à face, et longuement; mais que tous leurs sens s'égarent en même temps, de la même manière, à plusieurs reprises, sans que l'un redresse l'erreur de l'autre; que tout à la fois ils croient voir, entendre et toucher, ce qu'en effet ils ne voient, ni ne touchent, ni n'entendent, c'est une hypothèse qui répugne au sens commun, et qui détruit parmi les hommes la certitude physique, fondée principalement sur le rapport conforme de plusieurs sens.

Dira-t-on que les Apôtres ignorans et préoccupés de la future résurrection de leur maître, ont dû être facilement abusés?

Ils étaient ignorans, à la bonne heure. Mais étaient-ils aveugles? Etaient-ils sourds? Est-ce que sur un fait simple et palpable les sens d'un igno-

tant ne sont pas des témoins aussi sûrs que ceux d'un philosophe?

Ils étaient préoccupés de la future résurrection de leur maître! Mais étaient-ils aussi préoccupés de toutes les circonstances, de la continuité de paroles et d'actions qu'ils rapportent; de l'idée que Jésus-Christ apparaîtraît à ceux-ci dans tel lieu, à ceux-là dans tel autre qu'ils désignent, et de telle ou telle manière, et que dans ces diverses apparitions il leur tiendrait tel et tel discours?.... Et d'ailleurs, toute leur conduite prouve qu'ils étaient loin d'être préoccupés de la résurrection future de Jésus-Christ: la lenteur avec laquelle ils l'ont crue, la circonspection qu'ils ont apportée à l'examiner; les preuves qu'ils en ont exigées, démontrent qu'ils n'en avaient pas même la pensée, comme le dit formellement un des Evangélistes: « *Ils ne savaient* » *pas ce qui est dans l'Ecriture, qu'il fallait qu'il* » *ressuscitât d'entre les morts*, (Joan. XX. 9.). »

Donc les témoins de la résurrection n'ont pas été trompés.

En second lieu ils n'ont pas été trompeurs: car ils n'ont pas voulu tromper; l'eussent-ils voulu, ils ne l'auraient pas osé; l'eussent-ils osé, ils ne l'auraient pas pu.

Ils n'ont pas voulu tromper. Que seraient des hommes déterminés à mentir et au monde et à leur propre conscience, à mentir pour abolir toutes les religions de la terre; à mentir pour faire adorer comme un Dieu un homme qu'ils auraient sçu être

un vil imposteur ; à mentir au nom de Dieu, et à joindre l'hypocrisie à la fausseté ? De tels hommes seraient certainement des scélérats, de grands et profonds scélérats. Mais tout dans les Apôtres dément une telle inculpation. Ils prêchent la morale la plus sainte ; pas une vertu qu'ils ne recommandent, pas un vice qu'ils ne combattent ; ils font une profession publique d'aimer le genre humain, de s'immoler pour le bonheur de leurs semblables, de haïr plus que la mort le mensonge et l'hypocrisie. Partout ils rencontrent des ennemis d'une doctrine qui contredit tous les préjugés, toutes les passions : on les persécute, on les emprisonne, on les menace de la mort ; mais pas un de leurs ennemis les plus violens ne les attaque ni du côté des mœurs, ni du côté de la probité : l'attestation la plus forte en leur faveur, n'est-ce pas le silence universel de tant d'hommes intéressés à les accuser, à les calomnier pour renverser leur entreprise ? Et leurs aveux ingénus, lors même qu'ils doivent en être les victimes, leur patience, leur charité pour leurs persécuteurs, ne sont-ce pas autant de preuves d'un caractère moral incompatible avec la fourberie ?

La marche qu'ils tiennent dans leur prédication montre également qu'ils n'ont pas eu la criminelle intention de tromper. Le premier soin d'un imposteur est de faire perdre la trace de la fraude, soit en plaçant les faits qu'il invente à une époque reculée, ou dans une région lointaine, soit en les se-

mant dans l'obscurité; mais parce que c'est la route ordinaire des faussaires, les Apôtres suivront une route diamétralement opposée : tout ce que des imposteurs auraient évité, ils le recherchent; tout ce que des imposteurs auraient recherché, ils l'évitent. Ils choisissent les circonstances les plus propres à faire découvrir une imposture. Circonstance du lieu : c'est dans la ville où Jésus-Christ a vécu, a été crucifié, à la face de ceux qui l'ont vu, de ceux qui ont demandé, ordonné, exécuté son supplice, qu'ils annoncent ce grand miracle. Circonstance du temps : c'est cinquante jours après l'évènement qu'ils le publient, lorsque tout le monde parlait encore de la vie et de la mort de leur maître, lorsque tout le monde avait en main de quoi les contredire, s'ils eussent menti. Circonstance de la publicité : c'est lorsqu'une fête solennelle attire à Jérusalem une nombreuse affluence, qu'ils ouvrent hautement et en présence de la multitude leur prédication, comme s'ils avaient attendu le moment où il y avait le plus de contradicteurs à portée de les démentir. Les Apôtres n'ont donc pas voulu tromper.

L'eussent-ils voulu, ils ne l'auraient point osé. Prêcher Jésus-Christ ressuscité, c'était accuser toute la nation juive, ses chefs, le gouverneur romain, du crime le plus énorme que l'imagination puisse concevoir, c'était se livrer hardiment à toute leur fureur, dont ils venaient de voir, dans la personne de leur maître, un si terrible exemple :

et ils le savaient parfaitement, car ils rapportent que Jésus-Christ leur avait prédit plusieurs fois les persécutions diverses par lesquelles on combattrait leur témoignage. Or ils n'étaient que de pauvres pêcheurs, faibles, pusillanimes : ils avaient abandonné lâchement leur maître dans le danger. Et l'on voudrait que, quand ils le virent mort, quand ils ne pouvaient plus le reconnaître que pour un imposteur, ils eussent pris soudainement, en son nom, un grand courage, une audace extraordinaire, une intrépidité sans exemple? Quand même ils auraient pu être poussés par quelque grand intérêt, par quelque grande passion, la supposition de ce passage subit d'une extrême faiblesse, d'une extrême timidité, à une force, à une hardiesse extrêmes, serait certainement inexplicable, et l'on peut dire qu'il y a obligation logique d'avouer qu'une telle hypothèse choque manifestement le sens commun. Mais il est visible qu'ils n'avaient aucun intérêt ni d'argent, ni de réputation, ni de bien-être, et qu'ils n'étaient mus que par la passion de contribuer au bonheur et au salut des autres hommes, au prix de tous les intérêts de la vie présente ; or cela n'est pas dans la nature, cela est même contre la nature. Dira-t-on qu'ils étaient encouragés par l'intérêt de l'autre vie? Mais celui-là n'inspire pas le mensonge. Donc les Apôtres, l'eussent-ils voulu, n'auraient pas osé tromper.

Enfin, l'eussent-ils osé, ils ne l'auraient pas pu. Pour tromper conjointement il faut se concerter :

or il est impossible que les Apôtres et les disciples aient tenté cet accord, impossible qu'ils l'aient réalisé. Impossible qu'ils l'aient tenté; car pour cela il aurait fallu que ces hommes d'un caractère moral admirable, formassent tous ensemble l'abominable et périlleux projet de donner une fausse religion au monde; qu'ils fussent tous assez sûrs les uns des autres pour ne pas craindre de se confier une si criminelle pensée; que pas un ne fût ni révolté de l'horreur d'un si grand crime, ni arrêté par les difficultés de l'entreprise, ou par le défaut absolu de moyens humains, ou par la terreur des suites sur lesquelles ils ne pouvaient pas se faire illusion, puisqu'ils connaissaient parfaitement les dispositions des Juifs et de leurs chefs; que pas un n'eût l'idée que, puisqu'ils avaient tous la connaissance de la fausseté de la résurrection, d'autres pouvaient l'avoir, découvrir leur secret et les confondre; que pas un n'eût assez de bon sens pour considérer que les ennemis de Jésus-Christ, dont ils allaient réveiller la rage par leur prédication, avaient toutes les facilités pour mettre au jour leur fourberie, et l'autorité pour la punir; que pas un ne cédât à des motifs si puissans pour refuser son concours à la conspiration. Ajoutez que plusieurs femmes, dans cette supposition, auraient pris part au secret, et auraient eu la même scélératesse, la même intrépidité: elles auraient même été les premiers mobiles du complot, puisque, d'après l'Evangile, elles ont rapporté les premières apparitions.

Le complot formé, il aurait fallu que de tous ceux qui y auraient pris part, aucun n'eût un moment de repentir; qu'aucun ne fût effrayé des dangers qui accompagnèrent la prédication, ni rebuté des maux qui en furent immédiatement la suite, ni tenté par l'espoir des récompenses qu'aurait certainement attirées la révélation. Il aurait fallu qu'ils eussent si parfaitement concerté non seulement le fait principal, mais les plus petites circonstances, qu'ils ne se coupassent jamais eux-mêmes, que jamais ils ne se contredissent les uns les autres. Il aurait fallu qu'ils prévissent toutes les interrogations qu'on ne manqua pas de leur faire, et avec tant de précision que, dans les diverses régions où ils devaient se répandre, ils répondissent tous exactement de la même manière. Il aurait fallu que l'intérêt qui les unissait ne pût pas changer; qu'il ne survînt entre eux ni dissentions, ni jalousies, ni disputes, dont les hommes les plus honnêtes ne sont pas exempts, qui sont si ordinaires entre des scélérats, et qui doivent nécessairement les diviser, soit qu'ils restent tels, soit qu'ils se corrigent. De toutes ces choses si communes, une seule venant à manquer, leur secret passait entre les mains de leurs ennemis, et la réussite était impossible. (1)

(1) Ajoutez, dans cette hypothèse d'un complot de la part des témoins de la résurrection, le grand nombre de personnes qui auraient dû y prendre part. Saint Paul rapporte que Jésus-Christ ressuscité a été vu de plus de cinq cents d'entre les frères à la fois, et il ajoute que de ce nombre la plûpart sont encore vivans, (*I. Cor. XV. 6.*). Or

Et quand même on accorderait qu'aucune de ces conditions ne leur eût manqué, ( ce qui aurait été un prodige contraire à l'ordre moral ), les obstacles qui leur furent suscités auraient anéanti leur entreprise, si elle n'avait eu pour fondement que l'imposture. La vue et surtout l'épreuve des tortures fait avouer aux criminels leurs forfaits, à moins qu'ils n'espèrent conserver la vie à force de constance. Dans les Apôtres c'est tout le contraire: ils sont livrés aux supplices; ils savent que persister dans leur témoignage, c'est les aggraver encore, et s'assurer la mort; ils savent que se rétracter, c'est s'affranchir de tous leurs maux, se conserver la vie, se procurer des récompenses; et néanmoins ils ne se démentent pas: au contraire ils affirment de plus en plus ce qu'ils ont prêché dès le commencement; et parmi eux il ne s'en trouve pas un seul qui découvre le complot criminel, pas un qui laisse échapper la moindre apparence d'un aveu, pas un qui ne supporte tout avec le calme de l'innocence, souffrant et mourant pour la vérité, sans plainte, sans murmure, sans faiblesse comme sans ostentation dans le courage.

Deux choses rendent encore ce courage plus étonnant.

saint Paul n'aurait ni osé, ni pu, ni voulu parler de la sorte, s'il n'y avait pas eu, en effet, beaucoup de témoins qui avaient vu J. C. depuis sa résurrection. Aussi, quand il a avancé cette assertion au milieu de tant d'ennemis intéressés à la combattre, il ne s'en est trouvé aucun qui l'ait contredite; et par cela seul qu'ils ne l'ont pas contredite, tous les anciens adversaires du Christianisme la confirment.

A l'exception des premiers jours de leur ministère ; où ils se trouvaient tous à Jérusalem, ils travaillèrent séparément à l'œuvre de l'Evangile: chacun était seul, ou tout au plus avec un disciple : ils n'avaient donc pas de quoi s'encourager par la vue et les discours de leurs frères. Depuis leur dispersion, plusieurs d'entre eux prêchaient dans des pays très-éloignés, et ne pouvaient guère avoir des nouvelles du fruit de la prédication des autres, ni même savoir s'ils étaient morts ou vivans. Qu'on pèse bien ces circonstances à la balance du cœur humain, et l'on sentira combien cet isolement était triste à la nature et devait la porter avec force à se décourager, et à abandonner l'entreprise.

De plus, les Apôtres n'eurent pas une épreuve seule à subir ; mais ils passaient souvent d'un danger à un autre, et même d'un supplice à un autre. Il ne leur était pas permis, comme aux simples fidèles, d'attendre qu'on leur demandât compte de leur foi : il leur était ordonné de travailler sans relâche à étendre l'empire de Jésus-Christ. Et pour cela, il leur fallait recommencer chaque jour les mêmes travaux, renouveler sans cesse les hasards d'une cause aussi difficile que périlleuse, affronter mille fois les obstacles de toute espèce ; les tourmens et même la mort, et mourir ainsi mille fois par l'appréhension, et la préparation du cœur à tout évènement. En donnant pour fondement à leur terrible ministère le mensonge et l'imposture, comment expliquer une si longue et si ferme pa-

tience, tant de zèle et d'ardeur malgré des épreuves si cruelles et si souvent réitérées?... D'ailleurs, pour rendre témoignage au mensonge, jusque dans les bras de la mort, il faut ne pas croire à un Dieu vengeur des faux sermens; il faut regarder l'éternité comme une fable, la divinité comme une illusion. Mais comment accorder ces principes monstrueux avec la conduite des Apôtres, ce système avec les travaux de leur apostolat, avec ces notions de la divinité si pures, si élevées, si pénétrantes, qui éclatent dans leurs discours et dans leurs écrits, avec ces leçons, ces exemples si admirables de toutes les vertus, qui accompagnent partout leurs courses évangéliques?

S'ils n'ont pas trompé, il y a entre leurs croyances et leur conduite une harmonie parfaite; et leur constance, leur fidélité s'expliquent par l'amour de la vérité, par la force de la conviction. Si, au contraire, ils ont trompé, on ne voit plus en eux qu'un prodige absurde, un combat inouï, inexplicable, de principes et de conduite, un véritable effet sans cause, un héroïsme qui renverse l'ordre moral et la nature humaine. Or la réalisation d'un complot, par un tel prodige, est impossible. Il est donc impossible que les Apôtres aient trompé.

Et combien cette impossibilité devient plus frappante, quand on considère à quels auditeurs les Apôtres ont réussi à faire croire la résurrection de leur maître!... à ceux-là même qui étaient le plus prévenus contre lui. Pense-t on qu'il fût humaine-

ment possible de faire croire, par un mensonge, à des Juifs et à des païens qu'un homme supplicié à Jérusalem comme un esclave et un criminel, était ressuscité le troisième jour après sa mort ; à des Juifs que cette résurrection convainquait du plus grand des crimes, à des païens habitués à mépriser les Juifs, et qui n'avaient pas été témoins des prodiges opérés par Jésus pendant sa vie? Ils ont cru cependant, et à l'exemple des Apôtres, ils ont scellé de leur sang cette croyance, ce qu'ils n'auraient pas fait assurément, si les Apôtres n'avaient donné à la résurrection de J. C. d'autre fondement que leur faux témoignage. (1)

A toutes ces preuves de l'impossibilité de l'imposture des Apôtres, nous en ajouterons une autre non moins forte: ce sont leurs ennemis mêmes qui nous la fournissent. L'Evangile nous apprend que les Juifs, pour nier la résurrection de Jésus-Christ, accusèrent les Apôtres d'avoir dérobé pendant la nuit le corps de leur maître ; et jamais aucun de ceux qui y avaient intérêt n'a contredit à cet égard le récit évangélique ; au contraire, les Juifs incrédules ont transmis aux autres incrédules qui les ont suivis cette accusation intentée aux Apôtres, et elle a passé de bouche en bouche jusqu'à Celse, Porphyre, Julien, et même à plusieurs déistes modernes. Si les ennemis du Christianisme naissant avaient eu quelque chose de mieux à dire, assuré-

(1) Voyez le paragraphe qui traite des *martyrs*, et celui qui traite de l'*établissement du Christianisme*.

ment ils n'auraient pas manqué de le faire, de sorte qu'en prouvant que l'enlèvement raconté par les Juifs n'est qu'une fable absurde, nous donnerons un nouveau motif de certitude à la résurrection rapportée par les évangélistes.

D'abord, il est déraisonnable d'imputer une action si hardie à des hommes aussi timides que l'étaient les Apôtres. Ils avaient abandonné Jésus-Christ vivant; ils s'étaient enfuis dès le commencement de sa passion : Pierre, leur chef, avait jusqu'à trois fois rougi de le connaître, même en présence d'une servante. Quelle apparence que des cœurs si pusillanimes pendant la vie de leur maître aient osé, après sa mort, entreprendre ce que la témérité la plus audacieuse eût regardé comme inexécutable, puisque pour un motif d'espérance, il y en avait mille de croire qu'ils échoueraient.

C'est, dit-on, pendant le sommeil des gardes que l'enlèvement a été effectué. Mais, en supposant que les Apôtres aient eu l'idée d'essayer l'enlèvement pendant le sommeil des gardes, pouvaient-ils méconnaître le danger d'un tel essai? Pour l'entreprendre il fallait d'abord être sûr de trouver tous les gardes endormis. Et comment pouvait-on l'imaginer? Qu'un seul des gardes ne dormît pas, le crime était découvert ; et sur le champ les coupables étaient arrêtés et envoyés au supplicé. Chose étrange en vérité! Les Apôtres avouent leur lâcheté, et on veut leur attribuer un courage qui va presque jusqu'à l'extravagance.

En admettant qu'ils fussent assurés de trouver tous les gardes endormis, il faut soutenir aussi qu'ils étaient certains de n'en reveiller aucun ; de pouvoir briser le sceau, rouler l'énorme pierre qui fermait le sépulcre, prendre le corps, se retirer en l'emportant, et cela si doucement, si légèrement que de tous les gardes placés autour du tombeau, aucun ne fût retiré de son sommeil. ( 1 )

Et quel grand intérêt pouvaient-ils avoir à cette tentative? Car, en les supposant assez scélérats pour la désirer, assez insensés pour en former le projet, assez audacieux pour l'exécuter, faut-il leur donner un intérêt proportionné au danger dans lequel ils se jettent. Quel bien pouvaient-ils donc espérer de ce cadavre? Du côté du Ciel, ils n'avaient à attendre que des anathèmes, et une condamnation terrible ; du côté de la terre, que des contradictions, des affronts, des persécutions, des supplices ; contre lesquels celui qui n'aurait pu se sauver lui-même ne pouvait leur être d'aucun secours.

( 1 ) Il serait trop ridicule d'accuser les Apôtres d'avoir enlevé le corps par quelque issue secrète : une telle fraude aurait laissé après elle des traces manifestes, puisque le sépulcre était taillé dans le roc, et qu'il aurait fallu y pratiquer une ouverture qui aurait nécessairement trahi le complot. D'ailleurs, à l'époque de la prédication des Apôtres, les Juifs, si à portée de l'examiner, n'auraient-ils pas employé cet argument irrésistible, au lieu d'avoir recours à la fable de l'enlèvement pendant le sommeil des gardes? Enfin, depuis 1800 ans, ce sépulcre taillé dans le roc existe ; il a été visité par une multitude innombrable de pèlerins et de curieux ; aucun n'a jamais aperçu la plus légère trace de cette issue imaginaire.

La manière dont les Juifs prétendent que les Apôtres ont exécuté leur coup, suppose, d'ailleurs, en eux deux choses contradictoires, une dextérité incroyable pour tirer subitement le corps du tombeau, et une extrême maladresse dans leurs mesures. Se pourrait-il, en effet, qu'après avoir réussi à saisir le corps, des hommes raisonnables, au lieu de s'éloigner sur le champ et de l'emporter dans l'état où il était, se fussent amusés à déployer les linges dont il était enveloppé, à les remettre en ordre dans le sépulcre, et eussent perdu à cette opération un temps qui devait leur être si précieux?

Quelle preuve a-t-on, enfin, qu'ils ont profité du sommeil des gardes pour cet enlèvement? Si les gardes dormaient, comment l'ont-ils vu? Comment peuvent-ils attester un fait arrivé pendant leur sommeil; et comment peuvent-ils en nommer les auteurs qu'ils n'ont ni vus ni entendus? Où a-t-on jamais admis les allégations de témoins endormis?... Et remarquez combien de circonstances décèlent la fausseté de cette assertion.

Ce n'était pas Pilate, c'étaient les Juifs, ennemis de Jésus, qui avaient choisi les gardes du tombeau; et ils les y avaient placés précisément parce qu'ils prévoyaient que les disciples de Jésus pourraient, sans cette précaution, venir enlever le corps, pour annoncer ensuite sa résurrection. On peut juger si les chefs de la synagogue avaient eu soin de prendre les soldats les plus incorruptibles, les plus vigilants, les plus attachés à leur parti, les plus pro-

pres, en un mot, à empêcher la fraude qu'ils craignaient ; on peut juger s'ils leur avaient donné les ordres les plus positifs, la consigne la plus sévère. La mission de ces soldats était fort courte : ils n'avaient à garder le tombeau que jusqu'au troisième jour. C'était surtout la nuit qu'ils devaient veiller, puisque c'était le temps où l'enlèvement était le moins difficile, le seul temps où il fût possible. Veiller la nuit n'était pas chose pénible à des hommes robustes ; il aurait même, à la rigueur, suffi qu'un d'eux restât éveillé. Espoir de la récompense, crainte du châtiment, tout les engageait à être fidèles ; et cependant ils prétendent qu'ils se sont endormis, qu'ils se sont tous endormis, qu'ils se sont endormis si profondément que le grand bruit qu'on a dû faire si près d'eux n'a pu les réveiller.

Leur fonction était d'être constamment sur leurs gardes, surtout la nuit, et ils conviennent qu'ils y ont manqué ; leur consigne, de garder soigneusement le corps de Jésus-Christ, et ils conviennent qu'ils l'ont violée : ils sont donc, de leur aveu, très-coupables. On sait combien étaient sévères les peines des militaires qui manquaient à leur devoir ; et néanmoins ils ne sont pas punis, ils ne sont pas même réprimandés par le Sanhédrin. Nous voyons, très-peu de temps après, Hérode envoyer au supplice des soldats à qui il avait confié la garde de St. Pierre, parce que cet apôtre avait été tiré miraculeusement de sa prison, ( *Act. XII.* ). L'enlèvement du corps de Jésus-Christ était d'une toute

autre conséquance; le délit des gardes, bien autrement grave ; l'intérêt du Sanhédrin à les punir, infiniment plus grand : sa confiance trahie; l'enlèvement qu'il avait voulu prévenir, effectué; les précautions qu'il avait prises, rendues inutiles, et tout cela par la faute de ses propres satellites, devaient le pénétrer d'indignation contre eux, et le porter à leur infliger un châtiment si bien mérité, qui aurait été, d'ailleurs, comme une protestation authentique et solennelle contre l'usage qu'auraient pu faire les Apôtres de la réussite de leur tentative. Cependant, le Sanhédrin n'en fait rien; son indulgence, ou son inaction dans une affaire de si haute importance, est évidemment incompatible avec la réalité de l'enlèvement.

Et les Apôtres, qui ont commis ce grand crime, on ne les recherche point; on ne les cite point; on ne les juge point; on ne les punit point. La haine contre eux, déjà violente, puisque les prêtres juifs étaient ennemis de tous ceux qui croyaient en Jésus, devait être portée au comble par ce trait de scélératesse. On s'était, d'ailleurs, donné tant de peine, on avait pris tant de précautions pour le prévenir, que naturellement on devait punir ce forfait du châtiment le plus sévère; et non seulement on n'en châtie point les auteurs, mais on ne leur dit rien. Il est impossible d'indiquer une autre cause d'une telle conduite, que la connaissance qu'avait le Conseil des Juifs de la fausseté du bruit qu'il avait fait répandre, et la persuasion où il était qu'une

enquête, au lieu d'inculper les Apôtres, tournerait, à sa honte, contre les soldats et contre lui-même.

Voici qui est plus fort encore. Quelques semaines après, les Apôtres annoncent hautement, dans Jérusalem, la résurrection de leur maître : dès leurs premières prédications, trois mille, cinq mille auditeurs y croient ; de nombreuses conversions amènent chaque jour à la religion naissante de nouveaux prosélytes. Le grand Conseil des chefs de la nation s'effraie d'un si étonnant succès, et se détermine enfin à mander les Apôtres. Il va donc s'ouvrir ce procès si important, si décisif entre les deux relations contradictoires, l'une de la résurrection de Jésus-Christ, l'autre de l'enlèvement furtif de son corps; les Apôtres vont être interrogés sur leur crime; l'honneur des membres du Conseil, publiquement accusés de déïcide, l'intérêt de la religion ébranlée, rendent indispensable une information juridique; en convaincant les Apôtres du crime de l'enlèvement, on fera tomber d'un seul coup leur prédication, on anéantira leur parti, on ramènera tous ceux qu'ils ont pu séduire. Mais non, il ne sera pas dit un seul mot de ce prétendu attentat. Le seul reproche qu'on fait aux Apôtres, c'est de prêcher la résurrection, et d'enseigner au nom de Jésus, (*Act. IV.*). Il n'est nullement question de ce qui aurait été infiniment plus grave, de l'enlèvement du corps pour supposer la résurrection.

Admirons ici le contraste entre la manière dont

les Apôtres soutiennent le témoignage de la résurrection, et celle dont les chefs des Juifs répandent leur récit de l'enlèvement. Les Apôtres prêchent hautement, en tout lieu, que leur maître est ressuscité; on le leur défend, ils le prêchent encore; on les en punit, ils continuent toujours de le prêcher. Rien ne les arrête : devant le tribunal, dans la prison, sous les coups, ils font constamment retentir leur prédication. Le Conseil des Juifs, qui a le droit, les moyens de constater l'enlèvement, et qui s'y trouve grandement intéressé, n'en fait pas la plus légère mention. Il le fait répéter de bouche en bouche comme un bruit populaire et vague; il n'ose pas lui donner la consistance d'une enquête, ni même celle de sa propre assertion. A cette fermeté, à cette confiance des faibles, à cette mollesse, à cette timidité des puissants, qui peut s'empêcher de reconnaître, d'un côté la certitude du fait annoncé, de l'autre la conviction que celui qu'on répand ne saurait soutenir l'examen?

Résumons-nous. Les Apôtres n'étaient ni visionnaires et insensés, ni fourbes et scélérats : n'ayant pu se tromper sur la résurrection de Jésus-Christ, ils n'ont pas voulu tromper ; l'eussent-ils voulu, ils ne l'auraient point osé; l'eussent-ils osé, ils ne l'auraient pas pu: tout cela vient d'être solidement prouvé; enfin le crime dont on les accuse pour détruire leur témoignage, est incompatible avec leur caractère moral, il n'a pu être inspiré par aucun motif raisonnable, et il n'a eu d'autres témoins que

des hommes qui conviennent qu'ils étaient endormis; jamais les Apôtres n'auraient osé le tenter, et quand ils en auraient eu l'absurde témérité, ils n'auraient pas pu l'effectuer; et leurs ennemis, qui étaient en même temps leurs juges, ont tenu envers eux, relativement à ce prétendu crime, une conduite qui ne peut s'expliquer que par la conviction qu'ils avaient de leur innocence. Quel fait a jamais réuni autant de preuves? Y en a-t-il un seul, même des plus indubitables, dont on puisse comparer la certitude à celle de la résurrection de Jésus-Christ?.... Et, par conséquent, y a-t-il rien de mieux établi que la divinité de sa mission, puisqu'il est visiblement impossible qu'un si grand miracle se soit opéré en faveur du mensonge?

Mais pourquoi, demandent les incrédules, pourquoi Jésus-Christ ressuscité ne s'est-il manifesté qu'à ses disciples? Pourquoi n'a-t-il pas donné à sa résurrection autant de publicité qu'à sa mort, et n'a-t-il pas ainsi imposé silence à tous les contradicteurs?

Pourquoi, répondrons-nous d'abord, les incrédules nous font-ils cette question avec tant de confiance? Est-ce que l'impossibilité d'y répondre détruirait les preuves que nous avons données du fait de la résurrection? Est-ce que, lorsqu'un fait est certain, les *pourquoi* et les *comment* peuvent en ébranler la certitude? On l'a dit souvent, et toujours avec raison: *Il n'est pas permis d'argumenter contre les faits, quand ils sont victorieuse-*

*ment établis par des preuves irrécusables.*

Nous répondrons, en second lieu, directement à la question, que la résurrection de Jésus-Christ a eu assez de publicité pour qu'elle soit indubitable, ainsi que nous l'avons prouvé : or c'est tout ce qu'il faut pour contenter la raison et la bonne foi. Quand une vérité est démontrée, les incrédules s'avisent-ils jamais de la rejeter, sous prétexte qu'elle n'a pas tel genre, ou tel degré de preuve ? Quelle est cette logique de prétendre qu'un fait n'est pas suffisamment constaté, parce qu'une preuve, qu'on imagine, y manque ? Le fait est-il certain, ou non, voilà tout ce qu'il importe de savoir. S'il est certain, il n'a pas besoin d'autres preuves.

Mais la résurrection entièrement publique aurait imposé silence à tous les contradicteurs.... De quels contradicteurs parle-t-on ? Est-ce des chefs de la Synagogue ? Ils avaient été témoins de tous les miracles opérés par Jésus-Christ pendant trois ans ; ils n'avaient pu nier ces faits, ils en avaient nié les conséquences. La résurrection vue par eux n'aurait été qu'un miracle de plus ajouté à une multitude d'autres, et ils en auraient également nié les conséquences par quelque subterfuge : car un homme qui ferme volontairement les yeux, ne cesse pas de ne pas voir, quoiqu'on augmente autour de lui la lumière.... Veut-on parler des contradicteurs actuels ? Ils se refusent à toute preuve de tout miracle : les uns prétendent qu'un miracle est impossible ; les autres que le témoignage

humain ne donne point certitude ; les autres, qu'il ne la donne pas du moins par rapport aux faits miraculeux. Croit-on que si la résurrection avait eu une entière publicité, ils n'auraient pas eu recours à quelque sophisme pour en éluder l'aveu ou les conséquences ?...

Admettons cependant qu'une plus grande publicité eût imposé silence à tous les contradicteurs ; Dieu était-il obligé de la leur accorder ? Etait-il obligé de les *forcer* à croire ? Ne suffit-il pas qu'il leur ait offert des motifs de crédibilité capables d'entraîner l'assentiment de tout esprit raisonnable ? De tous les faits que croient les déistes, il n'y en a pas un qui soit plus complètement, ni même aussi complètement démontré que la résurrection de Jésus-Christ. Que leur faut-il de plus ? Et de quel droit oseraient-ils dire à Dieu : *Vous nous deviez les preuves les plus palpables, des preuves auxquelles, bon gré, mal gré, il nous fallût céder ?* Ou bien, de quel droit prétendraient-ils astreindre la Providence à rendre compte de sa conduite, et tenir ce fait pour faux jusqu'à ce qu'il lui plaise d'expliquer le motif pour lequel elle l'a rendu moins public qu'il n'aurait pu l'être ? Motif, au reste, qu'il est facile d'indiquer : Dieu a voulu nous faire un devoir de croire la résurrection comme un témoignage convaincant de la divinité de la mission de Jésus-Christ, et pour que nous remplissions ce devoir, il a basé la certitude de la résurrection sur des preuves non seule-

ment suffisantes, mais surabondantes; il n'a pas voulu nous en faire une nécessité de contrainte, et en conséquence il ne l'a pas munie de preuves tellement irrésistibles qu'on ne pût pas être incrédule. Ainsi, il a rendu notre foi motivée et méritoire; et c'est encore en lui une infinie miséricorde de nous faire de la foi une vertu, et de la rendre si facile par les preuves solides dont il l'environne. (1)

### §. II. DON DES MIRACLES ACCORDÉ AUX APÔTRES ET A LEURS DISCIPLES.

Jésus-Christ, après sa résurrection, donna aux Apôtres mission d'aller prêcher l'Evangile au monde entier, et leur prédit qu'ils recevraient le Saint-Esprit; qu'ils seraient revêtus d'une force sur-humaine; qu'ils parleraient des langues nouvelles; qu'ils auraient le privilége d'opérer des miracles (2). En effet, le jour de la Pentecôte, tandis qu'ils étaient assemblés, un vent impétueux ébranle le Cénacle, des langues de feu se reposent visiblement sur leur tête : ce qui est un symbole frappant de la force, de l'activité, de la pureté de l'Esprit-Saint qui remplit leur ame, et qui les transforme admirablement en dignes envoyés de l'Être-Suprême.

(1) Voyez dans la *Raison du Christianisme*, les ouvrages de *Ditton*, de *Gilbert West*, et de *Thomas Sherlok* sur la Résurrection de J. C.

(2) Math. XXVIII. 19. — Marc. XVI. 17, 18. — Luc. XXIV. 49. — Act. I. 5, 8.

Soudainement ces hommes lents à croire, charnels, intéressés, jaloux, timides jusqu'à renier honteusement leur maître, de peur d'avoir quelque part à son sort ; ces hommes qui étaient choqués de l'humilité du Christ et de sa croix, et pour lesquels tout ce qui concernait sa divine personne était caché ; ces hommes qui avaient reçu, *comme autant d'énigmes*, ses leçons sur les souffrances, sur la pauvreté, sur l'humilité, sur le pardon des injures, sur l'amour des ennemis ; ces hommes dont l'esprit grossier ne comprenait pas les Ecritures, se montrent pleins de foi, de zèle, d'humilité, de courage, de science. Ils bravent la haine des bourreaux de leur maître ; dans les places publiques, dans les Synagogues, dans le temple, devant les tribunaux ; partout ils déclarent hautement aux Juifs que celui qu'ils viennent de crucifier est le Messie ; ils s'estiment heureux d'avoir à souffrir pour son nom ; ils aspirent à partager son sort ; ils tentent le projet le plus hardi, prévoyant bien les obstacles et les persécutions, puisqu'ils les annoncent eux-mêmes dans les propres termes dans lesquels leur maître leur a prédit les traverses, les affronts, les supplices ; ils pratiquent et prêchent les plus hautes leçons de vertu qu'il leur a données, qu'avant sa mort ils n'entendaient pas, quoiqu'il les leur exprimât dans le langage le plus simple et le plus clair, et auxquelles leur naturel avait jusque là paru si opposé ; ils expliquent les Ecritures, ils en montrent l'accom-

plissement ; et, ce qu'il y a de plus merveilleux, ils se font entendre à la fois à une multitude d'hommes des nations les plus diverses, arrivés depuis peu de jours à Jérusalem, avec lesquels par conséquent il est impossible qu'il y ait eu aucune collusion. Les prédicateurs *sont Galiléens*, et chacun des auditeurs, *Parthes et Mèdes, Elamites, habitans de la Mésopotamie et de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Egypte et de cette partie de la Lybie qui est près de Cyrène, étrangers venus de Rome, et Juifs et Prosélites, et Crétois et Arabes, les entend parler en sa langue des grandeurs de Dieu, ( Act. II. 7, 8. etc. ).* Qui donc a ouvert tout à coup l'esprit inculte des Apôtres ? Qui a fait, en un moment, de ces pauvres, simples et ignorans pêcheurs, les docteurs les plus profonds ? Qui leur a donné, sans leçons, sans méthode, sans étude, les vastes connaissances nécessaires à leurs fonctions multipliées et difficiles ? Qui les a rendus capables de disputer à Jérusalem contre les plus habiles docteurs de la loi, dans la Grèce, à Rome, et sur toute la terre, contre les plus savans philosophes ? Qui a remis dans leur mémoire, qui a classé avec tant de lucidité dans leur esprit, tout ce que leur maître leur avait enseigné et qu'ils n'avaient pas même compris, ce dont ils ne se doutaient même pas ? Qui leur en a fait saisir les principes, embrasser l'ensemble, suivre l'enchaînement, découvrir clairement toutes les conséquences ? Qui,

enfin, les a rendus tellement maîtres de la parole qu'ils s'expriment en toutes sortes de langues sans les avoir apprises, et tellement maîtres des cœurs, qu'aux deux premières prédications de saint Pierre, huit mille auditeurs se convertissent, (*Act. II. 41. -- IV. 4.*)?...

Mais, d'autre part, qui a fait passer, sans aucun intervalle, des hommes si défians, si précautionnés, à une confiance aveugle dans la puissance du nom de leur maître, confiance qui aurait été la plus folle, la plus ridicule témérité, s'ils ne s'étaient sentis poussés par une impulsion divine, remplis de cette *vertu d'en haut* que Jésus-Christ leur avait promise?

« Pierre et Jean montaient au temple à la neuvième heure de la prière (1). Et un homme perclus de ses jambes, dès le sein de sa mère, y était porté, et on le plaçait chaque jour à la porte du temple appelée la Belle-Porte, pour demander l'aumône à ceux qui entraient. Voyant Pierre et Jean entrer au temple, il les pria de lui donner l'aumône. Mais Pierre fixant les yeux sur lui avec Jean, lui dit : « *Regarde-nous.* » Et il les regardait attentivement, espérant en recevoir quelque chose. Or Pierre dit : « *Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je te le donne :*

(1) Il y avait tous les jours au temple deux sacrifices accompagnés de prières publiques : l'un à la troisième heure du jour, c'est-à-dire à neuf heures du matin, l'autre à la neuvième heure du jour, c'est-à-dire à trois heures après midi.

*Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche.* » Et l'ayant pris par la main droite, il le leva, et aussitôt ses jambes et ses pieds s'affermirent. Et sautant il se tint debout, et il marchait, et il entra avec eux dans le temple, marchant, sautant, et louant Dieu. Et tout le peuple le vit marchant et louant Dieu. Et reconnaissant que c'était celui-là même qui avait coutume d'être assis à la Belle-Porte du temple pour demander l'aumône, ils furent remplis d'admiration et d'étonnement de ce qui lui était arrivé. Et comme il tenait Pierre et Jean, tout le peuple émerveillé accourut à eux au portique qui s'appelle de Salomon. Or Pierre, voyant cela, dit au peuple : « *Hommes d'Israël, pourquoi vous émerveillez-vous de ceci? ou pourquoi nous regardez-vous comme si, par notre vertu ou par notre puissance, nous avions fait marcher ce boiteux? Le Dieu d'Abraham et d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus que vous avez livré, et que vous avez renoncé devant Pilate, quoiqu'il jugeât qu'il devait être absous. Mais vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'on vous accordât la grâce d'un homicide; et vous avez fait mourir l'Auteur de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts : nous en sommes témoins. Or, c'est par la foi en son nom, que sa puissance a affermi celui que vous voyez et que vous connaissez; et cette foi qui vient de lui, a fait devant vous tous le miracle de cette parfaite guérison....* »

« Les prêtres et les magistrats du temple, et les Sadducéens survinrent, ne pouvant souffrir qu'ils enseignassent le peuple, et qu'ils annonçassent la résurrection des morts en la personne de Jésus; et les ayant arrêtés, ils les mirent en prison jusqu'au lendemain, parce qu'il était déjà tard. Cependant plusieurs de ceux qui avaient entendu le discours de Pierre, crurent, et le nombre en fut de cinq mille. Or, il arriva que le lendemain les chefs du peuple, et les anciens, et les scribes s'assemblèrent dans Jérusalem, avec Anne le grand-prêtre, et Caïphe, et Jean, et Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale. Et ayant fait comparaître les Apôtres au milieu d'eux, ils les interrogèrent: « *Par quelle puissance, ou au nom de qui avez-vous fait cela?* » Alors Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, leur dit: « *Princes du peuple, et vous anciens, écoutez: Puisqu'aujourd'hui on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme impotent, et de la manière dont il a été guéri, nous vous le déclarons à vous tous, et à tout le peuple d'Israël: c'est au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que cet homme est ici devant vous, guéri. Ce Jésus est cette pierre qui a été rejetée par vous architectes, et qui est devenue la pierre de l'angle. Et il n'est point de salut en aucun autre: car aucun autre nom sous le Ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* «

Or, voyant la fermeté de Pierre et de Jean, connaissant d'ailleurs qu'ils étaient des hommes sans lettres, et des ignorans, ils s'étonnaient, et se rappelaient qu'ils avaient été disciples de Jésus ; et voyant debout avec eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à leur opposer. Ainsi ils leur commandèrent de sortir de l'assemblée ; et ils se mirent à délibérer entre eux, disant : « *Que ferons-nous de ces hommes-là? Car ils ont opéré un miracle qui est connu de tous les habitans de Jérusalem : cela est manifeste, et nous ne pouvons le nier. Mais pour empêcher que le bruit ne s'en répande davantage parmi le peuple, défendons-leur, avec menaces, de parler désormais en ce nom à aucun homme vivant.* » Et les ayant fait appeler, ils leur défendirent de parler et d'enseigner jamais au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean répondant, leur dirent : « *Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu, car nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues.* » Alors ils les renvoyèrent avec menaces, ne sachant comment les punir à cause du peuple, parce que tous rendaient gloire à Dieu de ce qui était arrivé : car l'homme sur qui avait été fait ce miracle de guérison, avait plus de quarante ans, *(Act. III. IV.)*. »

Nous avons dû laisser à ce récit l'auguste et inimitable simplicité de l'Ecriture, qui porte un caractère si frappant de vérité. Au milieu de tant de choses intéressantes l'Ecrivain sacré s'interdit tou-

te réflexion ; il supprime toute louange de la sagesse ou du courage des Apôtres ; il ne dit pas un mot contre l'obstination volontaire de leurs juges; il n'insulte pas à la vaine espérance d'anéantir dans l'oubli, par des menaces encore plus vaines, un miracle public, et la résurrection de Jésus-Christ dont il était la preuve. Ce n'est pas ainsi qu'écrit un imposteur.

Toutes les circonstances sont tellement liées, tellement inséparables, qu'on ne peut en admettre une, sans être obligé d'admettre les autres; ce qui est dit du temple, du Conseil des Juifs, des principaux chefs de la race sacerdotale, convient exactement au temps; et on peut dire que rien ne manque pour donner la conviction. L'homme perclus était tel dès sa naissance, et il avait alors quarante ans; il se faisait placer, chaque jour, à la porte la plus fréquentée du temple, pour y demander l'aumône; il était connu de tous les habitans de Jérusalem; l'heure à laquelle il fut guéri était celle d'une prière publique et d'un sacrifice offert par ordre exprès et inviolable de la Loi ; les témoins du miracle étaient en grand nombre et rassemblés des diverses parties de la ville; la guérison fut opérée en un moment, par quelques paroles de Pierre, et elle fut si parfaite que non seulement le perclus marcha aussitôt, mais qu'il sautait et bondissait de joie, ne pouvant se lasser de rendre gloire à Dieu et de témoigner aux Apôtres sa reconnaisssance. Tandis qu'il tient comme embrassées les mains de

ses bienfaiteurs, tout le monde s'assemble autour d'eux sous le portique de Salomon ; là Pierre, par un second discours, convertit cinq mille hommes, qui réunis aux trois mille que son premier discours avait déjà convertis, ( *Act. II.* 41. ), formèrent les précieux commencemens de cette église de Jérusalem, si riche en vertus, si détachée des biens terrestres. Les prêtres, et particulièrement les Sadducéens, ennemis déclarés de la foi à la résurrection, en faisant saisir les Apôtres et les faisant comparaître avec le perclus guéri, ajoutent au miracle un nouvel éclat, une plus manifeste certitude ; et le Conseil, après les avoir interrogés, se contentant de défenses et de menaces, achève de mettre le sceau à la vérité qu'il voulait étouffer.

Il y a, d'ailleurs, dans ce récit, des traits infiniment supérieurs à tout ce que l'esprit humain tire de son propre fonds, des traits véritablement divins. « *Regarde-nous*, dit Pierre au perclus. *Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je te le donne: au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche.* » Quelle dignité ! quel empire ! Et en même temps, quel désintéressement, quelle foi! Et c'est Pierre, *le pauvre bâtelier* ( 1 ), qui parle de la sorte !... Et il ne s'étonne pas lui-même de la puissance de sa parole !...

Le peuple admire Pierre et Jean comme s'ils étaient la principale cause du prodige. Mais écou-

( 1 ) Matth. IV, 18.

tez-les, et soyez encore plus étonnés de leur modestie, de leur amour de la vérité, que de leur foi : « *Hommes d'Israël, pourquoi nous regardez-vous, comme si par notre vertu ou par notre puissance nous avions fait marcher cet homme?* » Et il leur déclare que ce grand miracle est dû au nom du *Fils de Dieu, qu'ils ont livré et renoncé devant Pilate qui avait reconnu son innocence.*

Comparaissant pour la première fois devant le tribunal de la nation le plus imposant, où siégeaient les ennemis de Jésus et de sa mémoire, et conséquemment de ses disciples, ils y répondent à leurs accusateurs : « *Nous vous déclarons, à vous et à tout le peuple d'Israël, que ce perclus est maintenant devant vous guéri par le nom de Jésus de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts* ». Quoi de plus digne de la majesté de Dieu qui les envoie, et de la vérité de la résurrection de Jésus, dont ils sont les témoins?

Les juges n'ayant rien à répliquer, ont recours aux défenses et aux menaces : « *Jugez vous-mêmes*, répondent-ils, *s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu : car nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues.* » Pouvaient-ils, en moins de mots, confondre l'injustice sans blesser l'autorité publique; montrer un courage intrépide, sans sortir des bornes du respect; justifier leur conduite, sans se plaindre de celle de leurs ennemis? Et c'est

encore une fois, Pierre, *le pauvre bâtelier*, Pierre naguère tremblant à la voix d'une femme, d'une servante, qui parle de la sorte !...

On les renvoie, avec menaces pour les intimider; et lorsqu'ils en rendent compte à leurs frères, toute l'assemblée, au lieu d'en être ébranlée, se met en prières et demande à Dieu qu'il augmente la force et le courage de ses serviteurs, et qu'il étende sa main pour multiplier les miracles au nom de son Fils Jésus, toutes les menaces des hommes étant vaines contre lui, et la conspiration des Princes et des Rois de la terre *contre le Seigneur et contre son Christ* ne devant servir qu'à rendre son nom plus célèbre, (*Act. IV.* 23, 24 *etc.*). Quelle piété! Quelle confiance! Quelle conviction! Quelle disposition surnaturelle à tout souffrir et à tout sacrifier pour la vérité!...

Nous nous sommes arrêtés long-temgs sur ce premier miracle, et parce qu'il est démonstratif, et parce qu'un seul fait bien entendu dispense d'insister sur les autres de même genre. Aussi nous nous bornerons à indiquer les autres principaux miracles des Apôtres.

A Lydde, un paralytique, nommé Enée, était alité depuis huit ans; saint Pierre lui dit: « Enée, » le Seigneur Jésus vous guérit; levez-vous, et fai- » tes vous-même votre lit. » Aussitôt le paralytique se leva; tous ceux qui étaient à Lydde et à Sarone le virent, et se convertirent au Seigneur, (*Act. IX.*).

A Joppé, une chrétienne, nommée Tabithe, rem-

plie de bonnes œuvres, tomba malade et mourut. Les disciples de cette ville ayant appris que Saint Pierre était à Lydde, y envoyèrent pour l'engager à venir chez eux. Etant arrivé, il se mit à genoux, pria et dit : « Tabithe, levez-vous. » Elle ouvrit les yeux, et se leva sur son séant; et l'apôtre la prenant par la main, rendit vivante aux pauvres leur bienfaitrice, ( *Act. IX.* 36, 37 *etc.* ).

A Lystre, où saint Paul se trouvait avec saint Barnabé, un homme était perclus des jambes, et il n'avait jamais marché. Saint Paul lui dit : « Le» vez-vous, tenez-vous droit sur vos pieds. » ; et le perclus se leva en sautant, et commença à marcher. Le peuple, ayant vu ce prodige, éleva la voix, disant en lycaonien : « Les dieux devenus sembla» bles à des hommes, sont descendus jusqu'à nous»; et ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était Paul qui parlait. Le prêtre du temple de Jupiter vint avec des taureaux et des couronnes : il voulait, avec le peuple, leur sacrifier. Mais les Apôtres, déchirant leurs vêtemens, s'avancèrent au milieu de la foule en criant : « Qu'allez-vous faire? Nous sommes mortels et hom» mes comme vous, vous exhortant à abandonner » ces vaines superstitions pour vous convertir au » Dieu vivant qui a fait le Ciel, la terre, la mer, et » tout ce qu'ils renferment. » ; et à peine purent-ils empêcher le peuple de leur sacrifier, ( *Act. XIV.* 7, 8 *etc.* ).

A Troade, un jeune-homme, nommé Eutyque,

écoutait, assis sur une fenêtre, la prédication de saint Paul dans l'assemblée des disciples : le discours s'étant prolongé jusqu'à minuit, le jeune-homme s'endormit, tomba du troisième étage, et on le releva mort; mais l'apôtre l'ayant embrassé, lui rendit la vie, ce qui remplit les fidèles de consolation, (*Act. XX.* 7, 8 *etc.*).

Tous ces miracles, et plusieurs autres également contenus dans les Actes, sont si dignes de Dieu, si convenables aux circonstances et à la vérité de l'Evangile dont ils étaient la preuve, et ils sont rapportés d'une manière si sage, si modeste, si simple, si éloignée du ton d'un écrivain enthousiaste, ou crédule, ou fourbe, qu'en les lisant dans le texte on ne saurait s'empêcher d'y ajouter foi. D'ailleurs, saint Luc avait été personnellement témoin d'un grand nombre de ces prodiges, et il raconte les autres sur le rapport de ceux qui les avaient vus. Il avait donc des premiers la certitude physique : car il est impossible que ses sens l'aient trompé, non pas une fois, mais presque continuellement, et sur la réalité de ces miracles, et

(1) On peut juger du grand nombre de miracles faits par les Apôtres non seulement par ceux que rapporte, en détail, l'Historien sacré, mais aussi par ce qui est dit, au chapitre V, v. 15 : « On apportait les malades » dans les rues, et on les plaçait sur des lits et sur des grabats, afin que, » Pierre venant, son ombre au moins passât sur quelqu'un d'eux, et » qu'ils fussent guéris. » ; et au chapitre XIX, v. 11, 12 : « Dieu faisait » de grands miracles par les mains de Paul, jusques là qu'on plaçait sur » les malades les mouchoirs et le linge qui avaient touché son corps, et » aussitôt ils étaient guéris de leurs maladies ». (*Note de l'auteur.*)

sur la réalité des effets qui en résultaiant, par exemple, sur les conversions qu'ils opéraient; il est également impossible que les assistans qui voyaient avec lui et qui croyaient, de même que lui, ces merveilles, se soient fait la même illusion, aient éprouvé la même erreur des sens. Saint Luc avait la certitude morale des seconds; car il avait connu et ceux qui les avaient opérés, et ceux qui en avaient été convertis, et ceux qui les avaient vus; il les tenait des églises entières qui y avaient été présentes; il en avait vu lui-même et apprécié les effets. Il n'a donc pas été trompé.

Il n'a pas non plus trompé: car il ne l'a pas voulu, et l'eût-il voulu, il ne l'aurait pas pu. Il ne l'a pas voulu: outre que son caractère moral ne donne aucune prise à l'inculpation, il est évident que, s'il eût voulu tromper, il se serait bien gardé de joindre toujours aux faits qu'il rapporte l'indication des lieux où ils ont été opérés, et la désignation des personnes qui en ont été l'objet, sachant que dans tous ces lieux il y avait des hommes qui y vivaient lors des évènemens, et que tous les autres habitans pouvaient facilement, devaient même naturellement s'en informer. Eût-il voulu tromper, il ne l'aurait pas pu: car il lui était impossible d'induire en erreur à la fois un si grand nombre de personnes sur des faits publics, récents, que tant d'hommes de tout parti avaient un intérêt majeur à vérifier, et dont il leur était si facile de découvrir la fausseté, l'historien lui-même leur

en fournissant le moyen le plus simple et le plus efficace par l'indication précise de toutes les circonstances.

Les miracles opérés par les Apôtres à l'appui de leur prédication, sont donc incontestables ; d'où résulte la conséquence que la Religion qu'ils ont prêchée a Dieu pour auteur. ( 1 )

Mais non seulement ils opéraient des miracles, ils communiquaient aussi aux nombreux néophytes ce merveilleux pouvoir. Ce fait nous est attesté par le même historien, dont nous venons de reconnaître la véracité : il l'est également par diverses Epîtres.

Ce serait le comble de l'absurdité, que les Apôtres eussent prétendu tromper le monde sur leurs

( 1 ) « Un petit nombre d'hommes, dit Addisson, sortis d'une nation haïe et méprisée, n'eussent pas rempli l'univers de leurs sectateurs, s'ils n'avaient été munis de lettres de créance authentiques par la personne divine qui les employait à ce ministère. C'est pour cela qu'ils furent revêtus, comme nous en sommes assurés, du pouvoir de faire des miracles : c'était l'argument le plus court et le plus convaincant possible, le seul qui pût s'accommoder à la raison de tout le genre humain, le seul qui fût également à la portée des savans et des ignorans, le seul capable de surmonter tout préjugé et toute objection. Qui est-ce, en effet, qui eût pu refuser de croire que Jésus-Christ avait guéri les malades et ressuscité les morts, lorsque ces faits étaient publiés par ses disciples qui faisaient eux-mêmes de tels prodiges ? Des personnes raisonnables pouvaient-elles penser que le Dieu de toute vérité eût armé d'un tel pouvoir des hommes qui s'en seraient servis pour autoriser le mensonge, et pour établir dans le monde une religion qui lui eût été désagréable ? Ou pouvait-on croire que les mauvais esprits prêtassent leur assistance à la destruction de l'idolâtrie et du vice, à la destruction de leur règne ? ( *De la Religion chrétienne*, sect. V, p. 136. ) » ( *Note de l'auteur.* )

propres miracles, et eussent voulu donner pour preuve de la divinité de leur mission, les prodiges qu'ils opéreraient, quoiqu'ils connussent parfaitement leur impuissance à en opérer un seul. En promettant des merveilles, ils attiraient sur eux les regards, et l'attention sur leurs œuvres. Or, il ne fallait que des oreilles pour s'assurer s'ils parlaient toutes sortes de langues, et des yeux pour vérifier si les malades auxquels ils imposaient les mains étaient guéris. Et parmi les observateurs qui les environnaient, combien n'y avait-il pas de contradicteurs! Combien d'ennemis de leur maître et de sa doctrine! Combien d'hommes animés contre eux par préjugé, par passion, par intérêt! Un seul miracle infructueusement tenté, une seule fraude découverte, et leur ministère était anéanti, et un opprobre universel devenait leur partage. Mais quelle absurdité plus révoltante encore, s'il est possible, de supposer qu'ils aient voulu et pu tromper les diverses églises sur les dons miraculeux communiqués aux fidèles! Le grand Apôtre, dans ses épîtres aux Romains (1), aux Galates (2), aux Ephésiens (3), aux Thessaloniciens (4), et surtout dans son épître aux Corinthiens (5), leur parle des merveilles qui s'opéraient parmi eux, du pouvoir miraculeux dont ils étaient revêtus. Comment en aurait-il imposé à tous ces peuples sur des faits

(1) Rom. XII. 6. — (2) Galat. III. 11. — (3) Ephes. IV. 11. — (4) Thessal. V. 19, 20. — (5) Cor. XII. 8, 9, 10, 28, 29, 30. XIV. 5, 12, 13.

qui se passaient journellement, et presque continuellement au milieu d'eux? Serait-il jamais entré dans l'esprit de St. Paul que, sur sa seule affirmation, ils croiraient posséder ce qu'ils ne possédaient pas, faire ce qu'ils ne faisaient pas? Si, avant de recevoir ses lettres, ils n'avaient pas cru avoir le don des langues, des prophéties, des miracles, avec quelle indignation, avec quel mépris ils les auraient accueillies! Et cependant ils les ont reçues et conservées avec le plus profond respect: ils croyaient donc avoir ces dons extraordinaires. Mais s'ils croyaient les avoir, ils les avaient: car on ne se trompe pas sur ce que l'on peut faire soi-même, sur ce que l'on fait actuellement. Pour nier l'existence de ces dons miraculeux il ne reste donc qu'à soutenir que les premiers chrétiens, après avoir été les objets et les dupes de la fraude des Apôtres, en sont tous, après le baptême, devenus subitement les instrumens et les complices les plus dociles et les plus fidèles, et qu'au moment où ils se sont aperçus qu'ils avaient été indignement trompés, tous unanimement et sans une seule exception se sont alors plus fortement encore attachés à leurs séducteurs, et se sont associés invariablement, aux dépens de tous les intérêts, à leur fourberie: hypothèse qui se réfute assez d'elle-même.

Mais pourquoi, demande l'incrédule, ces dons admirables ne subsistent-ils plus dans l'Eglise?

Observons d'abord que, quand nous ne donnerions aucune réponse à cette question, l'existence

de ces dons dans les premiers temps n'en serait pas moins incontestable ; car jamais la cessation d'un fait n'a été admise comme une preuve contre sa précédente existence.

Secondement, en supposant que les dons admirables des premiers temps aient totalement cessé ; il est évident qu'ils ont pu cesser dès qu'ils n'ont plus été nécessaires : avant que le monde crût, dit saint Augustin, ils étaient nécessaires pour que le monde embrassât la foi évangélique ; mais l'Evangile publié, la foi établie, l'univers converti, l'objet des dons miraculeux était rempli, et dès lors le terme en était arrivé. Il n'est pas dans l'ordre de la suprême sagesse de multiplier les prodiges sans nécessité : en devenant communs, ils cesseraient d'être frappants. De quoi, d'ailleurs, nous servirait-il qu'ils subsistassent encore? Sûrs qu'ils ont existé, avons-nous besoin de les voir pour baser notre foi? Nous avons de leur réalité la preuve la plus tranchante, c'est la conversion des témoins et des contemporains, et la transmission de leur croyance jusqu'à nos jours : effet certain, effet visible de ces prodiges, comme nous le montrerons dans le paragraphe quatrième de ce chapitre.

Troisièmement, il n'est pas vrai que le don des miracles ait totalement cessé dans l'Eglise. Au contraire, en suivant même les règles les plus sévères de la critique, il est impossible de douter qu'il ne s'y soit fait des miracles dans les différens siècles, depuis les temps apostoliques. Nous convenons qu'il

y a des prodiges fabuleux dans des histoires écrites par des auteurs chrétiens peu éclairés. Mais le simple bon sens dit assez que ce n'est pas une raison de rejeter comme faux tous les miracles depuis le temps des Apôtres. Comme les romans ou les autres histoires mensongères n'empêchent pas qu'il n'existe des histoires authentiques, les prodiges fabuleux des légendes n'empêchent pas qu'il ne s'en soit opéré de vrais.

Il y en a même beaucoup qui sont revêtus de toutes les garanties de certitude historique. On peut citer d'abord ceux qu'attestent des auteurs judicieux, qui les ont vus eux-mêmes, ou qui ont pu très-facilement en connaître la vérité, et qui ont mis leurs ouvrages au jour dans des circonstances propres à mettre leur témoignage hors de tout soupçon. Il serait trop long de parcourir ici les exemples que nous en offrent les différens siècles de l'Eglise, et de faire apprécier sur chacun la force du témoignage : nous nous bornerons à un petit nombre, et à quelques observations.

Origène et Tertullien rapportent divers miracles qu'ils assurent avoir vus.

Saint Athanase en rapporte aussi plusieurs, et la plûpart de sa propre connaissance.

Saint Justin, saint Ambroise, saint Paulin, saint Augustin, saint Jean-Chrysostôme, saint Jérôme rapportent encore beaucoup de miracles opérés de leur temps, le plus grand nombre sous leurs yeux. Il en est ainsi de Théodoret, évêque de Cyr, de

Victor, évêque de Vite, de Sulpice-Sévère, de Geoffroi de Chartres, etc. (1)

Le temps et la manière de la publication de ces miracles sont une preuve de la vérité du témoignage de ces auteurs : car ils ne les rapportent pas comme des faits arrivés depuis long-temps, mais comme des faits qui se sont passés au temps et au lieu même où ils en écrivent l'histoire, et comme très-connus des peuples au milieu desquels ils les publient.

Saint Augustin, par exemple, dit au livre XXII[e]. de la *Cité de Dieu*, ch. 28 : « A présent même on » voit des miracles s'opérer au nom de Jésus, aussi » bien par les Sacremens que par la mémoire de » ses Saints. La guérison de l'aveugle de Milan se » fit en présence d'un grand concours, qui était as- » semblé autour des corps des martyrs Gervais et » Protais. » Il ajoute : « Au milieu de nous il s'est » fait un miracle si notoire et si fameux, que je » ne crois pas qu'il se trouve un seul habitant d'Hip- » pone qui ne l'ait vu ou qui n'en ait été informé». Il en rapporte un grand nombre d'autres opérés de son temps, et sous ses yeux, circonstanciant les faits avec la plus rigoureuse exactitude, nommant les lieux où ils sont arrivés, les personnes qui y

(1) Voyez le *Catéchisme philosophique* par Feller, N°. 331 ; et dans la Table des matières de la *Bibliothèque des Pères de l'Eglise* par M. Guillon, l'article *Miracles*.

Voyez aussi l'*Histoire de l'établissement du Christianisme* par Bullet, p. 41, 279, 280 etc., et la *Religion prouvée par un seul fait*.

ont eu part, les témoins qui ont été présens. N'aurait-il pas perdu le sens, d'opposer solennellement de tels faits aux objections des ennemis du Christianisme, s'ils n'avaient été avérés?

Saint Cyrille de Jérusalem, dans une homélie sur le paralytique, prononcée devant son peuple, déclare comme une chose connue de tout le monde, que le don de prophétie, et celui de guérir les malades avaient été accordés de son temps à plusieurs fidèles de son église; et il exhorte ceux qui ont reçu ces dons à s'humilier et à réprimer tout sentiment d'orgueil et de vanité qui pourrait se glisser dans leur ame à ce sujet. Un tel discours n'eût-il pas été le comble du ridicule, si ses auditeurs n'avaient pas été convaincus de la vérité des faits qu'il avançait?

Saint Grégoire-le-Grand, dans sa lettre à saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, l'exhorte aussi à l'humilité, le prémunit contre l'orgueil et l'enflure de cœur, dont il pouvait être tenté à l'occasion des miracles que Dieu opérait par ses mains pour la conversion de cette île: comment aurait-il pu lui tenir ce langage, si ces miracles n'avaient été notoires?

Plusieurs circonstances se réunissent pour garantir la vérité des faits miraculeux rapportés par ces nombreux et graves auteurs:

1°. Ces faits consistant principalement à rendre la vue à des aveugles, la santé à des malades, la vie à des morts étaient visibles, palpables: tout hom-

me sain d'esprit et de corps pouvait y discerner le vrai du faux.

2°. Les écrivains qui attestent ces faits, sont des témoins irréprochables, qui ont passé leur vie dans l'exercice de toutes les vertus. Les ouvrages qu'ils nous ont laissés, sont la preuve la plus complète de leur prudence, de leur jugement exquis, de l'étendue de leur science. Les dignités dont plusieurs étaient revêtus dans l'Eglise, leur ont donné les moyens de sonder la vérité de ce qu'ils racontent; et la charge qu'ils avaient à remplir exigeait qu'ils prissent toutes les précautions pour ne pas se laisser tromper, sans quoi ils auraient compromis leur ministère, comme ils l'auraient inévitablement avili auprès des peuples, si l'on avait pu découvrir dans leur témoignage quelque trace d'imposture, vû surtout qu'ils ne cessaient de prêcher qu'il est défendu de s'écarter jamais de la vérité pour quelque cause que ce soit.

3°. Les effets produits par ces miracles sont une autre preuve de leur réalité. Ainsi, la conversion de plusieurs sectateurs du paganisme, opérée par les miracles arrivés au martyre des chrétiens; ainsi, la persécution des Ariens contre les Catholiques, arrêtée par l'évidence des miracles des saints martyrs Gervais et Protais, (évidence par laquelle saint Ambroise, dans son discours sur ce sujet, confondit publiquement les persécuteurs); ainsi, la conversion des Henriciens opérée, à Toulouse, par les miracles multipliés de saint Ber-

nard ( 1 ), démontrent la réalité de ces mêmes miracles. ( 2 )

Nous pouvons encore présenter avec confiance les miracles discutés solennellement, et consignés dans les procès-verbaux de la canonisation des Saints. On se formera une idée des épreuves auxquelles l'Eglise soumet ces sortes de faits, par un extrait du décret du Pape Nicolas V, relatif aux miracles de saint Bernardin de Sienne.

Le Souverain Pontife commence par dire que six ans après la mort du saint, le Pape Eugène IV, son prédécesseur, avait confié la discussion des faits à trois cardinaux; que ceux-ci avaient envoyé sur les lieux deux Evêques, qui, après avoir employé quelques mois aux plus exactes recherches, avaient rendu un compte fidèle de ce qu'ils avaient reconnu.

« Mais notre prédécesseur, continue-t-il, ayant » été enlevé de ce monde avant que cette négocia- » tion pût être terminée, et ayant été nous-mê- » mes sollicités de la reprendre, nous avons résolu » d'y procéder avec le plus grand soin et avec tou- » te la circonspection nécessaire. Nous avons donc

( 1 ) Voyez l'*Histoire de l'Eglise* par Bérault-Bercastel, tome II. p. 317 et suiv. – tome VI. p. 252 et suiv.

( 2 ) Une autre preuve de la réalité des faits miraculeux dans les premiers siècles, c'est que d'une part les apologistes de la Religion, contemporains, en parlent avec la confiance la plus ferme, et les présentent à leurs adversaires comme une preuve certaine; et que de l'autre, les ennemis du Christianisme ne nient pas la réalité de ces prodiges qui s'opéraient si près d'eux, et les avouent même formellement en les attribuant à la magie. ( *Voyez l'Hist. de l'étab. du Chris.* par Bullet, p. 14, 28, et les *Dissert. sur la Rel.* par M. de La Luzerne, t. II. p. 115. )

» nommé trois cardinaux pour envoyer deux vé-
» nérables Evêques à la recherche de la vérité, afin
» qu'après cette seconde information, nous pus-
» sions poursuivre l'affaire avec plus de sûreté. Ils
» ont envoyé deux Evêques qui, à leur retour, ont
» non seulement confirmé ce qui avait été décou-
» vert sous notre prédécesseur, mais encore ont
» rapporté des témoignages constans de plusieurs
» miracles qui ont été opérés depuis cette époque.
» Néanmoins, non content de cette seconde infor-
» mation, nous en avons ordonné une troisième,
» et nous avons envoyé deux autres vénérables
» Evêques, qui sont revenus au bout de quelques
» mois avec les preuves les plus convaincantes qu'il
» se faisait des miracles fréquens; et ils ont nom-
» mément apporté une fidèle narration de quel-
» ques-uns des plus remarquables. Nous avons en-
» voyé ensuite à Sienne un autre Evêque, qui,
» ayant séjourné quelques mois dans cette ville, a
» rendu témoignage, à son retour, de la vérité et
» de la réalité des miracles. Nous avons aussi en-
» voyé le même commissaire à Aquila, où le saint est
» mort, pour savoir s'il s'y était fait quelques pro-
» diges. A son retour, il a confirmé les témoignages
» des autres qui avaient été envoyés auparavant
» au même lieu; et, de plus, il a rapporté les faits
» les plus merveilleux qui se sont passés depuis le
» temps que les autres ont pris des informations;
» faits et merveilles arrivés non dans des coins et
» dans des lieux obscurs, mais publiquement, au

» grand jour, et à la vue de tout le peuple. Ayant » reçu ces informations, nous avons fait rendre » compte de toutes ces choses dans notre consistoi- » re, où elles ont été examinées. Mais la matière » étant d'une grande importance, nous avons sus- » pendu notre détermination jusqu'à la tenue du » consistoire prochain, afin que chacun des cardi- » naux pût dans cet intervalle examiner chaque » article en particulier avec plus de maturité et de » soin. Dans ce nouveau consistoire tous sont tom- » bés d'accord que les miracles étaient si multi- » pliés et d'une si grande évidence, et la sainteté » du bienheureux, comme la pureté de sa foi, si » manifeste, qu'il y avait raison suffisante de pro- » céder à sa canonisation. »

Si l'on considère que toutes ces démarches ont été faites, et que ce décret a été publié six ans après la mort du saint, et dans le pays même où tout s'était passé, c'est-à-dire, lorsque chaque circonstance ou particularité devait être connue de tout le monde, et récente encore dans la mémoire de chacun, on ne pourra s'empêcher de convenir qu'il n'a pas été possible de prendre de plus grandes précautions pour la recherche de la vérité dans cette cause. Des recherches qui ont été réitérées par différens commissaires, d'une science et d'une probité reconnues ; des témoignages qui ont été rendus avec serment sur des faits sensibles, manifestes et notoires, opérés en présence de personnes de tout rang et de tout état ; des examens sérieux,

qui ont eu lieu par rapport à ces faits au temps même, ou peu de temps après qu'ils sont arrivés, et lorsque des témoins oculaires et auriculaires vivaient encore; le procès et le résultat de ces examens vus, discutés avec le plus grand soin par un corps de savans, sans préjugés, sans intérêt personnel, et, après avoir été munis de leur suffrage, rendus publics aux lieux mêmes où les miracles s'étaient opérés, et où l'erreur ne pouvait demeurer cachée, s'il y en avait eu: tant de circonstances réunies ne sont-elles pas des moyens sûrs de constater la vérité des faits, et des moyens tels qu'il est comme impossible d'y rien ajouter pour établir dans l'esprit la conviction la plus complète?

Dans les derniers temps, l'Eglise, pour ôter à ses ennemis jusqu'au plus petit prétexte d'accusation, a voulu renchérir encore sur les précautions précédemment employées, et exiger les conditions les plus sévères, les plus rigoureuses, pour assurer, avant la canonisation des Saints, la vérité des miracles qu'on leur attribue. Les procédures qui sont faites dans ces occasions sont exposées au long dans l'excellent ouvrage du savant Benoit XIV sur ce sujet: il en résulte qu'on ne peut rien ajouter aux mesures prises pour établir la certitude de ces miracles, et que la prudence humaine ne saurait rien imaginer de plus sage, de mieux combiné, de plus propre à ôter à l'esprit le plus difficile, (s'il est de bonne foi), le plus léger doute sur ces faits. Jamais, nulle part dans aucun tribunal on n'a exigé,

pour prononcer sur la fortune et sur la vie des hommes, des témoignages qui approchent de l'autorité de ceux que l'Eglise exige. ( 1 )

Ce que nous venons d'exposer n'était pas absolument nécessaire; mais cela montre plus clairement combien est peu fondée l'objection tirée de la prétendue cessation des dons miraculeux , et répand un nouveau jour sur la divinité de la Religion. Car il n'est pas possible qu'un homme de sens considère, sans en tirer des conséquences décisives sur

( 1 ) « Il n'y a sorte de précautions dont le saint Siége n'use pour discerner les vrais miracles d'avec les faux. D'environ cent miracles qui furent proposés à la Sacrée Congrégation pour la canonisation d'un Saint des derniers siècles, le Saint Siége n'en approuva qu'un seul, et la canonisation fut suspendue jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'en opérer de nouveaux par son intercession.

« Voici ce que j'ai appris sur ce sujet, de la bouche d'une personne de la plus grande considération, et dont le témoignage en vaut plusieurs autres. Un gentilhomme anglais étant venu à Rome, il arriva, je ne sais comment, qu'un prélat romain avec qui il était en liaison, lui donna à lire un procès qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Le protestant le lut avec beaucoup d'attention ; puis en le rendant : « *Voilà certainement*, dit-il , *la plus sûre manière de prouver les miracles. Si tous ceux que l'on reçoit dans l'Eglise Romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes et aussi authentiques que ceux-ci le sont*, *nous n'aurions aucune peine à y souscrire ; et par là vous vous sauveriez de toutes les railleries que nous faisons de vos prétendus miracles.* » — « *Eh bien !* répliqua le prélat, *sachez que de tous ces miracles qui vous paraissent si avérés et si bien appuyés , aucun n'a été admis par la Congrégation des Rits , parce qu'ils n'ont pas paru suffisamment prouvés.* Le protestant étonné de cette réponse avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des Saints , et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Eglise Romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles , ( *Vie de saint Régis par Daubenton*, liv. VI. p. 336. ) »

la vérité du Christianisme, cette chaîne de miracles commençant à l'origine de l'Église, et aboutissant jusqu'à nous. Quelle autre religion peut soutenir la comparaison à cet égard? Quelle est celle, je ne dis pas, qui peut montrer en sa faveur une telle continuité de faits constatés par tous les moyens humains reçus devant les tribunaux de l'univers, et admis de tous ceux qui croient à la certitude historique, je ne dis pas même un certain nombre de tels faits, mais un seul fait évidemment contraire aux lois constantes de la nature, public, avéré, capable de braver la discussion la plus sévère?.. On ne cesse de répéter qu'il y a de faux miracles dans les légendes. Mais qu'est-ce que cela prouve contre les faits miraculeux dont la certitude est démontrée? Et où a-t-on trouvé que les légendes aient été proposées par l'Eglise comme des histoires incontéstables? Peut-on citer les décrets de quelques Conciles, de quelques Souverains Pontifes qui aient obligé les fidèles à y ajouter foi? On peut citer une multitude de lois faites par des assemblées d'Evêques pour proscrire les fables, mais aucune qui ait tendu à les accréditer. Si dans des siècles d'ignorance la croyance à des faits apocryphes, qui n'intéressaient ni la foi ni les mœurs, s'est glissée parmi les peuples, l'Eglise n'est pas responsable de ce défaut de critique; et si la correction des abus en ce genre n'a pas été aussi prompte ni aussi générale qu'elle l'aurait désiré, il n'en est pas moins vrai qu'elle a travaillé à les

empêcher, à les détruire, loin de jamais les autoriser. ( 1 )

( 1 ) « De tous mes préjugés contre les catholiques, dit M. Thayer, ancien ministre protestant, *( dans la relation qu'il a écrite de sa conversion )*, le plus enraciné était une incrédulité formelle à l'égard des faits miraculeux qu'ils disent être arrivés chez eux ; je ne me contentai pas de nier absolument ceux que l'on disait à Rome avoir été obtenus par l'intercession du vénérable *Labre*, j'en fis un sujet de raillerie; je me permis, dans les cafés, des plaisanteries très-indécentes sur le serviteur de Dieu, dont la pauvreté et la malpropreté me révoltaient; et sur cet article, j'allais beaucoup plus loin que mes amis mêmes, protestans comme moi. Cependant le nombre et le poids des témoignages croissant chaque jour, je crus que je devais examiner la chose par moi-même ; je m'entretins plusieurs fois avec le confesseur du défunt, duquel j'appris une partie de sa vie. J'allai voir quatre des personnes que l'on disait avoir été guéries miraculeusement ; je m'assurai de leur état actuel et de celui dans lequel elles étaient précédemment; je m'informai du genre et de la durée de la maladie dont elles avaient été attaquées, et des circonstances de leur guérison opérée dans un instant ; je recueillis les témoignages de ceux qui les connaissaient, et d'après toutes ces informations faites avec le plus grand soin, je restai pleinement convaincu que la réalité de chacun de ces miracles était mieux prouvée que ne le sont les faits les plus avérés... La vérité se montrait à moi de tout côté, mais elle était combattue par tous les préjugés que j'avais sucés avec le lait... Des intérêts très-chers me retenaient... Mon esprit était convaincu, mais mon cœur n'était pas changé... Enfin l'intérêt du salut éternel l'emporta... J'allai au café où je fis part de mon changement à tous mes amis, la plupart protestans ; et pour réparer, autant qu'il était en moi, le scandale que j'avais donné, je défendis la sainteté du vénérable *Labre*, et je déclarai que j'avais plus de preuves de la vérité de ses miracles que je n'en exigerais pour quelque fait que ce fût... »

Le même M. Thayer répondit, après sa conversion, à un ministre anglican qui lui avait écrit qu'il l'entendait avec étonnement, dans cet âge éclairé, parler de cures miraculeuses. « Des faits, Monsieur, sont des faits dans un âge éclairé aussi bien que dans un âge d'ignorance ; et les preuves des faits que nous n'avons pas vus nous-mêmes, sont toujours les mêmes, c'est-à-dire, le témoignage des hommes. Je vous prie d'observer que dans un âge éclairé tel que le nôtre, il est bien plus difficile de faire

### §. III. CONVERSION DE SAINT PAUL.

L'histoire de cette conversion est rapportée dans le neuvième chapitre du livre des Actes, écrit par un auteur contemporain et compagnon de saint Paul dans la prédication de l'Evangile ; et cet apôtre la raconte lui-même dans deux occasions solennelles où il est obligé de parler pour sa défense, d'abord devant le Conseil des Juifs, (*Act. XXII.*), et ensuite devant le roi Agrippa et Festus gouverneur romain, (*Act. XXVI.*).

« J'avais cru, dit-il en s'adressant à Agrippa, que je devais combattre avec force le nom de Jésus de Nazareth ; et c'est ce que j'ai fait dans Jérusalem ! J'ai mis en prison plusieurs des Saints, selon le pouvoir que j'en avais reçu des Princes des Prêtres ; et lorsqu'on les a fait mourir, j'y ai donné mon consentement. Et souvent, allant dans toutes les Synagogues, je les tourmentais, je les contraignais de blasphémer, et, irrité de plus en plus contre eux, je les persécutais jusque dans les villes

croire au monde de faux miracles, à cause de la facilité d'en découvrir la fausseté. Cependant c'est précisément dans ce temps que l'Eglise propose au public une infinité de faits pareils, et cela à Rome, le point de réunion des curieux et critiques de toutes les nations de protestans et de catholiques, à Rome où les discussions les plus ouvertes et les plus hardies sont aussi libres que dans toute autre partie du monde, (j'en appelle ici à tous les anglais qui ont été dans cette ville) ; et elle défie les critiques les plus subtils d'en affaiblir la réalité. De tels faits, Monsieur, doivent être crus, ou il faut mettre fin à toute foi humaine, et rejeter ceux de l'Evangile, qui également sont appuyés sur le témoignage des hommes. »

étrangères. Mais un jour que j'allais à Damas avec un pouvoir et une commission des Princes des Prêtres, en chemin, ô roi, à midi, je vis une lumière du Ciel plus éclatante que le soleil, et qui m'environna ainsi que tous ceux qui m'accompagnaient. Et tous étant tombés par terre, j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque: « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il est dur de régimber contre l'aiguillon.* » Et moi je dis: « *Qui êtes-vous, Seigneur?* » Et le Seigneur répondit: « *Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, et tiens-toi debout: car je t'ai apparu, afin de t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues, et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Et je te délivrerai de ce peuple, et des Gentils vers lesquels je t'envoie maintenant, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de satan à Dieu; et que par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des Saints.* » Je ne résistai donc pas, roi Agrippa, à cette vision céleste; et j'ai annoncé d'abord à ceux de Damas, de Jérusalem, et dans toute la Judée, et ensuite aux Gentils, qu'ils fissent pénitence et se convertissent au Seigneur, opérant de dignes œuvres de pénitence. Voilà pourquoi les Juifs, m'ayant saisi lorsque j'étais dans le temple, voulaient me tuer. Mais, aidé du secours de Dieu, j'ai rendu jusqu'aujourd'hui témoignage aux petits et aux grands, en di-

sant ce que Moïse et les prophètes ont prédit : que le Christ souffrirait, qu'il serait le premier qui ressusciterait après sa mort, et qu'il annoncerait la lumière à ce peuple et aux Gentils. »

Comme il parlait ainsi pour sa défense, Festus dit à haute voix : « Paul, vous êtes en délire : votre grand savoir vous fait perdre le sens. »

Paul répondit : « Je ne suis pas dans le délire, très-illustre Festus ; mais ce que je dis est plein de vérité et de sens. Et le roi sait ces choses ; et j'en parle devant lui avec d'autant plus d'assurance, que je crois qu'il n'en ignore aucune ; car rien de tout cela ne s'est passé en secret. Roi Agrippa, croyez-vous aux prophètes ? Je sais que vous y croyez. »

Agrippa dit à Paul : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien. »

Paul repartit : « Plût à Dieu que non seulement il s'en fallût peu, mais encore que vous et tous ceux qui m'écoutent devinsiez aujourd'hui tels que je suis, à la réserve de ces liens ! »

Il faut ajouter à ce discours de saint Paul quelques circonstances dont il lui était inutile de parler dans cette occasion, et qui se trouvent dans celui du même apôtre aux Juifs, et dans le récit de sa conversion fait par saint Luc au chapitre neuvième des Actes, savoir : *Que le grand éclat de la lumière qui l'avait environné, lui avait ôté la vue ; que ceux qui l'accompagnaient furent obligés de le prendre par la main pour le mener à Damas ; que là, au bout de trois jours, un homme pieux*

*selon la loi, nommé Ananie, à la vertu duquel tous les Juifs qui y demeuraient rendaient témoignage, vint le trouver, lui imposa les mains, et qu'au même instant il tomba de ses yeux comme des écailles ; qu'il recouvra la vue, et qu'il fut baptisé ; qu'aussitôt après Paul prêcha dans les Synagogues de Damas Jésus Fils de Dieu, et avec tant de force que les Juifs, confondus par ses raisons, conspirèrent contre sa vie, et firent garde jour et nuit aux portes de la ville afin qu'il ne pût leur échapper ; qu'enfin les disciples, pour l'enlever à leur fureur, le descendirent le long de la muraille, dans une corbeille, pendant la nuit.* ( Act. IX. XXII. )

Saint Paul parle de lui-même d'une manière conforme à ces récits, dans ses épîtres aux églises qu'il établissait : ouvrage, (comme nous l'avons déjà vu), dont on ne peut révoquer en doute l'authenticité sans renverser toutes les règles dont on se sert pour établir celle de tous les autres écrits.

Il dit aux Galates : « Je vous assure, mes frères, que l'Evangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme; car je ne l'ai point reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ; car vous avez ouï dire de quelle manière j'ai vécu autrefois dans le Judaïsme, avec quel excès de fureur je persécutais l'Eglise de Dieu et la ravageais, me signalant dans le Judaïsme au-dessus de plusieurs de ma nation et de mon âge, et ayant un zèle démesuré pour les traditions de mes pères.

Mais lorsqu'il a plu à Dieu qui m'a choisi particulièrement dès le sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de me révéler son Fils, afin que je prêchasse parmi les nations, je l'ai fait aussitôt sans prendre conseil de la chair et du sang. Et je ne suis point retourné à Jérusalem vers ceux qui étaient apôtres avant moi, mais je m'en suis allé en Arabie, et puis je suis revenu encore à Damas. Ainsi trois ans se sont écoulés; et je suis retourné à Jérusalem pour visiter Pierre, (*Gal.* c. I. ) »

Il dit aux Philippiens: « Si quelqu'un croit pouvoir se confier dans la chair, je le puis plus qu'aucun autre, ayant été circoncis au huitième jour, étant de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, né hébreu, de pères hébreux; pour ce qui est de la manière d'observer la loi, ayant été Pharisien; pour ce qui est du zèle du Judaïsme, en ayant eu jusqu'à persécuter l'Eglise; et pour ce qui est de la loi, ayant mené une vie irréprochable. Mais ce qui était alors un gain pour moi, je l'ai regardé, à cause de Jésus-Christ, comme une perte; je dis plus, tout me semble une perte au prix de l'excellente connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses, et je les ai regardées comme de la boue, afin de gagner Jésus-Christ, (*Philipp. c III.*). »

Et dans la première épître à Timothée: « je rends grâces à Jésus-Christ, notre Seigneur, qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a jugé fidèle en m'établissant dans ce ministère, moi qui étais avant cela un blas-

phémateur , un persécuteur , un ennemi outrageant, *( I Timoth. c.* 1. *).* »

Et dans la première épître aux Corinthiens, après avoir fait l'énumération de plusieurs apparitions de Jésus-Christ depuis sa résurrection, il ajoute : « Enfin, après tous les autres, il s'est fait voir à moi-même comme à un avorton ; car je suis le moindre des apôtres, et même je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu, *( I Cor. c. XV. ).* »

Or, un homme qui rapporte de lui-même des faits de cette nature, et qui les rapporte d'une manière si formelle et si bien circonstanciée, doit avoir nécessairement été un imposteur qui, dans l'intention de tromper, avançait comme vrais des faits dont il connaissait la fausseté ; — ou un visionnaire, un enthousiaste qui, par la force d'une imagination échauffée, se faisait illusion à lui-même, ou avait été trompé par d'autres, et tout ce qu'il avance n'est qu'une suite de cette séduction ; -- ou enfin, ce qu'il déclare avoir été la cause de sa conversion est réellement arrivé, et par conséquent la Religion chrétienne est de révélation divine.

1°. Saint Paul n'a point été un imposteur. Il n'aurait pu être porté à une telle imposture que par le desir d'augmenter ses biens, son crédit, son pouvoir, ou par le desir de satisfaire quelque passion à la faveur même de cette imposture, et par les moyens que le succès lui aurait fournis. Or,

voyez en quelle circonstance il déclara sa conversion à la foi de Jésus-Christ. C'est dans le temps où ce Jésus qui s'était dit le Messie et le Fils de Dieu, malgré la sainteté de sa vie, malgré les miracles qu'il avait opérés pour prouver sa mission, venait d'être crucifié comme un imposteur et un blasphémateur, et qu'humainement parlant, son supplice devait avoir fait perdre, même à ses disciples, l'envie de suivre sa doctrine, et confirmer les Juifs dans le préjugé qui leur faisait envisager le Messie promis à leurs pères comme devant régner et triompher sur la terre, loin d'y souffrir et mourir d'une mort honteuse; c'est dans le temps où prenant part aux violences que les Juifs exerçaient contre les premiers chrétiens, ne respirant contre eux que les menaces et le sang, il allait accomplir à Damas la commission d'amener prisonniers à Jérusalem tous ceux qu'il trouverait de cette secte, hommes ou femmes.

Dans de telles circonstances, le motif de s'enrichir n'a pu le porter à prendre ce parti, puisque, par cette démarche, il risquait de perdre tous ses biens, et s'ôtait jusqu'à l'espérance d'en pouvoir acquérir d'autres : les hommes qu'il abandonnait étaient les dispensateurs des richesses, des dignités, des charges dans la Judée; les hommes auxquels il s'associait étaient des gens pauvres, opprimés, dénués de tout moyen d'avancer leur fortune. On voit, d'ailleurs, par ses épîtres, que, loin de profiter pour lui-même de la charité et de la

vénération des fidèles, il refusait souvent d'en recevoir de quoi se procurer les nécessités de la vie (I. *Cor. IV.* -- I. *Thessal. c.* 2.) : aussi, en faisant ses adieux aux fidèles de l'église d'Ephèse, il leur disait ; « Je n'ai désiré de personne ni argent, ni or, ni vêtement. Vous savez que » mes mains ont fourni à mes besoins et à ceux des » personnes qui sont avec moi, (*Act. XX.*). » L'état où était l'Eglise quand Paul y entra, et la conduite qu'il y tint dans la suite, prouvent donc qu'en embrassant le Christianisme, son objet n'avait point été de s'enrichir ; au contraire, en continuant de persécuter les fidèles, il avait des espérances presque certaines d'avancer sa fortune par la faveur de ceux qui étaient à la tête de la république des Juifs, auprès desquels il ne pouvait avoir de meilleure recommandation que le zèle qu'il avait montré contre la religion de Jésus-Christ.

Le crédit et la réputation n'ont pas été non plus son objet. Car la nouvelle secte qu'il embrassait était généralement méprisée ; les chefs n'étaient que des hommes de la plus basse extraction, qui n'avaient, pour se faire valoir, ni connaissances, ni talens humains. Les dogmes qu'ils enseignaient étaient contraires à la doctrine des sages et des savans de leur nation. Il n'ignorait pas que Jésus crucifié était *un scandale pour les Juifs, et une folie pour les Gentils* ; et il ne pouvait pas s'empêcher de prévoir ce qu'il sentit dans la suite par sa propre expérience, à quels mépris étaient exposés les prédi-

cateurs d'un mystère si opposé aux goûts, aux passoins du monde, et à l'orgueil de la raison humaine.

Etait-ce l'autorité, le pouvoir qu'il ambitionnait? L'autorité!... Sur quoi? Sur un troupeau de brebis qu'on menait à la boucherie, et dont le pasteur avait été lui-même égorgé quelque temps auparavant. Tout le fruit qu'il pouvait espérer de cette autorité, n'était-ce pas d'être exposé plus qu'aucun autre au glaive qu'il avait si cruellement tiré contre les fidèles? Avait-il lieu d'attendre des Juifs plus de grâce qu'ils n'en avaient faite à Jésus-Christ? Leur fureur même ne devait-elle pas être plus violente contre le déserteur de leur parti, que contre aucun des Apôtres? Certes, l'autorité sur une poignée d'hommes obscurs ne méritait pas d'être achetée au prix de tant de dangers.

On pourra dire qu'il y a des hommes si avides de dominer, ne fût-ce que sur des gens pauvres, qu'ils affronteraient pour cela toute sorte de périls. Mais Paul n'aspirait à aucune prééminence sur les autres apôtres, puisqu'il se déclare lui-même le moindre d'entre eux, et le serviteur des simples fidèles, *(I. Cor. XV. IX.)*; et l'autorité qu'il exerçait sur ces derniers était toute spirituelle, et se bornait à leur instruction et à leur édification : elle n'avait rien de cette domination politique qui peut seule flatter un imposteur, comme fut celle que s'acquirent et qu'exercèrent, à la faveur d'une prétendue révélation, plusieurs anciens législateurs:

Minos, Radamanthe, Lycurgue, Numa, Zaleucus, Zoroastre ; comme fut encore dans ces derniers temps, la domination d'Odin chez les Goths, de Mahomet chez les Arabes, de la famille des Sofi chez les Persans, de Mango-Bopat chez les Péruviens. C'était aussi à une domination de cette espèce qu'aspirèrent, chez les Juifs, tant de faux Messies. L'obéissance aux magistrats était la doctrine que Paul enseignait aux églises qu'il fondait, et celle qu'il pratiquait lui-même ; il n'usait d'aucun des artifices qu'emploient les ambitieux et les intrigans pour se faire valoir auprès de ceux qu'ils veulent assujétir à leur autorité ; tout ce qu'il trouvait de répréhensible dans les disciples, il le condamnait avec liberté : on en voit une infinité d'exemples dans ses épîtres.

Peut-être dira-t-on que du moins il aspirait à un pouvoir spirituel sur les églises qu'il établissait. Mais il est certain qu'il prêchait Jésus-Christ et qu'il ne se prêchait pas lui-même ; il ne se disait que le ministre de Jésus-Christ : aussi n'appelle-t-il ceux qui l'aidaient dans la prédication de l'Evangile, que ses coopérateurs et ses *conserviteurs*. Quoiqu'il eût reçu une éducation bien différente de celle des autres apôtres, et qu'il eût bien plus d'usage du monde, loin de se prévaloir de ces avantages, il déclarait n'être pas venu avec les discours élevés d'une sagesse et d'une éloquence humaines, et ne savoir au milieu de ceux qu'il convertissait *que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* ( I. Cor.

II. ), afin, disait-il, que leur foi ne fût pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu: or, cette conduite ne lui permettait pas de s'élever au-dessus des autres apôtres qui connaissaient Jésus-Christ aussi bien que lui, et qui, comme lui, avaient reçu de Dieu le pouvoir de prêcher l'Evangile: un imposteur dont le but aurait été d'acquérir de l'autorité et du pouvoir, aurait fait tout le contraire.

Il ne tenait, d'ailleurs, qu'à lui de donner aux églises qu'il établissait une constitution qui favorisât ses vues ambitieuses, puisqu'il prêchait l'Evangile en des parties du monde où aucun des autres apôtres n'avait pénétré, et où le nom de Jésus-Christ n'était pas connu; il ne tenait qu'à lui d'accommoder l'Evangile à ses vues particulières, à l'agrément et à l'utilité de ses sectateurs, au maintien et à l'augmentation de son pouvoir : c'est cependant ce qu'il n'a pas fait dans aucune des contrées qu'il a parcourues.

Il est donc clair que saint Paul n'avait rien à gagner en embrassant la religion de Jésus-Christ. Voyons maintenant ce qu'il sacrifiait et ce qu'il avait lieu de craindre.

Il sacrifiait sa fortune qu'il aurait pu avancer, en restant attaché à la religion juive ; il sacrifiait la réputation qu'il s'était faite par ses longs travaux, par ses études, et par une conduite irréprochable dans la justice légale; il sacrifiait ses amis, ses parens, sa famille, à laquelle il s'arrachait et devenait

étranger pour toute sa vie; il sacrifiait enfin cette religion dans laquelle il s'était signalé au-dessus de tous ceux de son âge, et les traditions de ses pères pour lesquelles il avait été zélé jusqu'à l'excès: combien ce sacrifice ne devait-il pas coûter à un homme de son caractère, et combien n'était-il pas au-dessus de l'homme dans un juif! On sait que c'était la nation du monde la plus attachée à ses idées de religion, et que parmi eux la plus austère et la plus orgueilleuse secte était celle des Pharisiens, sous la discipline desquels saint Paul avait été élevé. Abandonner si subitement des dogmes si chers, renoncer à l'attachement de ses premiers maîtres, et, de leur disciple, devenir tout d'un coup leur ennemi, n'était-ce pas ce qui demandait les derniers efforts de la part d'un homme accoutumé, dès l'enfance, à les révérer, et dont les premiers préjugés étaient fortifiés par tout le pouvoir de l'habitude, par l'autorité de l'exemple, et par les charmes de l'honneur et de l'intérêt?

Voilà les sacrifices qu'il fallait que fît St. Paul pour embrasser la Religion chrétienne; voici ce qu'il avait à craindre: rien moins que la vengeance implacable de ceux qu'il abandonnait, et le mépris le plus insoutenable, je veux dire le mépris de ceux dont il avait si ardemment recherché l'estime, enfin tous les maux dont il fait l'énumération dans le onzième chapitre de sa seconde épître aux Corinthiens, et dont le moindre suffirait pour faire abandonner à un imposteur le projet le plus flat-

teur et le plus utile. Donc, l'avantage qu'il pouvait se proposer n'ayant aucune proportion avec les dangers qu'il courait, avec les maux qu'il aurait à souffrir, il y aurait eu la plus étrange extravagance à entrer dans une pareille imposture, et à y persévérer après s'y être une fois engagé.

Il est donc démontré que l'intérêt, la réputation, l'autorité, n'ont pu être les motifs qui ont engagé saint Paul à se convertir à la foi chrétienne, et que toutes ces vues, ainsi que la juste appréhension de tant de maux inévitables, auraient dû l'empêcher de prendre un parti si opposé à toute sa vie précédente, à tous les principes qu'il avait reçus, à toutes les habitudes qu'il s'était faites. Voyons maintenant si le desir de satisfaire quelque passion à la faveur de cette religion et par les moyens qu'elle lui offrait, a pu la lui faire embrasser.

Qu'il y ait eu des imposteurs, qui se sont donnés pour inspirés du Ciel, dans le dessein d'ouvrir par là une libre carrière à leurs passions déréglées, et de s'affranchir du joug du gouvernement, des lois et de la morale, c'est une vérité que prouvent également l'histoire ancienne et la moderne. Mais la doctrine que prêchait saint Paul est tout-à-fait contraire à de telles vues. Ses maximes n'inspirent que les principes de la plus étroite morale, l'obéissance aux magistrats, la retenue, l'horreur du dérèglement, de l'oisiveté et de la débauche ; nous ne lisons dans ses écrits aucun de ces dogmes dangereux à l'abri desquels on a vu des hommes pré-

tendus inspirés troubler la paix de la société et enfreindre les règles des mœurs ; nous ne voyons, dans toute la suite de sa vie, aucun trait qui annonce un cœur déréglé ou corrompu. Il prend les Thessaloniciens à témoin de la pureté de sa doctrine et de l'innocence de sa conduite, *(I Thess. II.)*.

Dira-t-on qu'il se laissa passionner pour la belle morale de l'Evangile, et que le desir de la répandre lui fit former le projet de soutenir et de propager la foi de Jésus-Christ. Mais quand il entreprit de prêcher l'Evangile, il était persuadé qu'il allait s'exposer à tous les maux que l'homme peut souffrir ici-bas; il s'y attendait lui-même et avertissait ses disciples de s'y attendre. La seule consolation qu'il avait et qu'il proposait souvent à ces nouveaux chrétiens, c'était que, s'ils souffraient avec Jésus-Christ, ils seraient glorifiés avec Jésus-Christ, *(Rom. VIII. -- II Thess. I.)*; et il écrivait aux Corinthiens : « Si nous n'avons d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes, *(I Cor. XV.)*. » Les mépris, les tourmens, les morts cruelles que les chrétiens eurent à souffrir alors, et long-temps après, font assez voir combien il avait raison de leur tenir ce langage. Dans ces circonstances, professer la Religion chrétienne, sans être intimement convaincu de sa divinité, c'eût été assurément une insigne extravagance. Mais user de supercherie et d'artifice pour la faire embrasser à d'autres, n'eût-ce pas été le trait le plus noir ! Un homme qui au-

rait pu exposer ses partisans à tant de malheurs, aurait-il conservé le moindre sentiment d'humanité et la moindre étincelle de raison, de s'exposer lui-même à les partager avec ceux qu'il aurait séduits, précisément pour établir une religion qu'il aurait connue fausse, et qui n'aurait eu de vrai que sa morale? C'est une trop choquante absurdité, qui se détruit d'elle-même à la premiere réflexion.

A toutes ces raisons qui montrent que St. Paul n'avait aucun motif raisonnable d'embrasser la religion de Jésus Christ, s'il n'eût été sincèrement persuadé de sa vérité, ajoutons que, si on pouvait objecter aux autres apôtres qu'ils avaient été trop attachés à Jésus-Christ pendant sa vie, pour renoncer à sa doctrine après sa mort, qu'ils n'avaient que ce moyen de conserver quelque crédit, on ne pouvait dire de saint Paul rien de semblable. Ce raisonnement, s'il a quelque force, prouverait, au contraire, que saint Paul devait naturellement rester juif et ennemi de Jésus-Christ; car si les Apôtres étaient engagés dans un parti, il ne l'était pas moins dans un autre. La seule différence entre eux et lui, c'est que les autres apôtres, en quittant leur maître après sa mort, échappaient par là aux persécutions, au lieu que saint Paul, en abandonnant les Juifs, et en embrassant la croix de Jésus-Christ, courait à une perte certaine. Donc aucun motif raisonnable n'a pu porter saint Paul à embrasser la Religion chrétienne: au con-

traire, tout contribuait à l'en détourner. Donc, homme d'esprit et de bon sens comme il était, il ne l'embrassa que par une conviction intime de sa vérité; et par conséquent il n'était point un imposteur qui soutînt comme vrai ce qu'il savait être faux, dans le dessein de tromper les autres.

Ajoutons encore, pour faire disparaître jusqu'à l'ombre du doute, que, quand il aurait été assez dépourvu de sens pour soutenir, sans aucun intérêt, une imposture aussi dangereuse pour lui que pour ceux qu'il séduisait, il n'aurait pu y réussir par les moyens qu'on sait qu'il a employés.

La foi qu'il professa, et dont il devint l'apôtre, n'était pas son ouvrage, et par conséquent il n'en pouvait imaginer les dogmes. Il n'avait eu aucune communication avec Jésus-Christ avant sa mort; il lui était donc impossible de jouer ce personnage sans se concerter du moins avec les Apôtres: c'était d'autant plus nécessaire, que l'entreprise de prêcher l'Evangile exigeait non seulement une parfaite connaissance de tous les faits qu'il contient, et qui n'avaient alors été publiés dans aucun écrit, mais encore un pouvoir, du moins apparent, d'opérer des miracles: pouvoir que les Apôtres donnaient comme une preuve incontestable de leur mission, et de la doctrine qu'ils annonçaient. Il fallait donc qu'il apprît d'eux les moyens dont ils se servaient pour faire illusion aux yeux, si ce pouvoir n'était qu'une supercherie. Or, saint Paul, avant de se rendre à Damas, n'était connu des Apôtres que

comme leur persécuteur, auquel évidemment ils ne se seraient pas hasardés à confier des secrets d'où dépendaient leurs espérances et leur crédit. Il suit de là que jusqu'à ce qu'il allât à Damas, St. Paul n'avait point eu de communication avec eux, et qu'il n'en avait appris que ce qu'ils enseignaient publiquement à tout le monde. Or, dès qu'il y fut arrivé, il alla dire aux Juifs à qui il apportait, de la part du Grand-Prêtre et de la Synagogue, des lettres contre les chrétiens, qu'il avait vu dans la route une grande lumière qui venait du Ciel, qu'il avait entendu Jésus-Christ lui faire des reproches de ce qu'il le persécutait, et lui ordonner d'entrer dans la ville où on lui dirait ce qu'il devait faire. Cette manière de se déclarer converti à Jésus-Christ, ne peut se justifier qu'en supposant que tous ceux qui étaient avec lui, quand il avait eu cette prétendue vision, étaient du complot qu'il formait. Sans cela l'aventure qu'il racontait n'aurait eu aucune créance dans les esprits, puisqu'il n'aurait pas manqué d'être désavoué par ceux mêmes dont le témoignage était nécessaire pour en établir la vérité. Mais quelle raison aurait pu porter ces officiers de justice ou ces soldats employés à servir les desseins du Grand-Prêtre et de la Synagogue, à prévariquer dans la commission dont ils étaient chargés, sans qu'aucun s'y refusât, ou se démentît dans la suite? Saint Paul aurait donc dû échouer dès ce premier pas.

Puisqu'il fut instruit à Damas par un chrétien,

il faut supposer que celui-ci a été son complice. Mais il ne paraît pas qu'Ananie eût jamais connu saint Paul, et il était d'ailleurs d'une probité reconnue par les Juifs de Damas, ce qui rend tout-à-fait inadmissible sa participation à une telle intrigue. De plus, comment ce chrétien aurait-il osé jouer un personnage si dangereux sans le consentement des autres disciples, et particulièrement des apôtres, ou par quels moyens aurait-il pu obtenir ce consentement? Quelle absurdité à eux d'attribuer la conversion de saint Paul à un miracle dont ceux qui étaient avec lui pouvaient attester la fausseté? N'était-il pas plus aisé de l'attribuer à quelque prétendu miracle opéré par Ananie ou par les disciples, de manière qu'on ne pût découvrir la supercherie?

C'était la voie la plus naturelle et la plus sûre, au lieu d'avoir recours à un évènement dont il était si facile de démontrer la supposition ou la fausseté? Le fait pouvait être aussitôt examiné par les Juifs de Damas intéressés à en faire une exacte recherche. Ceux de Jérusalem, dont il portait les lettres, n'avaient pas moins d'intérêt à découvrir tout ce mystère. Cependant quelques années après, lorsqu'ils avaient eu tout le temps et tous les moyens de faire les perquisitions nécessaires, St. Paul en appelait hardiment à Agrippa, en présence de Festus, sur la vérité de cet évènement (*Act. XXVI.*); et ce prince, qui aurait certainement entendu dire tout ce que les Juifs auraient allégué

contre ce fait, n'essaie pas de le contredire : preuve incontestable de la notoriété du fait et de la probité de saint Paul, qui en appelait avec assurance au témoignage du roi assis pour le juger.

Considérons maintenant quelles difficultés saint Paul dut rencontrer parmi les Gentils mêmes dans son entreprise. Il avait à combattre contre la politique et le pouvoir des magistrats ; contre l'intérêt, le crédit et l'artifice des prêtres ; contre les préjugés et les passions du peuple ; contre la sagesse et l'orgueil des philosophes. Ainsi, loin de trouver, dans les Gentils, aucun appui, aucun secours pour l'ouvrage de leur conversion, il était assuré de rencontrer toute la résistance et l'opposition imaginables ; mais, comme il était incontestablement un homme de bon sens, il dut compter nécessairement, pour réussir à vaincre des obstacles si multipliés et si naturellement invincibles, sur quelque secours extraordinaire, sur un pouvoir supérieur à celui de la raison et de l'éloquence. Aussi, dit-il aux Corinthiens qu'il n'a point employé, en leur prêchant l'Evangile, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de la puissance de Dieu (I. *Cor. II.*) ; et aux Thessaloniciens, que sa prédication n'a pas été en paroles seulement, mais qu'elle a été accompagnée de miracles (I. *Thessal. I.*). C'était à l'efficace de ce pouvoir divin qu'il attribuait tous ses succès dans ces contrées, et partout où il établit la Religion chrétienne. S'il avait réellement ce pouvoir, on

comprend qu'il put triompher de tous ces obstacles ; mais en ce cas, il n'était point un imposteur. S'il ne l'avait pas, il est aisé de montrer que par de prétendus miracles il n'aurait pu surmonter toutes ces difficultés et réussir dans son entreprise.

Pour donner cours à de faux miracles, deux circonstances doivent nécessairement concourir : une disposition à se laisser tromper dans ceux à qui il s'agit de faire illusion, et une faction puissante qui favorise et soutienne l'imposture. Ces deux circonstances, ou du moins l'une des deux, ont toujours accompagné les faux miracles qui ont fait des dupes. C'est à leur concours qu'est due la créance que le monde païen a eue aux oracles, aux auspices, aux augures, et aux autres supercheries par lesquelles les prêtres, de concert avec les magistrats, soutenaient la religion du pays, et trompaient un peuple prévenu en leur faveur, et qui voulait être séduit. Or, saint Paul n'avait pour lui ni l'une ni l'autre. Les Gentils assurément n'étaient pas prévenus en sa faveur, ni en faveur des dogmes qu'il enseignait : il serait même difficile d'imaginer des préjugés plus forts que ceux dont ils étaient préoccupés contre lui et contre sa doctrine ; par conséquent il ne put les déterminer à adopter la religion qu'il prêchait que par de vrais miracles. D'autre part, en prêchant la foi aux Gentils, il était presque toujours seul, ou il n'était secondé que par deux compagnons, tout au plus. Etait-ce là une cabale capable de faire réussir une

telle imposture, dans tant de pays différens; contre l'opposition universelle des magistrats, des prêtres et du peuple, ligués pour découvrir et dévoiler leurs intrigues?

D'ailleurs, ceux contre qui il aurait eu recours à ces artifices, n'étaient pas des peuples grossiers ou ignorans, capables de prendre des opérations extraordinaires de la nature, ou des tours de charlatan pour des œuvres miraculeuses. C'était parmi les Grecs de l'Asie et de l'Europe, parmi les Romains, au milieu des sciences, de la philosophie; et ce n'était pas le bas peuple qu'il convertissait: Sergius-Paulus, proconsul de Paphos, Eraste trésorier de Corinthe, Denis l'aréopagite furent ses prosélytes.

Nous venons d'établir que saint Paul n'avait d'autre motif raisonnable de se faire apôtre de Jésus-Christ, qu'une conviction intime de la vérité de l'Evangile; que, s'il était entré dans une pareille imposture sans motif raisonnable, il lui aurait été impossible d'avoir le succès étonnant qu'il a eu; et que ce succès n'a pu être que l'effet du pouvoir divin qui le secondait; d'où il suit évidemment que saint Paul n'a point été un imposteur.

2°. Il n'a point été un visionnaire. Un tempérament ardent et mélancolique, la crédulité, la vanité ou une haute idée de soi-même: voilà les qualités qui forment ordinairement les enthousiastes.

Saint Paul, au lieu de se laisser emporter à son tempérament, en était tellement le maître, que

dans les matières indifférentes il se faisait tout à tous, accommodant, autant que ce qu'il devait à Dieu le lui permettait, ses idées et sa manière de vivre aux leurs : condescendance qui n'est guères compatible avec la raideur inflexible des dévots enthousiastes, ou avec les mouvemens et les saillies violentes d'une imagination fanatique. Son zèle, quoique ardent, était réglé par la prudence et tempéré par la politesse et les bienséances, comme le prouve sa conduite à l'égard d'Agrippa, de Festus et de Félix : zèle par conséquent bien différent du zèle imprudent et aveugle des enthousiastes qui ne savent garder ni mesure ni décence.

Il ne paraît pas, d'ailleurs, ni par ses écrits, ni par ce qui est dit de lui dans les Actes, ni par aucun autre témoignage, qu'il fût plus porté à la mélancolie qu'aucun autre homme : on ne voit ni dans ses actions, ni dans les instructions qu'il donnait à ceux dont il était chargé, aucun trait d'humeur atrabilaire : il est vrai qu'il souhaitait de mourir et d'être avec Jésus-Christ ; mais ce desir prouve seulement qu'il était pleinement convaincu des vérités divines qu'il prêchait.

On ne peut non plus accuser saint Paul de crédulité. Il semble plutôt avoir donné dans l'excès contraire, puisqu'il ne se rendit ni aux miracles de Jésus-Christ, dont il avait sans doute ouï parler à Jérusalem, ni à celui que les apôtres Pierre et Jean opérèrent sur le boiteux qui demandait l'aumône à la porte du temple, ni à l'argument que

St. Pierre tirait de cet évènement en faveur de la résurrection de Jésus-Christ, devant le Prince des prêtres, les magistrats, les anciens et les Scribes ; ni à la délivrance miraculeuse des Apôtres mis en prison, ni à ce discours mémorable prononcé par saint Pierre devant tout le Sénat des enfans d'Israël : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hom-
» mes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que
» vous avez fait mourir sur la croix. Le bras de
» Dieu l'a élevé et établi Prince et Sauveur pour
» accorder à Israël la pénitence et le pardon des
» péchés; et nous sommes témoins de ces choses,
» ainsi que le Saint-Esprit que Dieu a répandu sur
» ceux qui lui obéissaint, ( *Act. IV.* ). » Saint Paul résista à toutes ces preuves ; il consentit et eut part à la mort de saint Etienne, qui prêchait les mêmes choses et les confirmait par des miracles. Ainsi, loin qu'on le puisse regarder comme un homme crédule, il est certain qu'il n'a fallu rien moins que des preuves irrésistibles, fondées sur ses propres sens, supérieures à tous les doutes possibles, pour triompher de son incrédulité.

Pour peu qu'on ait lu ses écrits et sa vie, on voit encore combien son caractère était éloigné de la vanité. Dans son épître aux Ephésiens, il se nomme lui-même *le moindre des fidèles* (Cor. III.), et dans sa première aux Corinthiens, il dit, *qu'il est le dernier des apôtres, et qu'il ne mérite pas d'être appelé apôtre, puisqu'il a persécuté l'Eglise de Jésus-Christ*, ( *C. XV.* ). S'il parle ailleurs

d'une faveur signalée qu'il a reçue de Dieu, ce n'est que pour répondre à un faux docteur qui employait contre lui l'intrigue et la calomnie; il renferme en trois phrases ce qu'il en dit, et s'excuse souvent d'être obligé d'en parler. Il ne se fait pas même un mérite des succès de ses travaux apostoliques : « J'ai planté, dit-il, Apollon a arrosé; » mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement : or » celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est » rien, mais Dieu seul qui donne l'accroissement, *(C. III.)* »

On ne trouve donc dans le caractère de saint Paul aucun des défauts qui semblent nécessaires pour former un enthousiaste; d'où l'on doit conclure qu'il ne l'était pas. Mais en supposant que tous ces défauts se trouvaient en lui, et même que la vivacité seule de son tempérament pourrait servir de fondement à un pareil soupçon, nous allons prouver qu'il n'a pu se tromper sur le miracle qui causa sa conversion, ni sur les suites de ce miracle.

L'imagination a sans doute beaucoup de pouvoir sur l'esprit des enthousiastes; mais elle agit sur eux conformément aux opinions dont ils sont préoccupés, et il est aussi rare qu'elle agisse contre ces opinions, qu'il est rare qu'un fleuve rapide fasse remonter une barque contre son courant. Or, quand Paul alla à Damas avec pouvoir, de la part du Prince des prêtres, d'en emmener les chrétiens à Jérusalem, pouvoir qu'il avait sollicité lui-mê-

me, son esprit était fortement prévenu contre Jésus-Christ et ses sectateurs, et le souvenir de la conduite qu'il avait tenue contre eux, la vanité de soutenir un parti qu'il avait embrassé volontairement, le crédit que ce zèle lui donnait auprès du Prince des prêtres et des autres magistrats: toutes ces passions devaient encore donner une nouvelle force à ses préjugés.

Si, dans ces dispositions d'esprit, un enthousiaste se fut imaginé avoir une vision céleste lui annonçant la colère de Dieu contre les chrétiens, et lui commandant de les persécuter sans miséricorde, on aurait pu croire que c'était une illusion d'une imagination échauffée. Mais que, dans le même instant où il est occupé à les persécuter avec le plus de chaleur et de violence, sans qu'il soit rien arrivé qui ait pu le faire changer d'opinion, ou rallentir ses premières dispositions, il se soit imaginé avoir été appelé par une vision céleste à être l'apôtre de Jésus-Christ qu'il regardait un moment auparavant comme un imposteur et un blasphémateur, condamné avec justice à expirer sur la croix, c'est ce qui est en soi absolument incroyable, et si éloigné d'être pris avec quelque vraisemblance pour l'effet d'un dérèglement d'imagination, qu'il semble, au contraire, qu'une telle cause devait naturellement produire un effet tout opposé: quelles que fussent les illusions que son imagination eût pu offrir à sa raison, elles devaient être conformes aux préjugés dont il était alors rempli,

point de croire qu'il opérait des miracles qu'il n'opérait pas, ( ce qu'on ne peut supposer, sans admettre qu'il avait perdu l'esprit ), comment aurait-il eu un succès si prodigieux dans la conversion des Gentils?

Le pouvoir de faire des miracles ne se bornait pas à saint Paul ; il était communiqué aux églises que cet apôtre avait fondées dans différentes parties du monde. En plusieurs endroits de sa première épître aux Corinthiens, il dit à ces nouveaux fidèles, qu'il y avait parmi eux des vertus et un nombre considérable de dons miraculeux ; et il leur donne des préceptes pour en régler l'usage dans leurs assemblées. Or, tout ce qu'il leur dit sur ce point, peut-il être regardé comme une illusion ? Et si les Corinthiens n'eussent été assurés que ces dons célestes existaient parmi eux, n'auraient-ils pas pris l'auteur de cette épître pour un extravagant, au lieu de le révérer comme un Envoyé de Dieu? ( *Voyez la p.* 385 *précéd.* )

Reste l'hypothèse d'un artifice et d'une supercherie de la part de quelques chrétiens. Mais elle est évidemment absurde. C'était une chose moralement impossible que les disciples de Jésus-Christ conçussent le dessein de changer en apôtre leur plus ardent persécuteur, et qu'ils en vinssent à bout dans le temps même qu'il était le plus animé contre leur maître. Et supposé qu'ils eussent été assez extravagans pour concevoir un tel projet, comment auraient-ils pu, en plein midi, produire dans

faire une lumière plus éclatante que le soleil? Comment auraient-ils pu rendre Paul aveugle pendant trois jours après cette vision, et alors lui faire tomber des écailles des yeux, et plus encore lui rendre la vue? Comment auraient-ils pu le tromper sur les miracles qu'il opéra lui-même après sa conversion, et qu'il cite dans ses épîtres comme des preuves de la miséricorde divine?

Nous venons de démontrer que saint Paul ne fut ni imposteur, ni visionnaire, ni enthousiaste, ni dupe d'aucune supercherie. Donc le miracle auquel il attribue sa conversion, est réellement arrivé; donc le Christianisme est de révélation divine.

Et voyez comme le changement prodigieux des mœurs de saint Paul après sa vision, manifeste la puissance de Dieu, non moins admirable dans le changement des volontés libres que dans la guérison des maladies et dans la résurrection des morts.

Ce persécuteur furieux, cet ennemi implacable, avide de verser le sang des chrétiens, devient soudainement un modèle de douceur, d'affabilité, de patience, de support; il se fait tout à tous pour gagner des disciples à ce Jésus qu'il méprisait, qu'il blasphémait, qu'il abhorrait. Sa profession publique est de ne connaître que lui, de n'annoncer que lui, de ne se glorifier qu'en lui, mais en lui crucifié et couvert d'opprobres, et par là vainqueur du monde.

La faim, la soif, la nudité, les tribulations, les emprisonnemens, les flagellations, les souffrances

les plus cruelles, les humiliations les plus ignominieuses, il endure tout, pour se conformer au modèle que lui offre ce même Jésus crucifié, et il finit par verser son sang pour rendre témoignage à la divinité de son maître.

Nulle voix humaine n'a fait entendre un si bel éloge de la charité, que celui que l'effusion d'un cœur renouvelé a dicté à Paul. Cet apôtre, après s'être entretenu avec les Corinthiens des dons miraculeux, ajoute : « Je vous montrerai encore une » voie plus sublime et plus excellente que tous ces » dons ; car, quand je parlerais toutes les langues » des hommes et celle des Anges même, si je n'ai » pas la charité, je ne suis que comme un airain » sonnant, et une cymbale retentissante; et quand » j'aurais le don de prophétie, et que je pénétre» rais tous les mystères, et que j'aurais une parfai» te science de toutes choses, et quand j'aurais toute » la foi possible, et que je transporterais les mon» tagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ; » et quand j'aurais distribué tout mon bien pour » nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon » corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, » tout cela ne me sert de rien. »

Que si nous lui demandons ce que c'est que la charité, et quel en est l'éclat, pour obscurcir ainsi tous les miracles, toutes les prophéties, toutes les connaissances et même la gloire du martyre : « La » charité, nous répond-il, est patiente, elle est » douce, elle n'est pas envieuse, elle ne s'enfle point,

» elle ne cherche pas ses propres intérêts; elle ne
» se réjouit jamais de l'injustice, mais elle se réjouit
» de la vérité: elle tolère tout, elle croit tout, elle
» espère tout, elle souffre tout. Les prophéties
» n'auront plus lieu, les langues cesseront, et la
» science sera abolie; la charité ne finira jamais. »

Quelle lumière fallait-il avoir pour discerner ainsi le prix d'une vertu toute intérieure, et pour lui donner la préférence sur tous les dons éclatans, qui faisaient respecter les Apôtres comme des hommes divins! Combien fallait-il que son cœur fût pur, pour compter pour rien une telle gloire, en comparaison d'une vertu secrète, obscure et toujours voilée par l'humilité! Qu'il est beau d'entendre dire à saint Paul, qui pouvait ressusciter les morts et dont les linges guérissaient les maladies, qu'il ne serait rien avec tout ce pouvoir et ces prodiges, s'il n'était doux et patient par la charité! Qu'on l'écoute avec plaisir quand il apprend à une Eglise inondée de dons miraculeux, qu'il lui découvrira une voie plus sublime et plus excellente que tous ces dons; et que c'est une vertu ennemie de l'enflure du cœur, ennemie de l'amour-propre, et préparée à tout souffrir, qui est cette voie plus sublime et plus excellente! Peut-on ne pas reconnaître, dans ce langage, l'inspiration de celui qui s'est offert en holocauste pour la rédemption des hommes, et qui, lors de son apparition sur le chemin de Damas, transforma le persécuteur le plus forcené en un vase d'élection?...

§. IV. ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

Il ne s'était pas encore écoulé deux mois, depuis la mort de Jésus ; lorsque tout-à-coup les apôtres se montrent et enseignent publiquement au milieu de Jérusalem. De là leur doctrine se répand dans toute la Judée et dans les provinces circonvosines. Bientôt après elle pénètre dans la Grèce, dans l'Italie, et jusque dans l'Espagne. Des églises sont fondées à Corinthe, à Philippes, à Thessalonique, à Ephèse, à Antioche, à Rome, dans l'île de Crète, dans le Pont, dans la Cappadoce, la Galatie, la Bythinie etc. Nous avons la preuve de ces faits dans l'histoire originale du livre des Actes, écrite par un témoin oculaire, et dans les épîtres que les Apôtres adressaient aux fidèles de toutes ces contrées. Avant la fin du premier siècle, l'Apocalypse de saint Jean nous montre des églises régulières gouvernées par des évêques dans les principales villes de l'Asie mineure.

Vers le milieu du second, saint Justin, dans son dialogue avec Tryphon, avance comme un fait généralement connu qu'il n'est point de nation, soit policée, soit barbare, où l'on n'adresse des prières et des actions de grâces à Dieu créateur, au nom de Jésus crucifié. Quelques années après, saint Irénée, évêque de Lyon, voulant prouver que la foi catholique était la même dans tout l'univers, et jusqu'aux extrémités de la terre, nommait les églises des Gaules, de la Germanie, de l'Ibérie,

de l'Orient, de l'Egypte et de la Lybie.

Tertullien, qui vivait au commencement du troisième siècle, prouve contre les Juifs, par l'énumération des peuples qui croyaient à l'Evangile, que le royaume de Jésus-Christ était plus étendu que les empires de Nabuchodonosor, d'Alexandre et des Romains.

Saint Athanase, dans une épître synodique, nomme les églises d'Espagne, de la Grande-Bretagne, des Gaules, de l'Italie, de la Dalmatie, de la Mysie, de la Macédoine, de la Grèce, de l'Afrique, de la Sardaigne etc. Enfin, tous les conciles qui ont précédé le concile de Nicée, sont des monumens irrécusables des vastes conquêtes que la foi chrétienne avait faites avant le règne et la conversion de Constantin.

L'histoire profane est, sur ce sujet, d'accord avec l'histoire ecclésiastique. Tacite nous apprend que, sous le règne de Néron, trente ans après la mort de Jésus-Christ, il y avait à Rome une grande multitude de chrétiens, *ingentem multitudinem.* Dans le même temps, Sénèque, cité par saint Augustin, s'indigne des progrès que font, dans tout l'univers, les coutumes des Juifs : c'est ainsi qu'il désigne les chrétiens sortis de la Judée : « Les vainqueurs, dit-il, ont reçu la loi des vaincus. »

Nous avons déjà vu qu'avant la fin du premier siècle, Pline le jeune, proconsul de Bythinie, écrivait à l'empereur Trajan que les villes et les campagnes de cette province étaient remplies de

chrétiens de tout rang, de tout âge et de tout sexe; et l'on ne peut douter qu'il n'en fût de même des autres provinces de l'empire. Lucien nous apprend que, sous le règne de Commode, la province de Pont, sa patrie, était pleine d'épicuriens et de chrétiens. Dion Cassius, au commencement du troisième siècle, avoue que cette superstition souvent réprimée, était plus forte que les lois, et faisait tous les jours de nouveaux progrès. Plutarque, Strabon, Lucain, Juvénal, déplorent le silence des oracles, que l'on ne peut attribuer qu'au discrédit où ils tombaient à mesure que s'étendait le Christianisme. Porphyre dit expressément qu'Esculape et les autres dieux ne font plus sentir leur protection, depuis que Jésus est adoré.

Mais qu'est-il besoin de citer les écrivains des premiers siècles? C'est un fait notoire, qu'avant le règne de Constantin, l'Evangile avait pénétré dans toutes les régions du monde connu, et bien au-delà des limites de l'empire romain. Loin de le contester, les incrédules s'en prévalent souvent pour soutenir que la conviction n'eut point de part à la conversion de ce prince, et qu'indifférent au fond sur toutes les religions, il ne se déclara en faveur du Christianisme, que pour se mettre à la tête du parti le plus puissant. (1)

Ainsi, de leur aveu, la nouvelle religion avait

(1) Voyez la *Défense du Christianisme* par Mgr. Frayssinous, t. II; — les *Dissertations sur la Religion*, par M. de La Luzerne; — l'*Histoire de l'établ. du Christ.* par Bullet.

pris le dessus dans l'empire sans le secours de la puissance publique : ajoutons, et malgré tous les efforts de cette puissance.

En effet, depuis sa naissance jusqu'au temps de Constantin, le Christianisme n'a presque jamais cessé d'être en butte aux plus violentes persécutions. A Jérusalem, les apôtres sont emprisonnés, battus de verges, ou mis à mort. Partout où ils portent leurs pas, les Juifs les poursuivent, les accusent devant les tribunaux, ou soulèvent le peuple contre eux. Néron rejette sur les chrétiens l'incendie de Rome, et les fait expirer dans des supplices affreux. Domitien, Trajan, Sévère, Décius, Valérien, Aurélien, Dioclétien et ses collégues publient des édits sanguinaires contre le Christianisme. Les gouverneurs des provinces ajoutent à la cruauté des lois impériales. Dans toute l'étendue de l'empire, une populace superstitieuse et féroce demande à grands cris le sang des chrétiens. Leurs tourmens font partie des spectacles et des jeux publics. L'histoire ecclésiastique compte dix persécutions générales ordonnées par des édits; mais lors même que les empereurs semblaient accorder quelque répit aux chrétiens, il s'élevait des persécutions locales, autorisées en quelque sorte par les anciennes lois qui défendaient d'introduire de nouvelles religions.

Que dans les légendes apocryphes du moyen âge, on ait exagéré le nombre des martyrs, je le veux bien; mais à s'en tenir aux monumens originaux, aux écrits contemporains d'un Tertullien, d'un St.

Cyprien, d'un Lactance, d'un Eusèbe de Césarée, aux actes authentiques qui sont parvenus jusqu'à nous, aux témoignages mêmes des auteurs profanes, de Tacite, de Pline, de Dion, du jurisconsulte Ulpien, de l'empereur Marc-Aurèle; on ne peut calculer combien de milliers de victimes ont péri dans cette guerre de trois cents ans, où les chrétiens ne montraient de courage que pour aller au-devant de la mort, ou pour la recevoir. Tel était le danger qui menaçait continuellement les sectateurs de la nouvelle religion, que les païens, par une dérision barbare, les appelaient hommes de roue, hommes de bûcher, *semaxii*, *sarmentitii*.

C'est donc un fait incontestable que la foi s'est étendue et affermie au milieu des persécutions, et que la puissance publique, loin d'y avoir aucune part, a vainement combattu pour en empêcher l'établissement. ( 1 )

A quoi donc peut-on l'attribuer?... Un principe incontestable, démontré par l'expérience, c'est que tout changement de religion trouve une grande opposition de la part des peuples, et qu'il n'y a rien à quoi les hommes tiennent autant qu'à la religion dans laquelle ils sont nés et ont été élevés : aussi, la politique a-t-elle eu toujours pour maxi-

( 1 ) On a dit que la persécution est un vent qui nourrit la flamme du fanatisme. Mais il est évident que, si la persécution peut rendre les esprits plus obstinés dans leurs opinions, elle n'attire pas des prosélytes à ces opinions, surtout quand celles-ci sont diamétralement contraires aux passions les plus chères, à l'orgueil et aux plaisirs des sens, et que, pour les embrasser, il faut s'exposer à tout perdre. *(Voyez le §. V. suiv.)*

me fondamentale de ne pas y toucher.

Qu'un changement de religion ait lieu cependant, moyennant certaines circonstances, on le conçoit : par exemple, si la nouvelle religion n'est pas absolument contraire aux anciens préjugés ; si elle laisse subsister, du moins en partie, les dehors de l'ancien culte ; *si elle favorise les inclinations naturelles et les passions de l'homme* ; si ceux qui travaillent à l'établir sont des hommes savans, éloquens, de grande réputation, d'habiles intrigans, et s'ils n'ont affaire qu'à des hommes ignorans et grossiers. Et tous ces moyens, après tout, seraient-ils encore de peu d'effet, s'ils n'étaient appuyés et fortifiés par la puissance temporelle.

Mais quand aux moyens naturels de persuasion se joignent la force des armes, la perte des biens, l'exil, les tourmens, alors on comprend que les hommes se laissent entraîner : c'est d'abord, par crainte, par intérêt ; à la fin, ils se familiarisent avec les nouvelles idées, et les anciennes se dissipent. Voilà ce qui explique les succès de Mahomet. Il était sans science, mais adroit et entreprenant. Les peuples qu'il a séduits étaient fort ignorans ; sa religion était toute charnelle : c'était un mélange de Judaïsme et de Christianisme, qui n'avait par conséquent rien de si nouveau pour des peuples autant juifs que chrétiens. Enfin, Mahomet et ses successeurs ont toujours employé la force des armes, et les peuples vaincus étaient contraints d'embrasser la religion des vainqueurs.

Or, il n'y a rien de tout cela dans l'établissement du Christianisme. Au contraire, tous ces moyens lui ont manqué, et se sont tournés pour lui en obstacles humainement invincibles : car n'ayant à opposer que la patience aux efforts violens de la puissance temporelle, il a eu en même temps à lutter contre sa propre doctrine, contre les dispositions et les préjugés de ceux à qui elle était annoncée, et contre les qualités personnelles de ceux qui la prêchaient.

1°. L'esprit et le cœur de tous les hommes devaient naturellement repousser la doctrine chrétienne.

Non seulement elle était nouvelle, elle était encore, de l'aveu de ceux qui la prêchaient, *une folie* aux yeux de la raison humaine, *( I Cor. I. )*. Un pauvre charpentier, Fils de Dieu, Dieu lui-même, né dans une crèche, fuyant en Egypte pour échapper aux poursuites d'un roi ombrageux; caché dans l'obscurité d'une boutique pendant trente années consécutives; puis haï et méprisé, pendant trois ans, des principaux de sa nation ; saisi par une troupe de soldats, abandonné de ses disciples, moqué, souffleté, traité comme un fou, flagellé comme un vil malfaiteur, crucifié entre deux larrons, tandis que ses ennemis tournaient en dérision sa puissance, et le défiaient de descendre du bois de son supplice; ce même Dieu ressuscité, régnant glorieux au Ciel, devant juger sévèrement les hommes, et punir par des châtimens effroyables et

éternels l'inobservation de la morale évangélique : voilà des dogmes très-propres, sans aucun doute, à révolter l'esprit de tous les hommes.

La morale ne favorisait aucune passion ; elle les contredisait toutes, elle les attaquait toutes de front ; elle voulait que l'homme renonçât à lui-même en tout ce qui plaît à la nature corrompue ; elle interdisait sévèrement toute vengeance et même tout ressentiment des injures les plus atroces ; elle exigeait une douceur et une patience à l'épreuve des traitemens les plus injustes ; elle allait jusqu'à obliger à rendre le bien pour le mal, à aimer comme soi-même un ennemi mortel. Elle ne défendait pas seulement les actions mauvaises, mais même les désirs et les simples pensées ; elle enseignait qu'on doit se détacher de tous les biens de ce monde, n'en user qu'en passant et avec modération ; le bonheur qu'elle promettait était pour une autre vie, et ce bonheur, tout différent de ce qui charme les sens et de ce que recherche la nature, devait être la récompense de la fidélité persévérante avec laquelle l'homme aurait suivi, durant cette vie terrestre, Jésus-Christ pauvre, humilié, crucifié.

Mais, dit-on, la sublimité des dogmes et la pureté de la morale du Christianisme lui donnaient un avantage immense sur les religions dominantes.

Qu'importent la sublimité des dogmes et la pureté de la morale, quand les dogmes et la morale sont directement contraires à l'orgueil et aux pas-

sions des hommes? Si nous voyons aujourd'hui un grand nombre d'incrédules, quoique la foi n'ait plus à combattre, comme dans les premiers siècles, ni les préjugés de l'éducation, ni ceux de l'habitude et de la politique, et que même ces préjugés la favorisent, avec quelle apparence de raison peut-on avancer que les apôtres n'eurent besoin que de proposer leur doctrine pour s'attacher une multitude innombrable de prosélytes? Remarquons, d'ailleurs, que les dogmes sublimes du Christianisme n'étaient nullement à la portée du peuple, et que les philosophes devaient être révoltés de ces mystères qui confondaient leur science; que la sévérité de sa morale pouvait être goûtée tout au plus d'un petit nombre d'hommes raisonnables qui ne font secte nulle part; et qu'il ne suffit pas de proposer une belle morale pour la faire pratiquer. Or, il est incontestable que la morale évangélique fut non seulement spéculativement adoptée, mais admirablement pratiquée par les chrétiens des premiers jours de l'Eglise: nos incrédules ne le contestent pas, puisqu'ils prétendent, au contraire, que les vertus des premiers chrétiens ont été la cause des progrès de la Religion. C'est, en vérité, une explication singulièrement satisfaisante. On demande comment une doctrine qui choquait tous les préjugés régnans, toutes les opinions, a pu s'établir; et on répond qu'elle s'est établie parce qu'elle combattait de plus tous les penchans, toutes les inclinations

de l'homme. Ainsi, les idolâtres ont quitté leurs dieux, à cause qu'on leur a dit de quitter encore leurs biens; ils ont cru aux mystères de la religion chrétienne, afin d'avoir la consolation de se priver de tous les plaisirs, de vivre pauvres, humiliés, méprisés, et de mourir dans les tourmens. Il ne reste qu'à dire aussi qu'ils durent être fortement attirés par la discipline de l'Eglise, par les jeûnes, les prières, les veilles, la confession publique, les longues et sévères pénitences, et l'obligation d'obéir à des pasteurs qui leur commandaient de renoncer aux spectacles, aux fêtes, à tout ce que le peuple, dans sa corruption, regardait comme aussi nécessaire que les alimens mêmes, *panem et circenses*.

2°. Au temps de Jésus-Christ et des apôtres, l'idolâtrie était la religion de l'empire. Ses fêtes, ses pontifes, ses augures, toutes les observances de son culte faisaient partie de l'ordre public. Comment les Grecs et les Romains, ces peuples dédaigneux et corrompus, auraient-ils été disposés à quitter des superstitions anciennes et domestiques, qui flattaient l'imagination, les sens, les passions, la vanité nationale, pour un culte étranger qui ne respirait que la pauvreté, les humiliations et la fuite des plaisirs? Quelques sages avaient senti le ridicule des fables populaires; mais où les conduisait leur prétendue sagesse? Elle avait amené Lucrèce à rejeter jusqu'à l'existence de Dieu; Cicéron et Sénèque, à dé-

clarer qu'on doit suivre la Religion que l'on trouve établie. D'ailleurs, quelle que fût l'opinion des philosophes et des gens de lettres, le peuple n'était rien moins que désabusé; et l'idolâtrie devait si peu tomber d'elle-même par les progrès de la philosophie et des lumières, qu'elle se soutint encore quelque temps sous les empereurs chrétiens, (car le culte des Dieux fut toléré jusqu'à Théodose); et que l'on vit les philosophes, un Celse, un Porphyre, un Jamblique, un Hiéroclès, un Julien, un Libanius, un Symmaque, s'en déclarer les défenseurs, lorsqu'elle était près de succomber aux attaques du Christianisme.

On peut même dire qu'elle reposait sur tous les appuis, qui naturellement pouvaient en perpétuer l'existence. Tout, dans ses dogmes, plaisait aux sens, tout y contentait l'imagination. Il en était ainsi de son culte : pour honorer les dieux, on s'assemblait dans des temples superbes; des prêtres vêtus magnifiquement immolaient des victimes ornées avec pompe; les magistrats rehaussaient par leur présence l'éclat de la cérémonie; l'air était embaumé des plus doux parfums, et retentissait d'accens mélodieux : le sacrifice était suivi de festins, de danses, de jeux, de spectacles. La morale des païens ne gênait pas les passions; au contraire, elle les flattait. Les désordres pour lesquels l'homme a tant de penchant, étaient autorisés et consacrés par les exemples des dieux. On ne punissait, dans le Tartare, que certains crimes monstrueux,

qu'on peut généralement éviter sans grand effort : les autres ne fermaient pas l'entrée des Champs-Elysées.

Les peuples regardaient leur bonheur comme attaché à cette religion; ils en faisaient le fondement de l'état.

Elle était si ancienne que l'origine en était perdue dans la nuit des temps ; on croyait qu'elle avait commencé avec le monde; on lui donnait les dieux mêmes pour auteurs. Les siècles, les nations lui rendaient témoignage: quoi de plus imposant que ce concert antique de tous les hommes? Ces sages législateurs dont on admire encore les lois, ces grands philosophes dont on loue les ouvrages, ces orateurs dont l'éloquence nous ravit, ces historiens qui nous servent de modèles, tant d'heureux génies , tant d'hommes à talens que Rome et la Grèce ont produits ; s'unissaient au peuple pour offrir aux dieux de solennels hommages. Rome croyait tenir de Jupiter la promesse d'être la reine des nations , et un torrent de victoires semblait justifier sa confiance. Les Alexandre, les César déposaient aux pieds des idoles toute leur majesté , et ces maîtres du monde s'honoraient d'en être les serviteurs. C'est ainsi que le Ciel et la terre semblaient concourir à rendre le paganisme inexpugnable.

Mais quand on supposerait, contre toute raison, que l'idolâtrie était en discrédit, et pouvait tomber facilement, il resterait à expliquer ce qu'il y avait

de plus difficile, l'adoption des dogmes, de la morale et du culte chrétiens: car la religion populaire abolie, il devait arriver naturellement que les gens éclairés et vertueux se fissent une religion philosophique, tandis que la foule se serait précipitée dans l'impiété et dans de nouvelles superstitions. L'abjuration de l'idôlatrie ne conduisait pas nécessairement à la profession du Christianisme : elle en éloignait bien plutôt tous ceux qui voulaient secouer le joug de la religion; et pour ce qui était du petit nombre de bons esprits, capables de goûter l'excellence de la morale chretienne, il leur était facile de se l'approprier en la transportant dans leur philosophie, comme ont fait Epictète et les empereurs Marc-Aurèle et Julien.

3°. Enfin, les qualités personnelles de ceux qui prêchaient l'Evangile ne pouvaient qu'inspirer du mépris pour eux et pour leur doctrine. Une religion née dans un pays méprisé parmi les nations éclairées, comme le berceau d'une superstition triste, absurde et odieuse au genre humain; une religion proscrite dans le lieu même de son origine, déshonorée par le supplice de son auteur; une religion austère dans ses préceptes, incompréhensible dans ses dogmes, et qui offrait à ses sectateurs un Dieu crucifié pour objet de culte et pour modèle, était prêchée par douze hommes de la dernière classe du peuple, ramassés sur les sables de la mer, dans les comptoirs des péagers; douze hommes de l'intelligence la plus bornée, sans éduca-

tion, sans aucune notion des premiers élémens des sciences, sans aucune idée des arts, sans aucune teinture des lettres, dépourvus de tout ce qui peut donner quelque crédit, inspirer la confiance, en un mot privés de tout appui humain.

Que penseraient les incrédules de douze pêcheurs de Dieppe, qui s'embarqueraient dans le dessein d'aller persuader aux Chinois de renoncer à leurs mœurs, à la constitution de leur gouvernement pour prendre les manières de France, et adopter les lois de ce royaume? Telle et plus extravagante encore devait paraître la résolution que prirent les apôtres d'aller prêcher la doctrine de Jésus-Christ. Ils l'ont prêchée cependant, non d'abord chez des nations barbares et ignorantes, mais dans l'empire romain, dans les plus grandes villes, les plus riches, les plus savantes, les plus polies, les plus voluptueuses, à Antioche, à Alexandrie, à Ephèse, à Corinthe, à Athènes, à Rome enfin. Ils l'ont prêchée, non dans un seul pays, mais partout, chez des peuples de mœurs, de religions différentes, de génies différens; tout s'est soulevé contre cette nouvelle doctrine: le peuple, par zèle de religion, et par une opposition naturelle à toute nouvelle croyance en cette matière; les philosophes et les savans, par la répugnance qu'inspire la raison orgueilleuse; les ministres de l'ancienne religion, par intérêt; les empereurs et les magistrats, par politique: or, rien n'est plus fort que toutes ces vues, ni plus capable de porter les

hommes aux dernières extrémités. Aussi, tout a-t-il été mis en œuvre, pour étouffer le Christianisme et en arrêter les progrès : perte de biens, exils, prisons, supplices les plus cruels.

Néanmoins, cent quarante ans après la mort de Jésus-Christ, il y avait partout des chrétiens, et en si grand nombre que, si leur religion ne leur avait pas commandé une patience à toute épreuve, ils eussent été bien plus redoutables à l'empire que les armées des barbares, quelque nombreuses qu'elles pussent être; mais ils ne savaient que souffrir et mourir.

C'est ainsi qu'à la voix de douze misérables pêcheurs juifs, toutes les divinités si chères aux peuples par préjugé, par amour désordonné des plaisirs, tombent devant la croix ; tous les dieux du Panthéon cèdent leur place au Crucifié du Calvaire ; les plus hauts dignitaires viennent, dans ce même temple, baiser la poussière des autels qui lui sont consacrés. Après 750 années écoulées depuis la fondation de Rome qui avait employé 700 ans à fonder le plus vaste empire de l'univers, ce même empire, assailli par des nuées de barbares, venus de diverses régions, s'écroule de toutes parts; et, au milieu de ces secousses, de ces ébranlemens épouvantables, l'antique capitale du monde païen, devenue celle du monde chrétien, reste debout, s'enrichit des pertes de l'ancienne Rome, et ses indomptables et féroces vainqueurs courbent leur tête altière sous le joug de la foi.

Le Christianisme, la chose du monde la plus difficile à persuader, s'établit donc par la seule voie de la persuasion, malgré tout ce que peuvent lui opposer les puissances, la sagesse humaine, la religion, l'intérêt, la politique et la violence la plus outrée. Et, ce qui est bien digne de remarque, cette religion opère dans ceux qui l'embrassent une conviction si intime qu'ils s'estiment heureux de donner leur vie, pour rendre témoignage à la vérité de la doctrine dont ils font profession. Dès qu'ils connaissent, par la foi, ce Jésus crucifié qu'ils n'ont jamais vu, ils sacrifient tout pour lui rester fidèles; on les voit renoncer avec joie à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde et à la vie même, plutôt que de l'abandonner. Assurément, il n'y a rien là de naturel : c'est une vérité de sentiment à laquelle nul homme de bonne foi ne peut se refuser.

Donc, l'établissement de la Religion chrétienne n'est pas l'ouvrage des hommes, mais l'effet, et, si on ose ainsi parler, le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu. Car, ou les prédicateurs de cette religion ont confirmé leurs paroles par des œuvres surnaturelles, qu'on appelle des miracles, capables de rendre leurs auditeurs attentifs et de les convaincre enfin de la vérité de ce qu'ils leur prêchaient; ou ils ont persuadé les hommes sans miracles.

S'ils ont fait des miracles qui ne peuvent être que l'effet de la puissance divine, c'était donc Dieu qui

présidait à cette œuvre ; c'était lui qui parlait et qui agissait dans les prédicateurs de la Religion chrétienne.

S'ils ont persuadé le monde sans miracles ; la démonstration n'en est que plus forte. Puisque toutes les causes naturelles qui auraient pu produire la persuasion, ont été, au contraire, autant d'obstacles humainement invincibles, il n'y a qu'une cause surnaturelle qui ait pu en triompher, et produire un effet que toutes les causes naturelles devaient non seulement ne pas produire, mais empêcher. Une telle persuasion, opérée sans miracles, est donc un des plus grands miracles qu'on puisse concevoir. Car, comme nous l'avons déjà fait observer, quoique tout soit également possible à l'Être-Suprême, on comprend néanmoins que sa toute-puissance éclate davantage dans le changement des volontés libres qui peuvent résister, que dans la guérison subite des maladies, et dans la résurrection des corps morts, qui ne le peuvent pas.

En nous résumant, nous adjurons tout homme de bon sens et de bonne foi, et nous lui demandons s'il conçoit comment les Apotres et les Disciples, n'étant que des hommes ordinaires et dénués de toute puissance surnaturelle, ont pu faire ce qu'ils ont fait. Quoi ! des hommes qui, selon le monde, n'ont rien que de méprisable, viendront au nom d'un crucifié, attaquer de front et sans le moindre ménagement, tout ce que le monde a de

plus puissant et de plus attrayant? Ils viendront prêcher la pénitence aux voluptés et l'humilité aux grandeurs; défendre la jouissance aux désirs et l'orgueil à la richesse ; ils viendront arracher l'homme à tout ce qui l'entraîne, et frapper d'anathême tout ce qui l'attache à la terre , en annonçant un royaume des Cieux ; et tout cela sans en donner ni preuve , ni garant, si ce n'est leur parole! Et on les croira sur leur simple parole !....

Mais ce n'est rien encore. Mettez seulement d'un côté l'histoire et de l'autre l'Evangile, et représentez-vous ce qu'était l'empire romain dans toute la splendeur et toute la terreur de son énorme puissance; et le règne de l'idolâtrie sur le peuple, dans ses enivrantes et innombrables séductions, dans la pompe imposante de son culte extérieur, dans la contagieuse autorité de ses dieux , qui étaient les dieux de tous les vices, et dans toute la corruption des mœurs d'alors, à laquelle on n'a rien comparé.

Voilà le monde romain et idolâtre , tel qu'il s'offrait aux prédicateurs de l'Evangile; et c'est ce monde qu'une poignée d'hommes inconnus , sortis de la nation la plus méprisée, entreprend de changer. Et avec quoi? Avec la croix et la morale de la croix. Juste ciel! Si cette entreprise n'était pas de Dieu , elle était le dernier excès de l'extravagance humaine , un phénomène de démence , dont le monde n'offre pas d'exemple; et si cette entreprise a réussi sans le secours de la puissance divine, non seulement ce succès est inexplicable ,

mais il est au rebours de la nature humaine ; c'est le démenti le plus formel donné à la raison, en sorte que, pour ne pas y voir le doigt de Dieu, il faut se condamner à y admettre une contradiction manifeste avec les principes connus de l'ordre moral, par conséquent un prodige absurde, impossible. (1)

(1) Pour affaiblir cette démonstration, l'incrédule prétend que le Christianisme, dans son origine, n'a trouvé de sectateurs que dans le peuple séduit par son ignorance, par les espérances de la foi, et par les aumônes que lui offrait une religion bienfaisante, amie des pauvres et des malheureux.

1°. Il est vrai que les apôtres comptaient un plus grand nombre de prosélytes dans la classe du peuple que parmi les riches. Mais il est vrai aussi que, lorsqu'il est question de faits éclatans et notoires, qui ne demandent que des yeux et des oreilles, tels qu'étaient les miracles opérés par les apôtres en preuve de leur mission, l'homme du peuple peut en juger aussi bien que le philosophe.

D'ailleurs, il s'en faut de beaucoup que l'Eglise, dans les premiers temps, ne fût composée que d'ignorans et de misérables de la lie du peuple. On en a déjà vu la preuve dans le chapitre VIe., *(p. 267 et suiv.)* Sans parler du centurion Corneille, de l'eunuque de la reine Candace, du proconsul Sergius Paulus, de Denys l'Aréopagite, de Crispus de Corinthe, d'Apollo homme éloquent et savant dans les Ecritures, nous ajouterons qu'à Thessalonique, les premiers qui embrassèrent la foi tenaient un rang distingué dans la ville, et qu'ils ne se rendirent qu'après avoir comparé l'enseignement des apôtres avec la doctrine des livres saints; que parmi les Ephésiens qui crurent à la prédication de saint Paul, il y avait des hommes lettrés, puisque plusieurs apportèrent des livres impies et superstitieux, et en brulèrent pour une somme considérable ; que le consul Flavius Clément, et Domitilla son épouse, tous deux parens de Domitien, périrent dans la persécution allumée sous cet empereur ; que Tertullien avertit Scapula, proconsul d'Afrique, qu'il trouvera parmi les chrétiens qu'il veut immoler, des Sénateurs, des femmes de la plus haute naissance, les parens de ses amis ; et que, dans un de ses rescrits, l'empereur Valérien reconnaît que des Sénateurs et des femmes du pre-

## §. V. SOUFFRANCES ET MORT DES MARTYRS.

Les Empereurs idolâtres se flattaient d'anéantir, dans les supplices, une religion qu'ils haïssaient. Mais cette religion prenait de nouveaux accroissemens sous le glaive de la persécution. Ongles de fer, roues armées de lames tranchantes, grils ardents, bûchers, dents de bêtes féroces : tout fut mis en œuvre et ne servit qu'à multiplier ceux que l'on voulait détruire.

Quel tableau que celui de leurs combats et de leurs victoires ! Si l'éloquence chrétienne l'a sou-

mier rang ont embrassé le Christianisme.

2°. Les espérances de la foi chrétienne n'étaient pas de nature à éblouir la multitude ; elles ne pouvaient faire quelque impression que sur des ames vertueuses, fortement déterminées à sacrifier tous les intérêts du monde et des passions au desir du salut éternel. Que le peuple se laisse prendre à l appât de la licence et de l'impunité, c'est une chose naturelle et trop ordinaire ; mais que, sans motif, sans examen, malgré tous les préjugés, il embrasse une doctrine qui l'oblige à la vertu la plus austère, et qui l'expose à de nouvelles peines et de nouveaux dangers, c'est un genre de séduction dont il n'y a jamais eu d'exemple.

3°. Les aumônes, souvent recommandées dans les épîtres de St. Paul, étaient un très-faible dédommagement pour la gêne et les périls inséparables alors de la profession du Christianisme. Il s'en fallait bien qu'elles pussent suffire aux besoins de tous les convertis, et certainement elles n'étaient pas destinées à nourrir l'oisiveté. Car saint Paul fait une loi rigoureuse du travail, en disant : *Que celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger*, ( II Thessal. III. ). Quelle inconséquence de ranger les aumônes parmi les moyens de séduction, quand on prétend que l'Eglise n'était alors composée que de misérables! Etaient-ce les Juifs ou les Païens qui en faisaient les fonds ?... Et, si c'étaient les chrétiens, comme il faut bien le supposer, par quel motif ces hommes opulens avaient-ils été gagnés à la nouvelle Religion ?

vent tracé, il n'avait pas besoin de ses couleurs. Ce n'est pas dans les panégyriques que les martyrs sont le plus grands; c'est dans le simple récit original et authentique, dans les registres des Proconsuls et des Gouverneurs : monumens qu'aucune incrédulité ne peut attaquer, et qui se justifieraient d'eux-mêmes par cela seul que le mensonge ne parle pas ainsi. Quelle inconcevable uniformité de caractère dans cette foule d'athlètes, tous soutenant les mêmes combats, et combattant avec les mêmes armes, pendant la durée de trois siècles? Leur langage, leur fermeté sont tellement les mêmes, qu'en lisant ces milliers de rapports juridiques, vous croiriez lire l'histoire d'un seul homme.

On a vu des hommes résister aux tourmens, braver leurs vainqueurs, et insulter leurs bourreaux; et nous connaissons, sans qu'on se donne la peine de nous les objecter, les chansons du sauvage qui se glorifiait, en souffrant, d'avoir fait souffrir davantage ses ennemis. Orgueil et fureur!..... « Il » était juste que le Tout-Puissant fit reconnaî» tre à d'autres traits ceux qui étaient à lui. » Le premier et le plus frappant, c'est cette patience calme et douce, sans colère et sans jactance, soutenue seulement par cette charité divine, qui sans cesse rendait grâces à Jésus-Christ de souffrir pour lui et comme lui, et bénissait, comme lui, ses bourreaux; c'était toujours de lui qu'ils attendaient toute leur force, quand on étalait à leurs yeux les instrumens de torture : ce n'était jamais de leur

propre courage, qu'ils menaçaient les persécuteurs; c'était par Jésus-Christ seul qu'ils se promettaient de triompher. On n'entendait sortir de leur bouche ni plaintes, ni imprécations, ni gémissemens: leur visage n'était ni altéré par la douleur, ni enflammé par la menace ; une sérénité vraiment céleste rayonnait sur leur front et dans leurs yeux. Les spectateurs pleuraient d'attendrissement, les juges frémissaient de rage ;. et les martyrs, regardant le Ciel et répétant les saintes prières, ne semblaient ni ressentir les tourmens, ni prendre part à ce qui se passait autour d'eux. Quoi donc! leurs membres étaient-ils impassibles? Et cette espèce de miracle n'affaiblirait-il pas celui de leur constance? Dieu seul sait la mesure de ses dons et celle des forces humaines. Celles-ci, très-certainement, sont par elles-mêmes beaucoup au-dessous de ce qu'on voyait dans les martyrs; d'après l'invariable multitude des témoignages, la cruauté et la durée des tortures font frémir les sens et l'imagination ; et si la nature seule eût pu les surmonter, c'eût été du moins en manifestant sa faiblesse, par la pâleur du visage, le renversement des traits et les cris d'angoisse, symptômes qui accusent au moins l'agonie du corps, même quand l'ame ne se rend pas. Mais rien de semblable n'a jamais paru dans les martyrs ; et il ne nous est donné ni de savoir, ni même de comprendre jusqu'à quel point le maître de tout émoussait en eux les aiguillons des déchirantes douleurs, ni comment il enlevait leur ame

jusqu'à lui, tandis que leur corps était livré aux tyrans de la terre. Ce qui est sûr et incontestable, c'est que l'effet même des scènes sanglantes prouve la fidélité des peintures ; car il est de fait que ce sont ces spectacles extraordinaires qui produisaient une foule de prosélytes, et qui devaient et pouvaient seuls les produire. Rien n'était plus commun que de voir sur-le-champ de nouveaux chrétiens se présenter au martyre ; souvent même les ministres de la persécution étaient les premiers convertis. Or, si les martyrs n'avaient eu que la force de mourir pour leur foi, et que, d'ailleurs, ils eussent paru dans les souffrances aussi faibles que les autres hommes, il n'était guère naturel qu'on s'empressât de suivre leur exemple. Mais lorsque, au milieu des tortures, ils ne paraissent pas même s'apercevoir de ce que les autres ne peuvent pas même regarder, on entend dans l'ame des spectateurs ce cri qui fait les chrétiens : « *Certes le Dieu des chrétiens est le Tout-Puissant. Eh! qui donc est semblable à lui?* »

Dieu se plaisait aussi à environner leur mort de grandes merveilles. Mille fois, on les vit sortir tout déchirés des mains des bourreaux, et le lendemain sortir de la prison, guéris de leurs plaies : mille fois on vit les flammes et les bêtes féroces les respecter au lieu de les dévorer. Mais quand le Très-Haut avait assez fait voir à ses ennemis qu'il se jouait de leur impuissance, il faisait voir aussi à ses serviteurs qu'il ne voulait pas les priver du prix de leur

triomphe ; et il permettait à la mort de rentrer dans ses droits pour ne pas retarder l'immortalité de ses martyrs.

Que pouvaient penser les païens, quand ils voyaient les fidèles, loin d'être effrayés de ces horribles exécutions, s'empresser publiquement de recueillir les restes de ces victimes sacrées, rechercher avec avidité ce qui leur avait appartenu, se disputer leurs vêtemens ensanglantés, et tremper les leurs dans ce sang devenu précieux, et même les tombeaux des martyrs devenir le théâtre des prodiges et l'autel des prières et des sacrifices.

Que pouvaient-ils penser, lorsque, pendant 300 ans et parmi tant d'hommes si puissamment armés pour ne rien craindre, jamais on n'en vit un seul faire le plus léger effort contre une autorité oppressive ; jamais un seul compromis ou cité dans ces factions qui partageaient l'empire, en sorte que, dans le temps même où ils étaient parvenus à remplir les villes et les campagnes, les cours et les armées, au milieu de toutes ces ambitions rivales, qui faisaient couler tant de sang pour posséder la terre, il n'y en avait qu'une qui aspirât à verser le sien pour posséder le Ciel ; et c'était celle des chrétiens ! Qu'on cherche cela dans les annales du monde ; et le monde qui ne l'a vu qu'une fois, l'a vu pendant trois siècles ! Ce miracle-là n'est ni contesté ni contestable, et il en vaut bien un autre. Il n'y en a qu'un qui serait aussi grand, celui que supposent nos adversaires, qu'il n'y eût rien

que de naturel dans le dévouement des martyrs.

La philosophie de nos jours, fatiguée d'entendre dire que la religion chrétienne seule a triomphé de trois siècles de persécutions, a pris enfin le parti de répondre que ces persécutions n'ont été ni aussi multipliées, ni aussi violentes qu'on le suppose ; que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand qu'on le dit ; et que, d'ailleurs, ce sont les persécutions qui ont fait les succès du Christianisme.

Mais la première assertion est si évidemment contraire aux monumens historiques les plus incontestables, que nous croyons presque inutile de nous y arrêter. Nous avons déjà indiqué, sur ce sujet, dans le paragraphe quatrième, (*p.* 430 *etc.* ), plusieurs écrivains ecclésiastiques et profanes, auxquels on peut ajouter saint Justin, Athénagore, Origène, Théophile d'Antioche, Méliton de Sardes, Minutius Félix, qui, dans leurs apologies, se plaignent de ce qu'on ne cesse de persécuter des innocens dont tout le crime est d'être chrétiens. Spartien qui, dans la vie de Sévère, nous apprend que cet empereur défendit, sous les peines les plus graves, d'embrasser le Judaïsme ou le Christianisme (*Cap. XVII.*) ; Lampride qui, dans la vie d'Alexandre Sévère, dit que cet empereur *toléra les chrétiens* ( Cap. XXII ) : ce qui suppose que cette tolérance n'avait pas été ordinaire ; le sophiste Libanius qui, dans l'éloge de Julien l'apostat, loue son héros de ce que, persuadé que le Chris-

tianisme avait pris des accroissemens par le carnage de ses sectateurs, il n'avait pas, comme ses prédécesseurs, employé contre les chrétiens les plus cruels supplices; enfin l'empereur Maximin II qui, d'abord ennemi des chrétiens, changea par politique, et écrivit aux gouverneurs des provinces de son obéissance une lettre dont le commencement suppose qu'avant lui la religion avait été horriblement persécutée, (*Euseb. hist. eccles. lib. IX. c. IX.*). Sans doute, dans la longue période de temps qui sépare Néron de Constantin, l'empire avait eu des maîtres dignes de gouverner les hommes; mais ceux-là même, s'ils n'ont pas porté des édits sanglans contre les chrétiens, ont laissé subsister, exécuter ceux de leurs prédécesseurs, ont toléré avec trop de faiblesse les excès commis par les gouverneurs, par les magistrats et le peuple (1).

Secondement, le langage des écrivains ecclésiastiques des cinq premiers siècles, dans leurs histoires, leurs homélies, leurs apologies, leurs divers traités, est uniforme sur le nombre immense des martyrs. Or, de quel droit récuserait-on le témoignage de personnages aussi graves, aussi éclairés, aussi éminemment vertueux, qui parlaient ainsi en face des contemporains, et dont plusieurs, après avoir été témoins des persécutions, en furent les victimes? Et les autres, tels que saint Léon,

(1) Voyez la *Défense du Christianisme*, tome II; -- la savante dissertation servant de préface au recueil des *Actes des martyrs* par *Dom Thyerri Ruinart*; -- le *Dict. de Théol.* par Bergier, art. *Martyrs*.

saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Augustin, Théodoret, ne devaient-ils pas avoir dans les mains et sous les yeux une foule de monumens sensibles de ces temps de destruction et de carnage qui venaient de finir? On objecte un passage d'Origène qui semble dire qu'il y a eu peu de martyrs; mais outre qu'il écrivait avant les persécutions de Dèce, de Valérien, de Dioclétien, les plus sanglantes de toutes, il est évident qu'il a voulu dire uniquement que le nombre des martyrs était petit, comparé à celui des chrétiens qui n'avaient pas péri : « Dieu, » ajoute-t-il, ne voulant pas que la société chré» tienne fût entièrement détruite, ( *Contrà Cels,* » *lib. III. n. 8.* ) » ( 1 ). Le nombre des victimes, sous Dioclétien et ses collègues, fut si grand qu'ils crurent avoir comme anéanti le Christianisme dans l'empire. « On voit encore, est-il dit dans l'*Art de* » *vérifier les dates*, on voit encore une médaille » de Dioclétien avec cette inscription : *Nomine* » *christianorum deleto*, en mémoire de l'abolition » du nom chrétien. »

On peut même assurer, avec fondement, qu'il y a eu infiniment plus de martyrs que nous n'en connaissons par l'histoire. En effet, dans les premiers temps, chaque Eglise avait son calendrier particulier, où étaient inscrits les noms de ses mar-

( 1 ) Il est certain, par d'autres passages d'Origène, qu'il était persuadé du grand nombre des martyrs, ( *lib. II. Contrà Cels. -- In Epist ad Rom. cap. V. --- lib. I contrà Cels.* ).

tyrs, mais de ses martyrs seulement, comme nous l'apprend Sozomène (*lib. V. c.* 3.). Or, de tous les calendriers qui ont précédé les martyrologes, il n'en est que deux qui soient parvenus jusqu'à nous: celui de Rome, fait au quatrième siècle, sous le pontificat de Libère, et celui de Carthage, dressé et publié au cinquième; encore même sont-ils défectueux; car les noms de tous les martyrs du lieu ne se trouvaient pas dans les calendriers particuliers de chaque église, soit à cause de leur multitude, soit à cause du feu de la persécution qui ne permettait pas quelquefois aux fidèles de savoir ni les noms des victimes, ni l'endroit où reposait leurs corps: on en a découvert plusieurs dans ces derniers siècles, et de savans antiquaires les ont déterrés avec le marbre qui les couvrait (1.). Ces omissions doivent, au reste, d'autant moins nous étonner, qu'on en remarque dans les calendriers nouveaux: bien loin de comprendre les noms des martyrs qui ont souffert dans les royaumes et dans les pays étrangers, ils ne comprennent pas même le nom de ceux qui ont rougi de leur sang la terre

(1) Voyez la Préface *des Actes des Martyrs*, par D. Ruinart, dont l'auteur du *Dictionnaire philosophique* avoue que *c'est un homme aussi instruit qu'estimable.*

Le savant Visconti a réuni des inscriptions pour prouver le grand nombre des martyrs pendant les premières persécutions : ainsi dans les Catacombes on trouve : *Marcella et Christi martyres CCCCCL....... Hic requiescit medicus cum pluribus....... CL martyres Christi.......* — D'autres inscriptions parlent de trente martyrs, de quinze etc. (*Voyez les* Discours de N. Wiseman *indiqués p.* 239 *précéd.*)

la plus proche. Le nombre des martyrs est donc de beaucoup au-dessous de la vérité. ( 1 )

Troisièmement, s'il était dans la nature que les supplices et les bourreaux fissent d'autant plus de prosélytes, qu'ils font plus de martyrs, pourquoi ce grand pouvoir de la persécution n'a-t-il pas conduit aux mêmes succès que les chrétiens, les Manichéens par exemple, les Albigeois et tous les hérétiques qui, sous différens noms, descendant de l'hérésiarque Manès supplicié par Sapor, ont été poursuivis pendant plusieurs siècles, et notamment en 1022, sous le règne de Robert? Pourquoi le sang des martyrs, naturellement si fécond selon vous, a-t-il été stérile dans toutes les sectes? Pourquoi encore les Maures et les Juifs n'ont-ils pas converti l'Espagne à leurs croyances, lorsque Ferdinand et Isabelle les persécutaient avec tant de violence? Certes, dans vos principes, voilà une belle occasion de triomphe que ces cruautés exercées si long-temps dans un vaste empire ; et plus

( 1 ) Les rues et les places publiques étaient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglans, couverts de victimes et de cadavres. Eusèbe de Césarée nous dit deux fois qu'il a été lui-même témoin du supplice de trente, quarante, et même de cent chrétiens en même temps ; et la seconde fois en termes si forts que M. de Valois a traduit: « Nous avons vu » de nos propres yeux, *oculis nostris conspeximus*, ( Hist. eccles. lib. VIII, c. IX. ). Il rapporte, ( c. XI. ), que, dans une ville de Phrygie, tous les habitans, le gouverneur, les magistrats, furent livrés aux flammes, parce qu'ils refusèrent de sacrifier aux dieux; et Lactance dit aussi en propres termes, qu'on brûla tout le peuple, ainsi que le *conventicule*: *universum populum cum ipso pariter conventiculo concremavit*, ( Div. Inst. lib. V. c. XI. )

vous les accuserez ces cruautés que j'accuse comme vous, plus la conséquence tournera contre vous-mêmes (1). Ne serait-ce pas qu'il y a ici différence totale dans l'effet comme dans la cause? Et cette différence n'est-elle pas tout simplement de ce qui est de l'homme à ce qui est de Dieu?

Les sectaires combattaient avec des armes humaines: on ne les tuait que quand ils ne pouvaient tuer. Les Maures avaient partagé l'Espagne jusqu'à la prise de Grenade, et la menaçaient jusqu'à l'époque de leur bannissement; les Juifs des premiers siècles de notre ère suscitèrent des révoltes sanglantes partout où ils crurent pouvoir être les plus forts; et les disciples de Luther et de Calvin dans le seizième siècle envahirent les armes à la main, et à l'aide des rois et des électeurs, les contrées où ils dominent encore. Je ne vois rien là que de fort ordinaire; mais qui donc a pu inspirer aux chrétiens des premiers temps de se laisser massacrer sans jamais se défendre; de regarder les supplices comme leur palme, et la mort comme leur récompense, et encore de bénir leurs persécuteurs et leurs bourreaux?... Celui-là seul qui en avait donné l'exemple; sur lequel on avait épuisé les outrages sans épuiser sa patience; et qui, au milieu des imprécations et des cris de rage, n'avait fait entendre que ces mots: « *Mon père, pardonnez-» leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* »

(1) Voyez, pour quelques faits faussement avancés, la *Lettre sur l'inquisition* par M. de Maistre. — Voyez aussi les p. 144 et 202 précéd.

Certes, les Césars qui n'étaient pas pourtant sans connaissance du cœur humain, dont quelques-uns même sont encore honorés du titre de philosophes, étaient bien loin de penser qu'ils allaient directement contre leur but, en poursuivant, par des édits sanguinaires, une religion qu'ils voulaient détruire; et Dioclétien particulièrement avait une opinion bien différente, puisqu'il se glorifiait d'*avoir aboli la superstition et le nom même des chrétiens.* Sans doute il se trompait beaucoup, puisque, un moment après, le Christianisme régna sur le monde avec Constantin; et là se montra la main de Dieu. Mais Dioclétien croyait combattre seulement les hommes, et tout ce qui est de l'homme cède à l'homme, et peut être vaincu par l'homme.

Il n'est donc pas vrai que la persécution ait naturellement cette espèce de puissance inverse qu'on s'efforce de lui attribuer, et dont l'effet serait d'affermir ce qu'elle voudrait abattre : ce paradoxe est, comme tant d'autres, inventé par le besoin qu'on en a, et démenti par l'histoire. On aurait tort de nous citer la tolérance hypocrite de Julien comme une preuve que du moins ce paradoxe n'est pas nouveau. D'abord, cette tolérance n'empêcha pas qu'il n'y eût encore des martyrs sous son règne, et que lui-même n'en fît plus d'un personnellement, sous différens prétextes qui changeaient le nom sans changer la chose. Mais n'était-ce pas, d'ailleurs, une persécution que de priver les chrétiens de toutes les charges publiques, d'ordonner

qu'on brûlât leurs livres, qu'on saisît les revenus des églises, et qu'on n'ouvrît aucune école pour les chrétiens? Il me semble qu'il n'y a qu'une philosophie très-intolérante qui puisse appeler cela de la tolérance.

Gloire donc à Dieu qui a donné à la terre, pendant trois cents ans, des témoins innombrables et irréprochables de la vérité du Christianisme.

Prétendrait-on, en effet, que c'était en eux emportement, délire, fanatisme? Mais a-t-on jamais vu des exemples d'emportement, de délire, de fanatisme pareils, pendant trois siècles et dans toutes les provinces du monde?

Voudrait-on soutenir que les martyrs n'étaient que des séducteurs qui cherchaient à tromper la postérité?.... Mais l'imposture a-t-elle assez de chances pour balancer celle de la vie? On fait des crimes dont le profit précède la peine : on n'en fait pas dont l'unique fruit soit de ne rien espérer.

Leur prêterait-on l'appât secret d'un fol orgueil, l'espoir d'une grandeur qui flattait ces ames superbes?... Mais comment l'amour si fort et si général de la vie aurait-il cédé dans un si grand nombre d'hommes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de tout pays, à des sentimens naturellement rares? S'il arrive qu'un enthousiaste qui enfante de nouveaux dogmes consente à mourir pour mieux les accréditer, ceux qui n'y ont d'autre part que celle d'en être instruits, portent ils l'orgueil jusqu'aux mêmes excès? Où sont les martyrs de

Socrate? Platon et aucun des disciples qu'il avait enseignés, voulurent-ils s'associer à sa peine?.... D'ailleurs, quel éclat si grand, quelle renommée si flatteuse, si éblouissante suivait le peuple des martyrs?...

Il serait bien plus raisonnable de leur prêter l'amour des ignominies : car on sait qu'ils en étaient abreuvés, saturés ; mais cet amour n'est pas naturel, et il faudrait en chercher plus haut la cause. Voyez ce chrétien, comparaissant devant le Juge, ou conduit à la mort au milieu des exécrations publiques : il se regarde comme un faible roseau dont Dieu seul est le soutien ; il s'estime heureux de ressembler à Jésus-Christ rassasié d'opprobres et mort innocent pour nos péchés ; s'il souffre avec courage, il souffre avec douceur et modestie : rien en lui ne sent ni le fanatisme, ni l'ambition insensée de se faire un nom ; il ne cherche ni les applaudissemens, ni les acclamations ; il ne veut que Dieu pour témoin de ses combats, et il le bénit, et il lui rend grâces au milieu des plus cruelles tortures. « Où est l'homme, demande J. J. Rousseau, » où est le sage qui sâche souffrir et mourir *sans* » *faiblesse et sans ostentation*? » Ces deux admirables caractères se trouvent dans les martyrs chrétiens, dans de tendres enfans, dans des vieillards caducs, dans des vierges délicates ; et ils seront à jamais la pierre de touche qui convaincra de faux les martyrs de l'orgueil et du fanatisme.

Dira-t-on que nos martyrs étaient des esprits

simples et crédules?... Mais l'histoire des trois premiers siècles ne nous montre-t-elle pas des personnages illustres, et même des philosophes, autrefois la gloire du paganisme, embrassant généreusement les humiliations de la croix, et versant avec le plus tendre amour leur sang pour Jésus crucifié? Tels ont été les Polycarpe, les Ignace, les Irénée, les Justin, les Clément soit de Rome, soit d'Alexandrie. Étaient-ce des hommes ignorans et crédules? Dans les ouvrages qu'ils nous ont laissés, ne trouve-t-on pas les richesses de l'esprit, et tout ce que le savoir avait alors de plus profond?

Ce n'était pas, d'ailleurs, pour des opinions que les martyrs souffraient et mouraient avec une tranquille constance; et c'est là une observation des plus importantes. Mais ils souffraient et mouraient pour des faits éclatans et publics, dont la certitude était à la portée de tous les esprits. On peut s'entêter pour des opinions; mais un homme sensé ne s'entète pas jusqu'à sacrifier sa vie pour attester qu'il a vu ce qu'il n'a pas vu : il faudrait pour cela *être enragé*, suivant l'expression de l'auteur lui-même des *Pensées philosophiques*; et cette fureur, pût-elle s'emparer d'un homme, de quelques hommes, ne peut évidemment devenir la manie universelle d'hommes innombrables, de tout âge, de toute condition, et de tout pays. Or, les premiers martyrs chrétiens sont morts pour des faits qu'ils avaient *vus et touchés de leurs mains* : ainsi sont

morts les Apôtres ( 1 ), et les autres premiers disciples de Jésus-Christ ; et une foule de chrétiens, immolés dès le commencement de l'Eglise, avaient été aussi témoins oculaires des miracles de Jésus-Christ ou de ceux des Apôtres. Ceux qui sont morts immédiatement après, attestaient qu'ils avaient appris ces mêmes faits de témoins oculaires qui avaient scellé de leur sang leur témoignage. Les martyrs suivans ont transmis ce même témoignage, de sorte que leurs diverses générations perpétuent la chaîne de dépositions irrécusables en faveur des faits qui étaient le fondement de leur religion. Peut-on trouver ailleurs rien de semblable?... Les prétendus martyrs des autres religions, qu'avaient-ils vu? Qu'avaient-ils entendu? Que pouvaient-ils attester?... Différence décisive entre eux et ceux

( 1 ) Le martyre de saint Pierre et de saint Paul est attesté par leurs disciples et par leur tombeau ; celui de saint Jacques le Majeur et de saint Etienne est rapporté dans les *Actes* ; celui de saint Jacques le Mineur est rapporté par Josèphe, ( *Antiq. Jud. l. XX. c.* 8. ) ; celui de saint Siméon et de plusieurs autres parens de J. C. est attesté par Hégésippe, auteur presque contemporain, ( *Eusèb. Hist. l. III. c.* 32. ). Quant aux autres, saint Polycarpe, ( *Epist. ad Philipp.* ), saint Clément d'Alexandrie, ( *Strom. l. IV. c.* 9. ), affirment qu'ils ont souffert et qu'ils sont morts pour la foi ; et d'ailleurs, la tradition constante et immémoriale des chrétiens sur ce point supplée abondamment à des monumens historiques plus détaillés.

Aucun auteur ancien n'a élevé de doute sur le martyre des Apôtres, excepté un certain Héracléon sur celui de quelques-uns d'entre eux. Mais Héracléon était un hérétique Valentinien, qui soutenait l'inutilité du martyre, et par conséquent était intéressé à contester celui des premiers disciples de J. C. ; et son doute, suspect en lui-même, est formellement réfuté par saint Clément d'Alexandrie, ( *Strom. l. IV. c.* 9. p. 597. ).

du Christianisme, et d'autant plus que nos martyrs étaient des hommes de tous les âges, de tous les caractères, de tous les états; qu'ils souffraient, non dans les accès d'un enthousiasme furieux, mais avec tout le sang-froid de la réflexion et une inaltérable patience; qu'ils se soumettaient librement, non à une mort prompte et facile, mais aux plus effroyables douleurs, au milieu des tortures les plus lentes et les plus recherchées (1); et qu'ils les enduraient, non avec un certain courage, mais avec une sérénité si merveilleuse, qu'elle touchait les païens et les bourreaux, et les attirait à la Religion plus efficacement qu'ils n'en étaient détournés par la crainte des supplices. En vérité, Dieu pouvait-il se choisir des témoins plus dignes de lui, et donner à leurs souffrances et à leur mort des traits plus manifestement surhumains?

## §. VI. PERPÉTUITÉ DE L'ÉGLISE.

« Allez, dit Jésus-Christ à ses Apôtres, avant de » les quitter; enseignez toutes les nations, les bap- » tisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint- » Esprit; leur enseignant à garder tout ce que je » vous ai confié; *et voilà que je suis avec vous*, « *tous les jours, jusqu'à la consommation des siè-* » *cles*, (Matth. XXVIII, 19, 20.). »

Que cette promesse de Jésus-Christ est grande et humainement incroyable! Qu'une société d'hom-

(1) *Exquisitissimis pœnis*, dit Tacite, (*Annal. lib. XV. c.* 44.)

mes doive avoir une immuable durée! Qu'il y aît sous le Ciel quelque chose qui ne change pas! Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparaissent. Que sont devenus ces Romains qui persécutaient l'Eglise? Ce peuple, qui se vantait d'être le peuple-roi, a été livré aux nations barbares: cet empire, qui se flattait d'être éternel, s'est écroulé. Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses divinités : il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui est devenue à jamais le centre du royaume de l'Homme-Dieu.

Cependant Jésus-Christ a prédit que son Église serait persécutée par les puissances du monde; qu'elle serait déchirée par les schismes et par les hérésies; qu'il y aurait des vices et des scandales jusqu'à la fin.

Il est sensible qu'étant ainsi attaquée de toutes parts, elle ne pouvait pas plus subsister, qu'elle n'avait pu s'établir, sans le sécours d'une main toute-puissante, et sans une protection divine continuelle. Il fallait qu'elle trouvât tout l'univers conjuré contre elle; qu'elle parût sur la terre sans force, sans secours humain; et qu'elle triomphât, cependant, de toutes les doctrines répandues sur la surface du globe, et de tous les obstacles que les hommes ont opposés à sa conservation, pour leur persuader que c'était l'ouvrage de Dieu seul. La Providence a permis ces obstacles pour convaincre le monde, par une si longue expérience, que

l'Eglise, qui ne doit son établissement ni au crédit, ni à la force, ni à l'éloquence, ni à l'intérêt, ne doit sa durée qu'à la main invisible dont elle est soutenue.

Sans cette protection divine,

Elle aurait dû périr sous le glaive des persécuteurs qui, durant 300 ans, se sont efforcés de l'étouffer dans son berceau. Mais les persécutions, au lieu de la détruire, n'ont servi qu'à l'étendre et à la multiplier. L'Eglise est demeurée libre dans ses chaînes, et invincible au milieu des tourmens: Dieu, nous l'avons vu, a inspiré à une foule de héros un courage et une patience bien supérieurs à notre faible nature; et l'admiration qu'ils excitaient a converti leurs bourreaux mêmes.

Elle aurait dû périr par les efforts des hérétiques qui ont successivement attaqué les divers dogmes de la foi; mais leurs efforts, souvent appuyés de toute la puissance des Empereurs et des Rois, loin de les altérer, n'ont servi qu'à les affermir et à les mettre dans un plus grand jour. Dieu a suscité une foule de saints Docteurs pour confondre chaque erreur, aussitôt qu'elle a paru; il a facilité la tenue des Conciles, où la nouveauté a été solennellement proscrite, où la tradition pure de la révélation a été consacrée par des décisions authentiques, et attachée à des expressions précises, qui ont écarté toute équivoque, tout subterfuge. Chose admirable! Toute la question contre les hérétiques s'est toujours réduite à un fait précis et notoire: *que croyait-on et qu'enseignait-on, quand*

*vous êtes venus*? Et jamais il n'y a eu d'hérésie qui n'ait trouvé l'Eglise en possession de la doctrine contraire : c'est un fait constant, public, universel et sans exception.

Elle aurait dû périr par les scandales et par le relâchement qui se sont introduits, dans certains temps, parmi ses enfans et même parmi ses ministres. Voici, à cette occasion, ce que Madame de Sévigné écrivait à Monsieur de Coulanges, qui se trouvait à Rome, lors de la tenue d'un Conclave : « Vous vous sentez embarrassé dans votre religion, sur ce qui se passe à Rome et au Conclave. Mon pauvre cousin, vous vous méprenez ; » j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit » tira une conséquence toute contraire, au sujet » de ce qu'il voyait dans cette grande ville. Il en » conclut qu'il fallait que la Religion chrétienne » fût toute sainte et toute miraculeuse, de subsister ainsi par elle-même, au milieu de tant de désordres et de profanations. Faites donc comme » lui ; tirez les mêmes conséquences, et songez que » cette même ville a été baignée autrefois du sang » d'un nombre infini de martyrs ; qu'aux premiers » siècles toutes les intrigues du Conclave se terminaient à choisir, entre les prêtres, celui qui avait » le plus de force pour soutenir le martyre ; qu'il » y a eu 37 Papes qui le souffrirent, l'un après » l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fît » fuir ou refuser une place où la mort était attachée ; et quelle mort ! Vous n'avez qu'à lire cette

» histoire, pour vous persuader qu'une religion » subsistante, par un miracle continuel, et dans » son établissement, et dans sa durée, ne peut être » une imagination des hommes : les hommes ne » pensent pas ainsi. Ramassez toutes ces idées, et » ne jugez pas si légèrement; croyez que, quelque » manoeuvre qu'il y ait dans le Conclave, c'est tou» jours le Saint-Esprit qui fait le Pape: Dieu fait » tout, il est le maître de tout. »

Il fallait bien qu'elle se vérifiât cette parole du Sauveur, que, *dans son champ, l'ivraie croîtrait avec le bon grain jusqu'à la moisson*. Aussi l'on a toujours vu des désordres dans le sein de l'Eglise ; mais c'est une des merveilles de sa durée, que malgré les désordres, l'autorité de ses pasteurs ait toujours été reconnue, sa morale soit toujours restée pure, sa discipline toujours sainte, son enseignement toujours irrépréhensible. Et voilà le caractère surnaturel, qui n'appartient qu'à l'Eglise, d'avoir une perpétuelle continuité, de pouvoir, à travers les scandales qui n'ont cessé de l'affliger, remonter sans interruption jusqu'à Jésus-Christ, et de n'avoir cessé d'offrir aux regards de l'univers des modèles de toutes les vertus, en formant de vrais chrétiens, dont la foi et les mœurs se rattachent, par une succession invariable, à la foi et aux mœurs des Apôtres.

Non, il n'y a rien de plus divin, dans la personne de Jésus-Christ, que d'avoir prédit, d'un côté, que son Eglise ne cesserait d'être attaquée ou par

les persécutions de tout l'univers, ou par les hérésies et les schismes qui la déchireraient, ou par le *refroidissement de la charité* qui amènerait le relâchement de la discipline ; et de l'autre, d'avoir promis que, malgré tous ces obstacles, nulle force n'empêcherait l'Eglise de vivre toujours, d'avoir toujours des pasteurs qui se laisseraient les uns aux autres, de main en main, l'autorité de son Fondateur, et avec elle, la saine doctrine et les Sacremens, Comment ne serait-on pas affermi dans la foi des choses passées, en remarquant une vue si perçante dans un si long avenir? Ni les Apôtres n'ont pu, ni nous ne pouvons nous-mêmes douter de ce qu'ils ont vu dans la source les assurer de toute la suite; et ce que nous voyons dans la suite, nous assure de ce qu'ils ont vu et admiré dans la source.

Ainsi, outre l'avantage qu'a l'Eglise d'être seule fondée sur des faits miraculeux et divins, qu'on a écrits hautement et sans crainte d'être démenti, dans le temps où ils sont arrivés ; voici, en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ce temps, un miracle toujours subsistant, qui confirme la vérité de tous les autres : c'est la suite du Christianisme, toujours victorieux des efforts qu'on a faits pour le détruire. Quelle consolation, quelle conviction pour les fidèles de savoir que de Pie VIII ( 1 ), qui occupe aujourd'hui le siége pontifical, la Religion est immuable jusqu'à saint

( 1 ) Il faut se souvenir que l'auteur n'est mort que vers la fin de 1829.

Pierre, établi prince des Apôtres par Jésus-Christ, et qu'elle a vu, autour d'elle, tout changer, tout se détruire, sans changer elle-même.

Depuis 18 siècles, elle règne sur une grande partie, et même sur la partie la plus éclairée du monde. Il n'y a pas d'exemple d'une telle durée. C'est pour chicaner qu'on lui compare d'autres religions: plusieurs caractères frappans excluent toute comparaison; et il est facile de les sentir par l'exposition que nous avons faite du Christianisme, dans le chapitre Ve., sans qu'il soit nécessaire de les marquer ici. Mais qu'on nous montre une autre religion fondée sur des faits miraculeux, révélant des dogmes incompréhensibles, prêchée par des ignorans, et défendue d'âge en âge par les premiers hommes du temps, depuis Origène jusqu'à Pascal, malgré les derniers efforts d'une faction ennemie qui n'a cessé de la combattre depuis Celse jusqu'à Condorcet; qu'on nous en montre une autre qui soit sortie intacte de toutes les épreuves.

Le Christianisme a résisté à tout, à la paix, à la guerre, aux échafauds, aux triomphes, aux poignards, aux délices, à l'orgueil, à l'humiliation, à la pauvreté, à l'opulence, à la nuit du moyen âge, et au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV. Jadis un empereur tout-puissant, et maître de la plus grande partie du monde connu, épuisa contre lui toutes les ressources de son génie; il n'oublia rien pour relever les dogmes anciens; il les associa habilement aux idées platoniciennes, qui

étaient à la mode. Cachant la rage qui l'animait sous le masque d'une tolérance purement extérieure, il employa, contre le culte ennemi, les armes auxquelles nul cœur humain n'a résisté : il le livra au ridicule, il appauvrit le sacerdoce pour le faire mépriser, il le priva de tous les appuis que l'homme peut donner à ses œuvres ; diffamation, cabale, injustices, oppression, ridicule, force et adresse : tout fut inutile ; *le Galiléen* l'emporta sur Julien le philosophe.

A la fin du dernier siècle, l'expérience s'est répétée avec des circonstances encore plus favorables ; rien n'y a manqué de ce qui pouvait la rendre décisive. Soyez donc bien attentifs, vous tous que l'histoire n'a pas assez instruits. Vous disiez que le *sceptre soutenait la tiare*. Eh bien ! il n'y a plus de sceptre dans la grande arène ; il est brisé, et les morceaux sont jetés dans la boue. Vous ne saviez pas jusqu'à quel point l'influence d'un sacerdoce riche et puissant pouvait soutenir les dogmes qu'il prêchait. Je ne crois pas trop qu'il y ait une puissance de faire croire aveuglément des hommes éclairés ; mais passons : il n'y a plus de prêtres ; on les a chassés, égorgés, avilis ; on les a dépouillés, et ceux qui ont échappé à la guillotine, aux poignards, aux fusillades, aux noyades, à la déportation, reçoivent aujourd'hui l'aumône qu'ils donnaient jadis. Vous craigniez la force de la coutume, l'ascendant de l'autorité, les illusions de l'imagination : il n'y a plus rien de tout cela ; il n'y

a plus de coutume, il n'y a plus de maître, l'esprit de chaque homme est à lui. La *philosophie* ayant rongé le ciment qui unissait les hommes, il n'y a plus d'agrégation morale. L'autorité civile, favorisant de toutes ses forces le renversement du système ancien, donne aux ennemis du Christianisme tout l'appui qu'elle lui accordait auparavant; l'esprit humain prend toutes les formes imaginables, pour combattre l'ancienne religion nationale; ces efforts sont applaudis et payés, et les efforts contraires sont des crimes. Vous n'avez plus rien à craindre de l'enchantement des yeux, qui sont toujours les premiers trompés: un appareil pompeux, de vaines cérémonies n'en imposent plus à des hommes devant lesquels on se joue depuis sept ans. Les temples sont fermés ou sont consacrés à la déesse *Raison* et à la *Montagne*, et ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes et aux bacchanales d'un peuple effréné. Les autels sont renversés; on a promené dans les rues des animaux immondes sous les vêtemens des Pontifes; les coupes sacrées ont servi à d'abominables orgies; et sur ces autels que la foi antique environna de chérubins éblouissans, on a monté des prostituées. Les ennemis du Christianisme sont les maîtres des murs du Vatican; l'Italie est subjuguée; Pie VI, le chef de l'Eglise, est en leur puissance; ses ministres, ses conseils et les membres du collége, à qui il appartenait de lui donner un successeur, ont été dispersés dans toute l'Europe.

L'incrédulité n'a donc plus de plaintes à faire;

toutes les chances humaines sont en sa faveur; on fait tout pour elle, et tout contre sa rivale; si elle est victorieuse, elle peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée.

Mais si le protecteur héréditaire de l'Eglise grecque est appelé par la Providence pour devenir le défenseur de l'Eglise romaine; si son armée, venue du fond du nord, change tout-à-coup la face de l'Italie, précisément durant l'espace de temps nécessaire pour réunir le Conclave et proclamer Pie VII; si ce chef de l'Eglise est rétabli dans ses états; si une puissante énergie féconde, en un moment, les ruines dont la France était encombrée; si les temples se relèvent; si le culte renaît; si le Christianisme sort de cette terrible épreuve plus pur et plus vigoureux; enfin, si la gloire de son triomphe s'est accrue d'un pas qu'a fait le temps, et qui a suffi pour dissiper toutes les objections que l'incrédulité avait cherchées avec tant de zèle dans la chronologie, la géologie, l'astronomie, la physique, l'histoire; peut-on méconnaître, dans cette vie de 18 siècles, luttant toujours avec succès ou contre les efforts des puissances de la terre, ou contre les efforts des passions des hommes, ou contre les efforts de la science, sans aucune concession faite au préjudice du dogme ou de la morale, peut-on, dis-je, méconnaître la main divine qui a fondé l'univers et qui le soutient ?

Et non seulement Dieu a affermi, au milieu des orages, la Religion chrétienne, mais il n'a ces-

sé de l'étendre. Contemporaine de tous les âges, elle est aussi universelle pour les lieux, puisqu'elle forme la société la plus répandue de l'univers, et que ce qu'on lui enlève dans une partie du monde, elle le regagne dans une autre. Ses prêtres, forts de la parole de celui qui donna mission aux Apôtres d'enseigner toutes les nations, vont porter, en son nom, la lumière du salut jusqu'aux extrémités de la terre, sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité, quittant tout, bravant tout, et les sables brûlans, et les déserts, et les montagnes, et la distance des lieux, et les tempêtes, et les écueils, et l'intempérie de l'air, et les fers et les prisons, et les tortures qui viennent souvent éprouver leur courage et leur foi. Ils transforment le sauvage en homme, le barbare en chrétien; ils retirent de la corruption la plus infecte, de la plus dégoûtante ignorance, de la stupidité la plus profonde, ces êtres dégradés que semblent se disputer les plus grossières erreurs et les vices les plus abjects; et ainsi, par des moyens où l'on ne voit rien d'humain, ils enfantent à l'Eglise de nouveaux fidèles qui, en la consolant des victimes du schisme et de l'hérésie, l'enrichissent de leur multitude et de leurs vertus (1). Tout est donc surnaturel, divin dans l'Eglise, et son établissement, et sa durée, et sa propagation, malgré

(1) A l'époque où le Protestantisme arrachait à l'Eglise une partie de l'Europe, la Providence envoyait Christophe Colomb découvrir l'Amérique, pour donner 1900 lieues de côte à un peuple catholique; et tandis

des combats et des pertes qui naturellement auraient dû affaiblir son règne et même le détruire,

que les Espagnols, dans l'ivresse du triomphe coururent, dévorés de la soif de l'or, pour asservir les peuples du nouvel hémisphère, des anges de paix, aspirant à de plus nobles conquêtes, les suivirent pour porter aux malheureux Indiens les trésors et les consolations de la foi, et pour *arracher*, dit le protestant Robertson, *la verge de fer de la main de leurs oppresseurs.*

Alors un prodige, que les temps où nous vivons rendent à peine croyable, se montra dans le continent méridional de l'Amérique (dans le Paraguay), où un demi-million de pauvres sauvages, subjugués par la croix de J. C. et civilisés par l'éloquence inspirée des missionnaires, réalisa les merveilles que la fable raconte de l'un des fils d'Apollon. Ce prodige fit revivre l'âge d'or sur la terre ; bien mieux que l'âge d'or : une république de frères unis par la charité, et vivant dans une union si parfaite et si douce, qu'elle semblait avoir fait descendre le Ciel ici-bas, et dépasser, dans une heureuse réalité, tous les projets que l'ame tendre du cygne de Cambray lui fit rêver plus tard pour le bonheur des hommes. Cet établissement que Voltaire, dans son *Histoire générale*, Voltaire lui-même admirait comme le *triomphe de l'humanité*, ne fut pas la seule merveille opérée par la Religion. Les Indes, la Chine et le Japon furent évangélisés par de nouveaux apôtres, qui les arrosèrent de leur sang.

Nous croyons devoir ajouter ici, sur les missions, quelques passages d'un article très-piquant, publié dans un ouvrage périodique anglais, *(Le Monthly-Review, Revue mensuelle)*, qui a beaucoup de cours dans la Grande-Bretagne : il est curieux de voir comment les Protestans, en rendant hommage à nos missionnaires, jugent les *envoyés protestans* de la société biblique : « Nonobstant d'innombrables difficultés, les mis-
» sionnaires catholiques augmentent leur nombre et multiplient leurs
» efforts. Cependant, en embrassant cette laborieuse profession, ils font
» les plus pénibles sacrifices. Parens, patrie, amis, ils abandonnent tout
» de bon cœur, et se transportent à plusieurs milliers de lieues de leur
» pays natal, pour porter les vérités de la Religion à des nations barba-
» res dont ils apprennent les langues compliquées, et dont ils adoptent
» les manières, les usages et les coutumes ; ils s'exposent à la faim, à la
» misère sous toutes les formes, à l'intempérie des saisons, quelquefois
» à des tortures horribles et à la mort...... Jetons maintenant un coup

# CONCLUSION

## DES CHAPITRES PRÉCÉDENS.

Nous avons invinciblement établi que Dieu existe ; qu'il est infiniment parfait ; qu'il nous a créés à sa ressemblance ; qu'il exige de nous des homma-

» d'œil sur les procédés des missionnaires protestans.... Le plus souvent » leur vocation a sa source dans le desir de recevoir de riches appointe- » mens de deux à trois cents livres sterling par an, uniquement à la char- » ge de lire et de faire circuler la Bible parmi les peuples idolâtres : et à » ce prix-là, est-ce un sacrifice pour des hommes qui peuvent à peine se » procurer chez eux les moyens de vivre, de s'embarquer pour des pays » lointains, surtout lorsqu'ils peuvent amener avec eux leurs femmes et » leurs enfans ? Quand ils sont arrivés à leur destination, quels efforts » font-ils, ou peuvent-ils faire ? La première pensée qui les occupe, c'est » de se loger aussi commodément qu'il leur est possible, mais de se tenir, » autant que faire se peut, sous la protection du canon britannique. Ils » ne pénètrent que rarement chez les nations barbares ; ils ont peur de » la peste et du choléra-morbus, auxquels on ne peut pas raisonnable- » ment s'attendre qu'ils veuillent exposer leurs familles, ou que leurs » familles leur permettent de s'exposer eux-mêmes ; et d'un autre côté, » pour les mêmes raisons, ils n'ont pas envie d'être martyrs...... On peut » donc assurer que, malgré tout ce que nous lisons dans les rapports » pompeux de la société biblique, leurs succès sont réellement si peu de » chose, que leur résultat n'est rien en comparaison des dépenses énor- » mes qu'ils occasionnent. Nous ne craignons pas d'affirmer qu'il y a la » disproportion la plus risible entre le nombre des néophytes et les som- » mes énormes, excédant trois millions sterling, *(soixante-quinze mil- » lions de francs)*, dépensées dans ces entreprises ridicules. » *(Voyez les* Annales de philosophie chrétienne, *n°.* 32, *tome VI.)*

Citons encore un aveu remarquable, écrit par une plume qui n'est pas chrétienne : « C'est aux conquêtes du Christianisme que nous recon- » naissons sa supériorité de vérité, et cette supériorité de vérité lui pro- » met la domination du monde. » *(Mélanges philosophiques* par M. Théodore Jouffroy, *p.* 109.*)*

ges; qu'il a pu révéler le Christianisme comme expression des hommages qu'il exige de nous ; qu'il a révélé le Christianisme, et qu'il a manifesté la vérité de cette révélation par des faits incontestables, par des prophéties qui ont annoncé la venue de Jésus-Christ, et l'état du peuple juif après sa venue : faits *divins* qui ont précédé sa mission ; --- par les miracles et par la doctrine surhumaine de Jésus-Christ : faits *divins* qui ont accompagné cette mission ; -- par le miracle de sa résurrection, par les miracles des Apôtres et ceux de leurs disciples, par la conversion miraculeuse de St. Paul, par l'établissement miraculeux de la Religion, par les souffrances et la mort miraculeuses des martyrs, par la perpétuité miraculeuse de l'Eglise : faits *divins* qui ont suivi cette mission.

Donc le Christianisme est divin, donc il est vrai; et cette conséquence est d'autant plus irrécusable, que tous ces faits ont entre eux une liaison intime, et qu'ils forment une chaîne continue jusqu'à nos jours. Un seul fait *divin*, constaté en faveur de la Religion chrétienne, serait une démonstration suffisante de sa vérité, puisqu'il est impossible que Dieu emploie sa puissance à nous tromper. Quel foyer de lumière irrésistible jaillit donc de cette masse de faits *divins* dont nous avons prouvé la certitude, et quel homme de bonne foi pourrait ne pas céder à une telle évidence, à laquelle ont rendu hommage, dans les siècles les plus éclairés, les plus beaux génies, dont plusieurs même ont

soumis à une rigoureuse discussion les fondemens de leur croyance? ( 1 )

( 1 ) Sans invoquer, en faveur de la Religion chrétienne, les témoignages des Pères de l'Eglise, esprits aussi éloquens que vastes et profonds, ni ceux des Pontifes et des Prélats les plus célèbres, nous avons l'assentiment des hommes les plus élevés dans la science : dans la métaphysique, Bacon, Descartes, Mallebranche, Léibnitz ; dans les mathématiques, Fermat, Pascal, Bernouilli, Euler ; dans l'astronomie, Tycho-Brahé, Copernic, Galilée, Kepler ; dans la physique, Boyle, Newton, Stalh et Cavendish ; dans l'histoire naturelle, Linnée, Réaumur, Spallanzani, Bonnet, Jussieu, Haüy ; dans la médecine, Sydenham, Stahl, Boërhaave, Hoffman, Morgagni, Haller ; dans la jurisprudence, Bacon, Grotius, L'Hôpital, Dumoulin, Puffendof, Domat, d'Aguesseau, Montesquieu.

Voyez, dans la *Raison du Christianisme*, les écrits des plus grands hommes de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, relatifs à la vérité de cette religion. la réunion des génies les plus éclatans des trois derniers siècles, confessant et démontrant la divinité de Jésus-Christ, est un argument capable de faire réfléchir ceux qui jugent, en matière de religion, d'après les sophismes ou les systèmes incohérens des athées, des matérialistes, des déistes, des Spinosistes, des Voltairiens, sans avoir jamais étudié les preuves de fait sur lesquelles est basé notre symbole.

Au reste, quelques progrès que fassent les sciences et l'impiété, la Religion continue toujours à recevoir le tribut des plus grands génies. Ainsi, de notre temps, un Laplace, le plus grand mathématicien qui ait paru depuis Newton, après avoir émis des principes d'incrédulité, a enfin courbé la tête sous le joug de la foi : on peut, à cet égard, consulter les journaux de ce temps, et en particulier le n°. 1312, 7 mars 1827, de *l'Ami de la Religion et du Roi*, où on lit que non seulement M. Laplace a fait appeler un prêtre à l'heure de la mort, mais qu'il a de plus reçu le saint Viatique, et par conséquent qu'il est mort en véritable croyant. Ainsi, l'on a vu pratiquer constamment et d'une manière édifiante les devoirs de notre sainte religion au fameux Ampère, cet homme si justement célèbre dans toute l'Europe savante, qui en pleure encore la perte. Nous pourrions en citer beaucoup d'autres ; mais nous nous contenterons de dire que même, en ce moment, l'Institut compte au nombre de ses plus étonnants géomètres un catholique aussi zélé qu'éclairé.

Le Christianisme est divin ; donc Jésus-Christ est Dieu : car s'il ne l'était pas, il ne serait pas même l'envoyé de Dieu, mais il serait, ( chose horrible à penser), le plus exécrable des imposteurs. En effet, comment devait se conduire un envoyé de Dieu revêtu par lui du pouvoir des miracles, pour établir une religion? Il devait dire la vérité, et s'efforcer de faire rendre à Dieu les honneurs qui ne sont dûs qu'à l'Être-Suprême, loin de chercher à les usurper à son profit ; il devait même éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui pouvait tendre à le faire regarder comme Dieu, tout ce qui pouvait porter les hommes à lui rendre les honneurs divins. Hé bien, Jésus-Christ a fait tout le contraire : il a parlé, il a agi de manière à persuader aux hommes qu'il était véritablement Dieu ; il n'a cessé de se dire égal à son Père ; il a affirmé qu'il *était avant Abraham*, que Dieu et lui *ne faisaient qu'un* ; que la vie éternelle consistait à connaître le Fils comme le Père ; il a souffert qu'on lui rendît des honneurs divins ; il a applaudi à un disciple qui lui disait : *Mon Seigneur et mon Dieu* ; il a ordonné à ses apôtres de baptiser toutes les nations en son nom comme au nom de son Père ; la première loi qu'il a imposée à ses disciples, c'est de l'aimer, de faire tout pour son amour et pour sa gloire, de placer en lui le centre de leurs affections ; il veut qu'ils l'aiment plus que leurs proches, que leurs amis, que leur vie, qu'ils répandent pour lui tout leur sang, et il déclare que celui qui ne lui rend pas tous ces hom-

images n'est pas digne de lui, exigeant ainsi les marques d'amour qu'on ne doit évidemment qu'au Maître-Suprême de la vie de l'homme.

Donc, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il a fait tout l'opposé de ce qu'aurait dû faire un envoyé de Dieu; il a fait ce que n'a pas fait l'imposteur Mahomet qui, en se donnant pour l'envoyé de Dieu, ne s'est pas du moins donné pour Dieu lui même; donc ou Jésus-Christ est Dieu, ou il n'est pas même l'envoyé de Dieu. Mais nous avons démontré que Dieu a manifesté la divinité de sa mission par des faits incontestables, dont la chaîne s'étend jusqu'à nous.

D'ailleurs, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il faut dire que le Christianisme est une religion aussi fausse et aussi injurieuse à la Majesté divine que le Paganisme, et que Dieu a donc bouleversé le monde, qu'il a multiplié les prodiges pour établir une nouvelle idolâtrie à la place de l'ancienne, un polythéisme plus subtil, mais non moins absurde que celui des Grecs et des Romains. Il faut donc ou blasphémer contre Dieu, ou reconnaître la divinité de Jésus-Christ.

# CHAPITRE X.

## DIEU A CONFIÉ LE DÉPÔT DE LA RÉVÉLATION DU CHRISTIANISME A UNE AUTORITÉ INFAILLIBLE.

Dieu, ayant révélé le Christianisme comme expression des hommages qu'il exige de nous, a dû nous laisser un moyen propre à nous faire connaître, avec certitude, les dogmes, les préceptes et les institutions de Jésus-Christ, et par conséquent capable de les préserver des altérations que pourraient y apporter les faiblesses et l'orgueil de l'esprit humain, l'ignorance, la politique, les divers intérêts, et toutes les passions. Nous sommes aussi sûrs de l'existence de ce moyen, que nous le sommes de la sagesse divine.

Mais ce moyen, quel est-il ?...

On peut en concevoir trois différens : une inspiration particulière et immédiate par laquelle il éclaireroit lui-même tous les chrétiens sur sa doctrine ; un monument muet, comme l'Ecriture, dans lequel sa doctrine serait clairment consignée, sans que personne pût s'y méprendre ; enfin, une autorité vivante et infaillible pour la transmettre de génération en génération.

Pour savoir quel est celui de ces trois moyens qu'a choisi Jésus-Christ, il ne s'agit pas précisément de chercher ce qu'un homme sage aurait fait

à sa place ; mais ce qu'il a fait lui-même ; car on pourrait dire que *les pensées de Dieu ne sont pas les pensées de l'homme, et qu'il se plaît souvent à confondre notre sagesse.*

Or, 1°. c'est un fait incontestable qu'il n'a pas choisi le premier. En effet, ou cette inspiration immédiate et miraculeuse est accordée à tous les chrétiens, ou seulement à quelques-uns. Si elle est accordée à tous, d'où vient qu'ils ont des sentimens si différens, si opposés sur la doctrine de l'Homme-Dieu ; si elle n'est accordée qu'à quelques-uns, à quel caractère peut-on la reconnaître, et de quelle utilité est-elle pour ceux qui ne l'ont pas ? Cette prétendue inspiration ne se montre que par des effets indignes d'un Dieu infiniment parfait ; elle n'a enfanté qu'un grand nombre de sectes qui n'ont pu s'entendre elles-mêmes, qui se sont créées des symboles contradictoires, et qui ont forcé ceux qui ont inventé ce système de chercher à en arrêter les suites funestes, en appelant, contre leurs principes, du sens privé à l'autorité des synodes.

Et, certes, il ne faut pas s'étonner que J. C., la sagesse éternelle, n'ait pas choisi un moyen qui aurait nécessité une action miraculeuse, perpétuelle et multipliée à l'infini, et qui, par conséquent eût éte contraire à la conduite ordinaire de la Providence : car elle fait les plus grandes choses par les moyens les plus simples. Ce choix l'aurait, d'ailleurs, obligé à nous ôter la liberté, puisqu'alors il eût dû être impossible à l'esprit de l'homme de

résister à l'inspiration divine. ( 1 )

2°. C'est un fait incontestable que Jésus-Christ n'a pas choisi le second moyen. Le socinien attribue à l'Ecriture un sens, le protestant un autre, le catholique un autre. Dans ce conflict d'interprétations, l'Ecriture qui est la loi sur laquelle on dispute, n'est pas le juge qui la termine : elle se tait et laisse disputer. Bien plus, elle ne dit nulle part quels sont les livres qui la composent ; et le dirait-elle, il faudrait s'assurer de la divinité de la partie qui attesterait celle des autres ; enfin la divinité de l'Ecriture ne se fait pas sentir par elle-même. Il est donc certain que les trois quarts des chrétiens sont dans l'impossibilité de s'assurer par eux-mêmes s'il y a des livres divins, quels sont ces livres divins ; et quand même il en serait autrement, il est certain qu'ils sont dans l'impossibilité d'en déterminer le vrai sens. Des livres dont les plus récens remontent à plus de dix-huit siècles, des livres écrits en des langues mortes pleines de méta-

( 1 ) On voit par là combien il y a peu de bon sens dans cette indécente question de Rousseau : « Dieu lui-même a parlé aux hommes... Pourquoi » donc n'en ai-je rien entendu ?.. Il ne lui en aurait pas coûté davantage. » ( *Emil. tome* 3, *p.* 130. ) ». Dieu, en effet, aurait dû, dans cette hypothèse, renouveler l'action miraculeuse de la révélation immédiate autant de fois qu'il y a eu et qu'il y aura d'hommes à instruire jusqu'à la fin du monde. C'est, d'ailleurs, une façon bien singulière de raisonner que celle-ci : « *Dieu pouvait me parler directement à moi-même ; il ne* » *l'a pas fait ; donc je ne dois pas le croire, quand il me parle par d'autres,* » *quoique j'aie la certitude que c'est par eux qu'il me parle.* Ou bien, » *j'aimerais mieux avoir entendu Dieu lui-même ; donc il devait me par-* » *ler lui-même, parce que Dieu est obligé de faire ce que j'aime le mieux.* »

phores, d'allégories, de paraboles, adressées à des peuples si différens de nous par les mœurs et le caractère, ne peuvent que présenter beaucoup de difficultés. Les savans de toutes les communions en conviennent, et ils en fournissent une preuve palpable dans les interprétations contraires qu'ils donnent d'un grand nombre de passages importans. C'est donc un fait avéré que les hommes non versés dans les sciences, et qui forment la généralité des chrétiens, ne peuvent pas déterminer par eux-mêmes le sens des saintes Ecritures.

Mais, dit-on, l'Ecriture sainte est assez claire, pour les simples fidèles, sur les points fondamentaux.

Cette distinction de points fondamentaux et non fondamentaux en matière de foi, n'est qu'une invention de l'esprit de système, forcé dans ses derniers retranchemens, mais invention impuissante contre les faits qui en démontrent la fausseté. Car c'est un fait que les fidèles ne peuvent s'assurer, par l'Ecriture, de la réalité de cette distinction des articles fondamentaux et non fondamentaux, puisqu'elle n'est exprimée nulle part, du moins d'une manière claire et invincible, et qu'au contraire on y voit, généralement et sans exception, la nécessité, le devoir indispensable d'écouter en tout Jésus-Christ et son Eglise. C'est un fait que le nombre des articles fondamentaux n'est marqué nulle part dans l'Ecriture, qu'il n'y est pas même indiqué, et qu'elle ne fournit, pour les

discerner, aucune règle facilement applicable par les simples fidèles, dont, d'ailleurs, un grand nombre ne sait pas même lire. C'est un fait que les textes où sont contenus les articles dits fondamentaux, celui, par exemple, de la divinité de Jésus-Christ, ne sont pas eux-mêmes tellement clairs que le sens n'en ait été contesté: ils ont été interprétés dans un sens contraire par des hommes de beaucoup d'esprit, et surtout par les différentes sectes. Il est donc certain que la plûpart des fidèles sont incapables de déterminer, par eux-mêmes, dans l'Ecriture les prétendus articles fondamentaux.

Aussi, voyez comme les Protestans sont divisés entre eux sur ces mêmes articles. Les Luthériens reconnaissent une seule personne en Jésus-Christ; Calvin et Bèze en admettent deux comme Nestorius. Luther et ses disciples disent que la nature divine a souffert et est morte; Bèze réprouve ce blasphème. Calvin dit que Dieu est l'auteur du péché; les Luthériens disent que c'est une erreur abominable. Luther prétend que le Christ, selon l'humanité, est en tous lieux, Zuingle et Calvin le nient; Calvin, que les enfans des fidèles se sauvent même sans baptême, Luther soutient le contraire. Celui-ci trouve dans l'Ecriture trois sacremens, le Baptême, l'Eucharistie et la Pénitence; Calvin admet les deux premiers, rejette la Pénitence, et il admet l'Ordre rejeté par Luther; Zuingle nie la Pénitence et l'Ordre, et il reconnaît le

Baptême et l'Eucharistie. Luther confesse qu'on doit adorer la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie au moment de la communion actuelle, ce que Calvin appelle une idolâtrie. Mélanchton, auquel Luther s'est uni dans la suite, dit que les bonnes œuvres sont nécessaires au salut éternel, les Calvinistes s'opposent à cet article de toutes leurs forces ( 1 ). Sans doute, ces divers points sont fondamentaux, puisque, d'après les réformateurs, la vraie foi ou l'idolâtrie, la damnation ou le salut dépendent de la croyance qu'on y a ou qu'on n'y a pas ; et cependant, sur des points si essentiels, ces mêmes réformateurs n'ont pu réussir qu'à se contredire. ( 2 )

Il est donc avéré que Jésus-Christ n'a pas choisi

( 1 ) Voyez le savant ouvrage du cardinal Gotti, *La vraie Eglise*, ch. 8. §. I. n°. 9.

( 2 ) Jurieu avoue que « la distinction entre les points fondamentaux » et ceux qui ne le sont pas est une question épineuse et difficile à résou- » dre » ; et les théologiens de Zurich, dans leur préface apologétique adressée aux églises réformées en 1578, déclarent que, parmi eux, il y a plusieurs controverses sur les points fondamentaux, par exemple, touchant la personne de J. C., l'union et la distinction des deux natures, divine et humaine ; et ils se plaignent de ce que leurs discussions en sont venues au point que plusieurs hérésies anciennement condamnées se sont reproduites parmi eux : « *Tanto furore contenditur*, disent-ils, ut *non paucæ veterum hereses, quæ olim damnatæ fuerunt, quasi ab inferis revocatæ, caput attollant.*

Il ne faut donc pas trop reprocher à J. J. Rousseau le portrait suivant des ministres réformés : « Ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni » ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. On leur demande si J. C. est Dieu : » ils n'osent répondre. On leur demande quels mystères ils admettent ; » ils n'osent répondre. Leur intérêt temporel est la seule chose qui déci- » de de leur foi. On ne sait ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient

l'Ecriture pour nous faire connaître, avec certitude, la révélation. D'ailleurs, pour que ce moyen atteignît le but, il aurait fallu que Dieu préservât miraculeusement, dans tous les temps, l'Ecriture de toute altération, soit dans les copies, soit dans les versions qui en auraient été faites pour les peuples de diverses langues, et que tous les hommes apprissent à lire avant de pouvoir connaître la révélation.

3°. De ce que nous venons de prouver que J. C. n'a choisi ni le premier ni le second moyen ; nous pourrions conclure qu'il a choisi le troisième. Mais, de plus, c'est un fait incontestable qu'il a établi une autorité vivante et infaillible pour enseigner et conserver intacte sa religion. Quand il a voulu faire connaître sa doctrine aux apôtres et aux autres disciples, il ne la leur a pas inspirée, mais il la leur a enseignée; il ne la leur a pas écrite, mais il la leur a fait entendre ; et quand il a donné aux apôtres la mission d'établir le Christianisme, il ne leur a pas dit : *Allez, écrivez*, mais il leur a dit : *Allez, enseignez, prêchez l'Evangile à tous les peuples*, ( Matth. XXVIII, 19 ; -- Marc. XVI, 15. ). Fidèles à la parole de leur maître, les apôtres ont annoncé la foi dans l'univers, en prêchant et non en écrivant ; plusieurs ont fondé des églises sans rien écrire, et ceux qui ont écrit

» pas ; on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire : leur seule » manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres, » ( *Troisième lettre*, p. 51 )

ne l'ont fait que successivement, et moins pour le besoin de donner, dans l'Ecriture, un fondement à la foi, que pour l'avantage particulier de quelques églises, ou de quelques disciples à qui ils ne pouvaient faire entendre leur voix. Ils leur recommandaient même, avec un soin égal, les choses contenues dans les livres saints, et celles que la tradition leur avait apprises sans le secours de l'Ecriture : « Conservez, disait saint Paul aux Thes-» saloniciens, *(II. Thess. c 2.)*, les traditions » que vous avez reçues, soit par mes lettres, » soit par mes discours » ; « ce qui prouve, ajou-» te St. Chrysostôme, *(In hunc loc.)*, que les Apô-» tres n'ont pas tout écrit, mais qu'ils nous ont » transmis, de vive voix, plusieurs vérités qui ne » sont pas moins incontestables que les autres » (1). Jamais ils n'ont dit aux peuples : *Voilà les Ecritures : lisez et jugez quels sont les attributs de Dieu ; quel est l'ordre de sa Providence pour le salut des hommes ; quel est ce Jésus-Christ qu'il a envoyé, s'il est Dieu ou une simple créature ; quelle doctrine il a enseignée etc.* Ils leur ont te-

(1) « C'est par la tradition que j'ai appris à n'admettre que quatre » évangiles, dit Origène *(Apud Euseb. lib. VI. c. 18).* » Saint Augustin assure qu'on trouve dans l'Eglise universelle beaucoup de traditions qui certainement remontent aux Apôtres, et qui pourtant ne sont écrites nulle part, par exemple, la validité du baptême des hérétiques, *(Du Bapt.* lib. II. c. 7. -- *Contrà Donat.* c. 23.) Saint Cyprien et Tertulien avaient fait, avant lui, la même remarque. Les Pères, en général, insistent fréquemment sur la tradition : or, touchant au berceau de l'Eglise par deux ou trois intermédiaires, ils voyaient de près les moyens et les règles qui avaient servi à l'établir et a l'étendre.

nu un tout autre langage : ils leur ont annoncé ce que Jésus-Christ a fait, ce qu'il a enseigné, ce qu'il est; et les nations ont cru à l'autorité de leur prédication. Nous voyons par la IIe. épître de St. Paul à Timothée *(c. 2.)*, que leurs disciples devaient suivre la même méthode, et la transmettre à ceux qu'ils instruiraient eux-mêmes : « Gardez ce que vous » avez appris de moi devant plusieurs témoins, et » donnez-le en dépôt à des hommes fidèles, qui » soient capables de l'enseigner aux autres ». Et long-temps après, sur le déclin du second siècle, saint Irénée nous atteste qu'il y avait des peuples qui professaient la religion chrétienne sans le secours d'aucune Ecriture, et qui conservaient exactement, par la tradition et par l'enseignement des pasteurs, la doctrine qu'ils avaient reçue des Apôtres, *( Adv. hæres. l. III. c.* 33. *)*.

C'est donc par la voie de l'autorité, c'est par l'enseignement des pasteurs que Jésus-Christ a voulu que sa religion s'établît et se propageât dans le monde, et non par la voie de l'examen et de la discussion. Et c'est aussi par ce moyen que les chrétiens ont discerné, dans tous les temps, la doctrine du divin maître d'avec les opinions humaines; c'est par ce moyen qu'on a toujours terminé les contestations qui se sont élevées en matière de religion : il s'agit ici de faits historiques, sur lesquels il n'est pas difficile de prononcer.

Tous les écrits des Pères, même des premiers siècles, nous attestent que les fidèles discernaient

la vraie doctrine de Jésus-Christ, par l'autorité et l'enseignement des pasteurs qui en tenaient le dépôt des Apôtres, avec la succession du saint ministère. Telle est la règle de foi que nous trouvons dans les ouvrages de saint Irénée, de Tertulien, de St. Epiphane, de saint Jean-Chrysostôme, de saint Augustin, de Vincent de Lérins, etc. etc. (1); ils la proposaient aux fidèles comme une règle infaillible établie par Jésus-Christ, transmise par les Apôtres, et toujours observée dans l'Eglise ; et ils les

(1) Voyez la *Dissertation sur les Eglises catholique et protestante*, par M. de la Luzerne.

« L'Ecriture Sainte ne suffit-elle pas, dit Vincent de Lerins, sans être obligé de recourir à l'autorité de l'Eglise? Je réponds que la sublimité de l'Ecriture fait que diverses personnes l'interprètent diversement. Tous ne l'expliquent point par les mêmes sens : autant de lecteurs, autant d'esprits différens et d'opinions diverses. N'est-ce point dans l'Ecriture que les hérétiques qui se sont succédés jusqu'à nous, ont prétendu puiser les preuves de leurs dogmes impies? Cette variété, qui ne peut se fixer, prouve évidemment combien il est nécessaire que les paroles des Prophètes et des Apôtres soient expliquées par la règle sûre du sens que leur donne l'Eglise catholique... ( *Commonit. II.* )

« L'Eglise de Jésus-Christ garde avec fidélité le dépôt qui lui a été confié ; elle n'y change rien, elle n'y ajoute rien, n'y retranche rien. Attentive à maintenir la pureté de la foi, elle conserve ce qui lui appartient et n'admet rien d'étranger... Du moment où l'hérésie s'est montrée à découvert par des nouveautées impies, l'Eglise a convoqué ses conciles ; pourquoi donc? Pour revêtir d'une sanction plus authentique les vérités de foi qu'elle avait reçues par la tradition, et, par ce moyen, les répandre dans toutes les parties de l'univers, en réduisant à de courtes expressions les points de la croyance qu'elle expliquait par des termes nouveaux, qui en présentassent la substance, jamais en introduisant de nouveaux dogmes.... ( *Commonit. XXIII.* )

« L'unanimité du consentement des Pères forme une sorte de concile général, par lequel tout ce qu'ils ont décidé sur les matières de foi en devient la règle infaillible, dont il n'est pas permis de s'écarter. Et si

avertissaient de s'y tenir imperturbablement, sans se laisser entraîner dans aucune discussion des textes de l'Ecriture.

Aussi, dans tous les temps, on porta au tribunal de l'Eglise les différentes questions qui intéressaient la religion ; et c'est par ce tribunal qu'elles furent jugées. C'est par ce tribunal que fut jugée la question qui s'éleva, au temps des Apôtres, sur l'observation de la loi de Moïse, et son jugement fut envoyé aux fidèles comme une règle et un *précepte*. C'est à l'autorité de ce tribunal qu'en appelèrent les défenseurs de la foi, pour confondre les hérésies des premiers siècles, et c'est par lui que furent condamnés les *Sabelliens* dans le troisième siècle, les *Ariens* dans le quatrième, les *Nestoriens* et les *Eutichiens* dans le cinquième, les *Pélagiens* et les *Semi-Pélagiens* dans le sixième, les *Monothélytes* dans le septième, et les *Iconoclastes* dans le huitième. C'est par le même tribunal que furent condamnées les erreurs qui s'élevèrent dans les siècles suivans. Le corps des Pasteurs a donc toujours été en possession d'une suprême autorité de jugement dans les matières qui concernent le dépôt de la doctrine de Jésus-

quelqu'un vient vous tenir un langage différent, fût-il un savant, fût-il évêque, confesseur et même martyr, ce n'est qu'une opinion privée, personnelle, à laquelle on ne doit qu'anathème, sous peine d'encourir soi-même les châtimens éternels, à l'exemple de ces malheureux engagés dans l'hérésie ou dans le schisme, lesquels ont abandonné la foi ancienne et généralement reçue pour suivre la nouvelle erreur d'un seul homme. (*Commonit. XXVIII.*) »

Christ; il a exercé cette autorité, dès les temps apostoliques, au nom et en vertu de la mission de l'Homme-Dieu, et ses jugemens n'ont jamais été abandonnés à la discussion des fidèles, mais ils leur ont été notifiés comme la règle de leur foi, et sous peine d'anathême contre les esprits qui refuseraient de s'y soumettre. ( 1 )

Or, s'il est certain, comme on n'en saurait disconvenir, qu'un Sénat, qu'on trouve, en remontant jusqu'à l'origine d'une société, dans la possession constante du pouvoir judiciaire suprême, a été réellement établi par les fondateurs de cette société, et qu'il fait partie de sa constitution, il est aussi évident que le tribunal du corps des pasteurs a été établi par Jésus-Christ, et qu'il entre essentiellement dans la constitution de son Eglise.

Maintenant, que ce corps des pasteurs soit infaillible, c'est-à-dire, qu'il n'ait jamais pu et qu'il ne puisse pas ni se tromper ni tromper sur la doctrine de Jésus-Christ, cela se démontre encore par des faits non moins certains.

A la fin du premier siècle, par exemple, c'était un fait notoire que Jésus-Christ avait enseigné une telle doctrine : il en constait par la tradition des Apôtres, transmise par leurs premiers successeurs. Les pasteurs ne pouvaient ignorer ce que leurs prédécesseurs leur avaient appris, comme ceux-ci ne pouvaient ignorer ce qu'ils avaient appris des

( 1 ) Voyez le premier volume de la *Discussion amicale* par Mgr. de Trévern, évêque de Strasbourg.

Apôtres. Eloignés les uns des autres, et pour le plus grand nombre à des distances immenses; séparés par la différence des gouvernemens, des mœurs, des préjugés et des intérêts; mais tous réunis par les liens de la conscience, qui les obligeait à transmettre ce dépôt tel qu'ils l'avaient reçu, comment auraient-ils pu tous vouloir tromper, et tous s'accorder unanimement à tromper de la même manière leurs successeurs, sur la doctrine reçue par la tradition des Apôtres? Cela est aussi répugnant, qu'il le serait de supposer qu'une multitude d'hommes de différentes nations, de différens pays, ont pu tous vouloir tromper, et tous s'accorder à tromper, de la même manière, la postérité dans la transmission de faits historiques, publics, et d'un très-haut intérêt. Et quand on accorderait, (ce qui est visiblement absurde), que tous les pasteurs aient pu tous vouloir tromper, de la même manière, leurs successeurs, comment auraient-ils pu réussir? N'est-il pas absolument impossible que des millions de chrétiens, répandus sur la surface du globe, divisés sur tout le reste, d'opinion, d'intérêt, d'affections, de préjugés, malgré la diversité de mœurs, de génie et de caractères, aient pu tous consentir à changer la foi commune de leurs ancêtres, sans qu'il se soit élevé, nulle part, aucune réclamation? Or, cette impossibilité d'altération dans le dépôt de la doctrine de Jésus-Christ est la même pour tous les siècles, pour tous les points de la succession aposto-

lique jusqu'à nos jours: car, quelle que soit l'époque où nous nous arrêtions, les pasteurs de l'Eglise n'ont jamais pu ignorer la doctrine que leurs prédécesseurs leur avaient transmise ; ils n'ont jamais pu conspirer unanimement pour le crime détestable de la corrompre et de tromper leurs successeurs ; et si quelques-uns d'entre eux eussent formé ce projet sacrilège, les autres auraient réclamé contre le crime et l'imposture, dont les auteurs, supposé qu'ils se fussent obstinés à la répandre, auraient été condamnés et retranchés du sein de l'Eglise. L'histoire atteste qu'il en est ainsi arrivé, toutes les fois que quelque novateur a mis au jour une fauss doctrine en matière de religion.

Ainsi l'erreur n'a jamais pu gagner le corps des pasteurs répandus dans l'univers, depuis les Apôtres. Ce corps est donc infaillible dans ses enseignemens, d'une manière humaine, comme le témoignage des hommes pour la certitude des faits historiques. Mais il l'est aussi d'une manière surnaturelle, divine ; ici encore nous avons pour garants des faits incontestables.

Jésus-Christ, en envoyant ses Apôtres pour prêcher l'Evangile à toutes les nations, leur a solennellement promis son assistance dans leur enseignement jusqu'à la fin du monde : « Toute puis-
» sance m'a été donnée dans le Ciel et sur la terre,
» leur dit-il ; allez donc, enseignez toutes les na-
» tions, les baptisant au nom du Père, et du Fils,
» et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder tou-

» tes les choses que je vous ai commandées ; et voi-
» là que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la
» consommation des siècles ; (*Matth. XXVIII.*
» 19, 20.). » Or, Jésus-Christ savait bien que la prédication des Apôtres seuls ne suffirait pas à toutes les nations, et que celles-ci auraient besoin du ministère de leurs successeurs pour connaître sa doctrine : lors donc qu'il leur promet d'être avec eux tous les jours, *dans leur enseignement*, il s'adresse à eux comme fondateurs d'un ministère qui doit subsister autant que le monde ; c'est donc, dans la personne des Apôtres, au ministère apostolique qu'il promet une continuelle assistance, sans laquelle toutes les nations n'auraient pu recevoir, avec sûreté, l'enseignement divin.

Jésus-Christ a promis encore à ses Apôtres l'*esprit de vérité qui doit demeurer éternellement avec eux* (Joan. XIV.). Or, évidemment cette promesse ne peut s'accomplir que dans la succession des pasteurs jusqu'à la fin du monde, et par l'infaillibilité de ces mêmes pasteurs.

Enfin, il a assuré que son Eglise *était fondée sur la pierre ferme, et que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle*, (Matth. 16.). Or, l'enfer prévaudrait contre l'Eglise, si le corps des pasteurs pouvait méconnaître jamais la doctrine de Jésus-Christ, enseigner l'erreur, et faire tomber les fidèles dans l'hérésie. Le corps des pasteurs est donc divinement infaillible.

Admirons ici combien la sagesse de Dieu écla-

te dans ce moyen qu'il a pris de nous transmettre pure et intacte la révélation chrétienne. Lui qui connaissait si bien le cœur de l'homme et ses replis, et ses petites passions, sa curiosité inquiète, et sa manie de se singulariser ; de se faire un nom, des créatures, des sectateurs ; lui qui connaissait si bien l'ignorance, l'incapacité de la multitude, et qui pourtant voulait réunir les hommes sous la même loi, et en faire un peuple de frères; que pouvait-il choisir de plus convenable aux desseins de sa providence que cette autorité infaillible, interprète de sa parole, image vivante de son immutabilité, frappant d'anathème toutes les erreurs, les voyant toutes naître et mourir sans jamais laisser altérer le dépôt de vérité qui fait sa vie, et qui doit la perpétuer tant qu'il y aura des hommes à instruire sur la terre. Et combien, à sa voix, leur instruction est facile et leur foi raisonnable! Qu'y a-t-il de plus simple, de plus court, de plus proportionné à la faiblesse de l'esprit du peuple, et en même temps de plus propre à modérer la présomption des savans, à corriger leurs préjugés, à terminer leurs disputes, à fixer leurs incertitudes, à les accorder entre eux, à les réunir avec la multitude? Qu'y a-t-il de plus accommodé aux besoins de tous, et dont il soit moins difficile à tous de se démontrer le fondement inébranlable? Dieu a envoyé Jésus-Christ, et Jésus-Christ a envoyé les apôtres: premier fait éclatant dont tout l'univers dépose. Les apôtres ont succes-

sivement envoyé des pasteurs, et c'est ainsi que les nôtres leur ont succédé : second fait non moins incontestable. Donc, Dieu veut nous instruire par eux comme il a instruit les premiers fidèles par les apôtres. Mais nous ne pouvons être instruits sûrement et sans danger d'erreur ; nous ne pouvons, au milieu de tant d'opinions qui se contredisent, connaître la vraie doctrine de Jésus-Christ, si Dieu ne continue à nos pasteurs l'assistance qu'il a donnée aux apôtres ; donc Dieu la leur continue en effet. (1)

(1) Nous croyons devoir constater ici les aveux des adversaires de l'Eglise en faveur de son autorité.

« Il est de grande importance, écrivait Calvin à Mélanchton, qu'il ne » passe aux siècles à venir aucun soupçon des divisions qui sont parmi » nous. Car il est ridicule au-delà de ce qu'on peut imaginer, qu'après » avoir rompu avec tout le monde, nous nous accordions si peu entre » nous dès le commencement de notre réforme. » Il parlait ici des disputes sur le sens de ces mots : *Ceci est mon corps.* (Epist. ad Melanchton, p. 145.)

Luther disait encore mieux sur le même sujet : « Si le monde doit subsister plus long-temps, je le déclare, avec toutes ces interprétations » diverses qu'on nous donne sur l'Ecriture, il ne nous reste d'autre » moyen de conserver l'unité de la foi, que de recevoir les décrets des » Conciles, et de nous réfugier sous leur autorité, » (*Contre Zuingle et OEcolampade.*)

Il avait donc enfin senti la nécessité de l'unité dans la foi, et l'impossibilité de l'obtenir sans l'autorité suprême de l'Eglise.

« Mais les nôtres enfin, comment sont-ils, s'écriait Duditius : dispersés, agités par tout vent de doctrine, emportés au large d'un côté et » d'autre. Quel est aujourd'hui leur sentiment en religion, vous pouvez » peut-être l'apprendre ; quel il sera demain, impossible à deviner. » En quoi s'accordent-ils, s'il vous plait, tous ceux qui font la guerre au » Pontife Romain ? Du premier au dernier, parcourez tous les articles ; » vous ne verrez rien d'avancé par un de nos docteurs, qu'aussitôt un

S'agit-il, après cela, de savoir si les Pasteurs qui nous enseignent sont ceux de la véritable Eglise ;

» autre ne se récrie à l'impiété .. Ils se font un nouveau symbole tous les » mois, *menstruam fidem habent.* » (Dans les Epit. théol. de Bèze, p.13.)

Et ce malheureux et paisible Mélanchton, qui passa la moitié de sa vie à pleurer le parti où il s'était engagé, et qui mourut sans avoir eu la force de l'abandonner, écrivait à un ami : « L'Elbe avec tous ses flots ne pourrait me fournir assez d'eau pour pleurer les malheurs de la réforme divisée, ( lib. 2, p. 202. ) ». -- Que l'Eglise juge, je me soumets au jugement de l'Eglise ( lib. III. p. 44. ). »

La nécessité d'une autorité définitive sur les points de foi est reconnue formellement dans le livre composé par les Calvinistes sur *la discipline de la religion réformée.* On y trouve un acte ou statut qui porte : « Que les questions de doctrine seront décidées à l'aide de la parole de » Dieu, si cela se peut, dans le consistoire ; si non, que l'affaire sera » portée au colloque, et de là au synode provincial, et enfin au synode » national où la résolution définitive sera faite avec la parole de Dieu ; » et si quelqu'un refuse d'acquiescer à cette décision dans tous les points, » en abjurant publiquement ses erreurs, il sera retranché de l'Eglise». Et l'on sait que dans le projet de conciliation conduit assez long-temps entre Bossuet et Leibnitz, l'autorité de l'Eglise en matière de foi fut reconnue par ce dernier et par M. Molanus son ami et son collaborateur dans ce projet.

Enfin le savant Grotius, dans une lettre adressée à son frère à qui il parait ouvrir son cœur, reconnait : « Que l'Eglise de Jésus-Christ con» siste dans la succession des Evêques par l'imposition des mains, et que » cet ordre de succession doit demeurer jusqu'à la fin des siècles, en » vertu de cette promesse de Jésus-Christ : *Je suis avec vous*, etc. » ( Math. *XXVIII.* ); par où, ajoute-t-il, l'on ne peut reconnaître pour » Eglises celles qui ne peuvent rapporter la suite de leurs pasteurs aux » Apôtres comme à leurs ordinateurs. » Voilà ce qu'il écrivait en 1643 ; et c'est sur ce fondement inébranlable qu'en 1644, un an avant sa mort, il donnait ce conseil aux remontrants dont il avait peine à se détacher tout-à-fait, que, « s'il y avait avec Corvin, ( le plus sincère de tous les » ministres dans son sentiment ), quelques-uns d'eux qui demeurassent » dans le respect de l'antiquité, il fallait qu'en établissant des évêques » qui fussent ordonnés par un archevêque catholique, ils commençassent par là à rentrer dans les mœurs anciennes et salutaires, le mépris

fondée par Jésus-Christ? L'évidence des faits vient aussi nous éclairer avant toute discussion. Car puisque, d'une part, il est constant que l'Homme-Dieu a établi une autorité infaillible dans son Eglise, pour enseigner sa doctrine et la faire discerner toujours des opinions humaines; et que de l'autre,

» desquelles avait introduit la licence de faire par de nouvelles opinions » de nouvelles Eglises, sans qu'on pût savoir ce qu'elles croiraient dans » quelques années. » Il voyait donc qu'il n'y a de stabilité que dans l'Eglise Romaine, ni de dépôt immuable et certain de la vérité et de la doctrine de Jésus-Christ que dans la succession des Evêques qui se la donnent de main en main les uns aux autres, sans jamais rompre la chaîne de la tradition, ni démentir leurs consécrateurs.

« Chose remarquable, dit à ce sujet un grand écrivain, on ne cite pas un seul homme de génie parmi les catholiques, qui ait incliné vers les opinions protestantes, et la plûpart des hommes supérieurs nés dans l'hérésie du protestantisme, montrent un extrême penchant pour la Religion catholique. Grotius en Hollande, Haller en Suisse, Jonhson et Burke en Angleterre, Léibnitz en Allemagne, n'étaient guère protestans que de nom. Léibnitz surtout, l'esprit le plus vaste qui ait peut-être jamais paru; Léibnitz qui, suivant l'expression de Fontenelle, *menait de front toutes les sciences*, ne tarda pas à découvrir le vice intérieur du protestantisme, et fut conduit successivement à embrasser et à justifier tous les points de la foi catholique.

»Après avoir établi l'existence de Dieu, la Trinité, l'Incarnation et les autres dogmes du Christianisme, dont il essaie quelquefois de rendre raison par les principes d'une philosophie très-élevée, il adopte avec candeur, et défend, avec une science rare, la doctrine catholique sur la tradition, les sept Sacremens, le sacrifice de la messe, le culte des reliques et des saintes images, la hiérarchie catholique et la primauté du Pontife Romain. « On doit admettre, dit-il, que dans toutes les causes qui ne permettent pas les retards de la convocation d'un concile général, ou qui ne méritent pas d'être traitées en concile général, le premier des Evêques ou le Souverain Pontife a le même pouvoir que l'Eglise toute entière. » *(Voyez sa* Confession de foi, *dans la* Raison du Christianisme, *tome III.)*

toutes les sectes ont pour principe d'exclure l'autorité, elles ne peuvent pas être la véritable Eglise; et, au contraire, il est manifeste que la vraie Eglise, fondée par Jésus-Christ, doit être la société qui est aujourd'hui, qui a été constamment en possession de cette suprême et infaillible autorité, et qui remonte invariable jusqu'aux premiers jours du Christianisme. Or, telle est l'Eglise catholique. ( 1 )

Il est de fait qu'on a vu, presque dès le commencement, et successivement dans les différens siècles, un grand nombre de sectes introduire des opinions nouvelles, et changer quelques points de la doctrine générale; il est de fait qu'on sait l'époque précise de leur naissance, le nom de leurs auteurs, les causes de leur séparation, l'objet de leurs erreurs; il est de fait que toutes ont été successivement condamnées et retranchées par les Conciles. L'Eglise Romaine seule, se perpétuant sans interruption, toujours chassant de son sein les novateurs qui ont essayé d'altérer la pureté de sa doctrine,

( 1 ) Voyez l'ouvrage de Thomas Moore : *Voyages d'un gentil-homme Irlandais à la recherche d'une religion.* L'illustre auteur y démontre qu'il n'est aucune de ces doctrines, de ces observances que les protestans rejettent comme *papistes*, qui n'aient été professées et pratiquées sur la double autorité de l'Ecriture et de la tradition par toute l'Eglise du Christ, pendant les quatre premiers siècles; et qu'en réunissant toutes les variétés des hérétiques et des schismatiques de ces mêmes siècles, il en sort un corps de doctrine si complet, qu'il aurait pu épargner aux réformateurs de Wittemberg et de Genève tout l'embarras de leur mission.

non pas en décidant qu'elle a droit de décider, mais en usant de ce droit en vertu de la mission qu'elle a reçue dans la personne des apôtres, lesquels l'ont reçue de Jésus-Christ et l'ont transmise à leurs successeurs; non pas en créant de nouveaux dogmes, mais en expliquant la doctrine ancienne et universelle ( 1 ), ne reconnaît pas d'autre commencement que celui du Christianisme, pas d'autres auteurs que les apôtres. Donc, comme la nouveauté est pour une secte quelconque un titre incontestable de fausseté, puisque rien de ce qui commence n'est apostolique, la possession continue de l'Eglise catholique est pour elle un titre incontestable de vérité.

D'ailleurs, si jamais elle avait corrompu la foi des premiers siècles, en introduisant ou en admettant quelque nouveauté, il en serait indubitablement resté quelque trace, on en retrouverait quelque indice dans les annales de la religion. En effet, il est évidemment impossible que l'innovation ait eu lieu sans être remarquée; que toutes les églises, que tous les docteurs, que tous les fidèles soient convenus, d'un commun accord, d'adopter l'erreur sans discussion et sans examen; et qu'enfin le mon-

( 1 ) Le fameux calviniste Basnage rend à l'Eglise cette justice dans ses annales, où il dit : *Partes Ecclesiæ sunt in eâ re, non auctoritatis quidèm, quam canon ex se habet, adjunctio, sed declaratio.* Ainsi, l'Eglise catholique ne se met pas au-dessus de la parole de Dieu, mais elle se place au-dessus du jugement des hommes privés, en décidant quels sont les dogmes révélés, par le moyen de l'Ecriture et de la Tradition, qui sont la parole de Dieu *écrite et non écrite.*

de entier se soit trouvé tout-à-coup hérétique, sans conserver même le plus léger souvenir de ce prodigieux changement.

« Dira-t-on que ce changement s'est opéré suc-
» cessivement et d'une manière insensible? Les
» mêmes difficultés reviennent, et de plus grandes
» encore. Car alors il faut supposer qu'il fut un
» temps où une partie de l'Eglise catholique pro-
» fessait l'hérésie, tandis que l'autre conservait en-
» core les anciennes doctrines. Or, comment ex-
» pliquer qu'aucune des Eglises restées fidèles n'ait
» eu connaissance de l'innovation, n'ait élevé la
» voix pour s'opposer aux progrès de l'erreur, que
» nul prêtre, nul Evêque n'ait pris la défense de
» la vraie foi, ni essayé seulement de ramener à la
» vérité cette multitude de chrétiens qui s'égaraient
» chaque jour à la faveur du silence? Comment
» supposer que, malgré cette dissidence, l'union
» ait constamment régné dans l'Eglise entre les hé-
» rétiques et les vrais croyans. jusqu'au moment où
» elle s'est consommée par l'adoption générale des
» mêmes erreurs!... Que penserait-on du sophiste
» extravagant qui viendrait sérieusement nous dire
» qu'il fut un temps où tout le monde savait que
» Rome, asservie par ses ennemies, avait été jus-
» qu'à la naissance de Jésus-Christ sous l'empire
» d'une domination étrangère, et que plus tard la
» croyance qu'elle avait été maîtresse du monde
» s'est établie d'une manière insensible? Pour moi,
» je ne sais s'il est bien plus raisonnable de préten-

» dre que tout le monde fut autrefois Calviniste,
» ou Luthérien, ou Méthodiste, et qu'ensuite,
» par une transition inaperçue, il est devenu ca-
» tholique; qu'on s'est accordé par toute la terre
» à croire aux décisions de l'Eglise qu'on avait mé-
» prisées jusqu'alors: à regarder comme le succes-
» seur de Jésus-Christ même le Pape qu'on avait
» détesté comme l'antechrist; à respecter les reli-
» ques et les images qu'on foulait aux pieds; à ado-
» rer la divinité dans l'Eucharistie où l'on n'avait
» vu que du pain; à déclarer aux prêtres des pé-
» chés honteux et humiliants qu'on s'était jusques
» là contenté de confesser à Dieu; à reconnaître
» enfin tous les dogmes substitués à l'antique croyan-
» ce; et que tout cela s'est fait encore une fois sans
» être remarqué, sans éprouver aucune opposition,
» sans laisser aucune trace. Des doctrines annon-
» cées, prêchées publiquement sont aussi des faits;
» et lorsqu'elles sont répandues dans tout l'univers,
» on peut dire qu'elles sont des faits non moins
» frappants que le renversement des empires. S'il
» est impossible qu'une tradition publique s'altère
» quand elle touche aux intérêts généraux d'un
» peuple entier, comment veut-on que des croyan
» ces puissent jamais s'altérer, quand elles touchent
» aux intérets les plus chers du genre humain, qu'el-
» les sont à chaque instant remises sous les yeux
» des fidèles, et qu'elles comptent, dans toutes les
» parties du monde, des milliers de défenseurs,
(*Accord de la foi avec la raison*, p. 375 et suiv.)? »

Ainsi, comme toute secte trouve sa condamnation dans son origine, dans les réclamations qu'elle a excitées, dans l'anathème dont elle a été frappée; l'impossibilité absolue d'assigner d'autre origine à l'Eglise catholique romaine, que celle qu'elle tire du prince des apôtres, dont Jésus-Christ a fait la pierre fondamentale de la vraie Eglise, l'impossibilité d'indiquer l'époque, le lieu, la manière, les causes, l'auteur d'une innovation quelconque dans son sein, est une démonstration convaincante qu'elle est et qu'elle est seule cette vraie Eglise, à laquelle Dieu a confié, jusqu'à la fin des siècles, l'enseignement dans tout l'univers.

Salut donc véritable Eglise de Jésus-Christ, où je trouve tout ce qui m'est nécessaire et tout ce qui m'a été promis! Par ton étendue, par ta hiérarchie, par la publicité et l'universalité de tes enseignemens, éminemment visible au milieu de toutes les sectes qui s'élèvent contre toi, tu gardes, au milieu d'elles et malgré elles, le beau nom de Catholique, ce nom que, pour te distinguer de toute autre, elles sont forcées elles-mêmes de te laisser. Inalliable avec toutes les fausses églises qui toutes se rallient contre toi; retranchant tout ce qui s'oppose à ton unité; rejetant sans ménagement tout ce qui tend à changer ta doctrine; conservant sans variation tous les dogmes, tous les préceptes du Christianisme, tous les moyens et les secours de salut qu'il renferme; par une tradition soutenue dans tes différens siéges, attestée par tes conciles

» [illegible] que tout le monde fut autrefois Calvini[illegible]
» ou Luthérien, ou Méthodiste, et qu'ensu[illegible]
» par une transition inaperçue, il est deven[illegible]
» [illegible]lique: qu'on s'est accordé par toute la
» à croire aux décisions de l'Eglise qu'on av[illegible]
» [illegible] jusqu'alors: à regarder comme le
» [illegible] même le Pape qu[illegible]
» [illegible] comme l'antechrist: à respecte[illegible]
» [illegible] et les images qu'on foulait aux pi[illegible]
» [illegible] dans l'Eucharistie où [illegible]
» [illegible] à déclarer aux pré[illegible]
» [illegible] et humiliants qu'on s[illegible]
» [illegible] de confesser à Dieu; à [illegible]
» [illegible] dogmes substitués à l'an[illegible]
» [illegible] tout cela s'est fait encore
» être [illegible], sans éprouver aucu[illegible]
» sans [illegible] aucune trace. Des do[illegible]
» [illegible] publiquement son[illegible]
» et lorsqu'elles sont répandues da[illegible]
» on peut dire qu'elles sont des
» frappants que le renversement [illegible]
» est impossible qu'une tradition
» quand elle touche aux inté[illegible]
» peuple entier, comment veut-[illegible]
» ces puissent jamais s'altérer, qu[illegible]
» aux intérêts les plus ch[illegible]
» les [illegible]
» des [illegible]
» par [illegible]
( Acco[illegible] avec l[illegible]



MP -LIBre.

et par les ouvrages de tes saints docteurs , tu me fais remonter, de siècle en siècle, jusqu'aux premiers disciples des disciples du Sauveur, jusqu'aux apôtres, jusqu'au Sauveur lui-même. Impérissable au milieu des efforts de tant d'ennemis conjurés, depuis ta naissance, pour te détruire, ne cessant de combattre, et de répandre en même temps dans des contrées nouvelles la pure lumière de l'Evangile: immuable sur une terre où successivement tout change et tout tombe; confirmant de plus en plus cette parole du divin maître, que *jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre son Eglise;* oh! que tu reposes doucement mon esprit et mon cœur à l'ombre de ton autorité infaillible, qui, par la parole expresse de Jésus-Christ, devient pour moi celle de Dieu même.

Sainte Eglise catholique, c'est dans ton sein que j'eus le bonheur de naître, c'est en m'arrachant de ton sein que je me jetai dans des égaremens à jamais déplorables; rendu à toi par un prodige de miséricorde, c'est dans ton sein que je veux mourir, c'est à tes soins maternels que je confie mon dernier soupir et ma tombe!

# CONCLUSION

## DE TOUT L'OUVRAGE.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu est; donc tout homme raisonnable doit être théiste.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a révélé le Christianisme ; donc tout théiste doit être chrétien.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a confié le dépôt de cette révélation à une autorité vivante et infaillible, et que cette autorité existe dans l'Eglise catholique, et dans elle seule; donc tout chrétien doit être catholique.

FIN.

Saint-Affrique, imp. de J Maurel, imp.-lib.re

et par les ouvrages de tes saints docteurs , tu me fais remonter, de siècle en siècle, jusqu'aux premiers disciples des disciples du Sauveur, jusqu'aux apôtres, jusqu'au Sauveur lui-même. Impérissable au milieu des efforts de tant d'ennemis conjurés, depuis ta naissance, pour te détruire, ne cessant de combattre, et de répandre en même temps dans des contrées nouvelles la pure lumière de l'Evangile: immuable sur une terre où successivement tout change et tout tombe; confirmant de plus en plus cette parole du divin maître, que *jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre son Eglise;* oh! que tu reposes doucement mon esprit et mon cœur à l'ombre de ton autorité infaillible, qui, par la parole expresse de Jésus-Christ, devient pour moi celle de Dieu même.

Sainte Eglise catholique, c'est dans ton sein que j'eus le bonheur de naître, c'est en m'arrachant de ton sein que je me jetai dans des égaremens à jamais déplorables; rendu à toi par un prodige de miséricorde, c'est dans ton sein que je veux mourir, c'est à tes soins maternels que je confie mon dernier soupir et ma tombe!

# CONCLUSION

## DE TOUT L'OUVRAGE.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu est; donc tout homme raisonnable doit être théiste.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a révélé le Christianisme; donc tout théiste doit être chrétien.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a confié le dépôt de cette révélation à une autorité vivante et infaillible, et que cette autorité existe dans l'Eglise catholique, et dans elle seule; donc tout chrétien doit être catholique.

FIN.

SAINT-AFFRIQUE, IMP. DE J MAUREL, IMP-LIBre.

et par les ouvrages de tes saints docteurs, tu me fais remonter, de siècle en siècle, jusqu'aux premiers disciples des disciples du Sauveur, jusqu'aux apôtres, jusqu'au Sauveur lui-même. Impérissable au milieu des efforts de tant d'ennemis conjurés, depuis ta naissance, pour te détruire, ne cessant de combattre, et de répandre en même temps dans des contrées nouvelles la pure lumière de l'Evangile: immuable sur une terre où successivement tout change et tout tombe; confirmant de plus en plus cette parole du divin maître, que *jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre son Eglise;* oh! que tu reposes doucement mon esprit et mon cœur à l'ombre de ton autorité infaillible, qui, par la parole expresse de Jésus-Christ, devient pour moi celle de Dieu même.

Sainte Eglise catholique, c'est dans ton sein que j'eus le bonheur de naître, c'est en m'arrachant de ton sein que je me jetai dans des égaremens à jamais déplorables; rendu à toi par un prodige de miséricorde, c'est dans ton sein que je veux mourir, c'est à tes soins maternels que je confie mon dernier soupir et ma tombe!

# CONCLUSION

## DE TOUT L'OUVRAGE.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu est; donc tout homme raisonnable doit être théiste.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a révélé le Christianisme ; donc tout théiste doit être chrétien.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a confié le dépôt de cette révélation à une autorité vivante et infaillible, et que cette autorité existe dans l'Eglise catholique, et dans elle seule; donc tout chrétien doit être catholique.

FIN.

SAINT-AFFRIQUE, IMP. DE J. MAUREL, IMP.-LIBre.

et par les ouvrages de tes saints docteurs, tu me fais remonter, de siècle en siècle, jusqu'aux premiers disciples des disciples du Sauveur, jusqu'aux apôtres, jusqu'au Sauveur lui-même. Impérissable au milieu des efforts de tant d'ennemis conjurés, depuis ta naissance, pour te détruire, ne cessant de combattre, et de répandre en même temps dans des contrées nouvelles la pure lumière de l'Evangile: immuable sur une terre où successivement tout change et tout tombe; confirmant de plus en plus cette parole du divin maître, que *jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre son Eglise;* oh! que tu reposes doucement mon esprit et mon cœur à l'ombre de ton autorité infaillible, qui, par la parole expresse de Jésus-Christ, devient pour moi celle de Dieu même.

Sainte Eglise catholique, c'est dans ton sein que j'eus le bonheur de naître, c'est en m'arrachant de ton sein que je me jetai dans des égaremens à jamais déplorables; rendu à toi par un prodige de miséricorde, c'est dans ton sein que je veux mourir, c'est à tes soins maternels que je confie mon dernier soupir et ma tombe!

# CONCLUSION

## DE TOUT L'OUVRAGE.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu est; donc tout homme raisonnable doit être théiste.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a révélé le Christianisme ; donc tout théiste doit être chrétien.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a confié le dépôt de cette révélation à une autorité vivante et infaillible, et que cette autorité existe dans l'Eglise catholique, et dans elle seule; donc tout chrétien doit être catholique.

FIN.

Saint-Affrique, imp. de J Maurel, imp -libre.

et par les ouvrages de tes saints docteurs, tu me fais remonter, de siècle en siècle, jusqu'aux premiers disciples des disciples du Sauveur, jusqu'aux apôtres, jusqu'au Sauveur lui-même. Impérissable au milieu des efforts de tant d'ennemis conjurés, depuis ta naissance, pour te détruire, ne cessant de combattre, et de répandre en même temps dans des contrées nouvelles la pure lumière de l'Evangile; immuable sur une terre où successivement tout change et tout tombe; confirmant de plus en plus cette parole du divin maître, que *jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre son Eglise;* oh! que tu reposes doucement mon esprit et mon cœur à l'ombre de ton autorité infaillible, qui, par la parole expresse de Jésus-Christ, devient pour moi celle de Dieu même.

Sainte Eglise catholique, c'est dans ton sein que j'eus le bonheur de naître, c'est en m'arrachant de ton sein que je me jetai dans des égaremens à jamais déplorables; rendu à toi par un prodige de miséricorde, c'est dans ton sein que je veux mourir, c'est à tes soins maternels que je confie mon dernier soupir et ma tombe!

# CONCLUSION

## DE TOUT L'OUVRAGE.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu est; donc tout homme raisonnable doit être théiste.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a révélé le Christianisme; donc tout théiste doit être chrétien.

Il est démontré, par des faits incontestables, que Dieu a confié le dépôt de cette révélation à une autorité vivante et infaillible, et que cette autorité existe dans l'Eglise catholique, et dans elle seule; donc tout chrétien doit être catholique.

FIN.

Saint-Affrique, imp. de J. MAUREL, imp.-libre.

# TABLE.

Page.



Fin de la table.